5 vols



LE COMTE
DE VALMONT.

TOME PREMIER.

Il est un seul Tout-puissant de qui toutes choses procèdent, et vers qui elles remontent, si elles ne sont dépravées.

MILTON. *Parad. perd.* Liv. V.

Se trouve à BORDEAUX,

CHEZ AUDIBERT ET BURKEL, LIBRAIRES,

Allée de Tourny.



P. L. GERARD.

J. Tauffret del. C. S. Gaucher inc. A. VII

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.

Onzième Édition, ornée de figures.

PREMIÈRE PARTIE

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

MILTON. *Parad. lost.* Book V.

TOME PREMIER.

PARIS:
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.
AN IX. (1801.)


LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Nous donnons au Public ces Lettres, parce qu'elles nous ont paru intéressantes ; et plus encore parce qu'elles nous ont paru utiles. Elles n'auront pas, il est vrai, le mérite de faire rougir la pudeur ; elles n'auront pas pour elles les gentillesses du style et les agrémens de l'irréligion ; mais, à cela près, on peut assurer qu'elles sont dignes de quelque attention. Dans un siècle où l'on dit de si jolies choses en faveur de l'erreur et du mensonge, puissions-nous en offrir quelques-unes qui intéressent en faveur de la vérité !

Le malheur de la plupart des hommes est d'avoir été jetés dans le tourbillon du monde sans lumières et sans principes, et de ne pouvoir plus en retrouver que dans des livres, dont la sécheresse les rebute, et dont le ton pesant et didactique les dégoûte et les ennuie : on espère du moins qu'ils ne rencontreront pas ici les mêmes inconvéniens.

Nous ne dirons pas comment ce Recueil de Lettres nous est tombé entre les mains, ni par qui elles ont été écrites : on a pris soin au contraire d'en retrancher tout ce qui auroit pu donner lieu à des applications particulières; les secrets de familles, sur-tout aussi

illustres que celle qui paroît ici sous le nom de Valmont, ne pouvant jamais être trop respectés.

Si ces Lettres portent, à certains égards, des caractères de nouveauté, on ne doit pas en être surpris; l'Éditeur s'est cru permis d'en retoucher le style, de substituer aux usages plus anciens les mœurs actuelles, et d'emprunter quelquefois le langage des Auteurs modernes, pour donner, à des réflexions qui ont été faites il y a long-tems, une force nouvelle. Il y a même ajouté quelque chose selon le besoin et les opinions du jour, sans cependant dénaturer le fonds qu'il avoit entre les mains. Malgré toutes ces licences, qui, à la vérité, ont

pu affoiblir les différentes nuances de style que comportoient ces Lettres, on y retrouvera toujours le caractère du jeune Comte, celui de son respectable père, et les sentimens ainsi que les malheurs de sa tendre et vertueuse épouse.

Il y a quelques endroits qui auroient été susceptibles de plus de précision; mais on a cru s'apercevoir que, dans le plan du père de Valmont, il étoit moins question de presser les raisonnemens, que de les rendre, pour celui auquel ils s'adressent, plus faciles à saisir. D'ailleurs ces mêmes endroits renferment des vérités si utiles, ils développent pour la plupart le caractère d'une ame si tendre et si sen-

sible, qu'on a cru devoir leur faire grace, sur ce qui leur manque du côté de la précision et de l'art, en faveur du sentiment.

C'est l'Éditeur qui a mis les notes et les citations que l'on trouvera au bas des pages, ainsi que les notes moins nécessaires ou plus étendues que l'on a renvoyées à la fin de chaque Lettre, pour ne pas fatiguer l'attention en la partageant.

On en a tiré la plus grande partie d'Auteurs célèbres, qui ont dit d'excellentes choses, parmi beaucoup d'autres fausses et dangereuses. Puisse le discernement qu'on en a fait, conserver à tout le monde

ce qui est également bon pour tous, et dispenser le plus grand nombre de recourir aux sources empoisonnées de tant d'erreurs vraiment nuisibles !

AVERTISSEMENT

Qui a été mis à la tête de la seconde Édition.

L'ACCUEIL qu'on a daigné faire à ces Lettres ; le compte favorable que les Journalistes les plus célèbres en ont rendu ; le double caractère d'agrément et d'utilité qu'ils y ont rencontré, et qui leur a fait dire qu'elles étoient un Code de principes pour toutes sortes de personnes, un Manuel propre à tous les états, à tous les âges, et principalement à la Jeunesse (1) : tout nous a servi de motifs d'encouragemens pour cette nouvelle Édition. Nous y avons profité, autant que nous l'avons pu, des avis qui nous ont été donnés, et qui, presque tous, nous sont venus de ce sexe aimable, qui joint aujourd'hui plus que jamais le goût, les talens, et les lumières, aux grâces naturelles qu'il eut toujours en partage. Si quelquefois nous n'avons

(1) Voyez le *Mercure* de Juillet 1774.

pas cédé à une si douce et si puissante autorité, quelque respect que nous eussions pour elle; ce n'est qu'après bien des consultations, des réflexions, et par des raisons particulières, qu'il seroit trop long de détailler.

Un petit nombres de femmes auroient désiré que l'on retranchât de quelques endroits du premier Volume un peu de métaphysique. Il est vrai que, si ces Lettres n'avoient été écrites que pour elles, on auroit pu n'y laisser que du sentiment : mais il falloit répondre d'une manière solide et tranchante aux systêmes qu'on nous oppose; il falloit combattre par des principes plus clairs et plus évidens, cette métaphysique fausse et obscure, que cependant elles recherchent elles-mêmes quelquefois avec tant de curiosité, et qu'elles lisent avec tant de patience dans les Ouvrages de nos modernes Incrédules.

Quelques autres ont pensé qu'il y avoit, à certains égards, des morceaux trop tendres. Mais en les appréciant avec sagesse, que ce soit en même tems sans scrupule : s'il n'en est aucun qui ne

tourne en effet à la ruine des passions et au profit de la vertu et des mœurs, qu'aurions-nous à y réformer ?

D'autres enfin, comme nous l'avions bien prévu, ont trouvé que, pour un siècle aussi délicat que le nôtre, et où l'on n'aime pas à raisonner sérieusement ni long-tems, le Marquis de Valmont dissertoit trop longuement : aussi leur avons-nous fait observer que c'étoient ici des gens d'un autre siècle, auxquels il falloit bien pardonner tous les vieux travers d'une raison qui a passé de mode. Si toutefois, comme une des plus aimables et des plus éclairées d'entre elles, a bien voulu le dire (en mêlant, à des traits de censure un peu sévères, quelques éloges peut-être trop flatteurs (1), le Marquis met dans ses raisonnemens *de la force, de la vérité, et du sentiment ;* si, *malgré la sécheresse et l'érudition des matières, il a su faire passer dans son style le ton si*

(1) Voy. le *Journal des Dames*, dédié à la Reine, par Madame la Baronne de Princen. Août 1774.

rare et si nécessaire de la sensibilité; si, à l'égard du style même, *pureté, élégance, harmonie, douceur, simplicité, et noblesse, voilà,* dit-on encore, *ce qui nous a charmés dans cet Ouvrage;* si *l'on doit en conseiller généralement la lecture;* et *s'il n'est personne à qui elle ne puisse être de la plus grande utilité;* si, pour tout dire enfin, *telle fut l'idée avantageuse qu'on en conçut avant qu'il fût aussi répandu qu'il l'est maintenant;* et si cette opinion a été *confirmée par la voix publique :* nous ne voyons pas comment, indépendamment de situations neuves et d'aventures extraordinaires qui ne vont point à ce genre, ces Lettres pourroient ne pas intéresser toute femme, qui, comme notre illustre Critique, possède le don précieux de penser et de sentir; toute femme, telle que, dans le rang le plus élevé, elle pourroit en nommer sans peine, d'un caractère vraiment estimable, d'un esprit vraiment solide; toutes celles, en un mot, qui ne se piqueront pas du faux honneur d'être superficielles et frivoles. C'est

aussi à celles-là que nous nous adressons, pour les prier de faire attention qu'il est ici question des matières les plus importantes; qu'elles demandoient nécessairement à être approfondies; que chacune d'elles, traitée par les Auteurs les plus célèbres, a seule enfanté bien de longues productions; et que dans ces Lettres, tous ces objets, si attachans par leur nature, tout ce qui en genre de principes est vraiment essentiel pour éclairer l'esprit et pour former le cœur, se trouve renfermé dans un petit nombre de volumes, où tout n'est pas à beaucoup près discussion et raisonnement.

Qu'il nous soit d'ailleurs permis de réclamer contre le titre de Roman qu'on leur a donné. Une méprise qui s'est glissée dans les dernières pages de la première édition, et à laquelle on n'a pu remédier par un carton que dans quelques exemplaires, a pu être cause de l'idée qu'on s'est formée à cet égard; mais cette idée, quoique modifiée par le terme de *Roman moral*, ne nous paroît pas assez exacte pour être adoptée.

Tout ce que nous pouvons dire sur ce sujet, pour ne pas en dire trop ni trop peu, c'est que les faits mêmes ont ici un fonds de réalité, qui ne permet pas de ne les regarder que comme une fiction; qu'ils sont en trop petit nombre, trop simples, trop naturels, trop dans l'ordre des évènemens les plus ordinaires et les moins romanesques, pour ne former qu'un ouvrage d'imagination et de pur agrément; et qu'après tout, si l'on veut les considérer comme un cadre intéressant qu'on a mis à des vérités nécessaires, et malheureusement combattues de nos jours, il faudra du moins avouer que ce cadre, fait pour orner de semblables vérités, et non pour les couvrir en les surchargeant, n'est, à bien dire, que le rapprochement de quelques faits particuliers qu'on s'est cru suffisamment autorisé à faire valoir.

Quelle que soit la nature de cet Ouvrage, voici le jugement qu'en a porté M. de Castillon, qui en a si bien fait l'analyse, presque au moment où il a paru (1) : » Ces lettres supposent dans

(1) *Journal des Beaux-Arts*, Mai 1774.

» celui qui les a écrites, un grand fonds » de tendresse et de sensibilité, qui les » rend très-intéressantes, une grande » connoissance du monde et du cœur » humain; elles offrent à chaque page » une Morale pure.... On y trouve fré- » quemment des morceaux écrits avec » force et avec chaleur, des argumens » contre les systêmes modernes que la » raison et le sentiment rendent égale- » ment convaincans. Les caractères des » personnages, dessinés avec sagesse, » contrastés avec art, ne se démentent » jamais. Ces lettres seront lues avec » d'autant plus de plaisir, etc. «.

L'estimable Auteur des *Affiches, Annonces et Avis divers* (M. de Querlon) a aussi rendu compte de ce Recueil en ces termes : » Ces Lettres tour- » nées historiquement, forment une » espèce de Roman moral, mais du » genre le plus vraisemblable, ou même » le plus vrai, quant aux caractères, » aux incidens de la vie, et sur-tout » quant à l'esprit du monde.... On peut » encore regarder ce Livre comme une » sorte de controverse suivie sur le mal

» moral, sur le mal physique, sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, sur la nouvelle Philosophie, sur l'éducation, en un mot, sur les objets les plus importans de toute notre moralité qui tient à la Religion. Cette controverse amusante est liée avec tout l'art nécessaire à des aventures, à des incidens pris dans le seul ordre naturel. Ouvrage rempli d'excellens principes, de saine Morale, de sentiment, et qui réunit autant d'intérêt que d'instruction * «.

Il ne nous reste qu'à former le même vœu qu'a daigné faire l'Auteur de l'*Année Littéraire***, (M. Fréron) : » Puisse ce Livre utile remplacer, entre les mains de la Jeunesse, cette foule de Romans licencieux, que le libertinage enfante, et dont la vogue et le succès ne sont fondés que sur le mérite affreux qu'ils ont de corrompre et de séduire « !

* Année 1775, 4 Mai, N°. 18.

** Voyez la VIII[e]. Lettre de ce Journal, Tome III, N°. 13, Juin, 1774.

EXPLICATION

EXPLICATION

DES FIGURES

Des cinq premiers Volumes.

I. *Sujet de la Figure placée après la* page xx, *au commencement du texte du premier Volume.*

Un jeune homme, d'une figure noble, intéressante, sur la physionomie duquel se peignent en même tems et la vivacité des passions qui l'agitent et la franchise d'une ame droite, est entraîné par l'Orgueil vers des précipices. A la lueur des éclairs qui s'échappent d'un nuage sombre, il marche par une route escarpée que le Plaisir et l'Amour couvrent de fleurs.

De l'autre côté la Vérité, ingénue, simple et modeste, s'efforce de le ramener; elle fait briller à ses yeux un rayon d'une lumière céleste; elle lui indique une route plus sûre, et lui montre, sur une hauteur, le Temple auguste de la Religion et du Bonheur.

L'Orgueil a une stature démesurée, un front superbe, un œil farouche, une démarche altière. Il foule aux pieds les Sceptres, les Autels, et l'Univers.

II. *Sujet de la seconde Figure du premier Volume*, *page* 84.

Ce sujet est pris de la VIIe. Lettre. L'estampe renferme, autant qu'il se peut dans un si petit

espace, le détail des beautés de la Nature qu'admire le Marquis de Valmont, lorsque sur le sommet d'une montagne il contemple, au lever de l'Aurore, le grand spectacle qui s'offre à ses regards, et qu'il éprouve ce sentiment délicieux des belles ames à la vue des merveilles et des dons du Créateur.

Cette Figure exprime l'espèce de ravissement et de transport que la vue de ces merveilles fait naître en lui, et le tribut d'adoration et de louanges qu'elle le porte à rendre à leur auteur.

III. *Le sujet de la troisième Figure du premier Volume, est suffisamment expliqué par la note qui est au bas de la page 122, et qui se trouve placé à côté de cette Figure.*

IV. *La quatrième Figure, placée au commencement de la XXI[e]. Lettre du premier Volume, page 251, est purement allégorique, et renferme l'emblême de la Loi naturelle.*

La Raison, élevée sur un trône, applaudit à un Génie qui embrâse un cœur de l'AMOUR DE L'ORDRE et du BIEN COMMUN. Ce cœur est placé sur un Autel, et environné de tous les instrumens du sacrifice. Au bas de l'Autel est un Phénix qui se consume pour renaître de sa cendre. Sur le devant de l'Estampe est une ruche d'abeilles, symbole de la société.

La Raison est environnée des attributs qui la caractérisent, et qui désignent en partie la Raison éternelle, source primitive et invariable de la Loi naturelle. Aux pieds de son trône sont les passions enchaînées, l'Orgueil, l'Envie, l'Intérèt, et la Volupté.

V. *Sujet de la Figure du Frontispice du second Volume.*

La Raison, après avoir éclairé un jeune Homme de sa lumière, le conduit à la Foi, pour qu'il trouve en elle un guide plus sûr et un plus ferme appui. Celle-ci, en le recevant, lui montre une colonne qui lui sert d'emblème. Le faîte de cette colonne touche au Ciel, et y déploie l'étendard de la Croix. Sa base porte sur un roc, dont les fondemens reposent au plus profond de la terre : il est environné d'une mer dont les vagues en fureur se brisent contre lui et le blanchissent de leur écume. Des reptiles s'attachent au bas de la colonne ; ils la mordent, et semblent vouloir l'entamer et la détruire : quelques-uns, par leur souffle empesté, répandent autour d'elle une sorte de vapeur qui l'obscurcit légèrement et s'évanouit à l'instant.

VI. *Sujet de la seconde Figure du second Volume, page* 183.

Ce sujet exprime un acte de bienfaisance. Il peint en même tems le triomphe de la Vertu, par les sacrifices que cet acte fait faire au Comte de Valmont, à son épouse, et à la jeune personne amie de la Comtesse. *Voyez la XXXIIe. Lettre, et sur-tout la page* 183, *où M. d'Orval, ce vieillard respectable, se dépouille de sa fortune pour en faire la dot de Mademoiselle de Senneville.*

VII. *Sujet de la troisième Figure du second Volume, page* 392.

La Reine Blanche instruit son fils. Au milieu de la campagne, et environnée de toutes les ri-

chesses de la nature, elle lui apprend à remonter jusqu'à leur Auteur. Elle lui tient le plus affectueux et le plus doux langage; elle mêle à ses leçons les plus tendres caresses, et semble lui dire ces belles paroles : MON FILS, DIEU SAIT COMBIEN VOUS M'ÊTES CHER; MAIS J'AIMEROIS MIEUX VOUS VOIR MOURIR QUE DE VOUS VOIR COMMETTRE UN SEUL PÉCHÉ MORTEL.

VIII. *Sujet de la première Figure du troisième Volume, page* 79.

CETTE Estampe représente le Baron de Lausane, au moment où il vient d'expirer. On voit encore sur son visage les traces du désespoir. Le Comte de Valmont est aux pieds de son lit dans l'attitude du saisissement et de la douleur. Des domestiques frappés d'un tel spectacle, reculent pénétrés d'horreur et d'effroi.

IX. *Sujet de la seconde Figure du troisième Volume, page* 81.

La Comtesse de Valmont, presque à l'article de la mort, console son époux, le fortifie par son exemple, et s'attache à lui faire puiser dans la Religion ces motifs de résignation qu'on ne trouve qu'en elle.

X. *Sujet de la troisième Figure du troisième Volume, page* 203.

Dans le moment qui précède son sacre, un jeune Prince, déjà les délices de la Nation avant que d'en être le Monarque, prête serment entre les mains de la Religion, et se consacre tout entier au bonheur de son peuple. La France, par

un engagement réciproque, jure de l'aimer toujours, et de lui être toujours fidèle.

Se dévouer au bonheur de ses sujets, est l'abrégé des devoirs de la Royauté, et le précis du serment des Rois. Louis XVI en sentoit toute l'énergie, et déjà il le prononçoit, en quelque sorte, au fond de son cœur, lorsque, dans le premier Conseil qu'il tint à Choisy après la mort de son aïeul, il dit ces belles paroles : *Mon désir le plus grand est de rendre mon peuple heureux.*

XI. *Sujet de la Figure du Frontispice du quatrième Volume.*

Un homme dans la force de l'âge, avec des traits mâles, un caractère de grandeur, et l'expression du sentiment, foule aux pieds une hydre, symbole des passions qu'il a domptées. La Religion le soutient et le couronne.

Dans l'enfoncement, la Sagesse humaine aux prises avec la Volupté, se couvre d'une foible Egide, et s'appuie sur une pyramide qui ne porte que sur la pointe, et qui en tombant l'entraîne dans sa chûte.

XII. *Sujet de la seconde figure du quatrième Volume, page* 188.

Cette Estampe représente M. le Dauphin instruisant ses enfans. Le dessin est de M. le Monnet, d'après son propre tableau, peint par les ordres de M. le Duc de Vauguyon.

XIII. *Sujet de la Figure du Frontispice du cinquième Volume.*

Cette Estampe, qui a particulièrement rapport à la XLVIe. Lettre et aux Entretiens qui

en sont la suite, représente un Génie, qui grave sur un monument ces mots que lui dicte la Sagesse : *Pro Religione, Moribus, Principe, et Patriâ.*

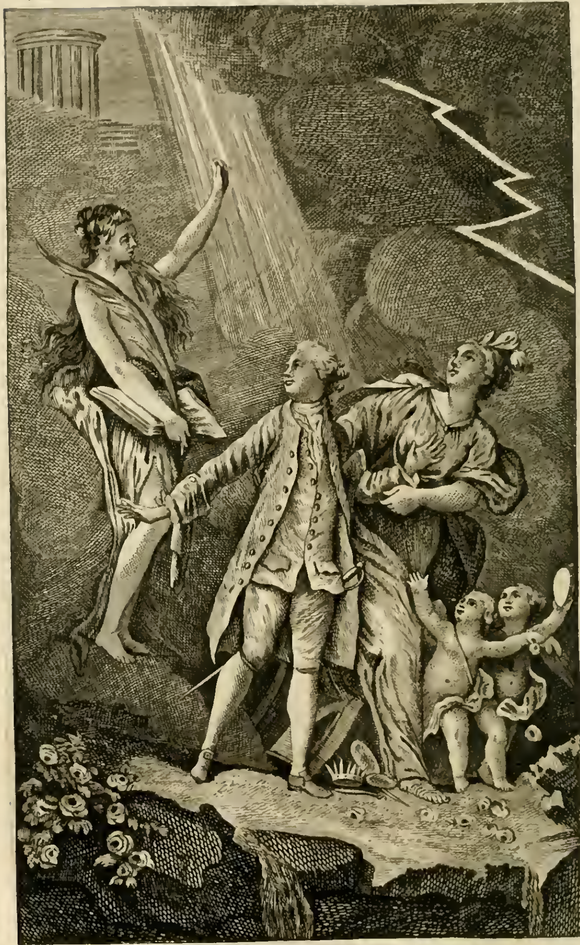
De faux Sages détournent les yeux de dessus ces caractères, et s'éloignent en frémissant.

L'inscription est en françois au bas de l'Estampe.

XIV. *Sujet de la seconde Figure du cinquième Volume, page* 240.

Ce sujet est suffisamment expliqué par ce qui est dit à la page 240. La figure du Comte exprime, par son attitude, et dans tous ses traits, un caractère de douleur et de résignation. La jeune personne joint à une physionomie intéressante, un air d'abattement et de souffrance. Elle a les yeux attachés sur sa mère, qu'elle serre entre ses bras.

LE COMTE



Les Passions l'égarent, la Vérité le rappelle.

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Marquis de Valmont au Comte et à la Comtesse de Valmont.

QUELLE disgrace, mes chers enfans, pour un Sujet fidèle ! quel coup accablant pour un père ! Mon Prince m'a banni de sa présence, et je suis déjà loin de vous. O Valmont ! O ma chère Emilie ! ne devois-je vous unir ensemble par les nœuds les plus doux, que pour vous perdre si-tôt ! Enfin mes ennemis triomphent, et mes pressentimens ne m'ont point trompé. Je connoissois la Cour, mon fils, et je vous l'avois

prédit. Oser y être vrai, l'être jusqu'aux pieds du Trône, est un crime que les courtisans ne pardonnent pas. N'importe, j'ai parlé pour le Peuple, pour l'État, pour mon Roi lui-même; et je ne me sens pas l'ame assez vile pour m'en repentir. Cependant, qu'il m'est dur de pouvoir penser que mon Prince est prévenu contre moi, et qu'on lui a rendu suspecte ma fidélité! Tu le sais, mon fils, si je lui ai été fidèle; et dans ce moment même, que ne peut-il lire au fond de mon cœur! Que ne peut-il savoir combien sa gloire m'intéresse! Ah! si j'emporte loin de lui quelques regrets, mes chers enfans, ce n'est pas seulement d'être éloigné de vous; c'est sur-tout de lui devenir inutile, de ne pouvoir plus faire parvenir la vérité jusqu'à lui, et de le laisser à la merci des intérêts particuliers, de la flatterie, et du mensonge.

Dites-lui, mon fils, puisqu'il ne vous a pas fait partager ma disgrace, dites-lui que mon sang, tout glacé qu'il sera bientôt par l'âge, est toujours à lui; que mon cœur n'y est pas moins; que ma fortune, que ma santé ruinée à son service. . . . Ah! ne lui parle pas de mes services! ne lui fais valoir que mes sentimens: ou plutôt, cher Valmont, garde le silence; je l'exige

de toi. Quelque juste que soit ma défense, dans un moment si critique tu en dirois trop pour ton intérêt, et pas assez pour moi : parler d'un malheureux qu'on ne veut qu'oublier, ce seroit t'associer à ses malheurs. Fais mieux, cher Comte, sers ton Prince comme je l'ai servi ; sers-le pour lui-même, et non pour ses bienfaits ; et qu'il reconnoisse, dans le fils, les sentimens du père. Du reste sois tranquille, et songe que tu te dois à l'État et à Émilie.

Émilie, Valmont, couple fortuné, ou du moins à qui il ne manquoit rien pour l'être, si le Ciel m'eût laissé plus long-tems près de vous ; que je m'applaudis de votre union, et qu'elle me console dans ma disgrace ! prêtez-vous un mutuel appui ; vos cœurs étoient faits l'un pour l'autre. Je vous ai donné, mon fils, une épouse tendre, aimable et sage, que le poison de la Cour et du grand monde n'a point infectée, qui, dans sa naïve simplicité, joint aux charmes de la figure toutes les graces de l'esprit et tout le bon sens de la raison. Elle est la fille de mon meilleur ami ; par vos soins, par votre tendresse pour elle, acquittez-moi envers lui de ce que je dois à sa mémoire, en reconnoissance du don précieux qu'en mourant il m'a fait pour vous.

Émilie, si jamais je vous fus cher, si avant que d'être unie à mon fils, vous m'aimiez déjà comme votre père, si j'ai cru faire votre bonheur en vous donnant Valmont, oh! je vous en conjure, ne souffrez pas que le chagrin abatte et flétrisse son courage. Soutenez-le par le goût de la vertu que le Ciel mit dans son ame, et par l'amour même que vous avez su lui inspirer pour le consoler; prêtez en sa faveur à la sagesse et à la raison toute la force et la douceur du sentiment; soyez son amie autant que son épouse; et au milieu de tous les dangers qui menacent sa jeunesse encore plus que la vôtre, parmi toutes les erreurs que le monde va lui offrir, rappelez-le souvent à vous, à son propre cœur, à mes conseils et à la vérité.

Non, mon fils, ce n'est point pour Émilie que je crains, c'est pour vous. Son père a formé son esprit, comme j'ai désiré tant de fois de pouvoir moi-même former le vôtre. Il n'a pas cru que les préjugés ordinaires dussent la garantir pour toujours de la séduction; il n'a pas pensé que les mots si respectables de religion et d'honneur pussent tenir contre le torrent de l'exemple et des passions; il a mis les choses à la place des termes qui les supposent, et les

principes, qui éclairent pour toute la vie, à côté des sentimens, qui bientôt s'affoiblissent, dès que la certitude des connoissances ne les soutient pas. L'éducation de sa fille porte sur une base solide, parce qu'elle a été raisonnée dès l'instant où elle a commencé ; que dans Émilie l'instruction a toujours dirigé les opinions et les goûts ; et qu'on ne lui a rien fait aimer, sans qu'auparavant on n'eût pris soin de lui en faire sentir le prix, et de lui en faire connoître la nécessité.

Pour toi, cher Valmont, je ne sais par quel enchaînement fatal d'évènemens divers je me suis toujours vu privé de la douce satisfaction de t'élever moi-même, et du témoignage si consolant que je voudrois pouvoir me rendre d'avoir accompli à ton égard le premier de tous mes devoirs. Je me le suis dit cent fois : j'ai sacrifié tout ce qu'il y avoit de plus essentiel dans ton éducation, à l'État, à mon Roi. Le Ciel m'en fera-t-il un crime? et par tout ce que j'ai fait pour me suppléer en quelque sorte moi-même, ne trouverai-je pas du moins mon excuse au fond de ton cœur? Toujours contraint d'accepter des honneurs qui m'étoient à charge; tantôt dans le tumulte et la licence des camps ; tantôt dans un

tourbillon d'affaires, qui, pour des intérêts politiques, m'arrachoient au soin de ma famille; forcé de me reposer sur les autres de ce soin qui m'étoit si cher, je me flattois qu'il me seroit encore facile de nourrir et d'affermir en toi le goût du vrai, et les principes de la sagesse; j'espérois que réunis pour toujours, je t'éclairerois dans la carrière où tu ne fais que d'entrer, que je serois le guide de ta jeunesse, et le confident de tes goûts et de tes plaisirs. Déjà je t'en avois préparé dans la personne d'Émilie d'assez doux et d'assez purs pour te faire mépriser tous les autres; déjà je t'avois fait contracter l'alliance la mieux assortie pour ton bonheur. Hélas! je n'ai eu que le tems d'être le témoin de tes premiers transports, et de recevoir par la confiance que tu m'as témoignée, les premières preuves de ta reconnoissance. Au moment d'assurer ta félicité en la partageant, au moment où je te devenois le plus nécessaire, on m'éloigne; je te laisse sans guide, sans expérience, attaché par état, quoique si jeune encore, à une Cour, où malgré de grands exemples et la foi du Prince, la religion passe pour pusillanimité et pour foiblesse, où l'intérêt est la mesure des sentimens et des actions, où l'on dispense

de la vertu et de l'honneur, pourvu qu'on garde les bienséances *. O mon fils ! à l'instant de mon exil, que ne m'a-t-il du moins été permis de te voir, pour t'annoncer et t'adoucir mon départ, pour te dire adieu, pour te presser contre mon sein, pour baigner ton visage de mes larmes, et graver dans ton cœur en traits de feu et en caractères ineffaçables la religion et la vertu ! Ne les oublie jamais ; elles te garderont, elles t'assureront la paix et le bonheur. Mais si tu les laisses s'affoiblir, s'altérer et s'éteindre, ah ! cher Valmont, je frémis. . . . . . que de maux tu te prépares ! . . . . quelle suite de contradictions et d'erreurs ! . . . quel avenir que je n'ose pénétrer ! Mon fils, dissipe mes alarmes ; calme les craintes que tes dernières conversations m'ont fait naître. . . . Quoi qu'il en soit de tes opinions, conserve-moi toute ta confiance ; ouvre-moi ton cœur ; tu ne parleras jamais qu'à un père, et tu n'auras jamais de meilleur ami. Adieu, cher Comte ; ne t'aigris point de mon infortune. Ma disgrace me touche moins pour moi-même, mes chers enfans, que pour vous. Adieu, Émilie, je vous recommande mon fils.

* Les bienséances ! à la Cour ! dans quel siècle écrivoit-il ?

LETTRE II.

Du Comte de Valmont, au Marquis de Valmont.

OUI, mon père, le plus tendre de tous les pères, je vous ouvrirai mon cœur avec confiance; et, dans les mouvemens d'indignation dont je suis saisi, je ne vous dissimulerai pas l'impression que votre disgrace fait sur moi.

Voilà donc le prix de la vertu ! Voilà le prix de quarante ans de service, et la récompense de toute une vie sacrifiée au bien de l'État et à la gloire du Prince ! La Cour a-t-elle donc oublié ce qu'elle vous doit, et le peuple ne s'en souvient-il pas ? O Ciel ! le peuple frémit, et se tait; le citoyen murmure, et reste tranquille; les Courtisans dissimulent, mais leur joie maligne perce à travers le sérieux dont ils la couvrent; et pour comble d'horreur, ceux même que vous avez le mieux servis dans votre plus haut point de faveur, se retirent dès qu'ils m'apperçoivent, ou gardent le silence. Le Roi seul paroît inquiet et affligé; un visage sombre, des regards dis-

traits, des discours peu suivis annoncent malgré lui l'agitation de son ame. On voit qu'il vous plaint, qu'il vous aime, qu'il vous regrette; mais de nouveaux favoris l'obsèdent, et l'enlèvent à des réflexions qu'ils craignent encore qui ne tournent contre eux. Ma présence sur-tout les contraint et les embarrasse, et je ne conçois pas comment ils n'ont pu parvenir à m'envelopper dans votre disgrace. Je leur en ai offert moi-même l'occasion la plus favorable : balancé entre la voix de la nature, ma tendresse, mon honneur, mon devoir, et ce que votre dernière lettre exigeoit de moi, mon père ! je vous ai désobéi pour la première fois. J'ai parlé, je me suis jeté aux genoux du Prince (je frémissois cependant), j'ai osé nommer vos envieux et vos accusateurs. J'ai défié..... Hélas ! le Prince m'a relevé avec bonté, mais sans me permettre d'en dire davantage. Ah ! si dans cet instant je ne m'étois rappelé votre vertu, si je ne m'étois souvenu de vous.... Non, la Cour.... ma Patrie ne seroit plus rien pour moi. Eh quoi ! est-il encore quelque justice parmi les hommes ! Quoi, la plus pure vertu sera impunément flétrie par la calomnie, et le jouet de l'envie ! Quoi, il y a un Dieu juste, et les méchans

triomphent ! Mon père, je respecte les sentimens que votre vertu m'inspire ; mais voyez cependant comme tout paroît conduit ici bas par une sorte de fatalité. Si une prévoyance plus qu'humaine, si la sagesse d'un Être intelligent et parfait préside sur ce monde et l'a formé, comment donc en permet-elle tous les désordres ? Pourquoi cet intérêt propre, qui, dans chaque homme, ramène tout à lui, et qui lui sacrifie tous les autres ? Pourquoi ces épaisses ténèbres qui nous rendent le jouet des plus grossiers mensonges, et cette foule de préjugés qui nous font mettre à chaque instant l'erreur à la place de la vérité ? Pourquoi ces passions si ardentes qui nous subjuguent, et qui ne servent qu'à démontrer au Sage l'impuissance et l'orgueil de sa foible raison ? Pourquoi ce torrent d'iniquités, qui font de la terre le séjour du crime, et un lieu de souffrances et d'opprobres pour la vertu ? La vertu ! ah ! mon père, je n'y croirois pas sans vous et sans Émilie. Vertu, Religion, Divinité, que ces mots sont respectables ! mais qu'il est difficile de bien établir tout ce qu'ils renferment, et que nos lumières sont incertaines et bornées sur ce qu'il nous importe le plus de savoir !

Pardonnez-moi des doutes que de premières réflexions m'avoient fait naître, mais que votre infortune excuse, et que confirme à votre égard l'injustice du sort. Je verse dans votre sein mes plus secrètes pensées ; et qu'il m'est doux de pouvoir ainsi être vrai, et penser tout haut devant vous ! C'est là le charme de ma vie, et une des plus douces consolations qui me restent. Mon tendre père ! écoutez-moi donc, et supportez ma foiblesse, en corrigeant mes erreurs.

D'où vient, s'il y a un Dieu si sage et si bon, ferme-t-il les yeux sur nos misères et sur nos crimes ? Que dis-je ! encore une fois, pourquoi des crimes ? Il ne les a donc pas prévus ? A présent même il ne les voit donc pas ? Et s'il les voit, il n'y est donc pas sensible ? Il ne peut donc enfin les empêcher ou les punir ? De toutes ces pensées, quelle que soit celle à laquelle je m'arrête, elle m'offre un abîme sans fond, elle détruit l'idée d'un Dieu.

Mais si c'est une matière aveugle et stupide, qui, par une suite infinie de révolutions et de combinaisons diverses, a formé l'univers, si c'est une matière nécessaire, mue par son essence et dans des siècles éternels d'une ou d'autre manière, qui est par-

venue à ce développement, et qui a débrouillé ce chaos du monde, ah ! je ne suis plus étonné de tout le mal qui s'y rencontre.

Telles sont les pensées qui m'agitent, et qui m'accoutumeront peut-être à regarder comme une sorte de nécessité l'injustice des hommes. Aveugles fruits du hasard, entraînés par un destin inévitable, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, et ils deviendront pour moi des objets de compassion plus que d'indignation et de colère.

Que cette façon de penser cependant est éloignée de la vôtre. Hélas ! toutes les fois que je vous ai entendu parler de Dieu, de la religion, de la vertu, je ne sais quel charme secret me rendoit aimable tout ce que vous disiez, et m'entraînoit à penser comme vous ! vous aviez si bien l'art de tout peindre à mes yeux des couleurs de la raison, et de le faire sentir à mon cœur ! Aujourd'hui, moins rempli de ce feu divin que vous faisiez passer dans mon ame, plus froid, plus tranquille, ce me semble, sans vous, le dirai-je ! je ne tiendrois plus à la religion ; mais mon estime pour vous soutient mon respect pour elle. Rassurez-vous, mon père ; vos lumières peuvent encore me raffermir et m'éclairer, puisque je vous pro-

mets de ne point dissimuler avec vous mes inquiétudes et mes doutes.

La tendre Émilie conspire avec vous, sans le savoir, pour les faire cesser. Sa conduite aimable et touchante rend la vertu si douce et la religion si belle, qu'elle me persuade et me ramène en secret, lorsque les raisonnemens m'éloignent, et ont presque assez d'autorité pour me convaincre. Que toutes les difficultés que notre esprit élève sont un foible argument contre la vie du juste, et que la vertu a de force et d'attraits pour se prêcher elle-même !

Je ne sais où ma chère Émilie a pris tout son courage; mais cette ame si ingénue, si douce, et que j'aurois crue foible par une suite naturelle de sa douceur même, m'élève et me ramine : je deviens plus fort auprès d'elle. Malgré son amour pour vous et sa tendresse pour moi, elle conserve dans notre malheur commun une sorte de sérénité et de paix qui me la rend à moi-même. La situation de son ame ne tient point d'une indifférence insensible et muette; c'est une résignation humble et tranquille qui soutient l'égalité de son caractère. Ah ! qu'elle remplit bien vos intentions, et qu'elle répond dignement à la confiance que vous avez en elle ! Elle a l'art de s'attrister

avec moi sans se laisser abattre, et de calmer ma douleur en la partageant. Quel don vous m'avez fait ! mais qu'il y a d'inconvéniens à paroître en sentir trop bien le prix ! et que je me suis déjà donné de ridicules par l'excès de mon amour pour elle !

Pour vous, mon père, je ne croirai jamais pouvoir vous trop aimer : je ne croirai pas même que je puisse jamais vous aimer assez.

LETTRE III.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Que votre disgrace m'est sensible, mon père ! et quelle perte pour moi ! Ce n'est point vous qui êtes à plaindre ; c'est moi ; c'est mon mari. Par-tout vous trouverez le bonheur ; mais où trouverons-nous un guide tel que vous ? Hélas ! j'en avois si bien connu le prix ! Pourquoi devoit-il nous être enlevé dans nos plus pressans besoins ! Pourquoi faut-il que des circonstances fatales, qu'un devoir rigoureux nous retiennent à la Cour, et nous empêchent de vous suivre !

C'est sur votre tendresse et sur vos conseils que j'avois appuyé tout l'espoir de ma félicité ; c'est vous, c'est votre sagesse que j'avois épousée dans Valmont *. Mon cœur avoit saisi tout ce qu'il a de bon ; mais mon esprit et mon cœur avoient joint, au mérite qui lui est propre, celui qu'il n'avoit pas encore, et que vous deviez lui donner. Le Ciel a trompé mon espoir, et j'adore ses desseins sur nous. Cependant, malgré moi, j'éprouve l'agitation la plus vive. A la douleur que me cause votre absence, se joignent des inquiétudes qui me tourmentent ; et ma peine est d'autant plus profonde, que je suis forcée de n'en laisser voir à mon mari que la moindre partie. Quelque sensible qu'il me croie d'ailleurs à l'évènement qui nous sépare de vous, il se persuade que je suis tranquille ; il me

* Ce qu'il y a de bien étrange, c'est qu'il ne lui arrive presque jamais de l'appeler M. de Valmont : quelquefois aussi elle dit *mon époux*, au lieu de *mon mari* : toujours son mari et son père l'appellent *Émilie*, et non pas *Madame de Valmont*. Toutes ces manières de s'exprimer et beaucoup d'autres sont contraires à la dignité de nos usages et au ton du jour ; mais ce sont-là de ces choses qu'on n'a pas cru devoir changer. Il falloit bien ne pas laisser tout-à fait oublier que ce sont ici des gens de l'autre siècle, ou peu s'en faut ; et d'ailleurs, à l'égard de la Comtesse, il est bien juste de passer quelque chose à une femme qui aime si naïvement et si tendrement son mari.

prête plus de force que je n'en ai, et qu'il n'en a lui-même. J'aide en quelque sorte à le tromper, pour ne pas aigrir sa douleur, ou ne pas affliger sa délicatesse ; et je lui montre au dehors un calme que je ne puis trouver au dedans de moi. Ah ! s'il lisoit au fond de mon ame ! .... Mais il me sauroit mauvais gré de ma méfiance et de mes craintes. A qui donc les confierai-je ? A qui ouvrirai-je mon cœur ? ce sera à vous, mon tendre père, à vous que j'aime, et qui m'aimez autant que si vous m'aviez donné le jour ; à vous, qui êtes l'appui de ma foiblesse, pour qui je n'eus jamais rien de caché, et qui aviez reçu le tendre aveu de mes sentimens pour Valmont, bien avant qu'il me fût permis de les lui laisser appercevoir. Eh ! pourquoi craindrois-je de vous exposer mes alarmes, lorsque votre dernière Lettre, témoignage si expressif et si touchant de votre amour, se prête si bien à mes inquiétudes, et m'annonce que déjà vous les partagez ?

Oui, mon père, je vais vous révéler un secret que j'eusse voulu pouvoir me cacher à moi-même. Valmont.... O Ciel ! Valmont n'est déjà plus ce qu'il étoit pour moi. Je ne dis pas qu'il ne m'aime plus ; ah ! le doute seul me seroit ici plus cruel que la

mort; mais sa tendresse, autrefois si vive et si jalouse par l'effet même de ce caractère ardent et sensible que vous lui connoissez, le contraint et l'embarrasse; il me fuit presque autant qu'il me cherche; après quelques mois d'une union si belle, il rougit de paroître m'aimer encore. Ce n'est plus qu'en secret qu'il ose me le dire: s'il a des témoins, il affecte devant eux une sorte d'indifférence, ou s'il me donne en leur présence quelques marques de tendresse, ce ne sont plus que celles que je lui arrache, ou qui lui échappent en dépit de lui.

Le croiriez-vous? Depuis votre éloignement, bien différent de lui-même, il m'a déjà fait des leçons d'aisance et de liberté, de mode et d'usage; à moi, dont le cœur ne connoîtra jamais d'autre usage que celui de faire voir à tout le monde que je l'aime. O Dieu! faudra-t-il donc que mon amour lui devienne à charge, et serai-je désormais réduite à le cacher! Non, non, qu'il ne se flatte pas de me faire subir une loi si dure,.... ou qu'il s'attende à tout ce qu'il pourra m'en coûter. Ah! tout ce qui me rappelle notre union, tout ce qui me parle des nœuds saints que nous avons formés, fait naître en moi des sentimens trop

vifs, un plaisir trop pur, pour qu'il me soit possible de le dissimuler. Il ne sait donc pas quelle douceur j'éprouve à porter son nom, et à me souvenir à chaque instant que le Ciel m'a fait son épouse.

Mais ce n'est encore ici que la moitié de mon secret. Le reste, que vous-même paroissez craindre et prévoir, est ce qui me coûte le plus à vous dire, et ce qui m'afflige davantage. Je rends justice à Valmont; son cœur est trop bon, trop sensible et trop tendre, pour ne pas avoir préservé son esprit de la contagion des usages et des préjugés du monde, si un ami perfide n'employoit tout son art et tous ses talens à le séduire. Vous connoissez le Baron de Lausane; mais vous ne le connoissez pas comme moi : cet homme charmant, l'homme du jour, qui donne le ton à la Cour et à la ville, qu'on fête dans tous les cercles, que tout le monde s'arrache, que les femmes elles-mêmes se disputent à l'envi, et dont elles se font gloire d'orner le triomphe; cet homme, qui sait d'ailleurs, selon les circonstances et quand il le croit nécessaire, prendre toutes les formes, se prêter à tous les sentimens, se plier à tous les caractères; qui, devant vous, ne paroissoit pas avoir perdu toute religion,

avoir abjuré tous principes, s'est démasqué tout entier aux yeux de Valmont, et lui a laissé voir l'incrédulité la plus complette. En ma présence même, il n'en a point fait un mystère; dernièrement encore, sous prétexte de nous dérober tous deux à l'empire des préjugés, l'impie osa fouler aux pieds les vérités les plus respectables. J'étois indignée; Valmont ne l'étoit point assez: il écoutoit; il défendoit, quoique foiblement, la cause de sa religion et de son Dieu; le moment d'après il sourioit, il paroissoit se faire un jeu de ma peine; elle étoit à son comble, et, malgré la loi que mon sexe m'impose, je me crus en droit de rompre le silence. Je le fis trop brusquement peut-être; mais il est des impiétés contre lesquelles tout réclame, et qu'il n'est pas permis d'écouter de sang froid. Je parlai avec feu sans doute, mais avec assez de raison, pour que Lausane en fût déconcerté, s'il avoit pu l'être. Valmont lui-même se rangeoit de mon parti, et sembloit en être mieux affermi. Mais que son amour-propre tient mal contre le respect humain et la crainte du ridicule! le Baron avoit trop bien saisi son foible pour ne pas en profiter: il se borna à ce ton d'ironie fine et délicate, dans lequel

malheureusement il excelle, il lança des sarcasmes sur mon époux et sur moi avec assez d'art pour nous ôter le droit de nous en plaindre; il ridiculisa mon zèle, qu'un peu trop de chaleur avoit accompagné; il fit paroître plus ridicule encore la complaisance de Valmont pour son épouse, disoit-il, et pour les principes qu'il avoit reçus de sa nourrice et de ses maîtres; il enfla la liste des esprits-forts, et lui fit craindre de ne passer jamais que pour un génie foible et borné, asservi à des préventions aveugles, et qui n'avoit pas même la force d'en douter. Il n'en falloit pas tant pour subjuguer le Comte; et je le vis rougir pour la première fois des sentimens dont il s'étoit glorifié jusqu'alors. Depuis ce jour il est servilement attaché au char de son indigne ami; il se règle sur ses leçons, il se forme d'après lui; il est de toutes ses parties, et lui communique tous ses projets. Ce sont malheureusement ceux de l'agrandissement et de l'élévation : car, hélas! que de passions germent dans son cœur! Le crédit et la faveur dont le Baron commence à jouir auprès du Prince, le lui font regarder comme un homme essentiel. La nécessité de se retrouver à chaque instant, par le concours des mêmes devoirs qu'ils

ont à remplir, fortifie leur goût l'un pour l'autre; et je ne puis presque plus voir Valmont sans avoir Lausane pour témoin. Jugez de mon tourment: Lausane va perdre mon mari. C'est sûrement lui qui déjà lui fait regarder comme une foiblesse la continuité de son amour pour moi, et comme une singularité bizarre les témoignages qu'il m'en donne. D'ailleurs, sans la religion, que deviennent les mœurs? Et lorsqu'à peine on croit en Dieu, lorsqu'on a cessé de lui être fidèle, comment pourroit-on s'assurer d'être encore fidèle aux hommes? Ah! Valmont n'a jamais médité sérieusement la religion sainte qu'il professoit; il la suivoit par une heureuse habitude; mais sans en connoître les fondemens. Maintenant il lit, il dévore tous les livres que le Baron lui prête, et qui la combattent; il saisit toutes les objections que l'on forme contre elle, sans avoir étudié les preuves qui l'établissent; et en voulant se défendre de ce qu'ils appellent des préjugés, il va devenir la victime des préventions les plus funestes.

Je n'apperçois donc plus dans l'avenir que des points de vue qui m'effraient: je tremble pour Valmont, dont le salut m'est cher, et dont la vertu assuroit le bonheur;

je tremble pour moi-même au milieu des dangers auxquels je vais être exposée, et des assauts que j'aurai à essuyer de toute part; je crains tout de Lausane, qui m'est suspect par mille endroits, et dont la conduite et les discours paroissent, dans bien des instans, couvrir des desseins cachés que je n'ose approfondir. Je crains d'avoir à me défendre tout à la fois et de l'espèce d'intérêt qu'il me témoigne depuis quelques jours, et de la haine qu'il m'inspire. Avois-je donc un cœur fait pour haïr? Grand Dieu! qui voyez mes alarmes, et qui entendez mes gémissemens et ma prière, préservez-moi de tous les sentimens qui seroient pour vous une offense, guidez ma jeunesse, écartez les maux que je prévois, et si les égaremens de mon époux doivent affliger mon cœur, en vous dérobant le sien; ah! que mes peines satisfassent pour lui! prenez ma vie, et rendez-lui la foi.

Et vous, mon père, mon unique ressource après Dieu, dissipez mes craintes, soutenez ma foiblesse, éclairez-moi, éclairez votre fils; il conservera toujours à votre égard le respect et l'amour que vous avez su lui inspirer, et il ne rougira pas de céder à vos lumières : mais pour moi, daigneroit-il encore m'écouter; et me croiroit-il main-

tenant assez de force d'esprit, et assez de raison pour vouloir s'arrêter à en faire paroître avec moi? Faites-lui donc entendre le langage de la vérité; je ferai ensorte de la lui faire aimer par ma conduite.

Je ne sais ce qu'il a pu vous écrire; mais par les nouvelles idées dont je le vois rempli, et par la confiance que je sais qu'il a en vous, je suppose qu'il vous aura laissé entrevoir sa façon de penser. Profitez-en, et qu'il ignore, s'il se peut, ce que je viens de vous marquer; sa facilité à s'ouvrir avec vous en souffriroit malgré lui, et il se trouveroit contraint et gêné, s'il croyoit qu'un autre l'a prévenu. D'ailleurs, les inquiétudes que je me fais à son égard l'offenseroient peut-être : il m'aime encore assez, pour ne pas vouloir que je pense qu'il cessera de m'aimer un jour.

Son ressentiment par rapport à vos malheurs, est toujours le même; et ce qui du moins me soutient dans ma peine, c'est qu'il vient quelquefois se consoler avec moi. Vous êtes alors au milieu de nous; vous êtes le charme de nos entretiens; et je n'y goûte point de plaisirs plus doux que celui de parler de vous. Ah! que le Ciel qui avoit si bien assorti nos caractères, ne m'avoit-il destinée à passer avec vous le reste de

mes jours! Éloigné de vos enfans, souvenez-vous toujours combien ils vous aiment, et ne soyez jamais indifférent pour la tendre Émilie.

P. S. Mademoiselle de Senneville est maintenant avec moi, comme je me l'étois promis depuis si long-tems. Cette aimable enfant m'intéresse par ses sentimens et par ses malheurs : elle m'occupe agréablement, et me distrait souvent de ma peine pour me rendre sensible à la sienne.

LETTRE IV.

Du Marquis à son Fils.

Tu est trop affecté, cher Valmont, de mon éloignement et de ma disgrâce, le sentiment de mes malheurs te préoccupe et grossit à tes yeux l'injustice qu'on m'a faite. Je loue ta sensibilité, elle est le cri de la nature, et l'effet de ta tendresse pour moi. Prends-garde cependant qu'elle ne tienne aussi d'un esprit trop vif, d'une ame un peu trop haute, et qu'elle ne te rende injuste toi-même envers ton Prince et ta Patrie. Le Prince ne peut pas tout examiner et tout voir; et si chaque homme est sujet à des préjugés et des erreurs, pourquoi voudrois-tu en exempter

exempter les Rois? Plaignons-les, mon fils. Dans le haut rang où le Ciel les a fait naître, ne pouvant pas tout appercevoir par eux-mêmes, faut-il être surpris s'ils se reposent malgré eux sur des Courtisans qui les trompent, et si, avec tant de raisons de juger mal des hommes, ils confondent quelquefois l'innocent avec le coupable?

Pour le Citoyen, que veux-tu qu'il fasse, que gémir et se taire? Que pourroit-il faire de plus, sans se rendre infidèle? et que pourrions-nous en attendre au delà, sans commencer à le devenir? La Patrie ne nous a-t-elle pas d'ailleurs assez payés de nos services, lorsqu'elle à daigné les recevoir? et crois-tu que nous puissions jamais être quittes envers elle?

Ce seroit donc toi, Valmont, que d'après tes plaintes, on auroit droit de taxer d'injustice; et sans m'y arrêter davantage, souffre que moi-même un instant je me plaigne de toi. Quoi! c'est mon fils qui m'ôte l'unique ressource, et la consolation la plus douce, qui puisse rester aux malheureux! Dans ma peine, je levois mes mains vers le Ciel, je me disois à moi-même: » Il y » a un Dieu témoin de mon innocence «; et j'étois consolé. » Il y a un Dieu qui permet » l'injustice des hommes, et qui ne la fait

» pas; qui, par rapport à moi, saura bien
» en tirer les plus grands avantages; qui tôt
» ou tard jugera ma cause; qui confondra
» les desseins des méchans, et me rendra avec
» usure les fruits de ma soumission et de ma
» patience «. Maintenant quel langage veux-tu que je tienne? et que m'offriras-tu qui puisse me dédommager des consolations que tu m'enlèves?

Si tout arrive par une fatalité aveugle, je n'ai donc plus rien à attendre que du hasard; je cours donc le risque affreux d'être à jamais le seul qui saurai que j'étois innocent; rien ne peut donc compenser les pertes qu'on a faites une fois, les maux qu'on éprouve ne sont donc, à le bien prendre, qu'une source de désolation et de regrets; notre patience est vaine; et souvent, sans ressource devant les hommes, il ne faut en chercher alors que dans le désespoir? C'est-à-dire encore, que si je ne puis me promettre aucune justice de leur part, tu condamnes la vieillesse de ton malheureux père à descendre dans le tombeau, non-seulement sans honneur, mais sans espérance? Désolante doctrine! Est-ce la raison, est-ce la vertu qui t'a fait naître, et à quoi pourrois-tu être bonne, qu'à rassurer les méchans? Mais, mon fils, sans prétendre

sonder avec toi les abîmes d'une métaphysique trop abstraite (1), dis-moi cependant (et, quelle que soit la confiance que tu veux bien avoir en moi, je n'en appelle dans cet instant qu'à tes propres lumières), dis-moi sur quel fondement solide tu pourrois croire que la matière et le hasard tout seuls, par une nécessité fatale, aient formé l'univers : car ici, par tout, la nature des choses te dément.

Ne vois-tu pas que, dans ton système de la nécessité, toutes choses seroient donc absolument nécessaires *; qu'elles ne pourroient pas être autrement qu'elles ne sont; que jamais tu n'aurois pu les concevoir simplement contingentes et possibles (2); que le mouvement étant essentiel à la matière, l'idée même du repos seroit contradictoire; que tout étant nécessaire, et nécessairement ce qu'il est, chaque être ne seroit suscep-

* L'Éditeur croit devoir prévenir les gens d'un certain esprit, et plus encore ceux d'un certain ton, qui ne se piquent de lire et d'entendre les choses tant soit peu abstraites que dans des livres tels que le *Systême de la nature*, qu'ils n'ont ici que très-peu de choses à passer, avec les deux notes correspondantes, pour se retrouver au courant : ce n'est pas trop exiger d'eux.

Quant aux esprits d'une autre trempe, qui n'ont pas besoin de cet avertissement, ils s'appercevront sans peine que, d'un petit nombre d'idées nettes et précises, de principes fixes et invariables, naissent la réfutation

tible ni de plus ni de moins; que, par une force irrésistible, chaque corps auroit toujours la même quantité de mouvement, et chaque mouvement la même direction; que la communication des mouvemens et des forces, quoiqu'absurde dans tes principes, devroit du moins se faire selon des loix nécessaires, et les loix du mouvement ne le sont pas?

Ecoute comme en parle le savant Léibnitz: » J'ai découvert que les loix du mou-» vement, qui se trouvent effectivement » dans la nature, et sont vérifiées par les » expériences, ne sont pas à la vérité dé-» montrables, comme seroit une proposi-» tion géométrique: mais il ne faut pas » aussi qu'elles le soient. Elles ne naissent » pas entièrement du principe de la néces-» sité, mais elles naissent du principe de » la perfection et de l'ordre; elles sont un » effet du choix et de la sagesse de Dieu.

la plus complette de tous les systêmes absurdes qu'on reproduit en faveur du Matérialisme, et la réponse la plus tranchante à toutes les fausses conséquences qu'on prétend tirer des corpuscules, des molécules, de l'attraction, de la gravitation, du fluide électrique, du fluide magnétique, et de toutes ces substances ou ces propriétés, qui ne renferment, dans leur existence, dans leurs directions, dans leurs modifications diverses, rien moins que le caractère d'une nécessité absolue et proprement dite.

» Je puis démontrer ces loix de plusieurs
» manières; mais il faut toujours supposer
» quelque chose qui n'est pas d'une néces-
» sité absolument géométrique : de sorte
» que ces belles loix sont une preuve mer-
» veilleuse d'un Être intelligent et libre,
» contre le système de la nécessité absolue
» et brute de Straton et de Spinosa * ».

Mais dis-moi encore, cher Valmont, si c'est la matière, qui, par une nécessité aveugle, a formé l'Univers, d'où te sont venus tant d'idées et de sentimens si contraires à leur principe, et dès-lors impossibles dans leur origine? Comment se trouvent, dans toi et dans tes semblables, ces notions et ces caractères de prudence, de prévoyance, et de choix, qui répugnent dans le système de la fatalité? Comment une conscience, des remords, une loi morale et des devoirs naturels sentis par tous les hommes? Comment, sous l'empire de la nécessité absolue, le sentiment intime et l'idée de la liberté? Que dis-je! sorti de la matière, aurois-tu des idées? et Locke (3), qui n'osoit décider si Dieu ne pouvoit pas donner à la matière la propriété de penser, n'a-t-il pas commencé par établir qu'elle étoit incapable de penser par elle-

* Essais de Théodicée, n. 345.

même, et qu'elle n'avoit pu se donner ce qu'elle n'avoit pas? Ainsi dans tes principes que de contradictions, mon fils, avec la nature et les choses telles qu'elles sont (4)!

Mais enfin, si c'est une cause aveugle qui a formé le monde, pourquoi par-tout de l'intelligence et de la sagesse? Pourquoi des rapports si évidens entre les êtres qui le composent? pourquoi de l'ordre dans les choses (5), et l'idée, le sentiment de l'ordre dans ton ame, qui presque par-tout le découvre, le saisit et l'admire? Je ne les mets pas dans les choses ces rapports; je ne les y suppose pas; ils y sont indépendamment de mes perceptions et de ma volonté.

O mon fils! contemple le monde que tu habites; de quelque côté que tu tournes tes regards, dans le tout et dans les parties, quel ordre, quels rapports n'appercevras-tu pas? Chaque chose est évidemment faite l'une pour l'autre: la terre, les cieux, la mer, les élémens et les saisons, tout se lie, tout s'enchaîne, et concourt à l'harmonie de tous les êtres: et songe que les proportions ne s'étendent pas à ce monde tout seul; il faut qu'elles embrassent l'immensité de l'univers, et l'assemblage de ces corps célestes dont les distances prodigieuses et l'étonnante grandeur épuisent les calculs des

plus vastes génies. Ces astres qui roulent sur nos têtes, ces globes de lumières qui brillent au firmament, ces mondes semés de toute part avec tant de magnificence et d'éclat, forment un système complet où tous les corps pèsent les uns sur les autres et s'impriment un mouvement réciproque; où tout se tient, et par des loix générales se prête un secours mutuel et est soumis à une mutuelle dépendance. Si l'ordre, si la proportion, si les rapports se démentent dans un seul de ces vastes corps, si étroitement liés, si nécessairement enchaînés, le reste du système s'écroule (6); et ici, Valmont, les proportions sont immenses, et les rapports sont infinis.

Maintenant, mon fils, de l'infiniment grand descends à l'infiniment petit. A l'aide d'un microscope, considère ces animalcules (7), qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière; ils ont lour tête, leur bouche, leurs yeux, et dans ces yeux leurs fibres, leurs muscles, et leur prunelle; ils ont leurs veines, leurs nerfs et leurs artères; ces veines ont leur sang, ces nerfs leurs esprits, ces esprits animaux ont leurs particules, ces particules ont leurs pores; et ces pores sont remplis de par-

celles, qui, chacune, ont leur figure, et se rompent, se divisent en de moindres parties. De toutes ces parties innombrables, et dont aucun effort d'esprit ne peut nous faire concevoir la petitesse, se forme, dans la proportion la plus exacte, un être vivant et animé. Cet être a des alimens qui lui sont propres, il a son chile et ses humeurs; il a ses fonctions comme les autres corps, la trituration, la circulation du sang, la digestion, la génération, et toutes ces opérations, qui sont autant de merveilles de la nature et de témoignages irrésistibles de l'intelligence, de la sagesse, et de la toute-puissance de son Auteur.

Si tu veux des objets qui soient plus à ta portée, choisis, mon fils, parmi ceux qui t'environnent, ou, si tu l'aimes mieux, prends au hasard, et examine. L'oiseau qui vole, le poisson qui nage, l'araignée qui file, l'abeille qui a sa police et ses loix, l'insecte industrieux qui pourvoit avec tant d'art à ses besoins et à ceux de ses petits qui vont éclore, la chenille rampante qui se métamorphose dans le plus léger papillon, la plante qui végète, l'arbuste qui croît à l'aide des sucs qui le nourrissent, la semence que la terre reçoit dans son sein et te rend au centuple, le pepin qui devient

pour ton usage arbre, fleurs, et fruits, l'édifice mobile de ton propre corps, dont Galien n'a pu exposer la structure sans s'écrier, dans l'enthousiasme dont il étoit saisi, qu'il avoit chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité; chaque partie de de la nature, chaque être, examine-le selon les loix les plus sévères; considère bien sa construction et sa fin; par-tout, mon fils, par-tout tu trouveras de l'ordre, et tu en seras transporté. Tu verras que, dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la moindre plume, l'Auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles (8) : tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature (9); que plus on soumet l'un à la critique, plus il paroît imparfait; et plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on y découvre de beautés et de perfections : tu verras dans tout l'univers un arrangement de causes sans nombre, qui agissent par-tout avec poids et mesure, pour opérer des effets prévus et déterminés; et saisi d'admiration tu t'écrieras avec Pope : » L'ordre est la première loi du Ciel * «.

Ne parle donc plus, Valmont, de combinaisons, de jets, de chance et de hasard :

* Order is Heav'n's first Law. *Essai on Man*, ep. 4.

dans un nombre infini de jets, opposé à un nombre infini de rapports, où tout démontre l'intelligence et la raison, tu ne trouveras pas même un contre l'infini; et après toutes ces combinaisons, tu seras forcé d'avouer qu'il est absurde de mettre de l'ordre et de la sagesse dans les effets du hasard (10).

Ainsi, mon fils, l'univers est un livre ouvert à tous les hommes; et si tous ne savent pas y lire l'existence d'un Être suprême, tous au moins en trouvent, malgré eux, le sentiment dans leur cœur. Eh, d'où vient-il ce sentiment de la Divinité, si naturel, que, quelque sophisme qu'on invente pour la combattre, un cri sourd et involontaire les dément en dépit de nous-mêmes; si constant, si universel, que les nations les plus barbares, que les peuples les plus sauvages, dès que leur entendement commence à s'ouvrir, même en la défigurant, s'accordent tous à la reconnoître; d'où vient-il, puisqu'enfin il n'y a point d'effets sans cause; et que ces sentimens, pris dans la nature, ne peuvent avoir que l'Auteur même de la nature pour principe?

D'où te vient encore, cher Valmont, cette idée si grande, si noble, si belle, qui t'élève si fort au dessus de toi-même et

de tout ce qui t'environne; l'idée de l'infini? Ton esprit tout seul n'a pu l'enfanter : et j'admire comment il peut la concevoir : rien de fini n'a pu te la donner; et cependant elle est en toi, et tu la conçois clairement. Elle te présente une réalité pleine et entière, une existence absolue que rien ne divise, que rien ne limite, que rien ne renferme, qui est la même en tout tems, en tout lieu; ou plutôt, qui n'a rapport ni au lieu, ni au tems, mais qui, dans son immense étendue, les embrasse sans en être formée ni mesurée, et les surpasse infiniment. Tu la distingues cette idée magnifique, positive et réelle, de celle de tout être fini, de tout objet même indéfini (11), quelque prodigieux qu'il te paroisse : tu la distingues, et tu assignes très-nettement ce qui lui convient; comme tu exclus avec la plus grande précision tout ce qui ne lui convient pas : tu ne confonds point avec elle cette espèce d'infini, si improprement dit, dont les bornes échappent à l'imagination, sans échapper à la raison. Cette idée qui t'étonne, qui te fait disparoître à tes propres yeux, réponds-moi, mon fils, d'où l'as tu reçue (12), s'il n'y a point d'être infiniment parfait, de véritable infini qui te l'ait donnée; puisque l'effet ne peut être plus excellent que sa

cause, et qu'il ne peut se trouver dans l'un que ce qui se trouve éminemment dans l'autre?

O infini! ô mon Dieu! qui vous rendez vous-même présent à mon esprit lorsque je vous conçois, ah! que vous ravissez l'ame qui vous contemple! que vous l'annoblissez et que vous la satisfaites, lors même que dans ses hautes et sublimes pensées vous la forcez d'avouer devant vous sa petitesse et son néant!

Cher Valmont! instruit par les idées les plus claires de ton entendement et les plus pures lumières de ta raison, convaincu par les sentimens de ton cœur, au milieu de cette harmonie universelle, de cet accord de tous les êtres à publier leur Auteur, serois-tu presque le seul qui osasses le méconnoître? Nouveau Titan, en escaladant les Cieux, ne craindrois-tu pas d'être accablé du poids de l'univers? Eh, que te reviendroit-il d'avoir refusé à Dieu ton hommage? Tu n'es point méchant, et sans avoir joui des malheureux fruits du crime, tu perdrois les plus grandes douceurs et les charmes les plus réels de la vertu. La nature, devenue pour toi stupide et muette, ne parleroit plus à ton esprit ni à ton cœur, elle ne te feroit plus entendre ce langage si

touchant, qui multiplie les sentimens par la vue des bienfaits. Dans les sombres méditations de ta dangereuse philosophie, le monde ne t'offriroit plus qu'un triste chaos, un vide affreux, et un silence éternel. N'ayant plus de principe commun qui la lie à tous les êtres, ton ame, presque insensible pour tout autre que pour toi, ne verroit bientôt plus dans l'univers qu'elle-même : la sécheresse et la dureté de l'égoïsme prendroit en toi la place du sentiment ; et si tu cherches du plaisir, ah ! mon fils, tu changerois en des plaisirs faux, et restreints à des bornes trop étroites, des plaisirs véritables.

O toi encore, qui as l'ame si droite et des mœurs si pures, songes-tu bien, mon fils, que tu n'aurois plus en effet aucune règle des mœurs ! Les notions du juste et de l'honnête, qui rendent l'homme si respectable à lui-même, ne seroient plus à tes yeux, si tu étois conséquent, que des conventions bizarres qu'un commun intérêt auroit formées, et que l'intérêt personnel pourroit anéantir *. La vertu, stérile et sans

* Et qu'en effet il anéantiroit bientôt. *Je crains Dieu*, disoit quelqu'un de bien sensé; *et après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

» Je n'entends point, dit M. Rousseau, qu'on puisse » être vertueux sans religion ; j'eus long-tems cette opi-

honneur, ne seroit plus que le fol enthousiasme d'un esprit foible; le coupable heureux et triomphant auroit raison de se féliciter lui-même; et le crime ne seroit plus que dans la mal-adresse. Tu aurois tort de te plaindre, si l'on t'enlevoit ton épouse et tes biens; l'unique droit, pris dans la nature, seroit le droit du plus fort (15).

Ces conséquences te font horreur, et ton cœur les dément ; mais elles sont justes, Valmont; et si ton cœur, si ta raison même les désavouent, comprends donc combien il est naturel d'en désavouer le principe.

Je remets à un autre moment à répondre aux difficultés que tu m'opposes; pour ton propre bonheur je ne tarderai pas à les résoudre.

Suite de la quatrième Lettre.

Le mal moral t'effraie, cher Valmont, et de l'état présent du monde naissent les doutes qui t'affligent *. » S'il y a en nous

» nion trompeuse dont je suis très-désabusé «. *Lettre sur les spectacles.*

* Quand il naîtroit du mal moral des objections insolubles, que s'ensuivroit-il? Sur de si grands objets, nous ne devons pas nous flatter de tout résoudre, et il suffit pour tout esprit raisonnable, qu'une vérité soit établie

» des idées de justice, pourquoi donc si
» peu d'équité dans les hommes ? Pour-
» quoi l'Être suprême qui préside sur eux,
» s'il est juste lui-même, permet-il que la
» vertu soit malheureuse quelquefois, et
» que les méchans prospèrent ? Pourquoi
» des passions, des erreurs, et des crimes ?
» Pourquoi... « ? O mon fils, si tu prétends interroger sur tous les points l'Être infini qui t'a créé, je l'avoue, tes pourquoi ne finiront jamais. Demande donc pourquoi tu n'es pas infini toi-même, pour pouvoir le comprendre ? Pourquoi un esprit borné, foible partie d'un tout immense, ne peut pas en saisir tous les rapports ? Pourquoi Dieu n'a pas fait de toi un pur esprit, un Ange, et n'en a fait qu'un homme ? N'est-ce pas assez que par la voix de tous les êtres il t'apprenne qu'il existe ; qu'il le crie au fond de ton cœur ; qu'il se rende sensible dans toutes ses œuvres ; que le jour l'annonce au jour, et que la nuit l'annonce à la nuit ? N'est-ce pas assez qu'il t'ait rendu capable de le connoître ; et que te faut-il de plus pour l'adorer ? L'astre brillant qui

sur les preuves les plus convaincantes, pour ne pas s'inquiéter de toutes les difficultés que l'on forme contre elle : sans cela, que de vérités géométriquement démontrées demeureroient encore incertaines !

t'éclaire cessera-t-il d'exister pour toi, parce qu'il se couvre de nuages?

Mais il faut à Valmont des réponses plus précises ; et un esprit qui raisonne avec Dieu, ne se contentera pas d'un langage si humble.

Eh bien ! mon fils, écoute, et daigne me répondre à ton tour. Si un Dieu intelligent et sage a formé l'univers, quelle fin a-t-il pu se proposer qu'une fin digne de lui? et quelle autre fin digne de Dieu, que Dieu même * ? C'est donc pour lui que Dieu a tout créé ; c'est-à-dire, pour manifester ses perfections, et recevoir de sa créature la gloire qui leur est due. Or, est-il une gloire complette, est-il pour l'Être souverainement parfait, pour un Être intelligent et sage, un hommage réel, si de toute part

* » Il se doit tout, dit Fénélon, il se rend tout; tout » vient de lui, il faut que tout retourne à lui; autrement l'ordre seroit violé. Dès que nous reconnoissons » que l'Être infiniment parfait a tiré du néant les hommes, nous devons reconnoître que cet Être les a créés » pour lui. S'il agissoit sans aucune fin, il agiroit d'une » façon aveugle, insensée, où sa sagesse n'auroit aucune part. S'il agissoit pour une fin moins haute que » lui, il rabaisseroit son action au dessous de celle de » tout homme vertueux qui agit pour l'Être suprême : » ce seroit le comble de l'absurdité. Concluons donc, » sans craindre de nous tromper, que Dieu fait tout » pour lui-même «. *Œuvres philosophiques.*

il est contraint et forcé, s'il n'est rendu par aucun sentiment volontaire ? Compose à la gloire du souverain Monarque, la plus brillante cour; parmi tous les êtres possibles, imagine un monde formé des créatures les plus nobles, qui, de degré en degré, s'élèvent, pour ainsi parler, jusqu'à l'Être suprême; fais-les sonder tous les degrés de sa sagesse, mesurer tous les effets de sa puissance, le contempler en lui-même, et dans les transports les plus vifs, les ravissemens les plus doux, le louer, le bénir, l'aimer et le servir : qu'est-ce, mon fils, aux yeux du souverain Être, que ce monde nouveau, si grand, si parfait et si pur; qu'est-ce, au fond, s'il fut toujours sans choix et sans liberté, qu'un monde automate, mû par des ressorts nécessaires ? Ah ! moi-même alors je dirois : » Nobles et vastes intel-
» ligences, esprits célestes, êtres fortunés,
» gardez vos brillantes prérogatives; et,
» pour que mon Dieu soit servi, soit aimé
» comme je conçois qu'il mérite de l'être,
» quelques momens encore laissez-moi ma
» liberté «.

Oui, mon fils, tel est le sentiment qui me ravit et m'enchante; et je ne me trouve jamais si heureux et si grand, Dieu lui-même ne me paroît jamais si véritablement

l'Être par excellence, que lorsque je m'élève vers lui, et que je lui dis : » Mon Dieu, je » vous aime, je vous adore, et, foible que » je suis, environné d'objets qui vous dis- » putent mes penchans et mes hommages, » c'est par choix, et non par contrainte, » que je préfère de tout mon cœur de vous » adorer et de vous aimer «.

Cette effusion d'un cœur sensible, cet hommage d'un être libre et reconnoissant te paroît-il donc indigne du Dieu qui a formé l'univers, et ne convenoit-il pas à sa gloire ?

Mais, Valmont, si la liberté de quelque créature devoit nécessairement entrer dans le système du monde pour la gloire du Créateur; si tu supposes avec moi des êtres libres qui puissent rendre à Dieu un hommage volontaire, tu supposes donc aussi qu'ils pourront le lui refuser; qu'ils pourront dès-lors être justes ou injustes, vertueux ou coupables ; tu supposes qu'ils pourront faire un mauvais choix, se livrer à des erreurs, et s'assujettir à des penchans déréglés; tu supposes que Dieu, pour une fin souverainement sage, et sans cesser d'être ce qu'il est, a pu permettre qu'il y eût dans le monde des passions, des erreurs et des crimes; qu'il a pu les prévoir, sans être obligé

de les empêcher; qu'il peut les voir, sans être obligé, à chaque instant, de les punir; qu'il suffit, en un mot, que, pour lui-même, pour le plus grand bien, pour la perfection du système total de la création, il ait fallu de la liberté dans l'homme, et que, par la suite, son bon ou son mauvais usage soit tôt ou tard puni ou récompensé.

Voudrois-tu, mon fils, pour que les hommes ne pussent se tromper, qu'ils fussent sans cesse frappés d'une lumière irrésistible? Ils ne seroient plus sujets à l'erreur, j'en conviens, mais ils ne seroient plus libres. Veux-tu, pour qu'ils ne puissent s'égarer, qu'ils n'aient que des affections douces et incapables de déréglement et d'excès? Ils n'auront point de passions, il est vrai, mais leur hommage ne sera pas également méritoire. Veux-tu, du moins, que, dès qu'un mortel audacieux franchira les bornes prescrites à sa raison, la punition éclate, et suive aussi-tôt le crime? La vertu triomphera, le vice sera confondu; mais, contraints par l'évidence et la promptitude du châtiment, les hommes n'auront plus de liberté! Ah! plutôt, mon fils, admire comment, dans l'ordre actuel des choses, tout est tempéré de manière que l'homme voit assez clair pour pouvoir connoître, par des preuves

sensibles, les vérités morales, et s'y soumettre, et cependant n'est pas tellement forcé à les recevoir, qu'il ne puisse toujours trouver des difficultés et des prétextes pour s'y refuser. Admire comment ses passions, tout impérieuses qu'elles sont, l'émeuvent, l'agitent, le troublent, mais ne le contraignent pas, et, par le cri du repentir, lui laissent, jusque dans sa défaite, le sentiment de sa faute, et l'aveu tacite du mauvais usage de sa liberté; admire dans l'homme ce choc et ce balancement continuel des passions, des sens et de la raison; observe les règles qu'il trouve en lui-même, les impressions dangereuses qui tendent à l'en écarter, les motifs puissans qui l'y ramènent, la voix de la conscience qui le presse, l'espoir ou la crainte de l'avenir, qui, tour-à-tour, le retiennent ou l'encouragent, et tu connoîtras l'homme, et la cause en partie des mystères qu'il renferme; tu connoîtras la sagesse des desseins de Dieu sur lui, et tu avoueras que dans ce monde, tout est disposé en faveur du mérite et de la liberté.

Maintenant, Valmont, s'il te reste sur la nature, les degrés et le nombre de nos passions et de nos erreurs, des objections à former, détermine, avant toutes choses,

jusqu'à quel point devoient aller, dans chaque homme, ses lumières, et le terme précis où devoient s'arrêter ses passions, pour être en équilibre avec sa liberté, pour concourir à l'ordre universel, pour former, dans une juste proportion, l'harmonie de ses facultés entre elles, et avec le bien de la société.

D'ailleurs, mon fils, détermine encore ce que comporte la nature des choses; prescris des loix au Créateur, et dis-lui ce qu'il pouvoit donner ou refuser à sa créature, ne pouvant pas la rendre aussi parfaite que lui. Car enfin, ne vois-tu pas, cher Valmont, que des êtres nécessairement limités, seront toujours nécessairement imparfaits, et que ce n'est que dans leur accord entre eux que tu dois chercher la plus grande perfection qui puisse leur convenir? Si, cependant, ces combinaisons immenses se refusent à tes recherches, ah! mon fils, que reste-t-il à faire à ta raison, que d'admirer, adorer et se taire? Dans mes principes, tu n'auras jamais que des difficultés à combattre, et dans le malheureux système que tu fais valoir, souviens-toi que tu aurois de toute part des absurdités à dévorer.

Être suprême, que j'ai le bonheur de connoître, unique auteur de tout ce que je

suis ! vous qui prescrivez aux astres leur cours, et à la mer ses limites, jusque dans les choses que vous soumettez à mes lumières, vous prescrivez des bornes à ma raison; et, d'après ce que vous lui faites concevoir, vous exigez son hommage sur les choses même qu'elle ne conçoit pas. Je vous le rends, cet hommage, ô mon Dieu ! je m'abaisse, je me confonds et m'anéantis devant vous : c'est le plus légitime usage que je puisse faire de cette raison que vous m'avez donnée. Votre grandeur infinie vous met trop au-dessus d'elle, pour qu'elle puisse mesurer, sur ses foibles idées, toute la sagesse de vos voies ; et vous ne seriez plus ce que vous êtes, si je pouvois entièrement vous comprendre. Pour prix de ma soumission, Seigneur, je ne vous demande qu'une grace, c'est d'éclairer mon fils.

NOTES.

PAGE 27.

(1) *Les abîmes d'une Métaphysique trop abstraite.* La Métaphysique est comme presque toutes les autres Sciences : on peut en distinguer deux sortes; l'une vraie, qu'on ne peut trop respecter, et l'autre fausse, qui n'a proprement de la Métaphysique que le nom. L'une, exacte et circonspecte dans ses notions, mesurée dans sa marche, juste et sûre dans ses conséquences, et prise de l'évidence même de nos idées, ou du

sentiment intime ; et celle-ci ne peut être rejetée, sans révoquer en doute presque toutes nos connoissances, dont elle est le fondement. L'autre, plus fière, forme des systêmes, pose des principes hardis, dont elle tire des conclusions droites, mais qui ne sauroient avoir plus d'autorité que les principes dont elles émanent : ou bien encore elle commence par des idées claires et distinctes, par des vérités reconnues ; mais bientôt après elle s'élance au delà de ses principes, elle les perd de vue, et ne bâtit plus que sur des hypothèses. C'est alors à la Métaphysique simple, ou, si l'on veut, à la Logique, à observer ses écarts, et à la ramener, s'il est possible, à la vérité qu'elle a quittée pour des chimères.

PAGE 27.

(2) *Simplement contingentes et possibles.* Ce mot de *contingent*, dans la bouche du marquis de Valmont, effarouchera ici bien de gens ; cependant il est à sa place, et ne peut pas même être suffisamment supplée par un autre. Dès qu'on a bien développé l'idée de *l'être nécessaire*, et par opposition celle de *l'être contingent*, tous les vains systêmes de matérialisme, et de nécessité absolue par rapport à l'univers, tombent infailliblement. Il n'y a plus une seule substance, un seul être, comme Spinosa le suppose gratuitement ; il n'y a plus de hasard ou de fatalité ; il n'y a plus de développement et d'ordre nécessaires ; il y a des êtres créés ; et leurs modifications sont, par une détermination libre, l'ouvrage du même être qui les a produits.

Voici en peu de mots ce que l'évidence nous dicte à cet égard. J'existe ; donc il existe quelque être nécessaire ; c'est-à-dire, qui, par une nécessité inhérente, absolue, prise dans sa nature, existe de toute éternité, et trouve en lui-même sa manière d'exister : autrement il faudroit que tout ce qui existe, ou comme substance unique, ou en quelque nombre que vous le supposiez, eût le néant pour principe. Secondement, un être qui, par une nécessité absolue, trouve en lui-même de toute

éternité son existence et sa manière d'exister, est dès-lors un être indépendant, immuable dans tout ce qui le compose. Clarke prouve même *, que, par sa seule existence nécessaire, absolue, indépendante, il est infini. Troisièmement, si l'être nécessaire est immuable, indépendant, je ne suis donc pas l'être nécessaire, non plus que tout ce qui m'environne et tout ce qui existe dans cet univers dont je fais partie; puisqu'en moi, hors de moi, tout varie, tout est dans un assujettissement et une dépendance réciproque.

Le tems qui donne à tout le mouvement et l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,
Change tout dans les cieux, sur la terre et dans l'air;
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer;
Flore embellit d'un champ l'aridité sauvage;
La mer change son lit, son flux et son rivage;
Tandis que l'Éternel, le Souverain des Tems,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

VOLTAIRE.

Le système de Spinosa n'est pas seulement opposé aux premières notions que nous venons d'établir, il est encore manifestement absurde en lui même. Il suppose qu'il n'y a qu'un seul être simple, indivisible, formant un même tout sans parties réellement distinctes, immuable dans sa substance, et éternellement varié dans ses modifications. Mais, selon l'axiome de contradiction, un même être ne pouvant être tel tout à la fois, et ne l'être pas; par exemple, être bon et méchant, vertueux et vicieux, blanc et noir au même instant et sous le même rapport; il faut nécessairement que la substance se multiplie par-tout où il y aura des modifications opposées. Or, l'univers est rempli de ces sortes de modifications incompatibles entre elles et dans un même sujet: ici règne l'amour, là le même objet n'excite que la haine; tel est dans l'ignorance et les ténèbres, tel autre est instruit et éclairé; l'un veut ce que je ne veux pas, l'autre approuve ce que je blâme; un corps est

* De l'existence de Dieu. Prop. VI.

chaud,

chaud, et l'autre est froid ; ce n'est partout que modalités contraires. Il y a donc réellement plusieurs parties distinctes qui les renferment, ou qui occasionnent les affections diverses que nous éprouvons nous-mêmes ; il y a plusieurs êtres différens, plusieurs substances dans l'univers. Par son système, Spinosa a donc fait, comme dit très-bien M. de Fénélon, un monstre, dont la raison a honte et horreur.

Je ne prends d'ailleurs ce système que dans son principe : car dans ses preuves et tout son appareil de démonstration, il renferme bien d'autres contradictions.

PAGE 29.

(3) *Locke, qui n'osoit décider*, etc. Locke, dans son *Essai sur l'Entendement humain*, liv. 4, ch. 10, §. 9 *et suivans*, distingue premièrement deux sortes d'êtres ; les uns pensans, tels que nous-mêmes ; les autres non pensans, comme l'extrêmité des poils de la barbe, la rognure des ongles. Il prouve ensuite qu'un être non pensant, ou la simple matière, ne sauroit produire un être pensant ; et comme le premier Être, l'être nécessaire doit nécessairement contenir, et avoir actuellement toutes les perfections qui peuvent exister dans la suite, il en conclut que le premier Être éternel ne sauroit être non pensant. En second lieu, il prouve que cet *Être éternel pensant* n'est pas matériel : 1°. parce que chaque partie de matière, comme matière, est non pensante, et qu'un être pensant ne sauroit être composé lui-même de parties qui ne pensent pas ; 2°. parce qu'une seule partie de matière, en qualité de matière, ne peut être pensante ; 3°. parce qu'un certain amas de matière non pensante, ne peut être pensant, soit qu'il soit en mouvement ou en repos. Il répond enfin à ce que l'on objecte en faveur de l'éternité de la matière, et fait voir qu'elle n'est pas coéternelle avec un esprit éternel. Voyez le développement de toutes ces vérités dans l'auteur même.

PAGE 30.

(4) *Ainsi dans tes principes que de contradictions avec la nature et les choses telles qu'elles sont !* » Ceux qui ont dit » qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que » nous voyons dans le monde, ont dit une grande absur- » dité : car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité » aveugle qui auroit produit des êtres intelligens « ! *Esprit des Loix*, l. I, c. I.

Une des preuves les plus complettes de l'existence d'une cause qui n'est ni matérielle, ni aveugle, ni nécessaire, c'est celle qu'on peut tirer des institutions arbitraires, d'après lesquelles les impressions des objets extérieurs sont transmises à notre ame, et s'y reproduisent au gré de notre entendement.

Quel rapport absolu et nécessaire un homme vraiment instruit trouvera-t-il entre nos sensations proprement dites, et les organes de nos sens ; entre la petite image formée au fond de notre œil, et la vision de l'objet extérieur dans toute son étendue et ses dimensions, entre les vibrations de l'air, et le son, tel que notre ame l'entend et le perçoit : entre les fibres de notre cerveau, et les idées liées à ces fibres, mais qu'à l'aide de notre mémoire, notre esprit reproduit quand il lui plaît ; entre le cerveau tout entier, et la foule immense de tableaux de toute grandeur, de toute figure, de toute couleur, que notre ame se peint à elle-même, qu'elle compose, qu'elle distribue, qu'elle agrandit ou qu'elle rapetisse, qu'elle rapproche ou qu'elle éloigne, qu'elle transporte ou qu'elle varie au gré de notre imagination !

Sont-ce là de ces choses qu'on puisse expliquer par les seules propriétés de la matière, et par des causes purement mécaniques ; par des atomes colorés, figurés ; par des écoulemens de particules, et des arrangemens ou des déplacemens de parties ; par l'attraction ou la répulsion ; par une connexion physique, inhérente à la nature des choses, absolue et nécessaire ?

Ne faut-il pas au contraire en revenir, sur tous ces points, à une première cause souverainement intelligente, indépendante de la matière, exempte de toute nécessité, et qui a mis dans les choses les rapports qui s'y trouvent, non par une détermination aveugle et fatale, mais par un choix arbitraire et un acte parfaitement libre de sa sagesse et de sa volonté?

Voyez l'*Alciphron* de Berkeley, quatrième Dialogue, §. 7 et suiv.

» Tout bien examiné, dit cet auteur (§. 10), il semble que les objets propres de la vue sont la lumière et les couleurs, lesquelles, étant infiniment diversifiées et combinées, forment un langage destiné à nous informer (à l'aide de l'expérience et de l'habitude) des distances, des figures, des situations, des dimensions, et de plusieurs autres qualités des objets qui tombent sous nos sens, non par un rapport de ressemblance ni par une connexion nécessaire, mais par l'institution arbitraire de la Providence, précisément comme les mots excitent en nous l'idée des choses qu'ils signifient «.

IBID.

(5) *Pourquoi de l'ordre dans les choses?* » Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante, et qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui règne dans le monde; et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset, *Cœli enarrant gloriam Dei.* Aussi Newton ne trouvoit pas de raisonnement plus convaincant et plus beau en faveur de la Divinité, que celui de Platon, qui fait dire à un de ses interlocuteurs : » Vous jugez que j'ai une ame intelligente, » parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles » et dans mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre » de ce monde, qu'il y a une ame souverainement intelligente «. *M. de Voltaire, Métaph.* ch. 1.

» Dieu a laissé en ces hauts ouvrages, dit Montagne, » le caractère de sa divinité, et ne tient qu'à notre

» imbécilité que nous ne le puissions découvrir. Le ciel, » la terre, les élémens, notre corps et notre ame, toutes » choses y conspirent. Il n'est que de trouver le moyen » de s'en servir ; elles nous instruisent, si nous sommes » capables d'entendre «.

PAGE 31.

(6) *Le reste du systême s'écroule.* Oui, s'il est question d'une chaîne nécessaire, et qui ne soit pas l'ouvrage d'une première cause infiniment sage, toute-puissante et libre, qui puisse à son choix, et par des loix supérieures, disposer, modifier, briser, anéantir quelque partie de cette chaîne, sans que pour cela tout le reste du systême en souffre : car enfin il seroit difficile de prouver, par exemple, qu'un grain de sable, anéanti par la toute-puissance de Dieu, feroit rentrer l'univers dans le chaos.

Mais sans trop presser d'ailleurs le systême de la chaîne des êtres, qui n'a encore pour lui que des semi-preuves, si l'on peut ainsi parler, et qui, pris dans un certain sens, entraîne bien des difficultés, on ne peut nier du moins, premièrement, qu'il n'y ait une gradation admirable dans les différentes classes d'êtres que nous connoissons, ce qui a fait dire aux plus grands Physiciens, qu'il n'y a point de saut dans la nature ; et, en second lieu, que les rapports entre les différentes parties de cet univers ne soient innombrables. Par exemple, la seule position du soleil relativement à la terre, nous offre les plus dignes sujets d'étonnement et d'admiration. Supposez ce vaste corps un peu plus ou un peu moins éloigné, le degré de chaleur sera nécessairement trop foible ou trop grand, et la terre, glacée toute entière ou brûlée, cessera de pouvoir porter des plantes, des animaux et des hommes. Il faut dire la même chose des degrés de clarté et des globules de lumière que le soleil fait parvenir jusqu'à nous, de leur proportion avec

nos yeux, et de mille autres rapports semblables, qu'il seroit trop long de développer.

IBID.

(7) *Considère ces animalcules, qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière.* » Leuwenhoek, ce scrutateur assidu de la nature, a découvert le premier, que cette matière blanchâtre qui se met autour de nos dents, est toute pleine d'animalcules. J'ai voulu, dit M. Sulzer, m'assurer par moi-même de la vérité de cette assertion. Dans ce dessein, j'ai fait un microscope, dont le diamètre est d'un quart de ligne, ou de la quarante-huitième partie d'un pouce de France. Je m'en suis servi pour examiner cette matière que les alimens laissent autour de nos dents, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre pour les nettoyer, et j'ai suivi exactement le procédé de Leuwenhoek. J'ai trouvé non seulement que son rapport et la description qu'il donne de ces animalcules étoient justes, mais encore, après bien des expériences, je suis venu à bout de connoître exactement la figure et la grandeur des plus petits d'entre eux, qu'il n'avoit pas pu déterminer. La plus grande partie de leur corps est ronde, et ils ont avec cela une petite queue fort courte, de sorte que toute leur figure ressemble assez à celle des petites grenouilles que nous voyons dans les prairies lorsqu'elles viennent d'éclore.

Leur grandeur me paroît comme celle d'un grain de poudre à canon de la plus petite espèce, et comme mon microscope grossit des millions de fois les objets, il est clair que, dans un espace de la grandeur d'un semblable grain de poudre, il peut y avoir des millions de ces animalcules; chose aussi véritable qu'elle paroîtra incroyable à la plupart des hommes «. *Essais de Physique appliqués à la morale.* Voy. *les Mélanges Philosophiques* de M. Formey.

PAGE 33.

(8) *N'a pas négligé le juste rapport des parties entr'elles.* De tous les ouvrages de la nature, qu'on en montre un seul, une seule plante, un seul arbre, un seul animal, dont l'espèce soit défectueuse dans quelqu'une de ses parties; par exemple, une espèce entière d'animaux, qui, ayant quatre pieds, ne puissent marcher qu'avec trois, et en aient un d'inutile; un gros fruit tenant, dans tous les arbres de la même espèce, à des branches trop foibles, et qui le laissent tomber avant sa maturité. On trouve dans les Indes un arbre de la grandeur du laurier, dont le fruit, nommé *jaca*, fait seul la charge d'un homme : mais ce fruit croît sur le tronc de l'arbre, ordinairement vers le pied, les branches n'étant pas assez fortes pour soutenir un si grand poids. (Voyez l'*Histoire moderne*, t. 5, p. 47). Est-ce donc le hasard, qui, dans cette suite immense d'êtres différens dont l'univers est composé, a si bien combiné tous les rapports? Est-ce le hasard qui a donné un germe aux animaux et aux plantes, et qui en perpétue ainsi l'espèce? Seroit-ce le hasard, qui, selon la loi générale, auroit fait naitre chaque animal de l'union des deux sexes, et les auroit tellement distingués pour une fin si nécessaire? Seroit-ce lui qui auroit formé l'homme dans le sein d'une femme, puisqu'il est prouvé qu'à le considérer indépendamment d'une puissance créatrice, il ne peut être formé ailleurs, et qu'en conséquence la rencontre fortuite des molécules organiques est une chimère? Seroit-ce lui encore qui auroit si heureusement diversifié les moules des corps organisés, qui en auroit si agréablement varié les formes, et qui les auroit gradués avec tant d'intelligence et de sagesse? Seroit-ce lui enfin qui auroit mis, jusque dans les moindres choses, du dessin et des proportions, et, dans chaque genre, ces deux qualités jointes ensemble, la variété et l'uniformité? Que l'on considère, au microscope de

Dellbare *, des tranches de différens bois, de chêne, de laurier, de tilleul, de joncs de canne, de rosier, de vigne, et mille autres semblables, des tranches mêmes de paille, de chanvre, coupées horizontalement et très-minces avec le rasoir, ou beaucoup mieux avec des des instrumens faits exprès : on y admirera les dentelles les plus magnifiques, les bordures les plus élégantes formées de l'écorce de l'arbre, les dessins les plus réguliers; et, d'une espèce à l'autre, on y observera, avec un plan uniforme, les traits les plus variés. Il en est de même des graines, des insectes, des étuis de scarabées, des animalcules d'infusions diverses, etc. O Philosophes! lorsque je considère ainsi tous les ouvrages de la nature, et qu'à chacune de ces merveilles, je me dis à moi-même : voilà ce qu'ils appellent les effets du hasard, ou d'une aveugle et fatale nécessité; quelle opinion dois-je me former de votre force d'esprit et de vos systêmes?

Qu'il me soit permis d'ajouter ici, sur les effets du hasard, cette remarque faite par l'auteur de la *Théorie des sentimens agréables.* » Dès que l'on commença à étudier l'anatomie, on s'apperçut que la grosseur de chaque muscle étoit proportionnée à la grosseur de l'os auquel il s'attachoit. Quelques anatomistes, frappés de ce rapport, objectèrent aux Épicuriens, que si c'eût été une puissance aveugle qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os, la force du cordon destiné à le soutenir et à le mouvoir. Les Épicuriens repliquèrent que les cordons n'avoient point été différenciés par la nature, et que ceux qui faisoient le plus de mouvement devenoient les plus charnus, de même que les hommes qui font le plus d'exercice, deviennent les plus robustes; unique, mais frivole retranchement de l'athéisme. Galien (*de usu partium*) le foudroya aisément; il démontra

* Microscope justement celèbre par la grande clarté, les combinaisons avantageuses, et le beau champ qu'il présente à l'observateur.

dans les enfans tirés du sein de leurs mères ces mêmes proportions aussi marquées que dans les athlètes les plus vigoureux «.

Ibid.

(9) *Tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature.* C'est l'observation que fait M. Pluche, dans le premier volume du *Spectacle de la nature*, au sujet de l'aiguillon d'une abeille considéré au microscope, et comparé à une aiguille à coudre, la plus fine qu'on puisse trouver. » Celui-là, dit-il, est du plus beau poli, et la pointe en échappe à la vue ; celle-ci, vue aussi au microscope, paroît émoussée, toute raboteuse, et semblable à une barre de fer qui sort de la forge du Serrurier. C'est la même chose par-tout. Dans ce que l'homme fait, vous ne verrez qu'inégalités, que crevasses, que rudesse, tout s'y ressent des bornes de son industrie et de la grossiéreté des instrumens qu'il emploie ; tout y paroît fait avec la serpe ou avec la truelle ; tout y découvre un artisan mal habile qui ne connoît pas la matière qu'il met en œuvre. Au contraire, les plus petits ouvrages du Créateur sont parfaits. Dans l'intérieur, vous trouverez par-tout une liberté, une souplesse, et des ressorts, dont la structure, l'artifice, et l'entretien sont connus de lui seul. Dans le dehors, vous trouverez par-tout de la magnificence, de la symétrie, de la finesse et des graces « *Entret.* 1. Voyez aussi la *Théologie des insectes* de M. Lesser, *t.* 1, *ch.* 3, vers la fin.

PAGE 34.

(10) *Qu'il est absurde de mettre de l'ordre et de la sagesse dans les effets du hasard.* » Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un Horloger, et que l'univers prouve un Dieu «. *M. de Voltaire*, Lettre à la suite de sa *Métaphysique*. Et ailleurs : » Il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les Philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, etc. et que le bled ne vient

point de pourriture..... Des Géomètres non Philosophes ont rejetté les causes finales; mais les vrais Philosophes les admettent, et, comme l'a dit un Auteur connu, un Catéchiste annonce Dieu aux enfans, et Newton le démontre aux Sages «.

» Si je croyois le systême d'Épicure, dit l'Auteur des *Lettres Juives*, chaque jour, en examinant le cours du soleil, en le voyant paroître sur notre horizon et s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : *Je te salue, ô hasard éternel ! dérangement incompréhensible, confusion admirable, qui maintiens l'ordre et l'arrangement ! souffre que je te rende les hommages que d'autres mortels aveugles rendent à un Dieu tout bon, tout puissant et tout sage* «. Lettre 28.

Selon la réflexion de Nieuwentyt, déjà faite longtems avant lui par les Sages du Paganisme, » Si l'on disoit à un athée que des pierres jetées sans dessein forment un édifice admirable ; que les cordes des instrumens les plus harmonieux se sont rangées d'elles-mêmes, et que le vent en tire, par des secousses, des sons qui nous charment; que les peintures les plus parfaites n'ont pas eu besoin d'un maître qui leur donnât tant de grâce, de majesté, de tendresse, de mouvement et d'action ; que dans les plus beaux tableaux, les attitudes les plus variées, les airs passionnés, la distribution des lumières, les dégradations des couleurs, la plus belle perspective, ne sont que l'ouvrage de quelques couleurs jetées au hasard : celui à qui on avanceroit de tels paradoxes, les regarderoit comme les propositions d'un homme sans raison. Nous ne demandons de lui que la même équité, quand nous lui montrerons des ouvrages que toute l'industrie des hommes ne peut imiter. *De l'existence de Dieu*, p. 8. Quoi ! si le concours des atomes peut faire un monde, dit Cicéron, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville «? *De Nat. Deor. lib.* 2, *c.* 37, *n.* 98.

La nature est vieillie, répondent admirablement bien

certains Philosophes, qui la font tantôt jeune, tantôt vieille, selon le nouveau système qu'ils adoptent ou les difficultés qu'ils ont à résoudre : Eh ! quoi donc, l'est-elle en effet, lorsqu'il s'agit de féconder, comme autrefois, les germes que le Créateur a mis dans son sein, et d'enfanter, par des loix constantes et uniformes, les êtres qu'il y reproduit chaque jour ?

PAGE 35.

(11) *De tout objet même indéfini*, etc. Il y a dans le manuscrit : » Tu la distingues cette idée magnifique, positive et réelle, de celle de tout être infini, de tout infini négatif, ou, pour parler plus juste, de tout objet indéfini, quelque prodigieux qu'il te paroisse «.

On ne fait plus, ce me semble, tant de difficulté de donner à l'infini des Géomètres, le nom plus exact d'*indéfini*, d'*inassignable*, ou d'*incomparable*, comme l'appelle Leibnitz. En effet, » cet infini, dit M. de Voltaire, en parlant des calculs de Newton, n'est au fond que l'impuissance de compter jusqu'au bout, et la hardiesse de mettre en ligne de compte ce qu'on ne sauroit comprendre «.

Sur ces mots d'idée *positive et réelle*, j'ajouterai ici une réflexion prise d'un Auteur aussi respectable par ses vertus que par ses lumières : » En exprimant des qualités bornées, nous disons quelque chose de positif du sujet en qui elles résident : comme quand nous disons d'un homme qu'il excelle dans une science, qu'il possède un talent, une vertu, qu'il est quelque part, qu'il a vécu un tel nombre d'années. N'est-ce donc pas, et à bien plus forte raison, parler de Dieu en termes très-positifs, que de dire de lui qu'il sait tout, qu'il est souverainement parfait, qu'il est par-tout, qu'il est éternel ? Une mesure limitée d'être et de perfection offre une idée positive ; combien plus la plénitude et l'immensité de l'être et de la perfection « ? Et plus bas : » Les expressions que le langage humain nous fournit pour parler de Dieu, sont toujours proportionnées à

l'idée magnifique et sublime que nous avons de la Divinité. L'impuissance et le désespoir d'en trouver de parfaitement propres, nous font souvent abandonner les propositions affirmatives, pour recourir aux négatives. Celles-ci corrigent ce que les premières ont de défectueux. C'est une raison pourquoi l'on a dit qu'il est plus facile d'énoncer ce que Dieu n'est pas, que ce qu'il est. Mais si l'on y prend garde, une idée n'en est que plus *positive*, pour être au dessus de nos foibles expressions.... D'ailleurs, il y auroit de la contradiction qu'on pût s'assurer de ce que Dieu n'est pas, en ignorant totalement ce qu'il est «. M. l'Archevêque de Vienne, ci-devant Évêque du Puy. *La religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même.*

IBID.

(12) *Cette idée..... d'où l'as-tu reçue, s'il n'y a point d'être infiniment parfait, de véritable infini qui te l'ait donnée ?* De toutes les idées, la plus simple est celle de l'infini ; et c'est sans doute ce qui est cause qu'on ne pourroit en donner une définition plus claire que ne l'est le terme qu'on chercheroit à définir. Cette idéest commune à tous les hommes de toutes les nations, de tous les siècles, et presque de tout âge. Tous, dans mille circonstances et endifférentes manières, s'expriment d'après elle, et tous se font entendre ; tous en tirent des conclusions très-justes. Il n'est personne, si grossier et si ignorant qu'on le suppose, pour peu qu'on le rende attentif à ses propres idées, qui ne distingue celle-là de toute autre. Quant aux Philosophes qui la combattent, parce qu'ils en redoutent les conséquences, et qui prétendent que nous n'avons point de véritables notions de l'infini, leurs objections mêmes la supposent : car enfin pourroient-ils argumenter contre l'infini, s'ils n'avoient dans leur entendement quelque idée, je ne dis pas complette, mais distincte, qui pût leur servir de terme de comparaison, lorsqu'ils en nient la possibilité ou qu'ils en attaquent les définitions ? Eh ! d'ailleurs, ont-ils bonne grace de

nier l'infini, lorsque nous en faisons un attribut de la Divinité, eux, qui, par une contradiction étrange, en font dans tous leurs systêmes un attribut de la nature et des combinaisons qu'elle enfante ?

Non seulement nous avons l'idée claire et distincte de l'infini, comme nous venons de le faire voir ; mais, de quelque manière qu'on la considère, elle nous rappelle à l'Être nécessaire qui nous l'a donnée : premièrement, dans son origine, elle ne peut être formée, ni par analyse, ni par composition ; ce seroit la détruire que lui donner pour élément ou pour principe quelque objet fini que ce pût être : secondement, à la considérer dans sa nature, elle ne peut être une idée claire et distincte de l'infini, sans que l'infini soit au moins possible ; car il n'y a que l'impossible dont on ne puisse avoir l'idée ; or, l'infini ne peut être possible sans exister, et ne peut exister, sans exister par lui-même : troisièmement, dans son objet, elle renferme essentiellement l'idée de l'existence nécessaire ; et c'est ce qui a donné lieu à ce célèbre argument de Descartes, auquel onchercheroit en vain une réponse satisfaisante : » Je dois affirmer d'un objet tout ce qui est renfermé dans son idée claire et distincte, puisque c'est là le principe évident de toutes nos connoissances ; or, l'idée de l'Être infiniment parfait renferme clairement et distinctement l'existence nécessaire : donc je dois affirmer comme une chose évidente que l'Être infiniment parfait existe nécessairement «.

PAGE 38.

(13) *Et l'unique droit pris dans la nature seroit le droit du plus fort.* » Sortez de là (de l'idée d'un Dieu, et d'un Dieu juste qui punit et qui récompense), je ne vois plus, dit M. Rousseau, qu'injustice, hypocrisie et mensonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent

mon bonheur aux dépens du leur ; que tout se rapporte à moi seul ; que le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine et dans la misère, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim : tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie ; » quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, et parle autrement, n'est qu'un menteur ou un insensé «. Je citerai souvent par la suite l'Auteur si souvent critiqué, si vanté, dont j'emprunte ce passage. Pourquoi faut-il qu'on ne puisse le lire tout entier sans danger ; et que ce qu'il y a d'excellent dans ses ouvrages, ne rende que plus dangereux et plus nuisible tout ce qui s'y rencontre de faux ou de vicieux?

M. de Voltaire ne s'est pas exprimé avec moins d'énergie sur le même objet. » Ôtez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur : Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens ; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla ; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur étoit alors éteinte chez les Romains (*ou du moins très-affoiblie, sur-tout parmi les Grands*). L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes : car s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il desire, ou tout ce qui lui fait obstacle : les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnemens ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de la rage..... Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusemens de la volupté, peut durer quelque tems sans trouble ; mais si le monde étoit gouverné par des athées, il vaudroit autant être sous l'empire immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes «.

» Les athées, dit le même Auteur, sont, pour la plupart, des Savans hardis et égarés qui raisonnent mal, et qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du

mal, et d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses et de la nécessité «.

Ajoutons enfin ces belles paroles de M. de Montesquieu : *La religion est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes.* » Quand il seroit inutile, dit-il ailleurs, que les Sujets eussent une religion, il ne le seroit pas, que les Princes en eussent, et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines puissent avoir. Un Prince qui aime la religion et qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte ou à la voix qui l'appaise. Celui qui craint la religion ou qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point du tout de religion, est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore «. *Esprit des Loix*, liv. 24, ch. 2.

Lorsqu'on veut faire attention à des vérités si frappantes, et que l'on considère en même-tems les contradictions, les absurdités qu'entraîne le matérialisme, combien ne doit-on pas s'étonner de l'espèce d'acharnement avec lequel nos Spinosistes modernes cherchent à renverser tout ce qui tient aux notions religieuses, et de leur empressement fanatique à semer dans mille écrits divers, en dépit de nos intérêts les plus chers, leurs dogmes destructeurs? » Il semble, dit à ce sujet le célèbre Adisson, dans *le Spectateur*, qu'un zèle extravagant ne puisse se loger que dans une tête bigote et mal faite, qu'un athée ne soit pas susceptible de fanatisme, et qu'il ait du moins sur l'homme religieux, cet avantage unique, qu'il a acheté si cher. Mais non ; on prêche, on répand l'athéisme avec autant de zèle et de vivacité, avec autant de chaleur et d'emportement, que s'il n'y avoit de salut pour le genre humain qu'à ne point croire en Dieu. Quel zèle! et quels hommes que ceux qui en sont possédés! je ne trouve point de couleurs pour les peindre. Ce sont des joueurs qui se piquent et se passionnent à un jeu où il n'y a rien à gagner. Ils s'agitent,

ils vous tourmentent, pour vous faire penser comme eux. Que leur en reviendra-t-il ? rien non plus qu'à vous ; et ils en conviennent eux-mêmes. Oui, s'il pouvoit y avoir dans le monde quelque chose de plus absurde que l'athéisme, ce seroit sans contredit le zèle de ses apôtres.

Ce n'est pas tout ; à ce zèle inconcevable ils joignent une crédulité qu'on ne conçoit pas mieux. Un athée est dans un sens très-particulier, mais très-vrai, ce qu'on doit appeler un esprit foible et un bigot. Ce Philosophe si fier qui rejette ce que nous croyons, pour peu qu'il se trouve obscur, est réduit à embrasser des chimères, des contradictions, des impossibilités. Il traite d'erreurs et de préjugés, des principes que les hommes de tous les tems et de tous les pays ont trouvés conformes aux lumières de leur raison et aux sentimens de leur cœur ; des principes, pourrois-je dire encore, qui tendent visiblement au bonheur de chaque société et de chaque individu. Il les siffle, il les rejette bien loin, et il met à leur place un systême révoltant, monstrueux, tel, en un mot, que, pour l'admettre, il faut être doué de la crédulité la plus stupide. Je suppose qu'on ait réduit, dans une espèce de symbole, la doctrine des plus célèbres athées, l'éternité du monde ou l'arrangement fortuit de ses parties, la matérialité de la substance pensante, une ame qui meurt, un corps que le hasard organise, une matière qui se donne le mouvement et la gravitation, (ou qui, si elle l'a en elle-même et nécessairement, en communique et en perd successivement quelque partie), en un mot, les principaux mystères de l'Athéisme ; et que ce symbole, ainsi rédigé, on le donne à croire à telle nation qu'on voudra choisir : je le demande aux athées eux-mêmes, pour chaque article d'un pareil *Credo*, ne faudra-t-il pas une mesure de foi infiniment plus grande, que pour ceux de nos dogmes qu'ils attaquent avec le plus de fureur et d'opiniâtreté ? Qu'ils répondent sincèrement, ces disputeurs éternels, et qu'ils profitent de l'avis que j'ai à leur donner. Je

leur conseille pour leur bien, pour notre repos, de s'accorder au moins avec eux-mêmes. Ils crient sans cesse contre le fanatisme et la bigoterie : et ils ne prennent pas garde qu'ils sont les bigots de l'extravagance, et les fanatiques de l'impiété «.

LETTRE V.

Du Marquis à la Comtesse *.

Je ne puis vous exprimer, ma chère fille, toute la part que je prends à vos inquiétudes et à vos peines. Vous craignez en épouse, et moi en père. Vous savez combien le bonheur de mon fils et le vôtre m'intéressent : et je frémis autant que vous de la funeste atteinte que le Baron de Lausane peut y porter.

L'unique chose qui me rassure, c'est la confiance que Valmont me témoigne. Il ne m'a pas dissimulé ses opinions et ses doutes, et il me fournit par-là les moyens d'y répondre. Je ne cesserai de le faire avec tous les ménagemens qu'exigent ses propres intérêts et ceux de la vérité. Son empire est fondé sur la persuasion, et non sur la contrainte ; elle se prouve cette vérité sainte, et ne se commande pas. Je ne ferois qu'aigrir et révolter mon fils, si je prétendois dominer sur sa raison, au lieu de l'éclairer.

* Il faut observer que cette cinquième Lettre, et la quatrième qui la précède, sont à peu près de même date, et ont été envoyées par le même Courrier : ce qui a souvent lieu par rapport à celles qui suivent.

Aussi, ma chère Émilie, je raisonnerai toujours avec lui, moins en maître, moins en père, qu'en ami; si cependant il est une amitié plus persuasive et plus tendre que celle d'un père.

Je prévois qu'il ne me dira pas tout: il lui en coûtera moins de me parler des égaremens de son esprit que de ceux de son cœur, si celui-ci vient à s'égarer; mais sur ceux-là du moins puisse-t-il toujours s'ouvrir à moi sans réserve! En dissipant les uns par une douce lumière, il nous sera plus facile de remédier aux autres. Pour vous, ma fille, ne sortez point du plan que vous vous êtes tracé. N'opposez en toutes circonstances à Valmont que la tendresse d'une épouse, jointe à la douceur et à l'égalité constante d'une ame vraiment chrétienne. Son caractère, naturellement bon, ne tiendra pas long-tems contre les charmes réels d'une piété solide et contre la sagesse de vos procédés.

Que je vous sais gré, mon aimable Émilie, de votre façon de penser par rapport à votre mari! Ce ton de simplicité et de franchise, qui convient si bien à des amours légitimes, et sur lequel aujourd'hui on prétend jeter du ridicule, est cependant celui de la raison, de la nature, et du senti-

ment : et je vais moi-même, par un style plus conforme à ma tendresse et aux épanchemens de mon cœur, le reprendre avec toi.

Ne crains pas, ma fille, de me rendre le confident de tes peines, comme j'eusse désiré l'être uniquement de ton bonheur. La fausse délicatesse qui te porteroit à me les dissimuler, seroit aussi funeste à Valmont, qu'elle te seroit préjudiciable à toi-même : privée de tout appui, sans autres lumières que les tiennes, tu en aurois moins de forces pour soutenir les épreuves que le Ciel te prépare, et à l'égard de ton mari, moins de secours pour les mettre à profit. Eh ! auprès de qui te seroit-il permis de chercher ici-bas des consolations et des lumières, si ce n'est auprès d'un père? Tu vois, mon Émilie, que je ne prétends pas dissiper tes craintes par une fausse assurance : j'aime mieux y joindre les miennes, et consulter ensemble la conduite que nous devons tenir.

Je connois trop bien les sources honteuses, les funestes progrès, et les suites malheureuses de l'incrédulité, pour n'en rien craindre par rapport à mon fils. On l'appelle force d'esprit *; et elle ne prend sa source

* » Les Esprits forts, dit la Bruyère, savent-ils qu'on

que dans la foiblesse d'une ame vaine et pusillanime, que subjugue le respect humain, que domine un fol orgueil, qui n'a pas assez de ressources en elle-même pour se faire un mérite indépendant de la singularité, et sur-tout qui n'a ni assez de courage pour surmonter des passions qui l'asservissent, ni assez de vertu pour suivre constamment une religion sainte, qui, en les domptant, rend à l'homme toute son énergie et sa liberté. On peut être devenu incrédule par principes, en étayant peu-à-peu son orgueil et ses passions, de systèmes plus raisonnés ; mais ce n'est pas ainsi qu'on l'a été d'abord. J'ai vu bien des mécréans ; et je n'en ai jamais vu qui aient commencé par l'être de bonne foi *.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'à peine l'incrédulité germe-t-elle dans un cœur, qu'on reçoit avidement tout ce qui

» les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foi-
» blesse que d'être incertain quel est le principe de son
» être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et
» quelle doit en être la fin « !

* » Le desir de n'avoir plus de frein dans les passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion des sophismes, un grand nombre d'incrédules, qui, selon l'expression de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent* «. M. d'Alembert, *Mélanges*, etc. *de l'abus de la critique en matière de Religion.*

la nourrit. On ne s'occupe, dès cet instant, que des difficultés frivoles que les passions élèvent contre la religion, que des vains fantômes qu'on se fait à soi-même pour se croire dispensé de s'y soumettre, que des abus qui souvent la défigurent ; et on ne veut faire aucune attention à toutes les choses qui la démontrent : on entasse sans exactitude, sans discernement, et sans preuve, argument sur argument pour la détruire ; les plus foibles objections prennent à nos yeux toute l'évidence et toute la force des preuves les plus solides : la mauvaise foi nous prête des armes au défaut de la vérité : comme Lausanc, on emploie l'ironie, lorsqu'on se sent pressé par le raisonnement ; de même que l'oiseau auquel on a coupé l'extrémité des aîles, mais qui vole encore de branche en branche pour échapper à la main qui le poursuit, on passe rapidement d'un objet à l'autre, et on épuise tous les subterfuges pour ne pas paroître obligé de se rendre.

Ainsi, chaque jour, la croyance des plus saintes vérités s'affoiblit; l'incrédulité s'augmente ; elle épuise les imaginations les plus folles, elle adopte les opinions les plus extravagantes, elle se fait les systèmes les plus absurdes; elle change tous nos prin-

cipes, elle altère toutes nos idées, elle corrompt tous nos jugemens, elle infecte nos mœurs : et si quelquefois, lassée elle-même de ses contradictions, elle revient à des principes plus sages, à une façon de penser plus conséquente, ce n'est le plus souvent qu'après nous avoir fait perdre l'habitude et le goût de toutes les vertus.

Ils appellent préjugés tout ce que la Religion renferme. Sans doute, parmi ceux qui la croient, il y en a qui l'ont reçue sans l'avoir examinée ; mais en ce sens il y a des préjugés de toute espèce, et je n'en vois pas de plus réels et de plus ridicules que ceux de l'incrédulité. Souvent elle s'élève contre la croyance de tous les siècles et de toutes les nations, et se repose sur la foi d'un seul homme : plus souvent encore elle repousse les sentimens les plus naturels, elle rejette ce que dicte à chacun de nous le sens commun, pour consulter les vains caprices d'une imagination bizarre, qu'un caprice plus bizarre encore détruit le moment d'après ; ou pour n'écouter que des passions aveugles, qui, en changeant d'objet, changent à chaque instant le systême qu'elles se sont formé.

Ah ! si la Religion ne s'établit elle-même dans l'esprit de la plupart des hommes que

sur la foi des préjugés, convenons du moins qu'elle offre en sa faveur des préjugés plus légitimes : ne fût-elle appuyée que sur des présomptions ; celles qui naissent de la sublimité de ses dogmes, de la sainteté de ses maximes, de sa liaison nécessaire avec la perfection, la gloire, et le bonheur du genre humain ; celles qui naissent sur-tout du caractère, des mœurs, de la conduite de ceux qui s'arment contre elle, et de l'examen réfléchi des principes et des suites de leur incrédulité, seroient plus que suffisantes à mes yeux, pour garantir une ame droite et sensée du danger de devenir incrédule, ou du malheur de l'être sans espoir de retour.

Par rapport à Valmont, malgré mes alarmes, et l'exposé malheureusement trop fidèle que je viens de te faire des dangereux écarts où l'incrédulité nous entraîne, je ne suis pas sans espérance. Si sa jeunesse et les séductions de Lausane ont pu l'égarer, je me flatte du moins que ses égaremens ne dureront pas assez long-tems pour altérer en lui tous les principes de raison, de droiture et de mœurs, qui peuvent aider à le ramener. Ne te laisse point abattre ; élève constamment tes regards vers le Ciel ; prie pour ton mari, tandis que je travaillerai à

dissiper ses doutes ; et sois assurée que tes gémissemens et ta douceur feront plus que mon travail et mes efforts.

A l'égard de Lausane, je conçois ton nouvel embarras, et combien est délicate la conduite que tu dois tenir. Il est l'ami de Valmont, ami dangereux, ami perfide peut-être, mais que tu es forcée de ménager. Évite-le, tant que tu pourras le faire avec bienséance; que ton extrême réserve lui impose ; s'il te voit quelquefois un visage plus ouvert et un air plus enjoué, qu'il s'apperçoive aisément qu'il ne le doit qu'à la présence de ton mari. Du reste ne l'aigris point contre toi, pour ne pas le rendre encore plus dangereux ; ménage-le, sans te compromettre ; en matière de Religion, ne dispute point avec lui ; plains-le et ne le hais pas.

Je ne puis souffrir, chère Émilie, ce zèle trompeur, qui, de la haine des opinions fausses et erronées, nous fait passer jusqu'au mépris et à la haine des malheureux qui sont dans l'erreur. Maudit soit à jamais le préjugé qui fait haïr, au nom du Dieu de charité, des hommes qu'il nous recommande si fortement d'aimer ! Hélas ! ne sont-ils pas assez infortunés, les aveugles qu'ils sont, pour mériter la pitié la plus tendre? Ils trouvent déjà leur châtiment au fond de leurs

cœurs !

cœurs ! ils gagnent bien moins aux plaisirs qu'ils se permettent, qu'ils ne perdent du côté des lumières et des avantages dont ils se privent : et après tout, puisque ce sont des hommes, puisqu'ils sont nés, comme nous, pour la vérité et pour le bonheur, ne devons-nous pas souhaiter ardemment qu'ils deviennent plus éclairés, s'il se peut, et plus heureux ? J'avoue que Lausane s'oppose à ta propre félicité ; mais tu sais, ma fille, par quel sentiment il t'est permis de t'en venger. Conserve ta belle ame toujours sensible et bienfaisante, toujours tranquille et exempte de tout levain d'aigreur et d'inimitié ; et, jouissant ainsi de toi-même, la paix de ton cœur te dédommagera abondamment de celle que les hommes paroîtroient te refuser.

Tu ne me parles point de ta grossesse, que déjà tu soupçonnois avant mon départ. Conserve-toi, ma chère enfant, pour toi, pour ton mari, et pour les doux fruits d'une union que le Ciel a pris plaisir à former : conserve-toi pour un second père qui vit dans toi et dans Valmont, plus que dans lui-même.

P. S. Je reçois à l'instant, ma fille, un nouvel ordre de la Cour. J'y suis encore suspect, quoique si éloigné d'elle ; ou plutôt mes ennemis, sans doute, me croient encore trop

près d'eux, et m'envoient à l'autre extrémité du Royaume. J'apprends aussi qu'ils sont parvenus à me faire ôter mon gouvernement, et qu'on l'a donné au fils du Duc de.... Je respecte, jusque dans leur injustice, la volonté de mon Souverain; et, s'ils me dépouillent de mes dignités et de mes biens, ils ne pourront pas du moins me dépouiller de mon attachement pour lui, ni de ma soumission aux volontés du Ciel. C'est presque l'unique bien qui me reste, et celui-là sera toujours en mon pouvoir.

LETTRE VI.

Du Comte de Valmont à son Père.

Qu'il m'est doux, mon père, de m'instruire avec vous, et que je sens vivement tout le prix des lumières que vous daignez répandre sur moi! Des vérités, dont l'entière conviction sera en moi le fruit de vos soins et de votre amour, pourroient-elles jamais me devenir importunes? Continuez donc à m'éclairer; pardonnez-moi mes doutes, en faveur de ma franchise; et que je vous doive le précieux avantage de les voir disparoître, pour faire place à la certitude.

Si je m'égare, vous me ramènerez bientôt; et faire sortir votre fils des ombres de l'erreur, c'est lui donner une seconde fois la vie. Qui peut d'ailleurs, mieux que vous, faire goûter la raison et contraindre à l'aimer? Vous prêterez à ses leçons tout l'empire de la vertu qui vous les dicte; et rien ne me paroît plus persuasif que la voix du Juste qui annonce un Dieu. Mais croiriez-vous, mon père, que c'est cette même vertu que vous faites briller, qui combat le plus vivement en moi les lumières que vous m'offrez; qu'elle semble renverser d'une part, ce que de l'autre elle cherche à établir; et que, sans le vouloir, vous me prêtez les plus fortes armes contre vous! Je ne cesse de comparer vos sentimens et vos malheurs, les mérites et la récompense. Quoi! me disois-je, avec plus de feu encore que je ne l'avois fait jusqu'ici, tant de grandeur d'ame, et tant d'infortune! J'étois plongé dans ces tristes idées, qui pèsent si fort sur le cœur d'un fils; et dans ce moment j'apprends votre nouvelle disgrace. Quel coup pour mon cœur et pour ma raison!

Ah! vous êtes donc condamné à être le jouet des évènemens et du sort, à être continuellement dans l'agitation et le trouble, à éprouver tout ce que la mauvaise fortune

a de plus humiliant et de plus pénible ! On vous dépouille de vos honneurs, de vos biens; et le prix des services et du mérite devient celui des brigues et de la faveur. Je sais que votre grandeur n'étoit pas dans vos titres; qu'on ne vous ôtera pas la noblesse de votre origine, ni celle de vos sentimens, et que vous serez toujours assez grand, puisque vous l'êtes par vous-même : je sais que, tant que je n'aurai pas succombé sous les efforts de l'envie, tant qu'il me restera quelques biens, mon père sera toujours assez riche : mais enfin le sort en est-il moins injuste? Eh, quoi, vous n'étiez donc pas assez malheureux ! On ne vous laisse pas même dans votre Patrie une retraite où vous puissiez jouir en paix de quelques douceurs de la société, de quelques agrémens de la nature; et le plus triste séjour est celui qu'on choisit pour le lieu de votre exil. On vous confine parmi des hommes rustres et sauvages, qui ne peuvent vous être d'aucune ressource, qui n'ont d'humain que la figure, et qui n'ont de commun avec vous que la dure nécessité de vivre au milieu des montagnes, des précipices, et des forêts; dans une terre sèche et aride, où la culture est presque sans fruit et le travail sans salaire; dans des lieux qui n'offrent que l'affreuse

perspective de hameaux tristement épars, de misérables chaumières, et que l'affligeante image de l'indigence de ceux qui les habitent.

Quel contraste dans ce tableau avec les idées d'ordre auxquelles vous voudriez me ramener toujours, et que j'aimerois si fort à me rappeler sans cesse à moi-même ! mais qu'elles sont bientôt effacées par des objets où règne, hélas ! un désordre trop réel !

Il y a, dites-vous, un Créateur souverainement bon, souverainement sage : et cependant je vois dans ce monde physique, sur cette terre que j'habite, monts sur monts, abîmes sur abîmes ; je vois des irrégularités, des défauts dans la nature ; je vois par-tout des hommes sujets aux besoins, aux douleurs, et à la mort. Étoit-ce bien pour eux la peine de naître ? Hé ! pourquoi des maux dans l'univers ? Ah ! s'il faut qu'il y ait des malheureux, du moins que le Ciel en excepte les hommes vertueux ! qu'il en excepte celui de tous qui m'est le plus cher ; et, s'il en est besoin, mon père, qu'il prenne, j'y consens, sur le bonheur de ma vie pour en former le vôtre !

LETTRE VII.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

Désabuse-toi, mon fils, et cesse tes murmures et tes plaintes; je ne suis point malheureux. Tu me crois dans l'agitation et le trouble, et jamais je n'ai si bien joui de moi-même, ni si bien goûté les douceurs de la paix. C'est maintenant que je commence à vivre pour moi. Séparé d'une foule importune, loin des embarras et des intrigues, loin des esprits faux et des cœurs pervers, mes jours s'écoulent sans chagrin, sans inquiétude, et sans ennui. La nature et mon propre cœur font ici mon unique étude; et dans cette paisible retraite, vous seuls, mes chers enfans, pouviez manquer à mon bonheur.

Quoiqu'exilé dans ces lieux, mon ame n'y est point captive; rien ici ne la dégrade; rien ne l'asservit, et n'y enchaîne sa liberté. J'apprends de jour en jour à me détacher des objets auxquels je tenois encore; soumis aux décrets du Ciel, je le bénis des leçons qu'il me donne; je suis content, parce que sa volonté est devenue la mienne, et qu'il

ne sauroit plus vouloir que ce que je veux moi-même.

Lorsque tu t'aigris de mon infortune, tu connois bien peu, cher Valmont, en quoi consiste le vrai bonheur. Avec un esprit droit et un cœur tranquille, on le trouve par-tout ; mais par-tout mélangé, limité, si ce n'est dans la jouissance du souverain bien lui-même. Le bonheur est de toutes les situations et de tous les lieux ; il ne se forme pas de quelques instans de notre vie, ni même de quelques-uns de nos jours : le coupable triomphant pourroit être heureux; mais il se forme d'une longue suite de momens, et la vie la plus uniforme dans son cours est aussi la plus fortunée. Il n'est attaché ni aux grandeurs ni aux richesses ; le faux éclat qui les environne ne sert trop souvent qu'à masquer les soins dévorans, la servitude, et l'ennui de ceux qui les possèdent. J'étois grand, j'étois riche, et j'étois moins satisfait. S'il falloit des biens ou des titres pour parvenir au bonheur, peu d'hommes pourroient y prétendre : cependant la nature y donne à tous un droit égal, à en juger par leurs désirs. Il ne dépend donc pas des jeux de la fortune, des caprices du sort ; et de même que c'est par le cœur qu'on est vraiment noble et vraiment grand,

c'est par lui aussi qu'on est vraiment heureux. Peu de passions, peu de besoins (et on en a peu quand on n'a que ceux qu'on ne s'est point donnés), un esprit humble et résigné, un cœur qui s'ouvre aux douceurs du sentiment, et qui se ferme aux tourmens de l'amour-propre, des goûts honnêtes, des travaux utiles, des devoirs bien remplis, une ame où tout s'accorde; voilà la source du vrai bonheur. C'est alors qu'on goûte des plaisirs bien supérieurs à ceux des sens : mais pour en jouir, il faut pouvoir rentrer en soi-même sans crainte de reproche; il faut reconnoître un Dieu, Valmont, et ne pas être en guerre avec la raison que nous tenons de lui.

Tu vois donc que je puis être heureux ou travailler à le devenir : ici tout concourt à ma félicité. Ces hommes si rustiques, si sauvages à tes yeux, et que tu crois incapables de me fournir aucune ressource, ne cessent de m'en offrir; ils ont besoin de moi, et, tout mes vassaux qu'ils sont, j'ai encore plus besoin d'eux. C'est dans la disgrace, mon fils, qu'on sent le mieux le prix des hommes. Ces bonnes gens, qui ne m'avoient jamais vu, ne savent quelle fête me faire; ils s'empressent à l'envi à me donner tous les secours dont je n'ai pu me passer

jusqu'ici, et dont ils savent si bien se passer pour eux-mêmes ; ils le font souvent pour le seul plaisir de m'être utiles ; et la bonté de leur cœur donne, à leurs moindres services, un prix que tout le mien suffit à peine pour payer. De mon côté je travaille à les rendre heureux, et pour moi c'est commencer à l'être. A t'entendre, ces hommes n'ont presque rien de commun avec moi. Que dis-tu? Ils ont de commun l'humanité. Ah ! fais disparoître ces différences extérieures que souvent une sorte de hasard a fait naître, qui prouvent si rarement en faveur du mérite ; et tu appercevras toujours entre un homme et un homme les rapports les plus vrais. Pour moi, à qui rien d'humain n'est étranger *, et qui respecte dans chacun de mes semblables ma propre nature, je puise, dans ceux mêmes que tu traites avec tant d'indifférence, et que tu ne regarderois, ce me semble, qu'avec une sorte de mépris, des plaisirs qu'un monde poli n'avoit pu me donner.

C'est dans ces hameaux, si éloignés de la contagion des villes, que je retrouve la bonhommie et la simplicité des premiers âges. C'est ici que règnent une gaîté sans

* *Homo sum ; humani nihil à me alienum puto.*
Terent.

fard, et le contentement au sein du travail : ici la santé, la paix, et le simple nécessaire ne laissent point envier le luxe des Cours et le tumulte des Cités : ici la nature conserve son empire et ses droits, et ne permet point de rougir des nœuds qu'elle a formés; les noms sacrés de père, d'ami, d'époux, et de frère, s'y donnent et s'y reçoivent avec toute la naïveté du sentiment qu'ils expriment; et l'on y fait retentir à chaque instant au fond de mon cœur le cri touchant de l'humanité. O humanité! humanité! doux penchant des ames vraiment nobles! que malheureux sont ceux qui t'oublient; qui mettent, à la place des douceurs que tu procures, des larmes de tendresse que tu fais couler, la sécheresse et la dureté que l'orgueil enfante; et qui, dans leur fausse grandeur, se font gloire de tout, excepté d'être hommes.

Tu conçois, mon fils, qu'en pensant ainsi, il m'en coûte peu de me trouver exilé parmi ce peuple, qui habite une terre, le plus ancien héritage de nos aïeux, Je me rapproche de lui avec joie; et sans crainte il se rapproche de moi. Notre confiance mutuelle produit des scènes d'attendrissement et de bienveillance, que je préfère de beaucoup à toute la pompe des grandeurs et à tous les

hommages des Courtisans. Le vieillard m'amène son fils, et me fait devant lui l'éloge de sa soumission et de sa tendresse; il m'entretient de sa famille, de son champ, de ses troupeaux, du petit bien qu'il possède, ou de celui qu'il espère : quelquefois aussi il me parle de ses besoins et de sa misère; je partage avec lui sa peine; je fais en sorte qu'il n'en ait plus; ou je l'adoucis du moins, si je ne puis pas entièrement la soulager. Dans d'autres momens il me demande des conseils, et je lui en donne : j'y ajoute, s'il se peut, des lumières qui le rendent dans sa simplicité plus sage encore et plus heureux. Ces bonnes gens veulent bien me faire juge des différends qui surviennent au hameau ; et en respectant les droits de chacun d'entre eux, je fais en sorte que tous s'en retournent contens. Souvent moi-même je les rassemble, pour être témoin de leurs jeux : dans des fêtes champêtres, je donne un prix au vainqueur; j'établis des récompenses bien plus grandes encore pour le travail et pour la vertu; et quand je n'ai plus rien à leur donner, un seul mot de ma bouche semble leur valoir tous les honneurs du triomphe. Je lis dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans tout leur maintien, combien ils y sont sensibles. Hélas ! ils daignent me respecter pour moi-

même, ils font plus pour mon bonheur, ils me font goûter, cent fois le jour, la douceur d'être aimé. On dit que les gens de la campagne sont méchans; oui sans doute, ceux qu'on a rendus tels, en les rendant misérables. Ceux-ci sont naturellement bons; et quand ils ne le seroient pas, ils le deviendroient, comme tous les autres hommes, dès qu'on les traiteroit avec bonté.

Juge, mon fils, par le plaisir que je prends à te parler d'eux, combien ils contribuent à ma félicité. Cependant ils ne la forment pas toute entière; et une des choses dont je jouis le plus, c'est le spectacle de la nature. Elle n'est pas dans ces contrées si inculte ni si privée d'attraits que tu la supposes; et dans les lieux même les plus sauvages, la nature a pour un cœur tranquille des charmes secrets, que toute la richesse de l'art ne peut égaler. Lorsqu'au lever de l'aurore je me transporte sur nos montagnes; que je vois le ciel se teindre peu à peu des plus vives couleurs; un globe de feu paroître, s'élever, et, par ses rayons naissans, effacer les ombres des collines opposées; les neiges se fondre lentement, et former des ruisseaux qui coulent près de moi avec un agréable murmure; des fleurs champêtres mêler leurs douces odeurs à celles des plantes qui crois-



La contemplation de la Nature.

Si l'homme naquit raisonnable et sensible, la Religion naquit avec lui.

sent dans les fentes des rochers; des gouttes de rosée briller sur ces fleurs, sur les buissons voisins, et sur les filamens légers qui voltigent à l'entour; les tranquilles zéphirs se jouer entre les feuilles des foibles arbrisseaux, et en agiter mollement les branches : lorsque j'entends les oiseaux, qui, par un tendre gazouillement, saluent tous ensemble l'astre du jour, et préludent à de nouveaux concerts : lorsque je vois des tourbillons de fumée qui s'élèvent des toits rustiques des bergers, et annoncent le retour du travail; le bucheron, qui, s'arrachant au repos, quitte sa chaumière pour s'enfoncer dans la forêt prochaine; les laboureurs qui se répandent dans les campagnes; les troupeaux qui sortent à pas lents des hameaux, et se dispersent sur le penchant des collines; toute la nature qui s'éveille, et, sans perdre encore une impression de fraîcheur, reprend une vigueur nouvelle! ah! quel enchantement j'éprouve! et quel ennemi de la Divinité pourroit résister à un spectacle si touchant!

Ravi par ces douces images, je me livre à la méditation la plus profonde; mon esprit s'agite, mes pensées se pressent, une sorte d'enthousiasme élève mon ame, j'entre

dans les conseils du Très-Haut, je crois assister au moment de la création.

Rien n'existoit encore que celui qui existe par lui-même. Il parle : l'univers est créé, le chaos se forme et va se débrouiller à l'instant ; la lumière paroît, les élémens sont distingués, les astres brillent au firmament, la terre reçoit sa fécondité et sa parure, le monde s'anime et se peuple de mille êtres divers ; chaque chose a ses loix, et le Créateur imprime par-tout des caractères de sa sagesse et de sa liberté *. Cependant, la nature n'a point encore de maître ; elle n'a point de centre commun qui lie les différentes parties qui la composent, et qui les ramène à leur véritable fin : elle a des richesses, et elles sont inutiles : elle est faite pour être vue, pour être sentie, et elle est aveugle, insensible, et n'a personne qui puisse admirer ses dons, ni qui sache les employer : elle est muette, et n'a point de ministre et d'interprète qui puisse, en son nom, rendre gloire à celui qui la fait exister. Il lui faut un être qui soit placé entre Dieu et ses ouvrages, qui réunisse en lui-même l'intelligence et la matière ; qui, par son corps, tienne à l'univers, et

* Voyez ci-dessus, *Lettre IV*, p. 27, etc.

qui par sa raison, tienne à son Auteur. Dieu le forme, cet être : l'homme, par son esprit et par son cœur, est créé à son image; l'homme existe pour lui, comme le monde que j'habite existe pour moi.

Mais, parce que tout s'avilit par l'usage, et que nous cessons presque d'admirer et de sentir ce qui cesse d'être nouveau pour nous, pour ne pas éprouver cette impression de l'habitude, qui me rendroit ingrat en me rendant insensible, je me mets un instant à la place du premier homme. (Car enfin, à moins d'admettre l'absurde et inutile chimère d'une succession d'êtres à l'infini, il faut bien qu'un premier homme ait existé.) Quel spectacle pour lui! lorsqu'il vit pour la première fois l'astre éclatant qui préside au jour, briller, s'avancer à pas de géant, s'élever au plus haut des cieux, descendre à l'autre hémisphère, et embrasser le monde dans sa course; lorsqu'il vit les ténèbres bannir insensiblement la lumière pour l'inviter au repos, et lui ménager, avant son sommeil, l'admirable coup-d'œil de cette superbe voûte, où un nouvel astre, et des étoiles sans nombre, semées sur un champ d'azur, tempèrent, par une clarté douce et paisible, les ombres de la nuit; lorsqu'il vit le soleil reparoître à son tour, pour colorer,

pour embellir sa demeure, pour échauffer, pour ranimer toute la nature; lorsque la terre, couverte d'arbres, de fruits, de fleurs et de verdure, tenta ses goûts et ses desirs, pour satisfaire ses premiers besoins; que les animaux appelés devant lui, vinrent lui offrir leur industrie, leurs forces, leur lait et leur toison; qu'une compagne vertueuse et tendre se présenta pour charmer sa solitude, et le faire vivre d'une vie plus douce encore dans un autre lui-même; lorsque tout dans l'univers parut être formé pour lui, et concourir à sa félicité (rien ne la troubloit alors; il n'étoit pas encore infidèle) : ah ! quelle admiration, quelle surprise ne dut-il pas éprouver ! et quels furent, dans ces premiers momens, ses ravissemens et ses transports ! saisi moi-même de l'admiration la plus vive, transporté hors de moi, je me lève, je m'écrie, je retombe prosterné, mes yeux se mouillent, mes mains s'entrelacent, mes paroles se confondent, et ma langue balbutie mon étonnement et les expressions de ma reconnoissance, à celui qui a tout fait et qui m'a tout donné. Tel fut sans doute l'hommage du premier homme; et s'il naquit raisonnable et sensible, la religion naquit avec lui *.

* » Supposons, disoit un ancien Philosophe, des hommes qui eussent toujours habité sous terre dans de

Mais, où sont donc, me diras-tu, ces grands objets d'actions de grâces et de surprise? ils sont bientôt effacés par des objets tout contraires; et si le monde moral devoit avoir ses dérangemens et ses désordres, pourquoi faut-il que le monde physique ait les siens?.....

Avant que de te répondre, il est juste, cher Valmont, que je satisfasse à un devoir plus pressant qui m'appelle. Il est question de réunir dans ce moment une famille divisée. Les héritiers d'un de nos plus riches laboureurs viennent me confier leurs prétentions diverses et leurs intérêts. Je vais com-

belles et grandes maisons, ornées de statues et de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux; supposons que sans être jamais sortis de là, ils eussent pourtant entendu parler des dieux, et que tout à coup la terre venant à s'ouvrir, ils quittassent leur séjour ténébreux pour venir demeurer avec nous : que penseroient-ils, en découvrant la terre, les mers, le ciel; en considérant l'étendue des nuées, la violence des vents; en jetant les yeux sur le soleil; en observant sa grandeur, sa beauté, l'effusion de sa lumière qui éclaire tout? Et quand la nuit auroit obscurci la terre, que diroient-ils, en contemplant le ciel tout parsemé d'astres différens; en remarquant les variétés surprenantes de la lune, son croissant, son décours; en observant enfin le lever et le coucher de tous ces astres, et la régularité invariable de leurs mouvemens? Pourroient-ils douter qu'il n'y eût en effet des dieux, et que ce ne fût là leur ouvrage «? *Cic. de la Nat. des Dieux.* Liv. 2, ch. 37.

mencer par rapprocher, s'il se peut, leurs cœurs déjà aigris par des plaintes réciproques; et reprenant ensuite ma lettre, je travaillerai à faire cesser les doutes qui t'agitent.

Suite de la septième Lettre.

CHERCHEROIS-TU des prétextes, mon fils, pour te dispenser du plus tendre hommage envers l'Auteur de tout bien ! et ne seroit-ce qu'à l'égard de la Divinité que la reconnoissance, ailleurs si douce pour des ames bien nées, seroit un fardeau pour ton cœur ? Cesse de calomnier la nature, Valmont ; et avant d'y trouver des défauts, étudie-la du moins pour apprendre à la connoître.

» Pourquoi, par exemple, pourquoi ces » montagnes arides, environnées d'abîmes, » et qui déparent toute la nature (1) ? Tu voudrois donc que la nature fût par-tout uniforme ! Eh ! ne vois-tu pas que tu perdrois dès-lors toute la beauté des contrastes, et tous les charmes de la variété ? Que feroit-elle, dans son uniformité constante et son exacte régularité, que ressembler à l'art, et, après quelques momens de plaisir, t'ennuyer comme lui ? Ah ! mieux instruite de tes goûts que toi-même, elle fait régner, jusque

dans sa variété confuse et son désordre apparent, une harmonie réelle et un ordre caché, dont les secrets rapports se font sentir à notre ame par le plus doux saisissement.

Aujourd'hui encore, quel tableau magnifique m'ont laissé voir ses prétendus désordres ! J'étois assis sur le sommet d'une des plus hautes montagnes : là, respirant un air plus pur, élevé au-dessus de toute affection basse et terrestre, dégagé en quelque sorte de la matière, et foulant aux pieds les passions humaines, je goûtois une volupté exempte de soins et de remords, et je contemplois, d'un œil serein, le riche et vaste rideau qui s'offroit à ma vue. Tout à coup il s'élève un brouillard épais, des nuages se forment sous moi; je les vois se condenser, s'obscurcir, et, du milieu de la montagne, s'étendre jusque sur les vallons; des tourbillons rapides, roulant avec eux le soufre, le nitre et le salpêtre, se heurtent, se choquent et s'embrâsent; de longs traits de feu sillonnent le fond obscur des nuages; le tonnerre gronde, les nues crèvent, et je vois la foudre remonter, redescendre en serpentant, entr'ouvrir à mes yeux des précipices, frapper les rochers, se briser en éclats, et se perdre dans les abîmes. Parmi ces objets, que Dieu m'a paru grand! Ah! Valmont,

témoin de ce spectacle, tu l'aurois toi-même adoré comme moi.

L'orage s'est dissipé, mon esprit a repris son premier calme, et une douce rêverie m'a conduit à des réflexions bien dignes de m'occuper. De l'élévation où j'étois, à l'abri des tempêtes, je jetois un regard sur la scène orageuse du monde; je considérois de loin, sans inquiétude et sans trouble, ce choc violent des intérêts et des passions des hommes, ces fortunes mensongères qui creusent si souvent des abîmes sous leurs pas, ces fantômes de bonheur qu'un soufle renverse, ces grandeurs fragiles qu'un coup de foudre réduit en poussière, ce bruit de gloire et de renommée, dont le vain son se perd dans les airs, et tout cet éclat trompeur du monde, qui est bientôt effacé par la nuit des tems; j'envisageois ce que j'avois perdu, j'évaluois ce qui me reste, et j'étois trop heureux; car c'est ainsi que la nature, dans son spectacle varié à l'infini, offre par-tout des leçons, quand on la laisse parler et qu'on se plaît à l'entendre. Mais, trop plein d'un sentiment qui ne cherche qu'à se répandre, je m'apperçois, cher Valmont, que je m'égare en conversant avec toi: revenons, et pardonne-moi mes écarts.

» Pourquoi des montagnes «? Mais, mon fils, pourquoi des minéraux, des métaux,

et des fossiles, si utiles, si nécessaires à l'homme, et qui ne s'engendrent que dans leur sein ? Pourquoi des neiges qui couvrent leur sommet, et qui, par une fonte douce et presque continuelle, entretiennent le cours des rivières et des fleuves? Pourquoi des fleuves, qui arrosent, qui fertilisent nos champs, et qui prennent leur source au milieu d'elles ? Pourquoi des vents, qui renouvellent, qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui dispersent au loin les nuages, et dont les montagnes dirigent en partie le cours, ménagent les effets, et rompent la violence ? Ainsi, par un accord merveilleux, tout concourt au bien général : ainsi, tous les êtres qui composent l'Univers tiennent ensemble par des rapports plus ou moins sensibles pour nous, et forment, pour la perfection du tout, une chaîne immense entre les mains du Créateur (2). Romps un seul anneau de cette vaste chaîne, et tu rompras l'harmonie du monde entier (3).

» Mais encore, pourquoi des besoins dans » l'homme « ? Hé, pourquoi ces beaux nœuds qui nous lient les uns aux autres, qui nous tiennent dans une dépendance réciproque, et qui naissent de nos besoins? Pourquoi les douceurs de la société, et ses

avantages si précieux pour des esprits raisonnables et des cœurs sensibles? Pourquoi des vertus sociales, ces belles et nobles vertus que nos besoins mutuels nous donnent lieu d'exercer? Pourquoi sur-tout les charmes de la bienfaisance, et les mérites d'un cœur reconnoissant? Pourquoi des besoins, dis-tu? Eh, pourquoi des plaisirs? c'est à tes besoins mêmes que tu les dois. Ainsi que la main toute puissante de ton Créateur a répandu sur toute la nature un charme secret, elle a attaché à chacun de nos besoins un plaisir nécessaire ; et ces plaisirs sont d'autant plus vrais, que nos besoins sont plus réels. Soit que l'aiguillon de la faim te presse, soit que tes yeux appesantis t'invitent au sommeil, soit que tes membres glacés redemandent une douce chaleur, tu ne peux satisfaire aux loix que t'impose la nécessité, que par des sentimens agréables *.

« Mais pourquoi donc de la douleur «? O mon fils! à ta douleur même reconnois la bonté de celui qui t'a formé. C'est elle, qui, prompte à se répandre sur tous les organes de ton corps, t'avertit des dérangemens qui

* On retrouve ces mêmes vérités, embellies de tous les charmes de la Poésie, dans un Auteur que tout le monde a entre les mains : eh ! que n'y sont-elles sans mélange !

y surviennent, des dangers qui te menacent, et des précautions que tu dois prendre; c'est elle qui écarte loin de toi des maux bien plus grands que ceux que tu ressens, qui t'engage à les prévenir, ou qui te presse de les réparer (4).

» Mais enfin, pourquoi des maux? pour-
» quoi les maladies, les revers, l'indigence,
» et la mort «? Pourquoi des maux! pour la juste punition du crime, et pour le triomphe de la vertu. Ce sont les épreuves qui font le mérite; ce sont les combats qui mènent à la victoire; c'est dans la force et dans la grandeur d'ame que la vertu prend sa source: et où seroit l'ame forte et généreuse, s'il n'y avoit rien dans ce monde à supporter ni à souffrir? Souviens-toi de cette pensée, vraiment grande, d'un ancien Sage: » Le plus
» beau spectacle pour le Ciel et le plus
» digne de ses regards, c'est un Juste aux
» prises avec l'adversité «.

Mais si les calamités donnent un nouveau lustre à la vertu, elles ne sont pas moins nécessaires pour le châtiment du vice. Tu demandes pourquoi des maux? Eh, pourquoi des coupables? Eh quel est l'homme qui ne l'ait jamais été? Quel est l'heureux mortel, si parfaitement innocent, en qui la souveraine Justice n'ait rien à reprendre ni à

punir? O mon fils! cette triste pensée rappelle à ma mémoire ces jours d'une ardente et présomptueuse jeunesse, que je voudrois, au prix de tout mon sang, retrancher de ma vie: ces jours écoulés dans les plaisirs et perdus dans de folles erreurs. Alors, cher Valmont... reçois cet aveu, et puisse ce qu'il a de pénible effacer la honte de mes premiers désordres! alors j'étois devenu infidèle. Ce n'étoit pas le ton du siècle qui m'avoit égaré; il n'étoit pas encore du bel air d'être incrédule. Je ne pensois donc pas à accommoder mes sentimens aux opinions des autres, et je ne me faisois pas non plus un vain honneur de soumettre les autres à mes propres idées. Des passions naissantes avoient seules obscurci ma foi; et j'eus bientôt achevé d'en secouer le joug, pour être coupable avec moins de remords. Chaque jour dans un cercle d'amis dangereux que les mêmes causes avoient égarés, j'élevois de nouveaux systèmes, que ma raison ellemême détruisoit à l'instant; je cherchois la lumière au sein des ténèbres; je cherchois la paix, et ne la trouvois pas! heureux du moins que l'agitation continuelle de mon esprit et de mon cœur, aidée du secours d'en haut, ait eu la force de me ramener à la vérité! Mais quoi, j'ai pu oublier ma foi! j'ai

j'ai pu blasphémer la religion sainte que Dieu m'avoit donnée ! j'ai pu même refuser tout hommage et toute gloire à l'Auteur de mon être; et je me plaindrois d'avoir quelque chose à souffrir! Ah! puisse bien plutôt la bonté de mon Dieu me ménager, avec la force de les soutenir, des peines plus réelles que celles que j'éprouve, pour m'épargner un jour toutes celles que j'ai méritées !

Eh! quand ces premiers égaremens n'auroient pas souillé ma jeunesse, n'aurois-je rien à expier pour les jours dont elle a été suivie? J'ai pu avoir des vertus morales, j'ai pu être un honnête homme selon le monde; mais qu'il y a loin de là aux devoirs et aux vertus du Christianisme! Interroge ainsi toutes les consciences, interroge ton propre cœur; et ne dis plus, Pourquoi des maux?

Le dernier de tous les maux, et le pire aux yeux de bien des hommes, c'est la mort. Ah! elle est un mal sans doute pour celui qui n'a rien à espérer après cette vie; elle est un grand mal pour celui qui ne peut compter ses jours que par l'abus qu'il en a fait; pour le méchant qui a commis le crime avec goût, avec réflexion, par habitude, et qui ne s'est point repenti : elle en est un

pour celui dont la vie stérile et sans honneur n'a contribué en rien à la gloire de son Dieu, au bonheur de ses semblables, et qui meurt sans avoir vécu. Mais est-elle donc un mal pour celui à qui elle promet la jouissance du vrai bonheur; pour l'homme vertueux et bienfaisant, qui n'a pas reçu son ame en vain, dont presque tous les momens ont été marqués par le désir, par le soin de bien faire, et quelques-uns seulement par le regret d'avoir mal fait? Est-elle un mal pour le Juste, dont elle termine les combats, et dont elle couronne la victoire; pour celui qui, par une bonne vie, a appris à bien mourir? Ah! dès qu'il a fait tout le bien qu'il a pu, dès qu'il s'est repenti du peu de mal qui est échappé à sa foiblesse, il a assez vécu pour lui-même, et la mort est un gain pour lui.

Eh! qu'aura donc la mort de si terrible pour moi quand elle viendra terminer une vie que j'aurai tâché de rendre utile, et dont j'aurai pleuré les fautes et expié les erreurs? Plein de confiance dans la bonté d'un Dieu, qui, tout à la fois mon juge et mon père, m'aura aidé lui-même à satisfaire à sa justice, je mourrai regretté de mes concitoyens qui se souviendront de moi, de mon Roi qui me connoîtra mieux, de mes ennemis

peut-être qui ne verront plus rien dans leur prétendu rival dont ils puissent être jaloux, et qui avoueront qu'il n'a pas dépendu de lui qu'ils ne fussent plus heureux : je mourrai regretté de vous, mes chers enfans; de vous, ma plus douce joie et le seul bien que je puisse quitter avec peine. Vous recueillerez mes cendres; vous mettrez votre offrande sur le tombeau qui les renfermera; vous l'arroserez de vos larmes; et, pour vous consoler mutuellement, vous vous direz l'un à l'autre : » Il est parvenu au terme » après lequel il soupiroit, ne lui envions » point son bonheur : puissions-nous seule- » ment, quand le temps en sera venu, le » partager avec lui ! Non, nous ne l'avons » pas perdu pour toujours; non, il n'est pas » mort tout entier, et c'est maintenant qu'il » vit heureux ». Ainsi, Valmont, la vie n'est point un fardeau, lorsqu'elle mène à une bonne mort; la mort n'est point un mal, lorsqu'elle conduit à une vie meilleure.

J'en ai dit assez pour t'éclairer. Lis sans prévention, sans passion, ce que ma tendresse pour toi m'a dicté; et tu n'auras pas de peine à être d'accord avec moi. J'ai pris en main la cause de Dieu même que tu semblois attaquer; il n'en a pas coûté à

mon cœur pour la défendre; en coûteroit-il au tien pour se rendre?

Eh, comment oserois-tu encore te refuser à l'Auteur de ton être, et censurer ses ouvrages? Es-tu donc élevé assez haut dans la nature, pour la voir toute entière? Tu n'apperçois qu'un coin du tableau; mais du moins par la sagesse qui éclate dans ce qui est soumis à tes lumières, juge de celle qui est cachée dans les choses mêmes sur lesquelles ta foible vue ne peut s'étendre. Il est certain que l'ordre se manifeste jusque dans les moindres ouvrages du Créateur; et dès que nous pouvons en saisir l'ensemble, nous n'y découvrons qu'harmonie et que perfection; il n'est pas certain que ce que tu regardes comme un désordre en soit un. Que dis-je? plus nos découvertes s'augmentent, plus nous voyons régner la sagesse, où d'abord nous avions peine à la reconnoître; et nous sommes bientôt forcés de convenir que ce qui nous paroissoit un mal, est en effet la source des plus grands biens. Qu'il te suffise donc, après des épreuves si constantes, d'admirer ce que tu vois, et d'adorer ce que tu ne peux comprendre (5).

Apprends aussi, mon fils, à sentir tout le prix de la religion. Elle agrandit nos

espérances et nos vues; elle répond à nos plaintes; elle lève une partie du voile qui est répandu sur tout ce qui nous environne; elle appaise les troubles et les craintes qui s'élèvent au fond de notre cœur; elle adoucit nos peines, épure nos plaisirs, donne une nouvelle vie à tous les êtres, nous rend plus chère notre propre existence, nous rend plus aimables tous les ouvrages du Créateur, et embellit à nos yeux l'univers : la nature est morte aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu. Sans la religion, nous oublions tous les biens que Dieu nous a faits, pour ne penser qu'aux maux que la nécessité des choses entraîne : nous ne voyons, de la nature, que ses prétendues imperfections; des hommes, que leurs vices; de nous-mêmes, que nos contradictions et nos malheurs : la religion nous réconcilie avec Dieu, les hommes, la nature et nous-mêmes. Sans la religion, nous ne trouvons par-tout qu'obscurité et que ténèbres; et ce qu'il y a de plus triste encore, nous aimons l'aveuglement où nous sommes plongés : par ses rayons bienfaisans, tout redevient sensible, tout s'éclaircit et se colore; le nuage sombre qui nous déroboit la lumière, se replie par degrés; et la nuit la plus profonde fait place au plus beau jour. C'est la religion enfin

qui nous enseigne à tirer parti de toutes les situations de la vie, et qui nous démontre dans la pratique cette vérité que l'on avoue bien quelquefois, mais que l'on ne goûte point sans elle : *La vertu seule fait le vrai bonheur* *.

Adieu, mon fils, je serai trop heureux moi-même, si j'ai pu parvenir à t'en convaincre: Garde ton cœur exempt de tout penchant déréglé, que tes mœurs soient pures; sois toujours vertueux; et la religion te sera toujours chère; et tu te souviendras toujours avec plaisir qu'il y a un Dieu.

* Virtue alone is happiness. *Pope*, *Essai on Man*, ep. 4, v. 312.

NOTES.

PAGE 90.

(1) *Pourquoi ces montagnes, etc.?* » Les inégalités qui sont à la surface de la terre, qu'on pourroit regarder comme une imperfection à la figure du globe, sont en même tems, dit M. de Buffon, une disposition favorable, et qui étoit nécessaire pour conserver la végétation et la vie sur le globe terrestre. Il ne faut, pour s'en assurer, que se prêter un instant à concevoir ce que seroit la terre, si elle étoit égale et régulière à sa surface; on verra qu'au lieu de ces collines agréables, d'où coulent des eaux pures qui entretiennent la verdure de la terre; au lieu de ces campagnes riches et fleuries, où

les plantes et les animaux trouvent aisément leur subsistance, une triste mer couvriroit le globe entier, et qu'il ne resteroit à la terre, de tous ses attributs, que celui d'être une planète obscure, abandonnée, et destinée tout au plus à l'habitation des poissons «. *Théorie de la Terre. Preuves*, art. 9.

PAGE 93.

(2) *Une chaîne immense entre les mains du Créateur.* « Un peu de philosophie fait incliner à l'athéisme; mais un plus grand savoir dans la philosophie ramène l'esprit à la connoissance d'un Dieu. Celui qui considérera les causes secondes, séparées et désunies, pourra s'y borner et n'aller pas plus loin; mais s'il les observe liées et enchaînées les unes aux autres, il est forcé d'avoir recours à une sagesse infinie qui a créé le tout, et qui en maintient l'arrangement; enfin il est obligé de reconnoître un Dieu «. *Bacon*, *Essais de Politique et de Morale.*

IBID.

(3) *Romps un seul anneau*, *etc.*

All nature, is but art, unknown to thee;
All change, direction, wich thou canst not see
All discord, harmony not understood;
All partial evil, universal good.

» Toute la nature est un art, mais qui t'est inconnu; tout ce qui semble hasard est une direction sage que tu ne saurois voir; toute discorde apparente est une harmonie que tu ne comprends pas; tout mal particulier est un bien général «. *Pope*, *Essai on Man*, ep. 1, v. 289.

PAGE 95.

(1) *Ou qui te presse de les réparer.* » Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte; rien de ce qui est autour de nous ne peut

alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement règlent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, et portent quelquefois la pluie sur des rochers ou sur des terres stériles. Les loix du sentiment règlent de même la succession des changemens qui arrivent dans les êtres animés ; et des douleurs qui nous paroissent inutiles, en sont quelquefois une suite nécessaire, par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, est un bien moindre inconvénient que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laissé subsister aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes et des animaux «. *Théorie des Sentimens agréables.*

PAGE 100.

(5) *Et d'adorer ce que tu ne peux comprendre.* » Vous ne connoissez le monde que depuis trois jours....., et vous y trouvez à redire. Attendez à le connoître davantage, et y considérez sur-tout les parties qui présentent un tout complet, comme font les corps organiques ; et vous y trouverez un artifice et une beauté qui va au delà de l'imagination. Tirons-en des conséquences pour la sagesse et pour la bonté de l'Auteur de toutes choses encore dans celles que nous ne connoissons pas «. *Leibnitz, Essais de Théodicée*, n. 194.

LETTRE VIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Je doutois presque, mon tendre et respectable père, si je devois me louer des premières ouvertures que je vous avois faites sur les sentimens de mon mari et sur ses dispositions à mon égard ; mais votre dernière lettre me rassure, en me confirmant dans l'idée que je m'étois formée de tout le bien qui peut résulter de ma franchise. Une seule chose me retient encore : c'est la crainte que vous ne soyez affecté trop vivement de ma douleur, et qu'elle n'ajoute à vos propres déplaisirs : j'aimerois mieux, ce me semble, la renfermer toute entière dans moi-même et en dévorer toute l'amertume, que de vous affliger davantage en cherchant à me consoler avec vous. Cependant, avec toute la tendresse que je vous connois pour vos enfans, qu'y gagneriez-vous, si en voulant porter toute seule le poids de mes maux, je venois à en être accablée? Votre sagesse vous donne d'ailleurs bien plus de force que je n'en puis avoir; elle vous fait envisager plus sûrement les ressources qui peuvent encore

soutenir mon espérance ; et elle me rend, par rapport à Valmont, vos conseils absolument nécessaires. Eh, des conseils ! où en irai-je chercher ? Ce ne sera pas certainement parmi les femmes de mon âge et de mon rang ; mon secret mourroit plutôt avec moi. Leurs maximes ne sont pas les miennes ; leur conduite ne fait pas l'éloge de leurs principes : et si une femme, qui n'a plus de mère, veut toujours être sage, ce ne sont point des femmes, telles que je les vois pour la plupart, qu'elle doit consulter.

Je continuerai donc, puisque vous-même me l'ordonnez, à vous faire l'unique confident de mes plus secrètes pensées, et des peines que je ressens. Hélas ! en me faisant contracter des liens qui me sont si chers, à quelle épreuve le ciel me réservoit-il ? et combien n'ai-je pas besoin de secours, pour faire, des croix qu'il m'envoie, le bon usage qu'il en attend ? Mon cher Comte s'égare de plus en plus, et je ne vois pas le terme où ses égaremens peuvent finir. Il ne pense plus seulement d'après Lausane, il ne se forme plus des doutes seulement par air, et pour se ménager la liberté de penser et de parler comme les autres ; mais il se fraye tout seul des routes inconnues ; il veut enchérir sur ses maîtres ; le Baron lui-même, tout incon-

séquent qu'il me paroît, a peine à le suivre dans ses écarts. Comme il ne se contraint plus devant moi, je le vois cent fois le jour bâtir de nouveaux systèmes, saper l'une après l'autre les vérités les plus communes, accréditer tour-à-tour les plus grossiers mensonges, et détruire d'une main ce qu'il vient d'édifier de l'autre ; je le vois donner aux opinions les plus contraires, par des sophismes adroits et de séduisantes couleurs, une égale vraisemblance, et forcer, dans son enthousiasme raisonné et ses dangereuses saillies, nos esprits les plus forts à devenir ses admirateurs. Si je pouvois être indifférente aux vérités qu'il attaque; s'il pouvoit m'être indifférent lui-même ; si j'étois moins touchée de l'affreux ravage que ses discours peuvent faire sur l'esprit de ceux qui l'environnent (car il ne garde nul ménagement, et toute sa maison commence déjà à penser comme lui); je m'amuserois peut-être de la bizarrerie de ses idées, et de l'admiration qu'il sait si bien se concilier parmi ceux qu'il étoit réduit à admirer autrefois : mais je gémis de tous les maux qu'il fait; et je suis malheureusement dans l'impuissance de les réparer. La liberté qu'il se donne de tout hasarder et de tout dire, semble lui prêter plus de feu et plus d'esprit encore ; les pen-

sées les plus neuves, parce qu'elles sont aussi les plus hardies, lui naissent en foule, et se produisent au dehors ornées de tours les plus heureux et des expressions les plus brillantes; il saisit, il enlève, il parle à l'imagination et aux sens; et je ne puis parler qu'à la raison. Il a d'ailleurs un air triomphant, qui en impose encore davantage : ce n'est plus ce Valmont si modeste, si rempli d'une sage défiance sur ses propres lumières; c'est Valmont décisif et tranchant, doutant de tout et prononçant sur tout, sceptique dans ses opinions, et dogmatique dans ses discours, s'élevant sans distinction et sans égards contre tous les sentimens reçus, et si intolérant sur ceux qu'il s'est faits, qu'il se croit en droit de mépriser quiconque ne pense pas comme lui.

Ah! qui le croiroit? combien dans l'homme tout tient aux idées qu'il se forme sur la religion! et combien le changement qui s'introduit dans sa façon de penser à cet égard, change en lui l'esprit, le caractère, et les mœurs!

O mon père! vous êtes le seul qui puissiez ramener Valmont à la croyance des précieuses vérités que maintenant il se fait gloire de méconnoître. Redoublez auprès de lui, s'il se peut, vos soins et votre tendresse,

forcez-le de rendre hommage à la Foi, et il reprendra avec elle sa raison, ses vertus et ses charmes les plus vrais. C'est toujours en lui le même fonds; les opinions seules en ont modifié les effets et altéré les fruits, sans en dépraver la nature. Rendez Valmont à son Dieu, à lui-même ; et il recouvrera sans peine tout ce qu'il a perdu.

Mon amour pour lui n'a point souffert de la légèreté de son esprit; mais qu'elle a influé sur son propre cœur ! Il me donnoit, il n'y a pas encore long-tems, des marques de sa tendresse, ou du moins il lui en échappoit malgré lui ; aujourd'hui j'ai peine à lui en arracher l'expression la plus légère, et l'ingrat n'a plus à rougir de paroître m'aimer. Hélas ! je suis donc réduite à douter s'il m'aime encore ! Ce doute si cruel, dont je ne pouvois soutenir l'idée, devient l'unique soulagement qui me reste ; je ne crains rien tant que d'en être privée, et pour le conserver plus long-tems, je cherche à me tromper moi-même. Son indifférence semble n'être plus un mystère que pour moi seul ; Lausane la lui a reprochée devant moi. Lausane, que je regarde comme la première cause de mes peines, se montre empressé à les partager ; il épie les momens où il pourra s'attrister avec moi; sans s'arrêter sur Val-

mont, il insiste avec complaisance sur ce que l'on doit à ma jeunesse, dit-il, et à mes charmes; il se rapproche de mes sentimens autant qu'il paroissoit s'en éloigner : mon mari plaisante à son tour; et ses plaisanteries me déchirent le cœur, autant que les importunités du Baron m'affligent, et que ses consolations me sont à charge.

Mademoiselle de Senneville entre plus sincèrement dans ma peine : son air triste et ses tendres empressemens semblent me dire qu'elle y est sensible. J'évite cependant, autant qu'il est en moi, de la lui laisser appercevoir; et je me conduis comme si j'étois toujours également sûre du cœur de mon mari. A quoi serviroient les plaintes et les reproches, qu'à l'aigrir peut-être et à l'éloigner davantage? Je fais seulement en sorte d'empêcher les impressions que ses discours pourroient faire sur l'esprit encore tendre de ma jeune amie. Ce triste reste d'une famille illustre et alliée depuis si long-tems à la mienne, m'intéresse par trop d'endroits; ma mère elle-même me l'a trop recommandée en mourant, pour qu'elle ne soit pas à mes yeux le dépôt le plus précieux, et que je ne lui consacre pas toute mon attention et tous mes soins. Elle ne vous a vu qu'une fois; c'en étoit assez pour vous concilier tout son

respect; et elle me charge de vous en assurer: elle me dit même qu'elle disputeroit avec moi de tendresse à votre égard: mais je défie bien tout autre que Valmont de vous aimer autant que vous aime la tendre Émilie.

P. S. Vous me demandez des nouvelles de mon état: ma grossesse est enfin déclarée. Hélas! cette nouvelle devoit-elle être indifférente pour mon mari? et la joie qu'elle me cause devroit-elle être empoisonnée par tant d'amertume?

LETTRE IX.

De la même.

Ah mon père, mon malheur est à son comble! Il n'est que trop vrai que le Comte ne m'aime plus! Il n'est que trop vrai qu'un autre possède son cœur!... Le mien ne lui suffisoit-il pas? n'étoit-il pas assez tendre? Un autre que moi pourra-t-elle bien lui promettre plus de constance et plus d'amour?... Est-ce donc là ce qu'il m'avoit juré? Son cœur n'est-il pas à moi, et peut-il disposer d'un bien qui ne lui appartient plus? Mon père! lorsque vous nous avez conduits tous deux aux pieds des Autels, vous y avez

entendu ses sermens, le Ciel les a reçus, et vous en étiez le témoin. A quoi donc s'est-il engagé en me donnant sa foi? Qu'a-t-il prétendu me dire? et que prétendois-je exiger de lui, sinon qu'il m'aimeroit toujours? L'auguste lien qui nous unit seroit-il si digne de nos respects, s'il n'étendoit son empire que sur la moindre partie de nous-mêmes, et s'il n'enchaînoit pas également les volontés et les cœurs.

O Ciel! Valmont ne m'aime plus! Valmont en aime une autre! Il a si promptement oublié sa foi! Lausane, cruel Lausane, voilà le fruit de tes dogmes pervers et de tes dangereuses maximes! Non, mon mari n'étoit pas fait pour être un jour un volage, un parjure; et avec tes pernicieux conseils que lui a-t-il fallu de tems pour le devenir?

O mon père! rappelez-lui vous-même ses engagemens et ses promesses. Dites-lui que s'il ne m'aime pas, il n'a pas rempli l'étendue de son serment; que le Ciel a en horreur le nœud qui nous rassemble; dites-lui... mais je m'égare. Que lui diriez-vous dont il n'eût droit d'être étonné, puisqu'il n'a peut-être encore avoué son infidélité qu'à lui-même, et que le hasard tout seul a pu m'en instruire?

Pour le surprendre par d'innocentes caresses, je m'étois glissée dans son appartement; son cabinet étoit ouvert, et je n'avois pas eu de peine à m'y introduire, sans qu'il pût se douter que j'étois si près de lui. J'avançois assez doucement pour qu'il ne lui fût pas possible de m'entendre; déjà j'étois prête à m'élancer vers lui, lorsque des mots entrecoupés m'ont saisie d'étonnement. Il étoit renversé sur son fauteuil, les bras croisés, et dans l'attitude d'un homme qui rêve profondément. Émilie ! s'écrie-t-il tout-à-coup, en levant les mains vers le Ciel, Émilie ! est-ce là le prix de ton amour?..... Malheureux que je suis...!. Eh, qu'est-ce donc que je prétends en l'aimant....? Ah ! falloit-il ouvrir mon cœur à de si dangereux attraits.....! Senneville! Senneville...! A ces mots, il retombe appuyé sur la table qui étoit devant lui, et se couvrant le visage de ses mains, il verse un torrent de larmes. J'étois demeurée immobile ; ses dernières paroles avoient glacé mon sang dans mes veines : le moment d'après, tout mon corps trembloit, et mes genoux chanceloient sous moi. Je rappellai mes forces pour me retirer, craignant l'effet que ma présence pouvoit produire sur mon époux dans un pareil moment. Le Ciel a favorisé mes intentions;

Valmont ne m'a point entendue : mais à peine étois-je rentrée chez moi, que, cédant à la violence que je m'étois faite, j'ai senti toutes les forces me manquer; je n'ai eu que le temps de jeter un cri, et j'ai perdu à l'instant toute connoissance. Je ne l'ai reprise que long-temps après, quoique l'on fût venu aussitôt à mon secours : et en ouvrant les yeux, les premiers objets qui m'ont frappée ont été Valmont et Senneville. Valmont tenoit une de mes mains, et me regardoit d'un air si tendre, que, si j'en avois moins entendu, j'aurois cru qu'il m'aimoit encore. Senneville avoit le visage tout baigné de larmes, et faisoit paroître l'émotion la plus vive. Ah! sans doute elle n'est point coupable de la passion de mon mari? et puisse-t-elle l'ignorer toujours! Je les fixai tous deux et je retombai aussi-tôt dans mon premier état. Je n'en suis sortie qu'avec une fièvre violente, mais qui n'a point eu de durée, et qui a fait place à une situation plus tranquille en apparence, et toujours bien triste en effet. Je me résigne cependant; je puise dans la religion tous les motifs de consolation qu'elle peut m'offrir : elle me soutient dans bien des instans; mais souvent aussi la nature frémit, et me livre de terribles combats. Je ne puis soutenir cette idée; ce n'est plus moi qui captive

le cœur de mon mari. Dans l'agitation et le trouble qu'elle excite en moi, je suis près de haïr Valmont, Senneville, et de me haïr moi-même.

Valmont ne m'aime plus, et on voit cependant, à l'inquiétude, à la peine que lui a causée mon état, aux nouveaux soins qu'il me donne, qu'il est fâché de ne plus m'aimer. Ah! s'il savoit que je suis instruite de sa passion, s'il savoit toutes les peines qu'il me fait, il en mourroit de douleur. Son esprit et son cœur ont pu s'égarer; mais son cœur conserve encore un fonds de droiture et de bonté capable de le ramener un jour. Il sentira l'injustice qu'il me fait; et par un redoublement de tendresse, il cherchera à la réparer. Je porte dans mon sein le précieux gage de notre union; sans doute le Ciel l'y conserve pour la resserrer par de nouveaux nœuds. Valmont ne sera plus seulement un époux; ce sera un père : son enfant sera le mien; je le placerai entre mon mari et moi; et la mère de son fils (car c'est un fils que j'ai demandé au Ciel pour Valmont) pourra-t-elle encore lui être indifférente? Mon fils ne devra point à un autre que moi le lait dont il sera nourri; il ne deviendra point le fils d'une étrangère; il ne sortira d'entre mes bras que pour passer

dans ceux de son père, et aux soins que je prendrai du fruit de nos tendres amours, il pourra connoître ce que vaut le cœur d'Émilie. Voilà, mon père, les idées qui charment ma douleur : déjà je crois être mère; déjà je me forme un plan d'éducation pour mes enfans. Daignez vous prêter aux illusions de ma tendresse, et au doux espoir qui me rassure pour l'avenir : daignez vous-même me tracer d'avance le plan que je dois suivre, si le Ciel couronne mes espérances.

O toi! Valmont! aurois-tu pour toujours cessé de m'aimer? m'aurois-tu condamnée aux larmes et à la douleur pour le reste de ma vie; et ton cœur se seroit-il voué au crime sans espoir de retour? Ma chère Senneville, faudra-t-il que je me sépare de toi..? Eh, sur quels fondemens pourrois-je l'éloigner? A qui la confierois-je? Tout le monde sait quels sont mes engagemens à son égard; et quelles conséquences ne pourroit-on pas tirer de son éloignement? Valmont le permettra-t-il?... Moi-même aurai-je assez de force pour l'ordonner ou pour y consentir? Elle m'est sincèrement attachée; à la seule idée d'une séparation prochaine, toute ma rivale qu'elle est, ah! je sens assez que je la chéris tendrement. Hélas! sa faute est dans ses charmes, et non dans son cœur. Que dis-

je? la faute est à moi seule, et je ne dois l'imputer qu'à ma seule imprudence. Je comptois trop sur mes foibles attraits, sur ce qui étoit dû à ma tendresse, et sur le cœur de mon mari. Quelle situation pour moi ! Placée entre Valmont et Senneville, entre un époux et une amie; obligée de me défier de tous deux, et les chérissant l'un et l'autre; ne sachant à quel parti me fixer; mon père! mon unique ressource après Dieu, que j'ai besoin de vos consolations et de vos lumières!

LETTRE X.

Réponse aux dernières Lettres.

Je ressens bien vivement ta peine, ma chère Émilie. Ne crains pas cependant de me la laisser voir toute entière : la douleur qui se partage entre deux cœurs bien unis, en est pour tous deux moins difficile à supporter. Peut-être aussi ne sera-ce pas là l'unique consolation que j'aurai à te donner. Les plus vraies sans doute sont celles que nous offre la religion : si dans nos peines elle n'avoit à parler qu'à ces ames de boue, dont toutes les affections sont pour cette vie, dont toutes les espérances se bornent à la terre,

elle n'auroit presque rien à leur dire. Mais pour toi, ma chère fille, qui connois des biens plus réels, et qui tends à un autre séjour, elle te découvre les vues adorables de l'Être suprême dans les épreuves qu'il daigne te ménager : elle te dit qu'en mêlant des amertumes à tes plaisirs, il prétend t'attacher à lui plus fortement encore, régler une passion, qui, légitime dans son principe, pouvoit devenir dangereuse dans son excès, et épurer des penchans, qui, quoique bons et justes en eux-mêmes, ne sont pas toujours, dans leurs effets, assez dignes de lui.

Les créatures, chère Émilie, sont ce qu'elles doivent être, pour nous ramener plus sûrement au Créateur. Plus parfaites, elles nous attacheroient trop à elles-mêmes. Leur bizarrerie, leur inconstance, sans rompre tous les liens qui nous unissent à elles, nous font sortir de cette application trop forte à des objets qui ne sont pas notre véritable fin ; et leur imperfection est comme le cri de la nature, qui nous rappelle sans cesse à celui pour qui seul nous avons été créés. Entre donc bien dans les desseins de Dieu sur toi : après t'avoir suffisamment instruite, il essuiera les larmes qu'il aura fait couler; il te rendra Valmont ; et plus tes prières pour lui seront ferventes et pures, plus elles

hâteront ton bonheur, en préparant sa conversion.

Croirois-tu que je suis moins effrayé de le voir maintenant penser d'après lui-même, que je ne l'étois d'abord de le voir, conduit par des guides aveugles, se borner uniquement à penser d'après les autres: et qu'enfin, s'il faut, pour son malheur, qu'il se livre à la manie des nouveautés et des systèmes, j'aime mieux en un sens qu'il les invente que de les adopter? Du moins alors il raisonnera, il discutera; il voudra paroître conséquent, et peut-être il le deviendra; il cherchera à s'accorder avec lui-même, et il s'appercevra sans peine que le plus sûr moyen d'y réussir est de revenir au point d'où il est parti. Je crois déjà découvrir en lui toute l'activité d'un esprit qui fermente, qui s'agite, qui s'élance vers la vérité, plus par inquiétude, j'en conviens, que par amour pour elle; mais qui la cherche cependant, et qui, avec un cœur naturellement droit, est fait pour la trouver.

En attendant que nos espérances se réalisent, use, ma fille, de tous les ménagemens que peut te dicter la prudence, jointe à la religion et à la tendresse pour ton époux. Il est avantageux qu'il ne te croie pas instruite de sa passion: c'est un frein de plus

pour l'arrêter, et un puissant motif pour l'engager à se contraindre. Fais parler plus que jamais en ta faveur tes sentimens, tes soins, et tes vertus; force ton mari à rougir toujours davantage de son infidélité; et bientôt, vaincu par son propre cœur, il te rendra sur lui l'empire qui t'est dû.

Je voudrois qu'il te fût possible d'éloigner Mademoiselle de Senneville; mais je conçois assez le peu de prétexte que tu aurois pour le faire, et toutes les raisons qui t'obligent à la retenir. Fais-lui du moins un rempart de ton amitié pour elle et de son attachement pour toi; captive-la de manière qu'elle ne se trouve bien qu'où tu seras; et contracte toi-même l'habitude de n'être jamais sans elle. Empêche, s'il se peut, qu'elle ne s'apperçoive de la passion de ton mari : car, hélas! l'amitié toute seule est bien foible contre l'amour. Mais sur-tout ne cesse de la prémunir contre les dangereux sophismes de l'incrédulité, et de nourrir en elle les sentimens de religion, l'unique sauvegarde, ou du moins la plus sûre, de l'honneur et de la vertu. Sur le reste, ma fille, nous prendrons conseil des circonstances, du tems, et de Dieu même.

Que j'aime, ma chère Émilie, à te voir chercher un adoucissement à ta peine, et

un

un fonds de ressources et d'espérances dans les fruits de ton union, ces liens les plus forts de la tendresse de deux époux! Oui, tendre épouse, et mère plus respectable encore, puisque tu ne peux transmettre à tes enfans qu'un sang pur, et que tu ne peux former en eux qu'un tempérament sain, tu les nourriras, si ton mari y consent: et Valmont auroit-il le cœur assez mal fait pour n'y pas consentir? Ah! s'il ne se prêtoit pas à tes justes desirs, par tes prières, tes caresses, et tes larmes, tu le forcerois bientôt d'y souscrire. Eh quoi! ne sont-ce donc pas là les vœux de la nature (1)? Quoi, le tigre lui-même donne-t-il ses petits à nourrir à celle dont les entrailles ne les ont pas portés?

O ma fille! t'est-il aisé de comprendre cette étrange facilité avec laquelle un père, une mère se séparent de leur enfant, à l'instant même où leur tendresse lui est le plus nécessaire (2)? Quoi donc! se flattent-ils que celle qui vend au fils d'un autre ce qu'elle devoit encore au sien, sera plus capable qu'eux de soins et de tendresse? Quoi! ne craignent-ils pas les tristes effets d'une intempérance sourde et cachée, d'un lait qui vient à s'échauffer et à se corrompre, d'un sevrage précipité, d'une première éducation vicieuse, bien plus forte dans les im-

pressions qu'elle nous laisse, bien plus dangereuse dans ses suites, qu'on ne se l'imagine, et mille autres inconvéniens qu'il est plus facile de prévenir, qu'il n'est aisé d'y remédier quand on ne les a pas prévus?

Pour toi, ma fille, plus prévoyante et plus sage, presque aussi jalouse que la mère de Louis IX, lorsqu'elle craignoit si fort de partager avec une autre la noble prérogative qu'elle tenoit de Dieu même *, tu seras par tous les titres la mère de ton fils. Tu feras passer la tendresse dans son cœur avec le

* » La Reine Blanche ne se borna pas à veiller à l'éducation de ses enfans ; mais elle nourrit Saint Louis de son propre lait. Elle s'acquitta même de ce sacré devoir avec un soin et une tendresse qu'elle portoit jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit Prince prit un autre lait que le sien. Ayant un jour été attaquée d'une fièvre qui dura quelque tems, une Dame de la Cour, qui, à son exemple, nourrissoit aussi son fils, donna sa mamelle à Louis, qui la saisit avidement. Blanche, revenue de son accès, demanda le Prince, et lui présenta le sein ; mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, et demanda si on avoit donné à tetter à son fils. Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée, Blanche, au lieu de la remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche du petit Prince, et lui fit rejetter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui se trouvoient présens : » Eh quoi ! leur dit-elle » pour se justifier, prétendez-vous que je souffre qu'on » m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu et de la « nature «? *Filleau de la Chaise.*



la jalousie de l'Amour maternel .

etendez vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de mère que je
ns de Dieu et de la nature .

lait dont tu le nourriras, avec les soins que tu donneras à son enfance ; ses graces naïves, ses premiers charmes, tels que la nature les répand sur cet âge, sembleront éclore en ta faveur ; ses innocentes mains te presseront mille fois le jour, et ne donneront des caresses de fils qu'à son père et à toi ; rien ne pourra lui tenir lieu d'une mère ; nul plaisir si doux ne pourra remplacer à tes yeux les caresses d'un fils. Ton époux lui-même voudra jouïr d'un spectacle si touchant, et sans partager tes premiers soins, il voudra du moins être de moitié dans tes plaisirs. Il se rapprochera de toi, pour être plus près de son fils ; il se verra avec transport revivre dans un autre lui-même ; il ne pourra voir l'enfant sans s'attendrir sur la mère ; son cœur, s'ouvrant à de nouveaux penchans, à de nouveaux goûts, reprendra en même-tems son premier amour : ses liens se resserreront : après quelques sacrifices faits à la voix du sang et aux sages dispositions de la nature, il retrouvera en toi la même épouse, mais parée de nouveaux attraits : sa foi s'épurera avec ses mœurs ; et au sein de la sagesse et de l'innocence, il recouvrera bientôt son ancienne croyance. O l'aimable coup-d'œil, pour des cœurs bien

faits, que celui d'une famille où règnent ainsi la religion, la nature, et l'amour!

Mais ce n'est rien encore, chère Émilie, de nourrir tes enfans, si tu ne sais les élever: et c'est sur cela même que tu me demandes des leçons. A moi des leçons! à moi qui n'ai pas su, ou qui du moins n'ai pu élever mon fils, et qui étois contraint de confier à des maîtres un emploi où personne ne peut se flatter de remplacer un père! Eh bien! je ferai du moins pour mes petits-enfans ce que je n'ai pu faire pour Valmont; j'aiderai à former en eux ces années dont dépend le reste de nos jours, je les formerai de concert avec ton mari et avec toi. En exigeant que je travaille déjà pour tes enfans, qui ne sont pas nés encore, tu me trouves tout rempli de l'espérance qui te soutient, et livré moi-même à la douce illusion qui t'enchante. Se voir revivre et perpétuer dans ses descendans, qui transmettront d'âge en âge notre nom, notre mémoire, et les vertus dont nous aurons su leur donner l'exemple, est quelque chose de si doux en effet à l'amour de nous-mêmes, qu'on croit aisément jouïr d'avance de ce que l'on espère, et qu'on n'a pas de peine à s'en occuper. Je dis plus, nous

attendrions trop tard à nous faire des principes sur l'objet qui tous deux nous affecte si vivement, lorsque le moment de les mettre en pratique seroit arrivé. Ce moment, à l'égard des enfans que l'on aime, est le premier moment de leur vie. C'est vraiment ici que tout s'enchaîne, et que la première règle qu'on se propose doit tenir à la dernière.

Tu sais, mon Émilie, que dans tous les tems on a parlé d'éducation. Chaque père de famille veut d'ailleurs se faire un plan qui soit à lui; et, sans s'engager à le suivre, sans même examiner s'il est possible, chacun prétend avoir ici son système. Nous en ferons-nous un comme tant d'autres? Non, ma fille; sur un objet d'une si grande importance, passons-nous de la gloire d'inventer, pour nous borner, s'il se peut, à celle de bien choisir. Les vrais principes en tout genre sont ceux que dicte la nature même des choses, et que saisit le plus universellement le sens commun. Consultons donc tout à la fois et la nature et la raison; réunissons les vérités les plus simples, les plus faites pour tous, parmi celles que l'une et l'autre sont en droit de nous offrir; et au lieu de nous livrer à de vaines spéculations, formons-nous dans la pratique un fils, un enfant quel qu'il soit, qui puisse être éga-

lement l'élève et l'enfant de tous les hommes. Ce que tu auras à former dans le tien, ma fille, c'est un corps sain, un esprit droit, une ame forte, un caractère heureux, et un bon cœur, qui renferme en lui le germe de tous les sentimens que ton fils doit avoir un jour, et de toutes les vertus qu'il doit pratiquer. Voilà jusqu'où peut s'étendre la première éducation que tu auras à lui donner : et celle-ci est le fondement de toutes les autres.

A l'égard du corps, lorsqu'il est bien constitué, la nature ne nous donne presque qu'un précepte, et il suffit : *c'est de permettre qu'elle agisse, qu'elle se développe en liberté, et de la laisser de bonne heure s'accoutumer à tout.* Elle est bien plus sûre dans ses opérations, et bien plus éclairée que tout l'art par lequel nous prétendons la contraindre pour la mieux diriger.

Que servent aux enfans, te disent avec raison nos plus sages Instituteurs, ces bandes, ces maillots, ces corps de baleine, et tous ces vêtemens douloureux, qui, sous le vain prétexte de former leur taille, gênent leur respiration, empêchent le sang de circuler dans leurs veines, et les lient en quelque sorte bien plus qu'ils ne les habillent (3)? à quoi servent-ils, qu'à leur arracher des

plaintes et des murmures, et à leur faire verser des larmes? Non seulement ces innocentes victimes souffrent de nos cruelles inventions; mais, comme un tendre arbrisseau dont out a lié le tronc et arrêté la séve, ils languissent et ne profitent que foiblement; leurs muscles n'acquièrent point cette agilité, cette force et cette vigueur qui distinguent si heureusement ceux dans lesquels l'art n'a point étouffé la nature. Si l'on n'a réussi qu'à les empêcher de profiter et de croître, c'étoit bien la peine de les faire souffrir! Pour toi, ma fille, tu sauveras à tes enfans tout le mal qu'ils pourroient ressentir en vain, pour leur laisser éprouver seulement tout le bien que tu peux leur faire. Tu ne leur donneras que des vêtemens larges et aisés *; et tu les verras avec joie, devenus sains et robustes, te remercier mille fois de les avoir mis en état de servir utilement leur Patrie, et de suffire aux devoirs pénibles que souvent elle nous impose. Eh! combien parmi nous, manquant de force plutôt que de courage, déjà foibles et usés

* Mais non pas indécens, comme ils le sont devenus de nos jours; car c'est ainsi que les hommes, presque toujours extrêmes dans leurs principes, ou plutôt dans leurs modes et leurs usages, ont fait passer les enfans, d'un excès de contrainte en tout genre, à un plus grand excès de liberté.

avant l'âge, n'ont rempli à cet égard que la moitié de leur carrière, et ont cessé d'être utiles lorsqu'ils commençoient à le devenir !

Ce n'est pas seulement de ces premiers soins, ma fille, que dépendent, pour le reste de la vie, la force et la santé ; il faut que la suite de l'éducation réponde à ses commencemens, et que, ne perdant point de vue le principe que nous avons établi, tu en déduises cette autre maxime, que Locke donne pour base de la bonne éducation en ce genre ; qui est, *que nous devons traiter nos enfans, comme les gens de la campagne un peu aisés traitent les leurs :* car c'est une règle générale et assurée, ajoute ce Philosophe, qui avoit fait de la médecine une étude particulière, qu'on gâte la constitution de la plupart des enfans par trop d'indulgence et de tendresse.

O mères ! plus tendres en effet et plus généreuses, faites donc, non pas ce qu'une avengle foiblesse, mais ce qu'un amour bien réglé vous prescrit. » Endurcissez votre enfant, comme le dit Montagne, à la sueur » et au froid, au vent, au soleil, et aux » hasards qu'il lui faut mépriser : ôtez-lui » toute mollesse et délicatesse au vêtir et » au coucher, au manger et au boire ; ac- » coutumez-le à tout ; que ce ne soit pas

» un beau garçon et dameret, mais un gar-
» çon verd et vigoureux ». Lavez-le, baignez-le à l'eau chaude, à l'eau froide, en le faisant passer par degrés de l'une à l'autre; préparez-le de bonne heure, par la force de la coutume, à se mouiller les pieds sans péril, comme par l'usage on se lave les mains sans danger; qu'il se lève de bon matin, et prenne plutôt sur le soir tout le sommeil dont il a besoin; que son corps s'exerce en liberté; qu'il soit rarement assis; qu'il marche souvent, et sache faire un long trajet; qu'il coure, qu'il saute, qu'il nage, qu'il danse, qu'il lutte sous vos yeux, que ses exercices tendent à le rendre non seulement mieux fait et plus rempli de grâces, mais aussi plus fort et plus agile; qu'il fasse chaque chose dans son tems, et sur-tout, qu'il ne se forme point d'habitude que, par la suite, il puisse se repentir d'avoir contractée (4).

Si une mère, trop indulgente et trop tendre, élève autrement son fils, crois-moi, chère Émilie, ce n'est point lui qu'elle aime, c'est elle-même; ce n'est point son bien qu'elle fait, c'est sa propre satisfaction qu'elle recherche. Pour de petites douceurs qu'elle lui procure dans son enfance, elle lui prépare mille privations et mille peines dans tout le

cours de sa vie; elle le rend foible, délicat, susceptible des moindres impressions, sensible à l'excès, et incapable de supporter le poids de la fatigue, des maladies et des revers. C'est donc à dire que sa tendresse, que sa pitié pour le présent, est une véritable cruauté pour l'avenir * ?

Je t'ai exposé en peu de mots, ma fille, ce que la nature, ce que la raison te dictent de plus essentiel et de plus simple sur l'éducation physique de tes enfans : mais que seroit-ce, après tout, qu'un corps sain et robuste, sans un esprit droit et sensé? et que serviront à l'homme ses forces, s'il ne sait pas en faire un bon usage?

Ne pense pas, ma chère Émilie, que le soin de former la raison de ton fils, doive commencer par un autre que par sa mère. L'enfant vient au monde avec un ame comme avec un corps; cette ame a déjà ses facultés naissantes, de même que le corps a les

* » Je crains cette pusillanimité meurtrière, qui, à » force de délicatesse et de soins, affoiblit, efféminine » un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, » l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin, l'expose toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut » le préserver un moment; et pour lui sauver quelques » rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des » fluxions de poitrine, des pleurésies, des coups de » soleil, et la mort étant grand «. *M. Rousseau.*

siennes, et des premiers plis qu'on leur laisse prendre, dépendent, en grande partie, leurs habitudes pour toujours *. Sous le vain prétexte qu'un enfant n'est pas raisonnable, attendras-tu l'âge où il devroit l'être, pour lui apprendre à le devenir ? Ce n'est pas en un instant qu'on se forme à la sagesse; l'exercice du corps, les développemens de ses sens, de ses organes et de ses forces, ne donneront point à l'ame l'habitude et l'exercice de la raison; et si, dans la jeunesse, cette ame n'en est encore qu'à son enfance, on ne regagnera point, auprès de son élève, le tems qu'on aura perdu. Comme la tendre fleur qui est encore dans sa première enveloppe, qu'on arrose pour la faire germer, qui s'élève insensiblement, et qu'on cultive pour la faire croître, qui montre d'abord ses feuilles, qui laisse voir ensuite son bouton, qui ouvre enfin son sein et s'épanouit; la raison germe dans l'enfant, croît avec l'âge, se développe en s'exer-

* » Ce n'est pas une ame, dit Montagne, ce n'est pas » un corps qu'on dresse, c'est un homme; il n'en faut » pas faire à deux fois. Prenez, dit-il ailleurs, les sim- » ples discours de la Philosophie; sachez les choisir et » traiter à point; ils sont plus aisés à concevoir qu'un » conte de Bocace. Un enfant en est capable au partir » de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à » lire ou à écrire. La Philosophie a des discours pour la » naissance des hommes, comme pour la décrépitude », *Essais de Montagne.*

çant, et, en passant par tous ces degrés, n'acquiert de jour en jour sa vigueur, son éclat et sa beauté qu'à force de culture. Cultive-la donc dès les premières années, je dirois presque dès les premiers jours de ton fils, en ne lui faisant déjà rien éprouver qui ne soit raisonnable. Étudie quelque enfant que ce soit, étudie-le sur les genoux, sur le sein de sa mère; dans ce qu'on lui accorde ou ce qu'on lui refuse à l'égard de ses premiers jeux et de ses premiers besoins, tu seras étonnée du discernement exquis qu'une sorte d'instinct, disons mieux, qu'une raison naissante a su faire entre ce qui lui est accordé ou refusé justement, et ce qui l'est par humeur, par caprice ou par foiblesse. Plus l'enfant croîtra, plus ses signes deviendront expressifs, et plus l'expérience sera sensible, même à des yeux moins éclairés que les tiens; tant il est vrai, à en juger par ces premières étincelles de raison, qu'elle est susceptible de soins et de culture dès les premiers instans; tant il est vrai encore qu'on ne sauroit trop ménager, dans un enfant, les premières impressions (5).

Mais examinons en quoi consistent précisément cette culture et ces soins. Outre l'attention de ne rien faire, par rapport à lui et autour de lui, que de juste et de rai-

sonnable, il faut avoir celle de ne lui rien dire qui ne le soit également. La justesse de l'esprit vient sur-tout de la justesse des idées: si elles sont nettes et précises, les jugemens le seront bientôt. Il faut donc ne laisser entrer dans l'esprit de ton fils, aucune idée fausse, aucune idée obscure et confuse; mais seulement l'idée des choses qu'il peut concevoir jusqu'à un certain point, qu'il peut distinguer entre elles, et qui sont à sa portée. De ce nombre seront les idées de ses premières sensations et de ses premiers besoins; de celles-ci dériveront insensiblement celles de ses plus tendres affections, et bientôt après celles de ses premiers devoirs; à ces dernières, tu joindras successivement et lentement celles des objets dont les rapports seront plus éloignés de lui. Fais bien en sorte, quoique sans affectation et sans contrainte (6), que de tous les mots qui expriment ces idées, il n'en prononce aucun qu'il n'applique avec la plus grande justesse, aucun qu'il emprunte au hasard.

Sûre de la justesse de ses premières idées, assure-toi de la justesse de leur combinaison et des jugemens que tu lui verras former; de manière qu'il porte dans ceux-ci la même netteté que tu l'auras accoutumé à porter dans celles-là. Il aura, par exemple,

l'idée de *bonté*, non pas encore parfaitement, mais dans un degré suffisant ; il aura l'idée de *maman ;* il rapprochera l'une et l'autre, et dira, dans un moment de satisfaction, *elle est bonne, maman.* Examine pourquoi et dans quel sens il l'a dit, afin de donner, s'il est nécessaire, plus de netteté et de précision à son jugement. Il en formera bientôt un autre, et dira, s'il est forcé de l'éprouver, *médecine pas bonne ;* tu découvriras ici aisément la fausseté de son jugement, et tu lui diras, s'il a déjà assez d'idées pour t'entendre : *pas agréable, mon fils, mais bonne ; elle te fera un vrai bien, elle te rendra la santé* *.

* De même que, de ce qu'une chose n'est pas agréable, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas bonne : de même aussi, il ne s'ensuit pas toujours qu'elle soit bonne, de ce qu'elle est utile, et nous fait un certain genre de bien. Mais comme on ne peut pas faire un nouveau dictionnaire pour les enfans, c'est assez de leur donner d'abord une idée juste de la signification générale des mots qui expriment nos idées ; après quoi on leur fera observer avec plus de précision, selon les circonstances, les exceptions qui modifient de bien des manières la valeur des termes, et rentrent néanmoins presque toujours dans la règle : par exemple, on leur fera sentir dans une autre occasion, et selon les progrès de leur foible raison, que ce qui est utile à l'un, mais nuisible à beaucoup d'autres, ou que ce qui est utile pour le moment, et très-nuisible pour la suite, cesse dès-lors d'être bon, et de devoir être regardé comme un vrai bien.

Ce que je viens de dire des jugemens, tu l'observeras avec le même soin, par rapport aux raisonnemens, qui se forment d'une suite et d'une comparaison de jugemens, de même que les jugemens se forment d'une suite et d'une comparaison d'idées : c'est-à-dire, que de l'un à l'autre, tu auras soin que la liaison, que la comparaison soit claire, nette et précise (7).

En deux mots, ma fille, dans tout ce qui est du ressort de l'entendement humain, des idées claires, de manière qu'on ne se paie point de mots et d'un vain jargon ; des idées clairement liées ou séparées, en sorte qu'on ne risque pas de faire un faux jugement ; des jugemens clairement enchaînés, soit qu'on affirme ou qu'on nie, pour ne pas faire un faux raisonnement : telle est la logique de tous les âges, et le vrai bon sens, qu'on peut avec des soins et de l'attention former dans tous les hommes.

A mesure que la raison de ton fils se développera, tu l'aideras à se remplir de ces principes généraux, de ces maximes évidentes, dont l'application se retrouve à chaque instant, et qui deviennent la base de toutes nos connoissances ; tu l'exerceras à l'attention ; tu auras soin de le prémunir

contre la précipitation dans les jugemens, contre les illusions d'un esprit prévenu; de le mettre en garde contre les sophismes du cœur, je veux dire, contre les inclinations et les goûts qui sont la source de presque tous les mauvais raisonnemens; tu lui feras aimer la vérité comme le principe de la sagesse et du bonheur; tu lui feras comprendre que de ce que l'on désire qu'une chose soit telle qu'on se l'imagine, il ne s'ensuit pas qu'elle le soit en effet, et qu'en s'y laissant tromper, on risque souvent toute sa félicité.

Pour achever de rendre droit l'esprit de ton fils, et perfectionner dans la pratique ce que tes premiers soins n'auront fait qu'ébaucher; je désirerois que ses premières études fussent celles de quelques parties des Mathématiques appliquées à des objets amusans et intéressans pour lui; car il faut toujours faire en sorte de joindre les expériences, l'agrément, et les images aux leçons qu'on veut lui donner (8).

Parmi ces leçons on doit faire entrer celles qui ont rapport au goût, qui me semble être le résultat de la justesse de l'esprit, et de la vivacité du sentiment. La méthode la plus abrégée et la plus sûre pour le for-

mer en lui, c'est, après les premières notions de l'ordre *, source unique et féconde du vrai beau en tout genre, après l'étude de la nature, l'étude et la comparaison qu'on lui fera faire des meilleurs modèles. Il suffira d'abord de lui faire comparer des choses simples et à sa portée; peu à peu on lui fera étendre ses comparaisons et son goût, avec ses connoissances : pour rendre les comparaisons plus sensibles, on emploiera avec ménagement l'art des contrastes, en opposant au vrai beau le très-laid, et en rapprochant par degrés les différences, pour rendre le goût plus fin et plus exquis.

Mais comme un des premiers instrumens qui servent à étendre nos connoissances, c'est le langage; que son exactitude, sa précision, sa pureté, contribuent beaucoup

* L'ordre, dans le physique comme dans le moral, est une disposition des choses relative à un certain but, et proportionnée à l'état, à la place et au rang qui conviennent à leur nature ou à leurs fonctions. Tout ordre quelconque suppose, dans le but de l'ouvrier et dans la disposition des parties de l'ouvrage, un centre d'unité, auquel tout le reste se rapporte. C'est sur ces idées que se forment celles des convenances et des disconvenances, qui renferment, à proprement parler, toute espèce de bien ou de mal; sur quoi il faut observer cependant, que quelquefois une disconvenance apparente est un effet de l'art, et rentre dans le plan général.

à la justesse, à la netteté, à la précision de nos idées et de nos jugemens; et d'un autre côté, comme c'est de la langue du pays où nous naissons, et auquel nous sommes d'abord attachés, que nous tirons ordinairement pour notre instruction et pour nos besoins les plus grandes ressources; je voudrois aussi qu'un des premiers objets sur lesquels tu prisses soin qu'on donnât des principes à ton fils, et qu'on formât son goût, fût sa propre langue. Je voudrois qu'il apprît de bonne heure à en sentir la force, la prosodie, les règles et les finesses. L'exercice journalier qu'il sera forcé d'en faire, lui rendra, sans contredit, l'application des principes plus facile, et cette étude plus agréable que celle des langues mortes, ou de quelque autre langue vivante, mais étrangère. Il ne sera donc pas condamné, presque en naissant, à un travail pénible et capable de le dégoûter de l'étude pour toute la vie. Dans toutes les sciences et pour tous les hommes, la marche raisonnée et progressive qu'indique la nature elle-même, est de passer de ce qui est le plus connu à ce qui l'est le moins. N'est-il pas étonnant que, pour l'enfance, et à l'égard de l'étude la plus familière, on suive une marche tout opposée; et que ce ne soit au-

jourd'hui, qu'après nous avoir fait parcourir le cercle ennuyeux de langues, toujours barbares pour des oreilles qui n'y sont point accoutumées, qu'on nous ramène à la nôtre (9)? Cependant les principes généraux sont les mêmes pour toutes, et l'application faite une fois sur notre propre langue, il ne coûteroit presque plus rien de la faire sur les autres : la raison étant plus formée, elle saisiroit mieux les exceptions et les règles particulières ; et ce qui fait le tourment des plus belles années de notre vie, deviendroit l'amusement d'un âge un peu plus avancé.

Sans chercher d'autres exemples, ma fille, tu en portes la preuve dans toi-même. Ton père n'ayant que toi à former, et te voyant déjà ornée, par les soins d'une mère aussi respectable que lui, des vertus de ton sexe et des connoissances qui lui sont propres, ne dédaigna pas de former ton goût, et de joindre en toi les agrémens à la solidité. Il te fit étudier ta langue: et, soutenue de la lecture de nos meilleurs Écrivains, de nos Auteurs les plus châtiés dans leur style comme dans leurs pensées, cette étude t'intéressa. A quatorze ans, il te fit étudier la langue que nous ont transmise ces anciens Maîtres du monde, qui par elle semblent encore perpétuer sur nous leur empire. Tu

me l'as dit cent fois, l'étudier et l'apprendre ne fut pour toi qu'un jeu; et par la manière dont on s'y étoit pris, pour exciter et pour aider ta curiosité, on se trouva ensuite forcé de modérer ton ardeur. Eh! ma fille, aussi tendre que ton père, et pouvant influer sur l'esprit de ton mari pour l'éducation de tes enfans, compterois-tu pour peu de chose, d'avoir épargné à ton fils des larmes, de lui avoir fait gagner des années, et de lui avoir sauvé pour toujours le dégoût des sciences et des études *?

Je n'irai pas plus loin à cet égard, ma chère Émilie, afin de ne pas entreprendre sur les droits d'un Gouverneur éclairé, tel que sera sans doute celui de ton fils; sur les droits de ton mari, s'il consent à se rendre lui-même un jour son instituteur et son guide; ou afin de ne pas anticiper inutile-

* » On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les » mots et les coudre en clause, encore autant à en pro- » portionner un grand corps étendu en quatre ou cinq » parties, autre cinq pour le moins à les savoir brefve- » ment mêler et entrelacer de quelque subtile façon. » Laissons à ceux qui en font profession expresse, nous » qui cherchons ici de former, non un Grammairien ou » Logicien, mais un Gentilhomme, laissons-les abu- » ser de leur loisir, nous avons affaire ailleurs : mais » que notre disciple soit bien pourvu de choses, les » paroles ne suivront que trop; il les traînera, si elles » ne veulent suivre «. *Essais de Montagne.*

ment sur mon propre ouvrage, s'il veut me permettre de le devenir. Mais te croirai-je dispensée de porter, la première, dans l'esprit de tes enfans, les notions les plus essentielles de la Morale et de la Religion ?

La Morale ! cette science si naturelle à l'homme, qu'elle naît presque avec lui, cette science des devoirs et des sentimens, tout autrement intéressante que celle du langage, cette science de la sagesse et du bonheur, qui nous apprend à faire accorder notre véritable bien avec celui des autres, et à ne jamais regarder comme vraiment utile, ce qui n'est pas honnête; cette science, qui nous offre d'ailleurs des premiers principes si lumineux, si simples et si féconds : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; faites-leur ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même ; aimez Dieu ; aimez vos semblables ; aimez davantage ce qui a le plus de droit à votre amour ;* cette science, en un mot, qui est, à proprement parler, l'étude de tous les hommes ; leur première, leur seconde, leur dernière étude, celle de toute la vie, celle qui doit régler toutes les autres, en déterminer le choix, en prescrire le but, en faire le mérite et en montrer la récompense. Chère Émilie ! croirois-tu inutile, ou regarderois-tu comme une chose indifférente et étran-

gère à tes soins, d'en donner les premiers élémens à ton fils, d'en jeter, dans son esprit et dans son cœur, les premières semences? Sont-elles donc bien au-delà de ses premiers sentimens et de ses premières idées? Ne s'annoncent-elles pas presque d'elles-mêmes, avec les premières étincelles de sa raison? Comme elle, ne sont-elles pas susceptibles chaque jour d'accroissement et de culture? Y aura-t-il un âge plus propre à les faire germer, que celui de la candeur et de l'innocence? et attendrons-nous, pour les répandre, que les passions les dissipent au loin ou les étouffent en naissant?

Mais, ma fille, pour qu'elles jettent en lui de profondes racines, et qu'elles portent des fruits dans leur tems, il faut qu'elles soient nourries et fécondées par la Religion. Sans elle, y a-t-il même une vraie Morale? et les premiers principes de celle-ci ne nous ramènent-ils pas à l'Auteur de notre être?

» Quoi! la Religion! est-ce bien à un en-» fant qu'on doit en parler, et ce premier » mot *Dieu*, est-il un mot qu'il puisse com-» prendre «? Tel sera le langage d'un Philosophe, depuis que la philosophie est si peu d'accord avec la raison. Mais ce ne sera pas celui d'Émilie, chrétienne et raisonnable. Oui, sans doute, Dieu est un objet qu'on peut

et qu'on doit proposer à un enfant, si l'enfant peut déjà distinguer l'effet de sa cause ; et si, par le mot *Dieu*, on entend une première cause, souverainement bonne, intelligente et sage, par qui tout se meut, tout vit et tout respire. Ton fils aura vu un tableau mouvant, une statue, un livre ; il aura appris, et tu l'en auras convaincu sans peine, que ces choses ne se sont pas faites d'elles-mêmes, et qu'elles n'existent ni ne se perpétuent sans cause : il verra ta pendule, il regardera tourner l'aiguille des secondes et celle des minutes ; il verra ta montre, il la verra indiquer régulièrement les heures ; tu l'ouvriras devant lui, et il en examinera les roues, le mouvement et les ressorts. Pour peu que tu ménages sa curiosité, il te demandera bientôt qui l'a faite, et il te sera facile de lui en indiquer l'auteur : il la verra s'arrêter ; il verra le tableau mouvant, ou toute autre machine se détraquer, se briser ; il saura enfin que nos ouvrages, si parfaits qu'ils soient, ont besoin d'être entretenus ou réparés par une main semblable à celle qui les a formés. Prends-le, dans cet instant, ma fille, et parle à ses yeux, à son esprit et à son cœur ; devance avec lui l'aurore, et promets-lui le plus beau de tous les spectacles ; plus tu le lui auras fait espérer long-tems,

plus il sera porté à l'admirer. Mène-le, dans une belle nuit d'été, sur un côteau riant, d'où la vue s'étende au loin et soit bornée par un horizon à souhait pour le plaisir des yeux; que le ciel soit parsemé d'étoiles qui brillent et étincellent de tous leurs feux; que l'astre qui préside à la nuit, paroissant dans tout son éclat, réfléchisse sur la surface des ondes son image tremblante et son globe argenté; qu'il répande, sur la nature qui sommeille, une douce et paisible lumière: qu'il achève tranquillement sa course, et s'inclinant vers toi, se perde dans la forêt prochaine; que tous les astres pâlissent et s'effacent par degrés; qu'un foible crépuscule devance l'aurore, et fasse voir les plaines, les fleuves, les bois et les hameaux teints d'une couleur grisâtre, où semblent se confondre le jour qui va paroître, et les ombres qui fuient; qu'enfin, toute la nature s'éclaire, que les couleurs se raniment, que le ciel rougisse, que l'horizon soit en feu, que le soleil brille et mette en mouvement toute la nature.

Ton fils n'aura admiré encore que les ouvrages des hommes; eh! que sont-ils, au prix de celui-là? Dès que tu le verras frappé d'un spectacle si nouveau pour lui (10), et tout surpris de ces merveilles, fais qu'il puisse

te

te dire, comme autrefois les Israélites, en considérant la manne descendue du Ciel : *Qu'est-ce que cela?* Et tu lui répondras : Mon fils, c'est l'ouvrage de celui qui t'a formé; son pouvoir, sa sagesse et sa bonté surpassent la bonté, la sagesse et le pouvoir des hommes, autant que ces objets que tu vois surpassent en grandeur, en utilité et en magnificence ma pendule et ton tableau mouvant : tes jouets se rompent, se cassent, et font place à d'autres : ce monde, toujours conservé, toujours renouvelé, subsistera aussi long-tems que l'ordonnera celui qui l'a fait exister. Cet Être est comme ton ame, qui pense, qui raisonne, et que tu ne vois pas; ton ame ne devient sensible que par ses œuvres, il ne s'apperçoit de même, et ne devient sensible que par ses ouvrages. Cet Être est ce que nous nommons *Dieu*, le plus grand de tous les êtres, et dont tu ne me vois prononcer le nom qu'avec le plus profond respect; celui qui est la cause de tout; celui, encore une fois, qui t'a formé toi-même. Oui, mon fils, je t'ai porté dans mon sein, mais je ne t'ai pas fait; je ne connois pas même toutes les parties intérieures de ton corps, ni ce qui entretient dans lui la chaleur et la vie. Dieu seul, ce grand Être, l'Auteur de tout ce que tu vois, t'a tout donné : ton exis-

tence, le premier de tous ses dons; ce soleil, pour qu'il t'éclaire; cette terre, pour qu'elle te porte et te nourrisse; ces eaux, pour qu'elles te désaltèrent; ces troupeaux, pour qu'ils te revêtent de leur toison; et, pour prix de sa bonté, il demande seulement que tu l'aimes. Ainsi, et sur un ton plus élevé, instruisoit ses fils la généreuse mère des Macchabées; ainsi a-t-elle fait des héros de ceux qui n'étoient encore que de tendres enfans. Dieu même l'aidoit sans doute à se faire entendre, comme l'Auteur de la nature et de la grâce te fera entendre de ton fils, en lui rendant tous les jours tes leçons plus sensibles, à mesure que tu prendras soin de les lui répéter.

Eh! ma fille on te permettroit sans doute de parler à ton fils de son père, s'il étoit loin de lui; de son Roi, qu'il n'auroit point vu; de sa Patrie, qu'il n'entreverra que foiblement, et de former en lui, de bonne heure, le cœur d'un fils, d'un citoyen, d'un Français: ne sera-ce que son Dieu et sa Religion que l'on exigera que tu lui laisses oublier (11)?

Sur la Religion cependant, permets, chère Émilie, que je suspende pour un tems les avis qui me restent à te donner. La nécessité où je suis d'éclairer ton mari, me four-

nira, à ce sujet, des réflexions que, sans doute, il te communiquera par la suite, et qui pourront entrer pour quelque chose dans ton plan d'éducation. Quoi qu'il en soit, je te promets, lorsqu'il en sera tems, et que tu paroîtras le desirer, de revenir avec toi sur un objet si intéressant.

Nous allons donc passer maintenant à ce qui concerne les mœurs, quoiqu'ici tout se tienne, comme je te l'ai déjà fait observer, et qu'on ne puisse bien éclairer l'esprit, sans faire prendre à l'ame la fermeté qu'elle doit avoir, sans plier le caractère et sans former le cœur. Réservons néanmoins, pour une autre Lettre, ce que j'ai encore à te dire à cet égard. Celle-ci est déjà assez longue : je suis au moment de la faire partir, et je ne veux pas te priver plus long-tems des consolations qu'elle peut t'offrir.

NOTES.

PAGE 121.

(1) *Ne sont-ce pas là les vœux de la Nature?* Pourquoi en effet, comme on l'a si bien observé, le lait préparé dans le sein de la mère dès l'instant où un enfant lui est né ; ce lait plus séreux et plus clair dans les premiers tems où l'enfant, si tendre encore, a besoin d'une nourriture légère, et où il reste en lui des humeurs à purger ; plus épais, et qui s'épaissit de jour en jour, a

mesure que l'enfant demande un aliment plus solide! Est-ce dans le sein de l'étrangère qu'on trouvera cette intelligence secrète, et ces sages proportions de la nature? Mais que feront donc d'un lait si précieux ces mères qui cessent presque de l'être, au moment où elles commençoient à le devenir? Qu'en fera la nature elle-même, si cruellement abusée? Ah! elle saura bien les punir d'avoir trompé ses fins; elle le fera refluer dans leur sang, dont il corrompra la masse; elle le répandra dans tous leurs membres; elle en fera la source de ces accidens si communs dans les villes, et si rares dans les lieux, où l'on ne se croit pas mère, seulement pour avoir enfanté.

IBID.

(2) *Se séparent de leur enfant, à l'instant même où leur tendresse lui est le plus nécessaire.* J'étois avec le Philosophe Phavorin, dit Aulugelle, lorsqu'on vint lui dire que la femme d'un de ses plus zélés disciples venoit de mettre au monde un fils. » Allons, dit le Sage, allons » visiter l'accouchée, et féliciter le père «. C'étoit un Sénateur d'une famille distinguée. Nous y allons tous avec lui, et nous entrons dans la maison, où l'on nous reçoit avec toute la politesse possible. Phavorin, après avoir embrassé le maître du logis, et lui avoir fait son compliment, prit un siége. S'étant ensuite informé comment s'étoit passé l'accouchement, et voyant que la Dame, accablée de fatigue, prenoit quelque repos, il profita de ce moment pour converser plus au long. » Sans » doute, dit-il, que votre épouse nourrira ce fils de son lait «? La mère, qui étoit présente, répondit qu'il falloit ménager sa fille, et faire venir des nourrices à l'enfant, de crainte qu'après les douleurs de l'enfantement, on n'altérât sa santé, en y ajoutant la charge de nourrir par elle-même. » Ah! Madame, interrompit le Philo- » sophe, laissez, je vous prie, à votre fille l'honneur » d'être tout-à-fait la mère de son fils; car c'est n'être » mère qu'à moitié, de mettre au monde et d'écarter « aussitôt son fruit loin de soi, de nourrir de sa propre

» substance dans ses entrailles un être qu'on ne voit » point, et quand on le voit, de refuser son lait à un » homme, à un être vivant, qui, par ses premiers cris, » implore le secours de sa mère «.

PAGE 126.

(3) *Et les lient en quelque sorte, bien plus qu'ils ne les habillent.* » On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaises situations, et se donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est là un de ces vains raisonnemens de notre fausse sagesse, et que jamais aucune expérience n'a confirmé. De cette multitude d'enfans, qui, chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse ni s'estropie; ils ne sauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux; et quand ils prennent une situation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer «. *M. Rousseau.*

» On ne peut pas éviter, en emmaillottant les enfans, de les gêner au point de leur faire ressentir de la douleur; les efforts qu'ils font pour se débarrasser sont plus capables de corrompre l'assemblage de leur corps, que les mauvaises situations où ils pourroient se mettre eux-mêmes, s'ils étoient en liberté. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse : cette espèce de cuirasse, ce vêtement incommode qu'on a imaginé pour soutenir la taille, et l'empêcher de se déformer, cause cependant plus d'incommodités et de difformités qu'il n'en prévient «. *M. de Buffon, Histoire naturelle*, tom. 4.

PAGE 129.

(4) *D'habitude que par la suite il puisse se repentir d'avoir contractée.* On peut voir le développement de toutes ces règles dans le Traité de Locke sur l'Éducation. On peut

voir aussi ce qu'il y dit en particulier sur la viande, mais principalement sur les viandes recherchées, les ragoûts, le vin, les liqueurs, par rapport aux enfans; ainsi que sur les drogues et les médecines qui ne sont pas d'une absolue nécessité. A l'égard du vin, M. de Buffon n'est pas tout-à-fait du même avis que lui. En permettant aux enfans, dit-il, de boire de tems en tems un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie du mauvais effet que causent les vers; car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération : elles contiennent fort peu de parties organiques et nutritives, et c'est principalement par son action sur les solides, que le vin donne des forces; il nourrit moins le corps qu'il ne le fortifie : au reste, la plupart des enfans aiment le vin, ou du moins s'accoutument fort aisément à en boire «. *Histoire Naturelle.*

PAGE 132.

(5) *On ne sauroit trop ménager dans un enfant les premières impressions.* » On flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir; s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie !

» Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur le champ; je le crus intimidé. Je me disois, ce sera une ame servile, dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois; le malheureux suffoquoit de colère; il avoit perdu la respiration; je le vis devenir violet. Un moment après, vinrent les cris aigus; tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste et de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent, tombé par hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce

coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser «. *M. Rousseau.*

Je puis me tromper; mais il me semble que ce seul exemple répond au système de M. R. sur l'éducation; et que si, comme il le dit ailleurs, » une erreur com» mune à tous les parens qui se piquent de lumières, » est de supposer leurs enfans raisonnables dès leur » naissance, et de leur parler comme à des hommes, » avant qu'ils sachent parler, « c'en est une aussi de ne pas vouloir employer de bonne heure le premier germe de raison qui est en eux, comme un instrument propre à les rendre un jour raisonnables.

Il est bien vrai que la raison, considérée dans un certain degré de force et de maturité, ne se forme qu'au bout de quelques années, et quand le corps a pris une sorte de consistance. Mais le corps lui-même ne se forme que lentement; et on ne se croit pas dispensé pour cela d'aider à son développement, avant l'âge où il se trouvera, pour ainsi dire, développé tout entier.

Prétendre ne conduire les enfans qu'*en substituant au joug de la discipline un joug bien plus inflexible encore, la dure loi de la nécessité,* c'est oublier qu'entourés d'être moraux, et l'étant eux-mêmes par leur nature, ils découvriront mille fois le jour, dans tout ce qui les environne, qu'il y a pour eux un autre empire que celui de la nécessité; et que si, du côté des choses, elle est en un sens une réalité, prise du côté des hommes, elle n'est au fond qu'une chimère.

Ces réflexions n'autorisent pas un autre excès, qui est de trop raisonner avec les enfans, parce que, comme l'observe plus sagement M. Rousseau, » lorsqu'on s'est « fait une loi de leur rendre compte des choses qu'ils » ne sont pas en état d'entendre, ils attribuent au ca» price la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est » au dessus de leur portée «; mais on peut du moins s'en tenir à ce principe que nous avons posé, de ne leur laisser prendre, autant qu'il se peut, que des idées justes, de les leur donner, dès que l'occasion s'en pré-

sente, si elles sont de nature à leur être vraiment utiles; et de ne leur faire rien éprouver, dès les premiers tems de la vie, qui ne soit raisonnable.

PAGE 133.

(6) *Quoique sans affectation et sans contrainte.* » On oblige un enfant à rentrer en lui-même, on lui ôte toute envie de s'ouvrir, dès qu'on pèse scrupuleusement toutes les syllabes, et que d'un ton magistral on lui demande les raisons de ce qu'il a avancé. Il faut s'y prendre avec beaucoup moins d'art, ou plutôt avec un art bien plus délicat «. *M. Formey.*

PAGE 135.

(7) *Que la liaison, que la comparaison, soit claire, nette et précise.* De même que tout se réduit par rapport au jugement, à consulter fidèlement nos idées, et à ne rien nier ni ne rien affirmer qui ne soit conforme à ce qu'elles nous présentent; on peut dire qu'à l'égard du raisonnement, il ne s'agit que de considérer avec attention, premièrement les principes d'où l'on part, et secondement la liaison immédiate qui se trouve entre les différentes idées qui nous conduisent à la conclusion; afin de ne rien enfermer dans la conséquence, qui ne se trouve exactement dans les idées dont elle émane, et de ne pas donner plus d'autorité, plus de force, ni plus d'étendue au résultat que nous tirons de la combinaison de nos idées, que n'en ont les idées elles-mêmes, et la liaison qui est entre elles. Avec cette attention, on peut se mettre à couvert de l'illusion des faux raisonnemens, et parvenir très-sûrement à la vérité, sans connaître en aucune manière les figures et les règles d'Aristote. Voyez *la Clef des Sciences*, première partie, chapitre 3; et *Locke, Essai sur l'Entendement humain*, liv. 4, ch. 17, §. 4 *et suivans*.

PAGE 136.

(8) *Joindre l'agrément et les images aux leçons qu'on veut lui donner.* Cette règle de rendre l'instruction agréable à un enfant, doit être sans exception. Il faut même que, dès le premier moment où l'on aura jugé convenable de lui apprendre à lire, on lui en ait fait un amusement et un plaisir. On y aura réussi, premièrement, si l'on ne s'y est pas pris trop tôt. (Voyez M. Fleury, *Traité des Études*, page 172) : secondement, si l'on a excité à cet égard son émulation, et qu'on lui ait fait sentir pour le moment même tout l'avantage qu'il peut en retirer. Rien n'est plus naturel et mieux pensé que ce que dit à ce sujet M. Rousseau. » On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'Imprimerie. Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié ! Un moyen bien plus sûr que tous ceux-là, et qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez-là vos bureaux et vos dés ; toute méthode lui sera bonne. L'intérêt présent ; voilà le grand mobile, le seul qui mène sûrement et loin un enfant «.

PAGE 139.

(9) *Le cercle ennuyeux de langues toujours barbares pour des oreilles qui n'y sont point accoutumées, etc.* » J'ai fait voir, dit M. l'Abbé Fleury, dans son *Traité des Études*, chap. 22, que cette méthode a commencé du tems que le Latin étoit vulgaire, et que la Grammaire Grecque, qui est la première que nous connoissons, a été faite aussi par des Grecs. Ainsi, pour imiter ces Anciens, que nous estimons avec tant de raison, il faudroit étudier la Grammaire en notre langue, avant que de l'étudier en une autre «.

PAGE 144.

(10) *Frappé d'un spectacle si nouveau pour lui.* Un Auteur moderne, souvent cité dans ces notes, prétend que ce spectacle ne fera aucune impression sur un enfant. J'en conviens, dès qu'on n'observera pas les gradations : mais qu'on les ménage, comme on doit le faire; que l'esprit de l'enfant soit préparé comme il doit l'être; et pour peu qu'il soit capable de sentiment et de réflexion, je ne craindrai pas de garantir l'effet qu'un tel spectacle doit produire.

PAGE 146.

(11) *Ne sera-ce que son Dieu et sa religion que l'on exigera que tu lui laisses oublier?* Non seulement il importe que l'on apprenne la religion aux enfans, mais je suis convaincu qu'il faut de bonne heure la leur faire apprendre par principes, quoique d'une manière historique; leur en faire connoître par degrés les preuves et les fondemens; et prévenir par-là, pour un âge plus avancé, les dangers de la séduction, ou les suites presque également funestes d'une foi languissante et peu éclairée. On peut se servir pour cet objet, du petit *Catéchisme des fondemens de la Foi*, par M. l'Abbé Aimé, ou d'un excellent Ouvrage de M. Beauzée, de l'Académie Française, qui a pour titre, *Exposition abrégée des Preuves historiques de la Religion Chrétienne*, et dont on ne sauroit trop desirer la réimpression. On a aussi pour les jeunes gens un *Catéchisme de l'âge mûr*. On a le *Poëme de la Religion* de M. Racine, qui unit les charmes de la Poésie à la force du raisonnement. On a enfin, à la portée de tous, le *Discours sur l'Histoire Universelle* de M. Bossuet. Et puissent ces Lettres que nous publions, offrir à la Jeunesse de l'un et de l'autre sexe, des secours qui lui soient plus propres encore, et qui suppléent à ce que ne peut lui donner l'éducation du Collége ou du Couvent, quelque respectable, et souvent même quelque nécessaire qu'elle soit d'ailleurs!

LETTRE IV.

*De la Comtesse au Marquis de Valmont *.*

VOUS m'avez fait trouver dans vos dernières Lettres, ô le meilleur des pères, toute la consolation que j'en attendois! c'est surtout en me ramenant aux desseins de Dieu sur moi dans les peines qu'il m'envoie, que vous m'avez rendu la force dont j'avois besoin pour les supporter. Ah ! qu'on est malheureux quand on souffre, et qu'on n'est pas éclairé et soutenu par la Religion ! Partout elle est grande, elle est belle, et digne de nos hommages ; mais c'est dans les afflictions qu'elle parle le plus fortement à notre cœur, et qu'on en sent le mieux tout le prix. Tandis que l'infortuné qui ne la connoît pas, cherche loin d'elle de vains soulagemens, qui ne font qu'augmenter sa sensibilité et qu'aigrir ses douleurs ; tandis que le faux sage, forcé de dépouiller en secret cette

* L'Editeur usant presque par-tout de la permission qu'il s'est réservée dans l'Avertissement, a cru devoir donner un peu plus de force au style que Madame de Valmont emploie dans cette Lettre, qui, de sa part, est une effusion de cœur, bien plus qu'une Lettre de raisonnement.

fermeté dont il se pare, s'abat et se décourage : l'ame simple et fidèle, instruite sur les mérites et les avantages qui accompagnent les souffrances, se relève, et en tire son salut et sa gloire : elle y puise d'importantes leçons ; et, encouragée par les plus puissans motifs, elle s'y exerce aux plus grandes vertus. Aussi les souffrances sont-elles le triomphe de la Religion.

Depuis que vous m'avez tenu le même langage qu'elle, je me sens plus tranquille. Dans ces momens encore où la nature frémit, où l'amour méprisé se désole et s'irrite, où ma raison s'égare et retombe éperdue, j'ai recours au remède le plus sûr tout à la fois et le plus prompt. Je me jette aux pieds du Très-Haut ; j'épanche devant lui mon cœur ; je lui dis : » Vous êtes juste, Sei-
» gneur ; vous permettez l'égarement pas-
» sager d'un époux que j'idolâtrois peut-
» être, et sur lequel j'avois trop compté ; ce
» n'étoit pas assez pour moi de l'aimer,
» hélas ! je l'adorois, et vous m'en punis-
» sez. Achevez de rectifier, d'épurer un
» penchant, qui, dans son excès, tendoit
» à m'éloigner de vous ; mais après cette
» épreuve, rendez-moi, rendez-vous à vous-
» même le cœur de mon mari « ! A peine ai-je prié, déjà le calme renaît en moi, et

mon ame reprend au même instant une force nouvelle.

Mon père ! pourquoi faut-il qu'il y ait des hommes assez aveugles sur leurs propres intérêts, assez ennemis des nôtres pour se priver et pour vouloir nous priver avec eux de toute ressource? Valmont lui-même, en m'affligeant par son inconstance, m'afflige encore plus par les doutes qu'il s'obstine à porter en moi et dans tous ceux qui l'environnent. » A quoi bon, nous dit-il, vous » épuiser en des vœux stériles, et fatiguer » le Ciel par vos cris ? Vils atômes ; le Sei- » gneur s'abaissera-t-il jusqu'à daigner vous » entendre ? ou si, du haut de sa majesté, » il prête l'oreille à vos prières, interrom- » pra-t-il pour vous le cours des évènemens, » et changera-t-il en votre faveur les loix » qu'il a dictées ? S'il y a une Providence » (car maintenant c'est toujours ainsi que » parle Valmont), c'est seulement une » Providence universelle, qui se contente » de présider au tout, qui agit par des loix » générales, et qui n'admet d'exception pour » personne «.

Que ce langage est différent du vôtre ! quelles désolantes maximes ! et que je serois à plaindre, si je pouvois les adopter un seul moment ! Hélas ! une pareille Providence,

que seroit-elle à mes yeux que la plus dure fatalité? Mais heureusement je ne me sens point née pour une telle philosophie, et ma foi me met à l'abri de ces tristes et dangereux systèmes. Eh quoi donc, est-ce là même le cri de la nature, et ce que nous dicte la raison? Atôme, tant qu'il leur plaira, je puis dire à Dieu : » Vous êtes mon » père ; vous avez gravé en moi votre » image; vous m'avez liée à vous par les » rapports les plus vrais; vous m'avez donné » un entendement pour vous connoître, un » cœur pour vous aimer, et qui ne peut » être heureux qu'en vous aimant : comment vous serois-je indifférente! et est-il » quelque distance qui ne puisse être rap» prochée par l'amour « ?

Qu'on suppose l'univers aussi immense qu'on le voudra, l'homme aussi petit qu'il sera possible de l'imaginer; qu'on le place, cet homme, dans quelque coin du monde que ce puisse être; que, malgré l'harmonie de tous les corps célestes et l'ordre constant de leur marche rapide, on envisage autour de lui la nature stupide et muette; qu'on le considère lui seul connoissant, admirant son Créateur, se confiant dans sa bonté, rendant hommage à ses perfections, s'unissant à lui par l'amour, appercevant Dieu

dans tout ce qu'il voit, jugeant de sa grandeur et de son infinité par tout ce qui échappe à sa foible vue, faisant servir à sa gloire ce qu'il connoît et ce qu'il ignore, le louant également des biens qu'il en reçoit, et des maux qu'il éprouve : sera-t-il dans tout cet univers matériel et sensible, un objet plus digne de l'attention du souverain Être, et des soins de sa Providence?

Dieu est grand, sans doute; mais dérogera-t-il à sa grandeur, en s'occupant des êtres qu'il a formés? sera-t-il moins l'Être suprême, en veillant sur moi, qu'il ne l'étoit en me créant? Eh, depuis quand une bonté constante et sage avilit-elle la majesté? Ce Dieu si grand peut-il ne pas m'entendre? et s'il m'entend, peut-il être insensible à mes gémissemens? Que dis-je? n'est-ce pas lui qui les forme en moi *? D'où me vient se sentiment si prompt, qui, au moindre

* » Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices et de nos » prières, mais nous avons besoin de lui en faire, dit » M. de Voltaire; son culte n'est pas établi pour lui, » mais pour nous «. Ajoutons cependant, que, s'il est nécessaire que nous priions Dieu, pour réclamer son secours, aider notre foiblesse, et soulager nos misères, il est juste aussi que nous le priions, pour avouer sa grandeur, reconnoître ses bienfaits, et lui faire hommage de notre dépendance. Ainsi, sans avoir besoin de nous, il est dans l'ordre en effet, que Dieu exige notre culte, pour nous-mêmes, et pour sa propre gloire.

péril, me fait lever les yeux vers le Ciel, et invoquer un Être tout puissant qui préside à mes jours? d'où vient-il, si ce n'est de l'Auteur même de la Nature? Ce cri, qui s'élève en nous, presque en dépit de nous-mêmes, l'incrédulité ne peut l'étouffer entièrement; et combien n'est-il pas de momens dans la vie, où elle y revient malgré elle? Si Dieu n'agit que par des loix absolues et universelles, si tout tient à un destin inévitable et à un enchaînement de causes devenu nécessaire; pourquoi ce concert admirable de tous les hommes, qui, sans aucun pacte entre eux, et par un instinct purement naturel, dans tous les tems, dans tous les lieux, s'accordent à solliciter les secours d'en haut? Ah! mon père, la prière n'est-elle pas un hommage que l'Univers entier rend à la vigilance et aux soins particuliers de la Providence?

Il ne faut en effet qu'un peu d'attention sur nous-mêmes, pour reconnoître combien elle veille sur chacun de nous. Aussi le premier châtiment de ceux qui la combattent, est, au milieu de leurs peines, d'oublier qu'elle existe. Que ceux-là donc qui s'imaginent n'en avoir rien reçu, se croyent en droit de n'en rien attendre: pour moi je lui dois trop, pour refuser un seul instant

de me reposer sur elle. Eh, quel est l'homme dont la vie ne soit un tissu de faits qui déposent en sa faveur? Dans la société, dans nos familles, en nous-mêmes (1), par-tout on la retrouve; et, dans le monde moral comme dans le monde physique, les loix générales n'expliqueront jamais assez bien, ni cet ordre constant que mille causes tendent à détruire, ni la conservation des êtres particuliers.

La Providence, disent-ils, se borne à présider au tout: mais ce tout, quel qu'il soit, n'en fais-je pas partie? Et que deviendroit l'ensemble, s'il falloit négliger les parties qui le composent? Des loix générales peuvent-elles suffire aux besoins, aux vœux, aux passions, et à toute la conduite si peu uniforme, si peu constante, d'un être moral, d'un être intelligent et libre tel que moi? En coûteroit-il trop à celui dont l'œil mesure tous les espaces, dont la main puissante imprime le mouvement à tous les êtres, et le reproduit à chaque instant, de veiller sur moi, comme sur le monde entier? Et craint-on que ce soin bienfaisant n'excède ses forces, et ne partage son attention?

» Mais ce seroit soumettre ses loix à des » exceptions, à des variations perpétuelles «.

Grands Philosophes ! votre sagesse va donc circonscrire celle de l'Être suprême, et régler son pouvoir ! ses loix assujetties aux vôtres, ne pourront donc renfermer à son gré les exceptions conformes à nos besoins ainsi qu'à sa bonté, et les faire rentrer dans la règle ! cette volonté unique qui a fait l'Univers, et qui le conserve, n'a donc pu embrasser les cas particuliers, et nous ménager des ressources dans nos misères ? O hommes ! mesurerez-vous toujours les opérations et les vues de l'Être infini, sur votre impuissance, et sur la foiblesse de vos lumières ? Vous faites de la Divinité un Dieu sourd, aveugle, indolent ; vous en faites ou un être insensible, ou un être impuissant comme vous ; et vous prétendez encore honorer sa grandeur !

Mon père, disons-le avec vérité, ils éloignent d'eux le plus qu'ils peuvent un Dieu, dont la seule idée les importune ; et ils ne le dispensent si volontiers de ses soins, que pour qu'il daigne à son tour les dispenser de leur obéissance. Mais en attendant qu'ils éclaircissent leurs doutes et qu'ils abjurent leurs erreurs, ils ôtent à la vertu son appui le plus solide, au vice son frein le plus puissant, au malheureux sa ressource et sa consolation la plus réelle ; ils ébranlent la foi des

peuples, qui repose sur le sentiment universel et les saintes notions de la Providence; ils énervent toute la force des conventions, et ils renversent les fondemens de la société toute entière.

Ah! que l'Evangile, dans sa noble simplicité, m'instruit bien mieux que tout leur savoir! Qu'en sortant d'avec eux, j'ouvre ce divin livre avec joie! Qu'un seul mot de la souveraine sagesse en dit bien plus à ma raison, et à mon cœur, que les vains discours de ces Sages du monde! Et qu'il m'est doux d'apprendre d'elle, » qu'elle di-
» rige tous les évènemens; qu'elle fait sortir
» du mal même, le bien de ceux qui lui
» sont chers; qu'elle m'accompagne dans
» les tribulations; qu'elle ne souffrira point
» que je sois tentée au-dessus de mes forces;
» et qu'un seul cheveu ne peut tomber de
» ma tête, sans qu'elle le permette «! Ainsi éclairée de ses précieuses lumières, je la bénis de tous les biens que je tiens d'elle; je l'adore dans toutes les épreuves qu'elle me fait subir; et je suis assurée que, tant que je lui serai soumise, elle fera tourner à mon avantage ce qui y paroissoit le plus contraire.

C'est là ce qui soutient mon espoir. Je ne cesse d'ailleurs, en priant pour moi-même, de prier pour Valmont; et comme je sais au

nom de qui je prie, et sur quelles promesses je me fonde, je suis bien éloignée de désespérer de son retour. Cependant rien ne me l'annonce encore. A mon égard il est toujours plus froid; vis-à-vis de Senneville, il est contraint et réservé : mais ses inquiétudes, ses empressemens le décèlent; et sa passion perce à travers le voile dont il la couvre. Où en est-il sur ce point? Espère-t-il la vaincre? A-t-il résolu d'y céder? C'est, malgré l'intérêt que j'y prends, ce que je ne puis démêler.

Ma bonne amie devient pour moi aussi difficile à deviner; elle est elle-même de jour en jour plus rêveuse, plus retenue, et moins gaie qu'auparavant. Ce qui me rassure, c'est qu'elle l'est beaucoup moins encore avec tout autre qu'avec moi; Valmont sur-tout l'embarrasse, et semble la chagriner. Auroit-elle découvert son amour?... S'appercevroit-elle avec effroi qu'elle y devient sensible?... ou ne s'en feroit-elle une peine que par rapport à moi? Elle m'aime assez, elle a le cœur assez bon, pour que je m'arrête à cette dernière pensée. L'aimable enfant! si ma conjecture est vraie, combien elle doit souffrir! Ses complaisances, ses caresses augmentent à mesure que le Comte me témoigne plus d'indifférence. On diroit qu'elle veut me

rendre, à force de soins et d'amitié, ce que mon mari m'ôte de sa tendresse, et me fait perdre de joie et de douceurs par son inconstance. Elle se fait violence maintenant, pour me cacher sa peine; je me la fais également, pour lui dérober la mienne; et je crains bien que nous ne souffrions doublement du chagrin que chacune de nous deux cause à l'autre, sans le vouloir.

Le Comte est forcé de suivre le Roi à S..... G..., et de se séparer de nous pour un peu de tems. Je ne sais quel effet cette absence produira sur lui, et j'en attends les suites avec impatience. Puisque vous avez déjà daigné vous prêter à celle que je vous ai fait paroître comme épouse et comme mère, achevez votre ouvrage; continuez à flatter ainsi ma tendresse et ma douleur : parlez-moi encore de mes enfans, de ces gages précieux que j'ose attendre du plus fidèle amour. Puisse celui que je porte dans mon sein, recueillir le fruit de vos sages leçons! Après m'avoir appris à former son corps et son esprit, apprenez-moi sur-tout à former son cœur. Mon père! il vous devra bien plus qu'à moi, puisque s'il me doit la vie, il vous sera redevable du bonheur de bien vivre.

NOTES.

Page 161.

(1) *Dans la société, dans nos familles, en nous-mêmes, par-tout on la retrouve.* » Si nous pouvions méconnoître la Providence dans le spectacle de ce vaste Univers, nous la retrouverions en nous. Sans chercher des raisons qui nous fuient, ouvrons l'oreille à la voix intérieure qui cherche à nous instruire. Nous sommes l'abrégé de l'Univers, et en même tems nous sommes l'image du Créateur. Si nous ne pouvons contempler ce grand original, contentons-nous de le contempler dans son image : nous ne pouvons jamais mieux le trouver que dans les portraits où il a voulu se peindre lui-même. Si je me replie sur moi-même, je sens en moi un principe qui pense, qui juge, qui veut : je trouve de plus, que je suis un corps organisé, capable d'une infinité de mouvemens variés dont les uns ne dépendent point du tout de moi ; les autres en dépendent en partie ; et les autres me sont entièrement soumis. Ceux qui ne dépendent point de moi, sont, par exemple, la circulation du sang et celle des humeurs, d'où procèdent la nutrition et la formation des esprits animaux : ce mouvement ne peut être interrompu par un acte de ma volonté ; et je ne puis subsister, si quelque cause étrangère en interrompt le cours. J'en trouve d'autres chez moi, aussi indépendans de ma volonté, que la circulation du sang ; mais que je puis suspendre pour un moment, sans bouleverser toute la machine : tel est, entre autres, celui de la respiration, que je puis arrêter quand il me plaît, mais non pas pour long-tems, par un simple acte de ma volonté, sans le secours de quelques moyens antérieurs.

» Enfin, il y a en moi certains fluides errans dans tous les divers canaux dont mon corps est rempli, mais dont je puis déterminer le cours, par un acte de ma

volonté. Sans cet acte, ces fluides, que j'appellerai les esprits animaux, coulent, par leur activité naturelle, indifféremment dans tous les vides et dans tous les canaux qu'ils rencontrent ouverts, sans affecter un lieu particulier, plutôt qu'un autre, semblables à des serviteurs qui se promènent négligemment, en attendant l'ordre de leurs maîtres; mais, selon mes desirs, ils se transportent dans les canaux particuliers, à proportion du besoin plus ou moins grand, dont je suis le juge. Je vois dans ce que je viens de trouver chez moi, une image naïve de tout cet Univers. Nous y distinguons des mouvemens réglés et invariables, d'où dépendent tous les autres, et qui sont à l'Univers comme la circulation du sang dans le corps humain : mouvemens que Dieu n'arrête jamais, non plus que l'homme n'arrête celui de son sang; avec cette différence, que c'est en nous un effet de notre impuissance; et en Dieu celui de son immutabilité. Nous comparerons donc les mouvemens généraux de nos corps, qui ne dépendent point de nous, aux loix générales et immuables que Dieu a établies dans la matière. Mais comme nous trouvons en nous de certains mouvemens, quoiqu'indépendans de nous, dont nous pouvons pourtant suspendre le cours pour quelques momens, comme celui de la respiration; aussi conçois-je dans cet Univers des mouvemens très-réglés, qui procèdent des mouvemens généraux, que Dieu peut suspendre quelque tems, sans porter préjudice à ce bel ordre dont toutefois il changeroit l'économie, si cette suspension duroit trop long-tems. Tel est celui du soleil et de la lune, que Dieu arrêta, pour donner le tems à Josué de remporter une entière victoire sur les ennemis de son peuple. Enfin, je trouve dans la nature, aussi bien que chez moi, une quantité immense de fluides de plusieurs espèces, répandus dans tous les pores et les interstices des corps, ayant du mouvement en eux-mêmes, mais un mouvement qui n'est pas entièrement déterminé de tel ou tel côté par les loix générales, qui sont en partie comme vagues et indéterminées : ce sont

ces fluides qui sont à la nature ce que sont les esprits animaux au corps humain ; esprits nécessaires à tous les mouvemens principaux et indépendans de nous, mais soumis outre cela à exécuter nos ordres.

» Par ces principes que je viens de poser, il est maintenant aisé de comprendre comment Dieu a pu établir des loix fixes et inviolables du mouvement, et gouverner pourtant le monde par sa Providence. Quoi ! j'aurai le pouvoir de remuer un bras, ou de ne pas le remuer, de me transporter dans un certain lieu, ou de ne pas le faire, d'aider un ami ou de ne le pas aider ; et Dieu, qui a disposé toutes choses avec une sagesse et une puissance infinies, et de qui je tiens ce pouvoir, se sera lui-même privé d'agir par des volontés particulières ? Je puis aider mes enfans, les punir, les corriger, leur procurer du plaisir, ou les priver de certaines choses selon ma prudence ; je puis, par ma prévoyance, prévenir les maux et les accidens qui peuvent leur arriver, en ôtant de dessous leurs pas ce qui pourroit occasionner leur chûte. Ce que je puis faire pour mes enfans, je le puis aussi pour mes amis. Je sais qu'un ami se dispose à faire une action qui peut lui procurer de fâcheuses affaires ; je cours sur les lieux, je le préviens et je l'empêche, par mes sollicitations, d'exécuter ce qu'il avoit dessein de faire. Pendant ma promenade, je vois devant moi un aveugle qui va tomber dans un fossé, croyant suivre le chemin ; je précipite mes pas ; je prends cet aveugle par le bras, et je l'arrête sur le penchant de sa chûte : n'est-ce pas là une providence en moi ? Par combien d'autres réflexions pourrois-je le prouver ?

Or, ce que je sens en moi, irai je le refuser à la Divinité ? Notre providence n'est qu'une image imparfaite de la sienne. Il est le père de tous les hommes, ainsi que leur créateur ; il punit, il châtie, il prévoit les maux ; il les fait quelquefois sentir à ses enfans. Il se dispose au châtiment ; mais notre repentir calme sa colère, et éteint entre ses mains la foudre qu'il étoit prêt à lancer. Sa providence ne s'est pas bornée à établir des

loix

loix de mouvement, selon lesquelles tout se meut, tout se combine, tout se varie, tout se perpétue. Ce ne seroit là qu'une providence générale. S'il n'avoit créé que de la matière, ces loix générales auroient suffi pour entretenir l'Univers éternellement dans le même ordre, tant sa profonde sagesse l'a rendu harmonieux; mais, outre la matière, il a créé des êtres intelligens et libres, auxquels il a donné un certain degré de pouvoir sur les corps: ce sont ces êtres libres qui engagent la Divinité à une providence particulière; c'est celle-ci qui fait une des parties les plus intéressantes de la religion: examinons si les principes que nous avons posés en détruisent l'idée.

» Si je conçois l'Univers comme une machine, dont les ressorts sont engagés si dépendamment les uns des autres, qu'on ne peut retarder les uns sans retarder les autres, et sans bouleverser tout l'Univers: alors je ne concevrai d'autre providence que celle de l'ordre établi dans la création du Monde, que j'appelle providence générale. Mais j'ai bien une autre idée de la nature. Les hommes, dans leurs ouvrages même les plus liés, ne laissent pas de les faire tels, qu'ils peuvent, sans renverser l'ordre de la machine, y changer bien des choses. Un horloger, par exemple, a beau engager les roues d'une montre, il est pourtant le maître d'avancer ou de reculer l'aiguille comme il lui plaît; il peut faire sonner un réveil plus tôt ou plus tard, sans altérer les ressorts et sans déranger les roues: ainsi, vous voyez qu'il est le maître de son ouvrage, particulièrement sur ce qui regarde sa destination. Un réveil est fait pour indiquer les heures, et pour réveiller les gens dans un certain tems; c'est justement ce dont est maître celui qui a fait la montre. Voilà précisément l'idée de la providence générale et particulière. Ces ressorts, ces roues, ces balanciers; tout cela en mouvement fait la providence générale, qui ne change jamais, et qui est inébranlable: ces dispositions du réveil et du cadran, dont les déterminations sont à la disposition de l'ouvrier,

sans altérer ni ressorts ni rouages, sont l'emblême de la providence particulière. Je me représente cet Univers comme un grand fluide, à qui Dieu a imprimé le mouvement qui s'y conserve toujours. Ce fluide entraîne les planètes par un courant très-réglé et par un mouvement si uniforme, que les Astronomes peuvent aisément prédire les conjonctions et les oppositions : voilà la providence générale. Mais dans chaque planète, les parties de ces premiers élémens n'ont point de mouvement réglé, elles ont, à la vérité, un mouvement perpétuel, mais indéterminé, se portant où les passages sont les plus libres : semblables à ces rivières qui suivent constamment leur lit, mais dont une partie des eaux se répand à droite et à gauche, au travers des pores de la terre, suivant le plus ou le moins de facilité du terroir qu'elles pénètrent. C'est cette matière de premier élément, que Dieu détermine par des volontés particulières, suivant les vues de sa sagesse et de sa bonté ; ainsi sans rien changer dans les loix primitives établies par la Divinité, il peut régler tous les évènemens sublunaires occasionnellement, selon les démarches des êtres libres qu'il a mis sur la terre ou dans les autres planètes, s'il y en a d'habitées...... Mais comment Dieu, dit l'adversaire de la Providence, peut-il embrasser la connoissance et le soin de tant de choses à la fois ? Parler ainsi, c'est oublier la grandeur, l'infinité de Dieu. Y a-t-il quelque répugnance à admettre dans un Être infini une connoissance sans bornes et une action universelle ? Nous-mêmes, dont l'entendement est renfermé dans de si étroites bornes, ne sommes-nous pas témoins tous les jours de l'artifice merveilleux qui rassemble une foule d'objets sur notre rétine, et qui en transmet les idées à l'ame ? N'éprouvons-nous pas plusieurs sensations à la fois ? Ne mettons-nous pas en dépôt dans notre mémoire une quantité innombrable d'idées et de mots qui se trouvent, au besoin, dans un ordre et avec une netteté merveilleuse ? Et comme il y a diverses nuances de gradations entre les hommes, et

qu'un idiot de Paysan a beaucoup moins d'idées qu'un Philosophe du premier ordre, ne peut-on pas concevoir en Dieu toutes les idées possibles au plus haut degré de distinction « ? *Encyclopédie*, ancienne édition, au mot *Providence*.

LETTRE XII.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

Je te félicite, chère Émilie, des ressources que tu puises dans ta foi, et de la sagesse des réflexions par lesquelles tu sais te prémunir contre les vains sophismes de l'irréligion. A ton tour félicite-moi, ma fille; j'ai trouvé un ami. J'ai fait plus, j'ai trouvé un instituteur pour tes enfans. Je ne te dictois pour eux des préceptes qu'en tremblant, et je me défiois encore plus de ceux qu'il me restoit à te donner. Je craignois toujours que la pratique, seule épreuve véritablement sûre d'une éducation raisonnable, ne vînt à contrarier, dans les choses même les plus légères, mes réflexions et mes principes; et, quoi qu'en puisse dire l'esprit philosophique, j'eusse mieux aimé, je crois, n'être en ce genre que l'écho des opinions vulgaires, que d'être un homme à paradoxes. Le risque m'eût paru moins grand; et, sans des motifs bien essentiels, de deux routes dangereuses, s'il falloit choisir, je choisirois du moins celle qui seroit la plus frayée, et dont je connoîtrois le mieux l'issue. Qu'on

admire tant qu'on voudra ces génies fiers et transcendans, qui, s'élevant bien au-dessus de la raison commune, prennent pour règle de la vérité le contre-pied de tout ce qu'elle enseigne aux autres hommes, plus timide et plus foible, je te l'avoue, ma fille, je me croirois plus en sûreté d'être moins sage avec tout le monde, que de l'être seul par opposition à tous les autres.

Je n'aurai point ici de semblable péril à courir : je ne vais te répéter que les leçons de l'expérience. Eh, que celui dont je les tiens me les a rendues douces et persuasives ! Écoute mon histoire ; puisse-t-elle, ma chère Émilie, t'intéresser comme moi !

Toujours ami de la nature, j'avois choisi un jour serein pour aller seul, en méditant sur ses charmes, m'enfoncer dans la forêt prochaine. Je suivis, pour y arriver, les rives fleuries d'un ruisseau, qui m'y conduisoit en serpentant. Déjà le gazouillement de ses eaux, la verdure et la fraîcheur qui régnoient sur ses bords, avoient comme enchanté mon esprit et mes sens ; mais, à l'entrée de la forêt, j'éprouvai une émotion plus vive encore, et un sentiment plus profond. Le silence et l'obscurité des bois, des sapins dont la tige rougeâtre s'élançoit vers le ciel ; des chênes antiques, qui de leur

tête altière sembloient toucher les nues; des troncs d'arbres que la hache avoit respectés, mais qui, dépouillés de leurs branches, avoient cédé à l'effort des tems, et menaçoient la terre de leur chute; des routes tortueuses, à travers des buissons épais que d'autres arbres plus élevés couvroient de leur ombre, tous ces objets réunis m'imprimèrent un saisissement secret, une je ne sais quelle horreur, qui avoit cependant pour moi quelque chose d'admirable et de divin. Il me sembloit, au milieu de ce silence et dans cette forêt sombre, que la majesté du Très-Haut, que le Dieu de la nature parloit d'une voix plus touchante, et plus forte à mon cœur. Je m'assis, pour me recueillir tout entier, et me livrer sans réserve à un sentiment si délicieux. J'en jouissois, lorsque tout à coup le bruit des feuilles dans les buissons voisins suspendit malgré moi le cours de mes réflexions, et me força de tourner la tête. J'apperçus un homme à peu près de mon âge, mais qui n'avoit rien perdu des graces de la jeunesse et de la vigueur de l'âge mûr. Sans être grand, il avoit un port noble; son maintien étoit assuré; la sérénité brilloit sur son front; la majesté et la bienfaisance étoient peintes dans ses regards; des cheveux blancs ornoient sa tête. Il tenoit

un livre à demi-fermé entre les mains : c'étoient les aventures de Télémaque; et il sourioit agréablement aux douces idées que les conseils de la sagesse et les images de la vertu avoient fait naître en lui. Il suivoit une route étroite, et s'avançoit vers moi. Je me levai pour aller à sa rencontre : il m'apperçut à son tour, et sa surprise parut égale à la mienne. Un penchant réciproque nous portoit l'un vers l'autre : l'abord fut également facile des deux parts ; et à peinè eut-il parlé, que je le reconnus pour le Comte de Veymur, qui avoit fait sous moi plusieurs campagnes avec toute l'intelligence et la bravoure d'un Officier digne des plus grandes récompenses. Il vivoit retiré avec toute sa famille dans un petit bien, où, n'ayant pour société que son frère,, sa sœur, sa femme, et ses enfans, il ignoroit ma disgrâce et mon exil, comme j'ignorois sa retraite. Nous eûmes bientôt renouvelé notre ancienne connoissance : il me fit promettre que dès le lendemain j'irois le voir dans ce qu'il appeloit son hermitage. Sa présence avoit fait revivre en moi le desir de la société et le besoin d'un ami, le premier de tous les besoins pour un cœur sensible. Le croirois-tu, ma fille? ici, pour la première fois, le tems me parut long jus-

qu'au moment de mon départ. Je l'avançai le plus qu'il me fut possible, et j'arrivai enfin.

Mais, quel enchantement pour moi, lorsque je me trouvai au sein d'une famille, où tout respiroit l'honnêteté, la candeur, l'innocence et la paix ! là, je vis réunis des mœurs simples et des manières prévenantes, la politesse et la franchise, la décence et les agrémens, le travail et les doux plaisirs, la sagesse et la liberté. Madame de Veymur me reçut avec cet air ouvert et engageant, qui tient un juste milieu entre la politesse froide et réservée dont on use envers de nouvelles connoissances, et cet accueil trop aisé, qui ne sied bien qu'avec d'anciens amis. Elle n'étoit plus dans cet âge où l'on plaît par la figure et par les attraits, mais elle sera long-tems encore dans celui où l'on intéresse par les grâces et les sentimens. Une physionomie heureuse, qui porte l'empreinte de la vertu ; un caractère de douceur répandu sur tous ses traits ; quelque chose de vif et d'animé qui le fait ressortir davantage, ce ton de noblesse et de grandeur, qui, dans sa simplicité même, annonce l'élévation de l'ame, plus encore que celle du rang ou de la naissance: des qualités solides, ornées de ces agrémens dont le charme est bien plus vrai

que celui de la beauté, et subsiste quand elle s'efface; des connoissances, sans un air d'érudition; de l'expression sans jargon, sans emphase, telle qu'est l'expression de la nature; de l'esprit, sans paroître le savoir, et moins encore d'esprit que de raison; voilà, ma fille, ce que je remarquai dans Madame de Veymur. Son caractère étoit d'ailleurs parfaitement assorti à celui de son mari; il tempéroit ce que le caractère de celui-ci auroit eu de trop ardent peut-être sans cet heureux mélange. L'un avoit en sa faveur l'ascendant du sexe, de l'âge et de l'expérience; l'autre avoit pour elle cette force secrète mais victorieuse, de la douceur et de la persuasion. On voyoit bien qui étoit le chef, mais on ne pouvoit pas dire qui des deux étoit le maître. Rien ne ressentoit la domination et l'empire. L'union des volontés bannissoit la contrainte, et la raison toute seule tenoit lieu de l'autorité.

Voici, dit le Comte en me la présentant, celle qui fait le charme de ma vie : puissent ses entretiens et les miens, soulager les ennuis de la vôtre, ou en augmenter les douceurs ! J'ai épousé ma femme par inclination, mais le respect et l'estime ayant précédé l'amour, ils ont survécu l'un et l'autre à l'ardeur de ses premiers feux, et ont mis à

la place un tendre attachement que rien n'est capable d'altérer. Voici mes filles, me dit-il encore; car le Ciel, qui m'avoit accordé un fils, me l'a enlevé presque aussi-tôt : vous verrez dans peu le reste de ma famille. Ses filles m'enchantèrent presque autant que leur mère. La décence et la simplicité de leur parure; la modestie de leur maintien; l'ingénuité qui régnoit dans leurs discours, et qui y assaisonnoit la raison : leur accord, leur union entre elles; leur activité, leur empressement à voler au moindre signe, à prévenir les volontés de ceux qui paroissoient en quelque sorte n'avoir d'autre volonté que la leur; leur application constante à des soins ou à des travaux faits pour leur âge et pour leur sexe, et qui annonçoient déjà, pour l'avenir, des mères de famille dignes de remplacer la leur, si malheureusement elles venoient à la perdre : quelques talens agréables, destinés à remplir le vide des occupations sérieuses par un délassement honnête, et propres à faire l'amusement de ceux qui les environnoient, en attendant qu'ils devinssent celui d'un mari, à qui seul elles vouloient un jour penser à plaire : tous ces objets excitoient mon admiration et ma surprise.

Les domestiques eux-mêmes, en petit

nombre, mais paroissant n'avoir en commun qu'une seule volonté, qui étoit celle de leurs maîtres ; leurs enfans plutôt que leurs serviteurs ; s'aimant, se secourant entre eux comme des frères ; prouvant d'ailleurs, par l'ancienneté de leurs services, la sagesse et la bonté de ceux auxquels ils obéissoient * ; dans toute la maison, un fonds d'économie et un air d'abondance ; une police sage et bien entendue, qui ne se contentoit pas de corriger les abus, mais qui avoit pour objet de les prévenir ; un esprit d'ordre, bien plus agréable et plus satisfaisant que celui du luxe et de la profusion ; du goût à la place des modes et de l'ostentation ** ; non, je ne voyois

* En effet, il est difficile d'avoir bonne opinion d'une maison où l'on change si souvent de domestiques ; et ce changement est une bien forte preuve contre ceux qui s'en font une habitude. En général, avec de l'autorité, des lumières et de la patience, on rend les hommes à peu près ce que l'on doit désirer qu'ils soient ; et de dignes maîtres se forment presque toujours de dignes serviteurs.

** » Le goût aime à créer, à donner seul la valeur aux » choses. Autant la loi de la mode est inconstante et » ruineuse, autant la sienne est économe et durable. » Ce que le bon goût approuve une fois, est toujours » bien ; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est » jamais ridicule ; et dans sa modeste simplicité, il tire » de la convenance des choses des règles inaltérables » et sûres, qui restent quand les modes ne sont plus «. *M. Rousseau.*

rien qui ne me donnât la plus haute idée du maître dont toutes ces choses étoient l'ouvrage. C'est un homme sage, me disois-je, qui préside ici; il n'a pas besoin de sortir de chez lui pour trouver le bonheur, qu'il eût cherché en vain dans un monde étranger.

Son frère, sa sœur, qui demeurent avec lui, survinrent à l'instant; et, dans tous les yeux, sur tous les visages, je lisois un air de contentement, et des sentimens de respect et de tendresse, qui servoient à m'en inspirer à moi-même, et qui, seuls, eussent bien suffi, ce me semble, pour faire l'éloge de la vertu du Comte, comme ils en font déjà la récompense. Heureux tems, où le monde étoit encore dans son enfance, tels étoient les modèles que vous présentiez à la terre, et qu'elle a trop promptement oubliés; tels étoient ces dignes et vertueux Patriarches, qu'on ne peut comparer à nos mœurs sans regret, sans indignation et sans douleur.

Après le dîner, où régna la confiance, accompagnée d'une joie pure et tranquille, je parcourus tout le château, et un objet, entre tous les autres, fixa mon attention. Dans la chambre du Comte, dans le sallon, dans un lieu retiré, où souvent il médite en paix le doux plaisir et les moyens de bien

faire, je retrouvai un même portrait, toujours également frappant, toujours retraçant le plus noble, le plus beau de tous les caractères. C'étoit un portrait de femme. Il n'étoit point celui de Madame de Veymur, il ressembloit plutôt au Comte lui-même. Je l'avois déjà remarqué dans sa tabatière, dans une bague qu'il portoit à son doigt. Cette affectation m'avoit surpris; je ne pus m'en taire plus long-tems, et je lui laissai appercevoir le sentiment de curiosité dont j'étois rempli. C'est ma mère, me dit-il en soupirant; j'ai su peindre autrefois, et le plus précieux usage que j'aye pu faire de ce talent, a été de tirer sous toutes les formes, et dans toutes les grandeurs, la personne à qui je dois le plus, et dont la mémoire me sera toujours la plus chère. Chaque portrait n'est point la copie de l'autre; je n'ai peint que d'après mon cœur : il n'est pas étonnant que chacun d'eux se ressemble si bien.

Ce début m'intéressa vivement. Vous lui avez donc des obligations bien particulières? — Les plus grandes que l'on puisse avoir. Elle m'a élevé : sur le modèle qu'elle m'a tracé, j'ai choisi mon épouse et j'ai élevé mes enfans : je lui dois le courage qui m'a soutenu; elle a formé mon caractère, elle a réglé mon cœur : par combien de titres

n'a-t-elle pas été ma mère? et puis-je trop lui conserver les sentimens du plus tendre de tous les fils.....? En achevant ces mots, quelques larmes roulèrent dans ses yeux et rougirent ses paupières. Je l'embrassai, sans avoir la force d'en dire davantage, et ce ne fut que quelques instans après, que, rempli du desir de m'instruire en faveur de tes propres enfans, je le pressai de me faire un plus long détail de ce qu'il devoit à une si bonne mère, des soins qu'elle avoit pris de son enfance et de sa jeunesse, et des fruits qu'il en avoit retirés. Pour l'y engager plus fortement, je lui avouai l'usage que j'en voulois faire. Ce que vous exigez, me dit-il, sera presque l'histoire de toute ma vie; et je ne puis vous satisfaire pleinement, sans qu'il en coûte à mon respect pour la mémoire d'un père que je dois honorer, et à ma tendresse pour un frère, qui me console aujourd'hui autant qu'il a pu m'affliger autrefois. Je sens, d'un autre côté, combien ce que j'ai à vous dire est essentiel au but que vous vous proposez : souffrez donc que, pour accorder mon inclination et mon devoir, je n'insiste que sur ce qui vous est absolument utile à savoir.

Ici, ma fille, commencent son histoire et celle de sa première éducation. Je crois, par

l'intérêt que j'y ai pris, et par l'attention que j'y ai donnée, pouvoir te la rendre presque littéralement : au moins puis-je me promettre de ne pas en altérer la substance.

Mon père, me dit M. de Veymur, invité par sa propre famille à faire un choix, se décida, par convenance et par goût, pour Mademoiselle de Cintré. A la noblesse de son origine, elle joignoit toutes les qualités de l'esprit et du cœur : il ne lui manquoit qu'un peu plus de fortune; mais mon père en avoit assez pour tous deux. Au bout d'un an de mariage, elle accoucha de deux enfans, ma sœur et moi, les seuls qu'elle ait eus. Elle pensa que la nature les lui ayant donnés en même tems, lui avoit aussi donné assez de forces pour les nourrir. C'est d'ailleurs, disoit-elle à son mari, le lien le plus fort que je puisse former entre eux, et je suis bien sûre qu'ils ne seront jamais indifférens l'un à l'autre, quand ils auront été nourris du même lait, et qu'ils auront appris à s'aimer sur le sein de leur mère. A ces premiers soins nous devons en effet, et la santé presque inaltérable dont nous jouissons, et le tendre attachement qui nous rend inséparables.

Persuadée que la dépravation de l'homme, dans ses premières années, est bien plus une pente secrète et une trop grande faci-

lité pour le mal, qu'elle n'est déjà le mal même; que le sang, que le tempérament tout seuls ne font point nos mœurs, et ne décident point de nos vertus; qu'il n'y a pas de caractère si lent ou si vif, si sensible ou si froid, qui ne soit susceptible de bien ou de mal, selon l'usage qu'on sait en faire, et le pli qu'on sait lui donner; qu'il n'y a point en nous de vice dont on ne puisse dire pourquoi et comment il y est entré; et qu'enfin les moindres choses influent sur les plus grandes; elle se fit une loi de ne rien mettre sous nos yeux et de ne rien offrir à nos premiers regards, qui pût nous faire prendre une impression dangereuse. Nos jouets étoient simples; nos vêtemens propres, mais sans être recherchés; nos moindres meubles et nos ustensiles, tout ordinaires: si quelquefois, et toujours en sa présence, nous nous trouvions mêlés avec d'autres enfans, elle vouloit que, sans distinction, sans choix, ils fissent usage des nôtres, et que nous fissions usage des leurs. Habitude heureuse, qui ne répugne point à l'enfance, et qu'elle ne commence à perdre, que lorsqu'on est assez vain ou assez mal-adroit pour lui faire envisager, avant le tems, des prérogatives et des différences! Par-là elle prétendoit déjà, en nous élevant au sein de l'égalité, empêcher de

naître les germes funestes de l'orgueil, de l'envie, de l'esprit d'intérêt et de propriété; de l'amour vil et borné de ce moi, qui se concentre au fond de notre cœur, ramène tout à soi, veut dominer sur tout, et voudroit tout envahir. Elle mettoit à la place les premiers sentimens de l'humanité, et une bienveillance universelle.

De tous les soins qui nous concernoient, elle ne laissoit aux autres que ceux qu'elle ne pouvoit prendre elle-même. Quelques domestiques, ceux seulement dont elle ne pouvoit se passer, sembloient nous aider plutôt que nous servir (1); ils nous donnoient le nécessaire comme en nous obligeant et par bonté, et avoient ordre de se refuser à nos caprices (2). Nous en avions peu, parce qu'on ne s'étoit pas mis en peine de les satisfaire; qu'on n'avoit pas laissé prendre à nos prières l'air d'un commandement; que nos cris eussent été perdus (3), s'ils ne nous eussent été arrachés par la douleur; et que nos pleurs ne paroissoient attendrir, qu'autant qu'on nous voyoit souffrir (4). Ainsi se formoit en nous une disposition prochaine à la fermeté et à l'égalité d'ame, par le retranchement de tous désirs superflus, ou par l'habitude de les vaincre.

Ce petit nombre de domestiques qui nous

environnoient, pleins de vénération pour leur maîtresse, prenoient sans effort le ton de la sagesse et de la raison qu'elle nous inspiroit; et il n'y en avoit aucun parmi eux, dont elle ne voulût être sûre comme d'elle-même : d'ailleurs sa délicatesse extrême sur l'éducation de ses enfans leur imposoit : et comme mon père prenoit aussi toutes les impressions que son épouse lui donnoit, ils n'avoient besoin, pour bien faire, que de se conformer à la conduite de leurs maîtres. Sans cesse ma mère les observoit; sans cesse elle s'observoit elle-même. Elle n'ignoroit pas combien l'œil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent; combien, naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions, pour agir d'après le modèle qu'on lui présente; avec quel soin il étudie leurs affections et leur langage, pour se passionner d'après eux, pour aimer et pour haïr à leur exemple : mais sur-tout elle savoit avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts; avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur foible, pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect et de confiance envers ceux qui le lui laissent appercevoir. Aussi, d'après ces lumières, elle portoit jusqu'au scrupule l'attention qu'elle prenoit à surmonter devant

nous ses moindres foiblesses, afin de ne rien perdre sur notre esprit de tout le crédit qu'elle vouloit y conserver. Naturellement vive, elle se contraignoit jusqu'à ne laisser paroître aucun signe d'altération sur son visage, et d'impatience dans ses discours. Elle avoit pour principe, de ne jamais reprendre dans le moment où elle se sentoit trop affectée de ce que nous avions fait de mal; et elle aimoit mieux mettre quelque intervalle entre la faute et la réprimande, que de s'exposer, par trop d'empressement, à nous donner lieu de croire qu'elle ne nous reprenoit que par passion ou par humeur *. Nous étions en effet si convaincus que la raison seule s'exprimoit par sa bouche, et que notre véritable intérêt étoit le seul mo-

* Il n'est passion qui nuise plus au raisonnement que » la colère. Fouetter les enfans et les châtier étant en » colère, ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le » châtiment tient lieu de médecine aux enfans; et souf- » fririons-nous un Médecin qui fût animé et courroucé » contre son patient? Les châtimens qui se font avec » poids et discrétion, se reçoivent bien mieux et avec » plus de fruit de celui qui les souffre: il ne pense pas » avoir été justement condamné par un homme agité » d'ire et de furie.... Nous ne devrions jamais mettre » la main sur ceux qui doivent nous obéir, tandis que » la colère nous dure. Pendant que le pouls nous bat, » et que nous sentons l'émotion, remettons la partie, » car c'est la passion qui commande alors, ce n'est pas » nous «. *Montagne.*

tif qui la faisoit parler, que, bien loin de nous aigrir de ses reproches, nous lui en savions gré, et nous étions les premiers à rougir devant elle de ce qui nous les avoit attirés. Souvent elle nous faisoit faire le reproche par d'autres que par elle, afin de nous accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle nous vînt (5); elle avoit soin alors de nous faire regarder comme un service important, l'avis qu'on vouloit bien nous donner. Mais autant elle s'intéressoit à ce qu'on nous reprît avec bonté, et à ce que l'on mortifiât nos fantaisies, autant s'opposoit-elle en secret à ce qu'on nous contrariât dans ce qui étoit raisonnable (6), pour ne pas nous donner l'exemple contagieux des fantaisies des autres, et ne pas altérer le caractère de douceur et de bonté qu'elle vouloit former en nous.

Avant de rien commander, elle observoit attentivement si elle ne pouvoit pas nous le suggérer; elle se conduisoit de manière que nous paroissions nous y porter comme de nous-mêmes : elle faisoit si bien, que ce qui lui plaisoit, nous plaisoit aussi; que ce qu'elle vouloit, nous le voulions comme elle, et que nous faisions sa volonté, en croyant ne faire que la nôtre. Si cependant la chose devoit être pénible, si elle avoit

besoin d'être commandée, elle commençoit par essayer nos forces, pour ne pas compromettre son autorité. Aussi ne fit-elle jamais un commandement inutile; et lorsqu'enfin elle venoit à donner un ordre, ou à faire une défense, elle ne les révoquoit sous aucun prétexte, tant que les circonstances étoient les mêmes, pour ne pas se montrer foible, ou ne pas paroître déraisonnable *.

Mais ce que j'admire le plus, c'est qu'elle avoit établi son empire, et tout le système de notre éducation, sur notre respect et notre confiance envers elle, sur notre amour et la crainte extrême que nous avions de lui déplaire, sur une certaine honte du mal et une sorte de respect pour nous-mêmes.

Le respect pour elle, ma mère nous l'avoit inspiré par sa fermeté, par ses vertus, et par le ton qu'elle portoit dans toute sa conduite. La confiance, elle nous l'avoit donnée par la persuasion où elle nous mettoit, qu'elle ne faisoit rien et n'exigeoit rien

* C'est cet heureux mélange de fermeté et de ménagement, de force et de douceur, qui est la base essentielle de tout bon gouvernement, de quelque nature qu'il puisse être. La fermeté sans douceur est dureté; elle aigrit; elle révolte, et porte à secouer un joug qu'elle rend intolérable. La douceur sans fermeté est foiblesse; elle rend l'autorité méprisable, et lui ôte tout le crédit qu'elle devroit avoir.

de nous, qui ne fût pour notre bonheur : par-là même, elle nous avoit amenés au point de lui confier nos secrets, de lui exposer nos désirs, de lui révéler nos fautes, et de nous faire convenir intérieurement que nous remportions toujours quelque avantage de notre sincérité. L'amour, elle nous l'avoit imprimé par celui qu'elle nous témoignoit. Notre crainte de lui déplaire venoit de la même source. Eh ! qu'elle savoit bien en tirer parti ! Un air froid de sa part, une apparence de mécontentement, nous glaçoient ou nous faisoient trembler : s'ils eussent été soutenus, il n'y a rien que nous n'eussions fait pour les vaincre.

La honte du mal, elle l'avoit fait naître de l'idée du mal même. Sans nous faire de longs discours moraux, elle avoit éveillé dans notre ame un sentiment exquis, et une très-grande délicatesse sur tout ce qui s'offroit à nous sous cette idée, qu'elle nous montroit sans cesse environnée de confusion et d'horreur. Elle nous apprenoit à haïr le péché plus que la mort, elle nous avoit tout dit, quand elle avoit dit, *cela est mal.* D'ailleurs sa maxime n'étoit pas de tolérer un petit mal, ni à plus forte raison, de le permettre, pour en empêcher un plus grand ; sachant trop bien que l'un conduit aisément

à l'autre, et que celui qu'on nous permet est ordinairement un foible préservatif contre celui qu'on nous défend. Mais elle nous éclairoit avec bonté sur la nature de ce mal plus léger, qui ne nous eût point effrayés; elle nous en faisoit sentir les conséquences; elle nous donnoit des principes fixes et invariables, qui, en nous détournant des moindres fautes, en prévenoient par la suite de plus considérables, et les prévenoient plus sûrement.

Le respect pour nous-mêmes, elle nous y avoit portés par la haute idée qu'elle nous avoit fait prendre de notre nature, de notre ame, de notre raison, de ce que Dieu avoit fait en nous et pour nous. *Être né raisonnable*, disoit-elle quelquefois, *et agir ainsi!* Souvent elle nous comparoît à nous-mêmes: » Je suis contente, mon fils, me disoit-elle » un jour; voilà le point où vous étiez il y a » tel temps, voilà celui où vous êtes arrivé; » vous avez crû de tant de degrés en mérite » et en sagesse: je compte que vous serez, » dans un an, encore une fois plus grand » que vous n'êtes «.

Mais sur-tout elle animoit, elle vivifioit toutes ses instructions, par l'esprit de cette religion sainte qu'elle se plaisoit à nous faire connoître; elle rendoit pratiques toutes les

leçons qu'elle nous en donnoit ; elle nous accoutumoit à tirer de ses dogmes les plus grandes leçons pour les mœurs ; elle nous environnoit sans cesse de la majesté de l'Être suprême, et nous faisoit voir Dieu par-tout, plus soigneusement que les nourrices, et la plupart des mères ne font voir par-tout à leurs enfans des spectres et des lutins. En nous inculquant les vérités du Christianisme, elle ne souffroit pas, entre les principes et la conduite, la plus légère contradiction. Elle nous répétoit souvent ces importantes vérités : que, sans la religion, la probité n'est qu'un fantôme ; qu'elle est seulement en proportion avec notre intérêt, et n'attend que l'occasion pour se dédire : que d'un autre côté aussi, avec une religion mal entendue, on a moins de lumières que de préjugés, et qu'il reste alors moins de motifs pour s'éloigner du vice, que d'illusions et de prétextes pour s'en rapprocher.

Dans ces sentimens de respect, de confiance et d'amour, dans la crainte de déplaire, dans les sentimens honnêtes et l'esprit de religion, ma mère trouvoit toujours au besoin les ressources les plus promptes tout à la fois et les plus sages. C'est de là qu'elle faisoit naître les motifs essentiels qui servoient à nous déterminer ; c'est-là qu'elle

puisoit

puisoit les châtimens et les récompenses; c'est de là enfin que se formoit à ses yeux toute la science et tout l'art du gouvernement *. Elle ne négligeoit pas cependant de joindre, à l'idée du devoir, tout ce qui pouvoit le rendre agréable et nous passionner pour lui; mais jamais elle n'empruntoit, pour y réussir, les ressorts dangereux de la vanité, de l'envie, de la gourmandise, d'une crainte basse et servile, de toutes ces passions funestes, dont on ne corrige l'une qu'en nourrissant l'autre, et qui ne préviennent un petit défaut que pour nous donner un grand vice **.

Elle étoit d'ailleurs très-indulgente sur ce qui ne provenoit que de l'âge, et n'eût puni dans nous que l'entêtement et la mauvaise volonté. Si absolument il falloit punir, elle alloit à la source du mal; elle l'arrêtoit dans son commencement, pour en empêcher les

* » L'institution doit se conduire par une sévère » douceur, non comme il se fait.... Ôtez-moi la violence » et la force : il n'est rien, à mon avis, qui abâtardisse » et étourdisse si fort une nature bien née. Si vous » avez envie que l'enfant craigne la honte et le châti» ment, ne l'y endurcissez pas «. *Essais de Montagne.*

** » Ne sait-on pas que toutes les passions sont » sœurs; qu'une seule suffit pour en exciter mille; et » que les combattre l'une par l'autre, n'est qu'un » moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes « ? *M. Rousseau, Lettre sur les Spectacles.*

progrès ; elle punissoit d'abord, pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur. Si un air de mécontentement de sa part, si de la nôtre, le sentiment ne suffisoit pas, elle nous traitoit alors comme des malades dans l'accès de la fièvre et du délire ; elle nous éloignoit de sa table ; elle nous envoyoit coucher ; elle venoit ensuite nous veiller elle-même, et nous réduisoit à l'ennui de ne pouvoir rien faire, et au déplaisir d'être traités comme quelqu'un qui a perdu la santé ou qui a laissé aliéner sa raison.

Une fois sur-tout elle me punit pour un mensonge ; mais d'une autre manière, proportionnée à la faute que j'avois commise. Je ne sais comment elle avoit pu m'échapper, puisque je n'avois point d'intérêt à mentir, et que l'aveu de mes fautes m'en assuroit le pardon : elle m'échappa cependant, quelle qu'en fût la cause. C'étoit, aux yeux de ma mère, manquer par l'endroit le plus sensible. Ce vice tient à tout, disoit-elle ; si mon fils l'avoit contracté une fois, avec lui il auroit bientôt tous les vices ; et la même bassesse d'ame qui le porteroit à celui-là, le rendroit aisément capable de tous les autres *.

* C'est ce qu'exprime bien vivement ce proverbe Anglois : *Shew me a liar, and i'll shew you a thief.* Montrez-moi un menteur, je vous montrerai un voleur.

Elle voulut donc que tout se réunît, pour m'en faire honte et pour m'en punir. Elle me montra une défiance qu'elle n'avoit jamais eue; tout le monde, à son exemple, sembloit se défier de moi; on révoquoit en doute mes sentimens les plus naturels; on eût dit que mes expressions les plus fortes ne signifioient plus rien, et que je n'avois plus de langage commun avec personne. Tandis qu'un mot dans la bouche d'un autre avoit, à mes yeux, tout le poids de la vérité et toute la force du serment, des assurances réitérées de ma part ne paroissoient encore aux autres qu'un mensonge. Ah! que je me trouvai avili dans ce moment! Je me faisois horreur à moi-même; et quoique cet état ait bien peu duré, je ne sais si j'aurois eu la force de le supporter plus long-tems. Ce châtiment, pris dans la nature même de la chose, me corrigea pour toujours; et ma mère ne cessa depuis de nous inculquer, avec un soin toujours nouveau, avec un zèle toujours plus ardent, soit pour nos sentimens, soit pour nos discours et pour nos actions, l'amour de la vérité.

Nous avions passé nos premières années loin de la contagion des vices, loin des erreurs que ma mère craignoit également; nous voyions peu d'étrangers, et, par son

exemple, elle apprenoit à ceux que nous étions forcés de voir, à respecter notre enfance *. Enfin l'âge étoit venu pour moi, où elle avoit besoin d'un appui, sur lequel elle pût se reposer à mon égard de ce qu'elle ne pouvoit pas faire par ses propres soins. Elle devoit toujours être la Gouvernante de sa fille ; mais il me falloit un Gouverneur, et mon père ne pouvoit pas m'en servir. Elle ne s'étoit pas formé la chimère d'une éducation, selon laquelle je dusse vivre presque seul, pour apprendre à vivre un jour en société ; et elle ne vouloit pas s'exposer à tomber sans cesse en contradiction avec elle-même. Il falloit donc quelqu'un qui pût me produire dans le monde, me familiariser avec lui sans danger, m'aider à le connoître sans m'exposer au risque d'en être séduit, veiller sur moi, et me guider dans les exercices convenables à mon sexe, à mon âge, aux différens devoirs que j'aurois à remplir. Il lui falloit un homme à qui elle pût confier le dépôt le plus cher, celui de son fils, le dépôt le plus sacré, celui de

* C'est une des plus belles maximes de l'éducation et de la sagesse, que celle que Juvénal a exprimée par ce vers si connu :

Maxima debetur puero reverentia.

Juv. Sat. 14.

son autorité, un homme qui méritât toute son estime, et qui eût toutes les qualités qu'elle désiroit trouver un jour dans son élève. Précepteur, Gouverneur, peu lui importoit le nom, pourvu qu'il eût les talens et les vertus propres à la fonction qu'il devoit exercer; qu'il fût pour moi un guide, un ami, le supplément d'un père, si toutefois un père peut se suppléer.

Elle n'ignoroit pas qu'un tel homme ne se paye point; mais elle savoit aussi qu'il y a des hommes, qui, avec beaucoup de mérite et de sentiment, n'ont point de fortune, et n'en sont quelquefois que plus propres à conduire d'autres hommes; qu'en partageant avec l'un d'eux la fortune de son mari, elle faisoit celle de son fils; qu'il s'agissoit moins de se dépouiller pour enrichir un tel maître, que de mettre en commun avec lui les agrémens d'une société honnête, et de l'honorer assez pour qu'il fût digne lui-même d'honorer son élève. Elle avoit toujours été indignée de cette bassesse de sentimens, qui fait qu'un Gouverneur vend ses soins, et que des parens les achètent; elle n'étoit pas étonnée que l'on marchandât si honteusement ce que l'un veut bien mettre à prix, et ce que l'autre croit payer par un salaire.

Mais comment trouver cette ame noble

et désintéressée, la seule qui lui convînt ? Il ne falloit qu'en avoir une soi-même ; les belles ames se connoissent et s'attirent aisément. Ma mère rencontra dans M. d'Orval, un ami tel qu'elle le désiroit. Je ne changeai point de façon de penser et d'agir entre ses mains ; les principes de l'un et de l'autre étoient les mêmes ; leur concert entre eux étoit parfait ; leur autorité n'en faisoit qu'une *. Je ne m'apperçus que j'avois un maître de plus, qu'aux nouvelles douceurs que sa société me procuroit, et aux connoissances plus étendues dont il me donnoit le goût en même tems qu'il me les faisoit acquérir.....

Ici, mon Émilie, je ne te répéterai pas tout ce qu'a fait ce second père pour former l'esprit de son disciple. Sa méthode étoit, à peu de chose près, celle que je t'ai exposée dans ma dernière Lettre ; et s'il y a quelque différence, elle est si légère, qu'elle ne vaut pas la peine d'être exprimée. Je me bornerai donc la première fois que je t'écrirai, à continuer le récit de M. de Veymur, sur

* Il n'y avoit qu'une femme, telle que Madame de Veymur, dont la présence pût convenir aux soins de M. d'Orval ; car pour l'ordinaire, » l'autorité d'un » Gouverneur, qui doit être souveraine sur l'enfant, » s'interrompt et s'empêche, comme le dit Montagne, » par la présence des parens «.

ce que fit ce nouveau Mentor pour former entièrement son caractère et ses mœurs.

Aujourd'hui je ne t'en dirai pas davantage, pour ne pas te faire attendre de mes nouvelles plus long-tems. Adieu, ma chère Émilie; puisse la tendresse du père te consoler un peu de ce que le fils semble te dérober de la sienne avec tant d'injustice !

NOTES.

Page 185.

(1) *Quelques domestiques..... sembloient nous aider plutôt que nous servir.* » J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa foiblesse, sa dépendance..... Induits, dès leur naissance, par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils désirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé; et souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts, et de déplaisirs : or, je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde et mortifiante éducation, en lui donnant, par la première, une plus juste opinion des choses «. C'est ainsi que M. Rousseau fait parler une mère tendre, et jalouse du bonheur de ses enfans.

Ibid.

(2) *Et avoient ordre de se refuser à nos caprices.* » Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant

misérable ? C'est de l'accoutumer à tout obtenir : car ses désirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera, malgré vous, d'en venir à un refus ; et ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il désire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller ; il voudra tout ce qu'il verra. A moins d'être Dieu, comment le contenterez-vous ?.... J'ai vu des enfans élevés de cette manière, ... qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire ; leurs désirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, et ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs ; toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foiblesse et la domination réunies n'engendrent que folie et misère. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, et l'autre fait fouetter la mer : ils auront bien à fouetter et à battre avant de vivre contens «. *M. Rousseau.*

On raconte à ce sujet un trait plus propre à corriger bien des mères, que toutes les leçons qu'on pourroit leur faire.

» Une femme d'esprit avoit un fils, et craignoit si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tyran, et entroit en fureur à la moindre résistance qu'on osoit faire à ses volontés les plus bizarres. Le mari de cette Dame, ses parens, ses amis, lui représentoient qu'elle perdoit ce fils chéri ; tout étoit inutile. Un jour qu'elle étoit dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleuroit dans la cour : il s'égratignoit le visage de rage, parce qu'un domestique lui refusoit une chose qu'il vouloit. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet

enfant ce qu'il demande; obéissez-lui tout à l'heure. Par ma foi, Madame, répondit le valet, il pourroit bien crier jusqu'à demain, qu'il ne l'auroit pas. A ces mots, la Dame devint furieuse et prête à tomber en convulsion. Elle court; et passant dans une salle où étoit son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre et de mettre dehors l'impudent qui lui résiste. Le mari, qui étoit aussi foible pour sa femme qu'elle l'étoit pour son fils, la suit, en levant les épaules; et la compagnie se mit à la fenêtre, pour voir de quoi il étoit question. Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à Madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande? En vérité, Monsieur, dit le valet, Madame n'a qu'à le lui donner elle-même. Il y a un quart-d'heure qu'il a vu la lune dans un seau d'eau, et il veut que je la lui donne. A ces paroles, le mari et toute la compagnie ne purent retenir de grands éclats de rire. La Dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi; et ensuite elle fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea, et parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade et volontaire. Combien de mères auroient besoin d'une pareille aventure «! *Dictionnaire historique d'Éducation*.

IBID.

(3) *Nos cris eussent été perdus.* » Les premiers pleurs des enfans sont des prières; si on n'y prend garde, ils deviennent bientôt des ordres: ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire et de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire apercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature; et l'on voit déjà pourquoi, dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrète que dicte le geste ou le cri.

» Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien

dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint et crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement et à petitspas ; dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre : plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi, quand un enfant désire quelque chose qu'il voit, et qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet, que d'apporter l'objet à l'enfant «. *M. Rousseau.*

IBID.

(4) *Nos pleurs ne paroissoient attendrir qu'autant qu'on nous voyoit souffrir.* » Si un enfant ne pleure que quand il souffre, c'est un très-grand avantage : car alors, dit M. Rousseau, on sait à point nommé quand il a besoin de secours, et l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Il importe même qu'on le prévienne, et qu'on ne se laisse pas avertir de ses besoins par ses cris. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille sans le flatter pour l'appaiser ; vos caresses ne guériront pas sa colique : cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté ; et s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître ; tout est perdu..... Les longs pleurs d'un enfant, qui n'est ni lié ni malade, et qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude et d'obstination : ils ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui pour n'en savoir endurer l'importunité, la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage. Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les en-

fans ; ils sont obstinés dans leurs tentatives ; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent et n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, et qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force. Au reste, quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer, est de les distraire par quelque objet agréable et frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art, et, bien ménagé, il est très-utile ; mais il est de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or, voilà sur quoi toutes les nourrices sont mal-adroites.

» Il ne faut quelquefois aux enfans, pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent..... Le pis est, que l'obstination qu'ils contractent tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui les rend criards à trois ans, les rend mutins à douze, querelleurs à vingt, impérieux à trente, et insupportable toute leur vie «.

Je cite volontiers, et fort au long, tous ces passages, parce que je suis convaincu que c'est des pleurs des enfans bien ou mal compris, bien ou mal dirigés par la tendresse des mères, ou, si l'on veut, du juste discernement qu'elles savent faire des vrais besoins de l'enfant et de ses fantaisies, que naissent presque tout l'art, et toute la difficulté de la première éducation.

PAGE 188.

(5) *Afin de nous accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle nous vint.* Pour former l'homme, le service le plus essentiel qu'on puisse lui rendre, est de le disposer à la connoissance de la vérité, en lui en faisant sentir tout le prix, et en la lui faisant aimer. L'opposition que nous avons naturellement à la recevoir lorsqu'elle nous paroît contraire, est le plus grand obstacle à la

réforme de nos défauts et de nos vices. On devroit voler au devant d'elle, interroger tous les hommes pour la trouver, et n'accorder le titre d'amis qu'à ceux qui se montrent assez les nôtres pour nous la faire connoître. Mais, bien loin de là, on l'éloigne, on s'en offense; et comme il ne se rencontre presque personne d'assez généreux pour la demander et pour l'entendre, il ne se trouve aussi personne d'assez courageux pour la dire. Ainsi, on n'a point d'amis véritables, ou l'on se rend inutiles ceux qu'on a; la lumière nous devient comme impossible à acquérir, et pour tous tant que nous sommes, pour les hommes en place sur-tout, elle est si nécessaire! Que ne feroit pas pour le bonheur des peuples, à la Cour des Princes amis du vrai, un favori sincère et vertueux? Maudit orgueil, que de maux tu enfantes, et que de biens tu nous ravis! A voir la sensibilité des hommes, quand on les éclaire sur leurs véritables intérêts, aux dépens de leur vanité, il semble que ce soit leur faire la plus grande injure, que de ne pas les croire parfaits, ou que de leur présenter les moyens de le devenir.

IBID.

(6) *Autant s'opposoit-elle en secret à ce qu'on nous contrariât dans ce qui n'étoit pas raisonnable*, etc. » Éloignez des enfans, avec le plus grand soin, les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air et des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses et jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins, ni colères, et se conserveront mieux en santé.... Mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir et ne pas les contrarier «. *M. Rousseau.*

Si l'on doit éloigner les domestiques qui irritent et qui contrarient sans sujet les enfans, que n'a-t-on pas à craindre de ceux qui les portent à se venger, à frapper?

» J'ai vu, dit le même Auteur, d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, et rire de ses foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, et que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand «.

LETTRE XIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Mon père, que vous m'avez intéressée! que vous m'avez fait aimer M. de Veymur! il m'est devenu cher; pour vous, qui avez trouvé en lui un ami; pour lui-même; pour sa famille, dont il fait le bonheur; et pour moi, à qui il offre par son récit un modèle d'éducation, dont j'espère bien ne m'écarter jamais. O vous! qui connoissez si bien mon cœur, vous ne doutez pas de l'impatience où je suis de vous voir achever l'histoire de sa vie! Que ne puis-je l'entendre de sa bouche! Que ne puis-je partager vos doux entretiens! Que n'a-t-il pu voir couler les larmes que sa tendresse filiale et la mémoire de sa respectable mère m'ont fait verser! Je me transporte, du moins en esprit, au milieu de vous; je vous rends grâces à tous deux, j'ose bien vous embrasser tour à tour, et vous appeller l'un et l'autre mon père, puisque tous deux, par vos leçons, vous devenez les maîtres, les guides, et les pères de mes enfans. Ne tardez pas plus long-tems à achever le récit que vous avez commencé,

et ne craignez pas d'en trop dire. Quels objets sont plus propres à suspendre le sentiment de ma peine, et à charmer ma douleur ! Quelle différence entre les riantes images que vous m'offrez, entre les sentimens agréables que vous faites passer dans mon ame, et les idées tristes et affligeantes que fait naître en moi tout ce qui m'environne ! Par-tout je ne rencontre que des sujets d'embarras et de perplexité. Ah ! si Dieu ne me soutenoit.... ! Mais j'attends tout de son secours, lors même que je crains tout de ma foiblesse.

Dernièrement encore le cruel Lausane a préparé un nouveau choc à ma sensibilité. Il sait quel est l'excès de ma tendresse pour mon mari; et je ne conçois pas quel plaisir il peut trouver à m'affliger davantage, ou quel bien il peut s'en promettre. Le Roi a signé enfin le contrat de mariage de sa sœur : et, pour que le Baron pût assister à ses nôces, il lui a permis de venir passer quelques jours à Paris. A peine étoit-il arrivé, que, sous prétexte de me donner des nouvelles de Valmont, il a demandé à me voir, et s'est fait annoncer. J'étois seule. Il se jette à mes genoux. Je viens, Madame, me dit-il d'une voix entrecoupée, vous rendre, autant qu'il est en moi, le cœur de

votre mari, et vous demander ma grâce, ou la mort, si vous me croyez coupable. Dans le trouble où j'étois, je ne pus que lui témoigner mon saisissement et ma surprise, et lui faire signe de se relever. J'obéis, Madame, me dit-il encore d'une voix forte et animée : mais daignez m'entendre ; il y va de vos plus chers intérêts. Vous étiez prévenue, et vous m'avez condamné sans me laisser le tems de me justifier. Il est vrai, j'ai hasardé devant vous et devant le Comte des propos légers ; je lui ai rendu sa foi suspecte ; cette foi me l'étoit alors, et mes lèvres n'exprimoient que les sentimens de mon cœur ; j'aurois dû les garder pour moi seul, et je ne l'ai pas fait : voilà mon crime. Ai-je influé beaucoup sur ses opinions ? Je ne le crois pas. Il pensoit tout bas en incrédule, lorsque j'ai parlé hautement devant lui le langage de l'incrédulité. N'importe, j'ai pu lui apprendre à parler comme moi ; et lorsque vos sages leçons ont commencé à éclairer mon entendement et à toucher mon cœur, j'ai vu le sien s'endurcir, et son esprit se fermer de plus en plus à la lumière. Si c'est moi qui lui ai fait prendre le ton de l'irréligion, que d'autres avoient déjà portée dans son ame ; c'en est assez pour me rendre l'objet de votre haine..., si cepen-

dant la vraie piété, la vraie foi vous permet de me haïr. Pour laver cette première faute, que voulez-vous que je fasse? La vie m'est devenue à charge depuis que j'ai pu vous être odieux; et si vous en ordonnez le sacrifice, ce sera moins me punir que mettre fin à mon tourment. Mais il est un autre crime que vous me supposez, et dont il faut que je me justifie, quel que soit l'arrêt que vous devez prononcer contre moi. Vous croyez, et vous ne me l'avez que trop fait entrevoir, oui, vous croyez que c'est moi qui, par mes discours, ai préparé l'infidélité que vous fait votre mari; moi! qui ai pu être jaloux de son bonheur; mais qui, bien loin de vouloir troubler le vôtre, eusse été prêt à vous immoler ma propre félicité; moi! Madame, qui, aux dépens de mon repos, eusse consenti à vous assurer l'hommage de tous les cœurs. Ah! que vous me connoissez mal! et que ne m'est-il permis de vous tout dire, pour vous apprendre à me connoître! Mais au moins je ne vous dissimulerai pas ce qu'il est essentiel que vous sachiez. Le Comte aimoit déjà Mademoiselle de Senneville, lorsque des intérêts de famille l'ont forcé à conclure le mariage que son père projettoit depuis si long-tems.... A ces mots, je fis un cri d'étonnement et

de douleur. Le Baron en parut déconcerté. Il se remit cependant, et continua ainsi : J'ai bien prévu que je ferois une plaie sensible à votre cœur ; et j'aurois sacrifié ma justification même à votre tranquillité, s'il n'étoit question de trouver un remède à vos maux. Souvenez-vous que, quelque tems avant votre mariage, Valmont vous accompagna jusqu'au couvent où étoit Mademoiselle de Senneville, et la vit pour la première fois. Depuis ce moment, frappé de ses charmes, il n'a plus rien vu. La volonté d'un père qu'il chérissoit, des bienséances qui lui tenoient lieu d'une sorte de nécessité, les conseils d'un ami. . . ., qui vous rendoit plus de justice, l'ont porté à se contraindre. Peut-être aussi espéroit-il trouver dans l'union qu'il contractoit de quoi tempérer sa passion : la ressemblance, quoiqu'éloignée, qu'il vous trouvoit avec Mademoiselle de Senneville, la douceur de votre caractère, une fortune brillante jointe à la naissance la plus distinguée, tout sembloit lui promettre que ses penchans seroient bientôt d'accord avec son devoir : il se le promettoit à lui-même. Il se faisoit illusion, ainsi qu'à vous, par les marques d'attachement qu'il vous prodiguoit; il mettoit les expressions à la place du sentiment ; il affectoit

pour vous de la tendresse, et n'avoit que de l'estime. Bientôt il s'est lassé de cette contrainte ; les expressions se sont affoiblies par degrés ; Mademoiselle de Senneville est venue.... Mais, Monsieur, ai-je repris avec feu, pourquoi, vous, l'ami de Valmont, l'avez-vous laissé former une union que son cœur désavouoit ? — Parce qu'il m'eût été impossible de l'empêcher ; parce que vous aimiez le jeune Comte, et qu'il eût été heureux s'il eût su se vaincre et vous aimer lui-même. — Hé, pourquoi donc vous opposiez-vous aux marques de tendresse qu'il me donnoit ? Pourquoi lui faisiez-vous un ridicule de l'amour que, dans les premiers tems, il paroissoit avoir pour moi ? — Parce que la contrainte qu'il y mettoit, et que vous seule n'apperceviez pas, le faisoit paroître en effet ridicule, et ne pouvoit, après tout, que le refroidir encore plus, et vous rendre ensuite plus sensibles les marques de son indifférence : parce que j'étois piqué de lui voir jouer si mal ce qu'il sentoit si foiblement. — Mais enfin, pourquoi ne pas m'avertir, lorsque j'ai parlé devant vous de faire venir Mademoiselle de Senneville ? — Parce qu'il n'étoit plus tems de rompre le silence, et que je ne me serois pas attendu à la proposition que vous avez faite à Val-

mont ; que lui-même, comme vous auriez pu le remarquer , l'a saisie trop vivement pour que je dusse espérer de le voir changer de sentiment ; que d'ailleurs vous m'auriez cru trop difficilement peut-être , et que je n'avois pas assez mérité votre confiance...... Eh , maintenant , Monsieur , lui dis-je , en l'interrompant , la méritez-vous mieux ? Quoi qu'il en soit , est-il tems de profiter d'un pareil avis ? — Oui, Madame, l'amour du Comte a trop éclaté : le Prince en est instruit , et plaint votre jeunesse et vos charmes. Il est tems encore d'arracher votre mari à un objet qui fait son tourment , et qui est la cause de toutes vos peines. Sollicitez hautement un ordre pour éloigner Mademoiselle de Senneville, et je me charge d'appuyer auprès du Roi une si juste demande. — Qui, moi ! faire retomber tout le poids de mon infortune sur une fille innocente , et qui n'a d'autre crime que celui d'être aimable ? ne payer son amitié que de la plus noire trahison ? lui faire subir la honte d'une retraite forcée , et qui donneroit lieu de penser qu'elle a pu être coupable.... ? Eh , Madame , elle l'est assez , puisqu'elle a rendu votre mari infidèle. — Est-ce donc sa faute? et dois-je l'en punir ? — Eh, pourquoi non ? Si elle n'est pas déjà

assez criminelle à vos yeux, si elle ne l'est pas aux yeux du Public, qui en sait peut-être plus que vous, craignez qu'elle ne le devienne. Je vous en ai trop dit, Madame; vous savez maintenant tout l'intérêt que je prends à vos malheurs, vous me trouverez toujours dispoé à en tarir la source; et par la suite du moins vous me rendrez plus de justice.

Le Baron s'est levé en achevant ces mots, et m'a laissée dans l'agitation la plus violente.... Hélas ! je m'étois fait un si beau plan de constance et de résignation ! Ce seul entretien m'a tout fait oublier. La jalousie, le dépit, l'excessive sensibilité d'une ame vive et tendre, la religion elle-même que j'appelois à mon secours, formoient en moi un conflit de pensées et de désirs contraires que j'aurois peine à décrire. La seule idée d'avoir épousé Valmont sans en être aimée, d'avoir été si long-tems la dupe des expressions de sa tendresse et des témoignages qu'il me donnoit de son amour, de ne devoir notre union mutuelle qu'à ma fortune et non à son penchant, d'avoir reçu sa main et ses sermens, tandis qu'une autre possédoit son cœur; cette idée me faisoit frémir. Il me sembloit que le Ciel même, irrité contre nous, avoit en horreur le nœud qui

nous assemble, et je tremblois pour les tristes fruits d'une alliance contractée sous de si malheureux auspices. Quelquefois aussi je ne pouvois me résoudre à révoquer en doute la sincérité de Valmont; j'aimois bien mieux qu'il n'eût cessé de m'aimer que lorsqu'il a cessé de me le dire. Aux preuves apparentes qu'on m'avoit données de son ancien amour pour Senneville, j'opposois ce combat si récent que j'ai vu se former en lui, lorsque je l'ai surpris tout baigné de pleurs, et qu'il sembloit armer en ma faveur, contre une passion naissante, tous les droits de mon amour. Je me flattois qu'il reviendroit tôt ou tard de ses égaremens; que la raison, que ma tendresse, que la bonté de son cœur, l'emporteroient sur un amour passager; que les réflexions qu'il a pu faire pendant cette courte absence qui nous sépare, me le ramèneroient bientôt plus tendre et plus fidèle.... Mais au même instant je pensois qu'il reverroit Senneville; qu'à son arrivée elle réveilleroit en lui les mêmes impressions, et que peut-être elle se réjouiroit enfin de son triomphe. Les dernières paroles de Lausane redoubloient mes alarmes; je croyois la voir, d'intelligence avec le Comte, me tromper par des marques d'attachement, et, par des dehors de simpli-

cité et de candeur, abuser de ma crédulité. Ah! je lui supposois un manège dont elle n'est pas capable, et un art qu'elle ne connoît pas. Je regrettois dans ce moment de n'avoir pas exigé de Lausane qu'il s'expliquât davantage, de n'avoir pas tiré de lui plus de lumières, et de n'avoir pas profité de l'offre qu'il me faisoit d'intéresser pour moi l'autorité du Prince. Je ne tardois pas cependant à désavouer un projet si injuste, et je croyois plus vertueux et plus sage de n'employer d'autres armes que la douceur et la patience.

Dans l'état d'incertitude où je suis, flottant sans cesse entre la crainte et l'espérance, que l'absence de Valmont me fait souffrir! Pourquoi faut-il qu'elle dure encore si long-tems pour moi? Grand Dieu! dictez-moi, à son retour, ce que vous voulez que je fasse pour le toucher et pour vous plaire.

LETTRE XIV.

Du Marquis de Valmont à sa Fille.

Le dangereux homme que Lausane ! ne souffre pas ma fille, que ses avis trompeurs et ses perfides conseils prennent quelque empire sur ton esprit. A travers le masque dont il se couvre, l'espèce de repentir qu'il témoigne, et l'intérêt d'ailleurs trop vif et trop réel qu'il te laisse appercevoir, il est aisé de démêler en lui un caractère faux, dont tu n'as que trop lieu de te défier. Sous de feintes confidences, il cache le dessein qu'il a formé de t'aigrir contre ton mari, de t'ôter le doux espoir de le ramener un jour, de te porter à lui rendre ce retour impossible, en l'aigrissant lui-même contre toi. Qu'il est heureux que la bonté de ton cœur t'ait garantie du piége qu'il te tendoit ! Si tu eusses fait la démarche imprudente qu'il te suggéroit, tout ce qu'elle a d'odieux retomboit sur toi seule ; ton mari n'eût pu en accuser un autre ; Lausane se taisoit, pour recueillir le fruit de cette intrigue ; et livrée de plus en plus à ses séductions et à ses promesses, tu te serois bientôt imaginée qu'il ne

ne te restoit que lui pour soutien et pour guide après toutes les suites d'un tel évènement. Bénis donc le Seigneur, de ce qu'il t'a inspiré le plus sage parti; ne t'écarte point du plan que tu t'es fait, retiens ton mari par ta modération et ta douceur; ménage Lausane, parce qu'il est encore à craindre, et que tu ne réussirois pas pour le moment à en détacher Valmont. Hélas! mon fils est dans un état d'ivresse et de folie dont le tems et des évènemens plus heureux auront seuls la force de le guérir. Attendons-les de cette Providence sur laquelle tu t'appuies; et, pourvu que nous ne mettions pas d'obstacles à ses desseins par une conduite peu mesurée, ne doutons pas que, par des voies inconnues, elle ne sache nous conduire au terme après lequel nous soupirons.

Je laisse à part ces tristes objets, pour reprendre, ma chère fille, avec autant d'empressement que tu m'en témoignes, le récit de M. de Veymur sur l'éducation qu'on lui a donnée. C'est ainsi qu'il continua l'entretien que nous avions commencé, et dont j'ai remis le détail sous ses yeux, pour être plus sûr de n'en rien oublier. » Jusqu'au moment où ma mère me donna M. d'Orval pour guide et pour ami, les rapports que j'avois eus avec les autres hommes, avoient été

très-bornés ; ils commençoient à s'étendre : les relations de famille devenoient plus étroites de jour en jour, et plus indispensables ; j'avois, pour de certaines études, des compagnons et des maîtres (car on n'avoit pas imaginé que le mien dût être un homme universel). Je me trouvai donc lié nécessairement avec un plus grand nombre d'hommes; et dès-lors n'étoit-ce pas rappeler par ce même endroit toutes les erreurs et tous les vices? Rassurez-vous ; on étoit trop attentif à leur fermer tout accès, pour avoir à craindre que je pusse les adopter. Les premières habitudes, les premiers goûts qu'on m'avoit fait prendre, les principes si honnêtes et si sages qu'on m'avoit inculqués presque en naissant, formoient déjà autour de mon esprit et de mon cœur comme un double rempart, qu'il étoit difficile de forcer. La présence et la conduite de mon guide en étoient un autre bien plus insurmontable encore. Cet ami fidèle ne m'abandonnoit pas un instant ; et il s'étoit tellement attaché à moi, il m'avoit rendu son commerce si doux, que nous nous devenions comme nécessaires l'un à l'autre. Il étoit de toutes mes études, pour les éclairer, pour m'aider à en prendre l'esprit, pour étudier avec moi, en se faisant quelquefois, pour mieux m'instruire, mon

disciple ou mon émule *. Il étoit de tous mes plaisirs, pour les régler, pour les épurer, pour me les rendre plus agréables encore par l'assaisonnement qu'il y savoit mettre. Il étoit de toutes mes sociétés, pour m'apprendre à les choisir; pour en écarter les périls; pour me distraire adroitement de celles qui ne me convenoient pas; pour empêcher la trop grande intimité, même avec celles qui me convenoient davantage; pour me rappeler et me faciliter l'application de mes principes aux sentimens établis dans le monde, aux fausses maximes que l'on y soutenoit devant moi, et aux exemples pernicieux que j'étois forcé d'y rencontrer. Il me garantissoit des préjugés, en me faisant apprécier les objets en eux-mêmes, en me faisant estimer la valeur des choses indépendamment de l'opinion, en m'instruisant à ne mettre, dans la poursuite de ce qu'on appelle des biens, qu'un degré de chaleur proportionné à leur prix; ce qui en prévenoit la passion, et ce qui souvent même en éteignoit en moi le désir. Il m'enseignoit à distinguer le bonheur, de l'opulence; le contentement, de la gaieté; la grandeur, des

* Je ne veux pas que le conducteur invente et parle » seul; je veux qu'il écoute son disciple parler à son » tour «. *Essais de Montagne.*

dignités et des titres; la vertu, de son masque; et l'homme, de son habit. Mais ici, pour ne pas me former un esprit caustique et un caractère méchant, les leçons étoient générales, et leur application n'avoit rien de particulier. A l'égard des vices manifestes, il me faisoit de leur spectacle une école de vertu; j'en envisageois, avec lui, de sang-froid, la nature, et j'en avois horreur; j'en considérois les effets et les suites, et ils m'inspiroient la honte et la terreur. Un peu plus tôt, ce spectacle m'eût été dangereux; plus tard, il m'eût été moins utile pour le parti que j'en devois tirer. Cependant on n'oublioit pas de m'apprendre en même tems à séparer toujours l'homme de ses défauts; à respecter sa nature, et à chérir sa personne; à détester ses vices, et à gémir sur ses erreurs. Que vous dirai-je enfin? mon guide, mon précepteur, mon ami étoit, sur toutes choses, de mes pratiques de religion et de vertu, pour les diriger, pour me les faire aimer, pour me les persuader par son exemple bien plus que par ses discours.

Nous allions ensemble nous attendrir sur les misères humaines : il pleuroit sur les malheureux, et je pleurois avec lui; il les consoloit, et je me consolois avec eux. Il employoit pour eux ses soins ou son crédit,

et me rendoit plus souvent moi-même leur agent ou leur protecteur *. Leur vue m'affligeoit, mais j'aimois à m'affliger ainsi. Ces larmes d'attendrissement portoient au fond de mon cœur je ne sais quoi de doux, que j'eusse préféré à toute l'agitation des plaisirs turbulens. » Mon ami, mon fils », me disoit quelquefois mon guide, » que vous » êtes heureux d'être né sensible! et qu'il » vaut bien mieux verser des pleurs de ten- » dresse et de sentiment, que de rire avec » les heureux du siècle, et d'être insen- » sible comme eux ** ». Nos pleurs n'étoient

* » Voici mes leçons : celui-là y a mieux profité, » qui les fait, que qui les sait.

» On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui » verseroit dans un entonnoir; et notre charge, ce » n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois que » le maître corrigeât cette partie; et que de belle ar- » rivée, selon la portée de l'ame qu'il a en main, il » commençât à la mettre sur la montre, lui faisant » goûter les choses, les choisir, et discerner d'elle- » même, quelquefois lui ouvrant le chemin, quelque- » fois le lui laissant ouvrir «. *Essais de Montagne.*

** Oui, sans doute, il est heureux d'être né sensible : mais cette sensibilité, ce caractère de tendresse et de sentiment, c'est encore l'éducation qui le règle, qui l'étend, et qui l'augmente; et comment cela? En élevant l'enfant de manière qu'il s'occupe plus des autres que de lui-même. Si au contraire on paroît trop s'occuper de lui, si on l'accoutume à s'occuper de lui-même plus que des autres : règle générale, il n'aura de sensibilité que pour ce qui le concerne; pour tout le reste il

jamais stériles à l'égard de ceux que nous cherchions à consoler (1); et comme nous ne sortions d'auprès d'eux qu'en les laissant moins affligés, je n'en sortois jamais sans être plus content. Croiriez-vous que, par la manière dont mon Gouverneur s'y prenoit, c'étoit une de mes plus grandes récompenses que de pouvoir *faire du bien*, et que M. d'Orval m'avoit sévèrement puni, lorsque, mécontent de moi, il ne m'avoit pas laissé libre d'en faire avec lui? Pour que je pusse satisfaire aisément ce besoin si doux et cette passion si belle qu'il avoit excités en moi, il me rendoit sagement économe dans tous les achats que nous faisions des choses qui

sera dur; il rapportera tout à lui : et les premières victimes de sa dureté et de son égoïsme, ce seront ceux mêmes qui l'auront élevé.

Être né sensible, peut donc devenir un grand bien ou un grand mal : ce sera pour nous-mêmes la source du bonheur ou de l'infortune, selon que cette sensibilité aura été bien ou mal dirigée. Que l'éducation, que la religion répriment les passions déréglées; qu'elles mettent à leur place le goût et le sentiment des choses honnêtes, des plaisirs chastes et purs; qu'elles ne nous permettent, sur les objets même les plus innocens, qu'un attachement modéré; que nos affections, au lieu d'être de l'amour-propre ou un fol amour, soient de l'humanité, de la bienveillance, de la charité; qu'elles soient de l'amitié, de la reconnoissance, l'amour du vrai, de l'ordre, et de la vertu : et tout dans l'Univers nous intéressera de manière à nous rendre heureux.

m'étoient nécessaires. Il m'en offroit ordinairement de plusieurs qualités différentes. Ceci, me disoit-il, suffit à vos besoins, à la bienséance, et n'est point au-dessous de votre état : ceci lui convient encore, et n'est point au-dessus : mais il coûte davantage, et vous laissera moins de bien à faire. Il parloit ainsi, et le choix étoit bientôt fait (2). Il nourrissoit, il augmentoit ma sensibilité, et me rendoit toujours plus instructif le spectacle de l'infortune et de la misère, par les réflexions qu'il me suggéroit. » Ces infortunés, me » disoit-il un jour, ont pu avoir des ancêtres » plus opulens que vos peres « (il m'en montroit quelquefois de semblables, et me formoit au secret, en permettant qu'ils me racontassent leurs malheurs) : » un renver» sement de fortune, peut-être aussi un » manque de conduite, les ont plongés dans » l'indigence. Puissiez-vous, puissent vos » enfans, ne jamais éprouver le même sort, » et ne pas avoir besoin des mêmes secours « !

Telles étoient les leçons que me donnoit mon guide ; mais elles ne suffisoient point à sa sagesse. Il vouloit former en moi une ame forte, inaccessible à la crainte (3), et capable de soutenir les revers *. Pour y

* *Heureux*, s'écrioit Denis le jeune à Corinthe, *ceux qui, dans l'enfance, ont fait l'apprentissage du malheur !*

parvenir, indépendamment des différentes épreuves par lesquelles on avoit eu soin de former par degrés mon enfance, il m'accoutumoit peu à peu à des retranchemens et à des privations sur les choses mêmes que je possédois ; il me rendoit libéral de ce qui m'étoit devenu le plus cher, pour me rendre en même tems bienfaisant et courageux ; il se passoit, ainsi que moi, de ce que je croyois nous être nécessaire ; il me formoit une espèce de gymnastique pour l'ame comme pour le corps, en m'apprenant à lutter contre les besoins et les désirs (4). Exposés quelquefois à toutes les injures de l'air, mal couchés, mal vêtus, mal nourris, nous allions passer des mois entiers dans des chaumières, où nous dressions des plans, où nous dessinions des perspectives, où nous passions en revue nos connoissances, et, toujours, où nous faisions du bien. Rien ne nous décourageoit, rien ne nous rebutoit ; nous ne voulions pas être maîtrisés par les obstacles, dès que nous pouvions les vaincre, et aux difficultés qui se présentoient, nous ne cédions rien de ce que la constance pouvoit nous donner.

Ce n'étoit pas seulement par rapport aux évènemens et aux choses, que mon sage Mentor travailloit à me remplir de force

et de courage ; c'étoit sur-tout à l'égard des hommes. Autant il vouloit que je fusse sensible aux reproches de ma conscience et à la crainte du blâme justement mérité, autant m'instruisoit-il à braver le ridicule en faveur du devoir ; et à triompher, par le sentiment du véritable honneur, de la lâcheté du respect humain. Sans me perdre de vue, il m'exposoit aux plaisanteries de mes camarades d'exercices, sur le genre de vie que nous menions, sur la régularité de nos mœurs, sur l'esprit de religion qui paroissoit animer notre conduite. Il me mettoit en butte à l'air froid et dédaigneux, à la morgue fière et méprisante, à l'insultante pitié de ces prétendus Sages, qui subjuguent les autres hommes, et les aveuglent, en leur faisant accroire qu'ils sont faits pour les éclairer. Il me laissoit essuyer par intervalles, mais avec plus de ménagemens encore, les agaceries d'un sexe, qui nous captive en se jouant, et nous maîtrise en paroissant nous flatter ; les importunités et les prières de ceux que j'aurois voulu obliger, même par reconnoissance ; les espèces de commandemens ou de menaces de parens et de protecteurs, dont je risquois de perdre les bonnes grâces par un refus, et qu'aux dépens des mœurs il eût fallu sui-

vre par-tout où ils m'auroient mené : car je touchois déjà à ma seizième année, et l'on m'offroit de toute part des parties de plaisir où je savois que règne la licence, et des spectacles où les passions entrent par tous les sens. Si je chancelois un moment, » Ferme, me disoit mon guide, c'est ici » l'instant des vrais combats et la source » des plus glorieux triomphes «. Lorsque j'avois vaincu, » Viens, mon ami, ajou- » toit-il en m'embrassant, viens recevoir » les éloges de l'amitié, joints à ces témoi- » gnages plus flatteurs encore que t'offre » ta conscience. Tu as fait ton devoir, tu as » triomphé du monde et de ton propre » cœur : voilà la véritable valeur ; et puis- » que tu es fort contre toi-même, tu le seras » sans peine contre les ennemis de ton Roi. » O mon fils ! continuoit-il avec chaleur, » sois toujours ce que tu dois être : n'imite » pas ces hommes foibles et pusillanimes *, » qui n'ont point de caractère à eux ; qui, » comme la cire qu'on pétrit sous les doigts, » reçoivent l'empreinte de tout ce qui les » environne ; bons ou mauvais, raisonnables

* » La foiblesse, a dit une femme de beaucoup d'es- » prit et de raison, tient lieu de tous les autres dé- » fauts.... ; et une ame foible est capable de tout le mal » qu'on veut lui faire commettre «.

» ou frivoles, selon le ton de la société où » ils se trouvent, et le caractère qu'on leur » fait prendre. Suis tes principes; marche » d'un pas ferme sur la même ligne; et que, » dans ta manière de penser et d'agir, cha- » que instant de ta vie te trouve d'accord » avec toi-même «. N'imaginez pas cependant qu'il me fît contracter par-là le caractère d'une vertu rude et farouche; il vouloit au contraire que je me pliasse sans effort à tout ce qui n'étoit point un mal, et qui ne pouvoit pas le devenir. Ce qu'il y a même de remarquable, c'est que mon ami, sans gêne, sans grimace, sans feinte, et sans l'avoir appris, étoit le plus poli de tous les hommes. Par le seul esprit de bienveillance, d'humanité, d'une charité plus sûre encore, il avoit contracté jusque dans la retraite, cette aménité, cette affabilité pleine d'attentions, de complaisance, et d'égards, dont il trouvoit la source dans son cœur, et qui le rendoit mille fois plus aimable que cette foule de gens si affectueux, si maniérés, si polis, et si fourbes, dont le monde est rempli *.

* ». La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade, » plein d'expressions exagérées, aussi vides de sens, » que de sentiment.... Le plus malheureux effet de la » politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer

Pour achever de me rendre fort, il falloit m'armer d'avance contre les passions; et c'est encore ce que faisoit M. d'Orval. Il avoit d'abord levé à mes yeux l'équivoque dangereuse que ce mot renferme. Prises pour des penchans naturels, pour de simples affections soumises à la raison, et qui, d'accord avec elle, ne font que nous conduire plus facilement au but vers lequel la raison elle-même nous dirige, les passions, si vous voulez les appeler ainsi, sont un don que nous a fait l'Auteur de la nature. Ce sont des vents doux et propices, qui aident à la manœuvre, au lieu de la contraindre, et qui, sous la direction d'un sage Pilote, rendent notre course plus prompte, et nous ramènent plus sûrement au port. Ces affections, pour me servir d'un terme plus exact et plus précis, donnent de la force à notre ame, bien loin de lui en ôter; ce que la raison froide et languissante n'eût pu faire toute seule, elle le fait aisément avec elles.

» des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'é-
» ducation l'humanité, la bienfaisance; nous aurons la
» politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

» Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les
» grâces, nous aurons celle qui annonce l'honnête
» homme et le citoyen; nous n'aurons pas besoin de
» recourir à la fausseté «. *Considérations sur les Mœurs de ce siècle, par M. Duclos, chap. 2.*

Le plus insensé de tous les projets seroit donc de vouloir les anéantir : modérez-les seulement ; que la raison les gouverne ; que la religion les épure ; et susceptibles comme elles le sont des plus grands biens, vous en tirerez les plus grands avantages.

Mais les passions, prises dans le sens le plus ordinaire, c'est-à-dire, pour des affections trop fortes, ardentes, impétueuses, qui se dérèglent par la trop grande activité de leur mouvement, ou par la nature de l'objet vers lequel elles se portent, intervertissent l'ordre des choses, ne suivent d'autre loi que les sens, précipitent et égarent la raison, au lieu de s'y soumettre : eh, qui n'avouera qu'elles sont le fléau du monde, et qu'elles en causent tous les ravages? Ce ne sont plus ces vents doux et favorables, qui, aidés de la rame, poussoient tranquillement vers le rivage une barque fragile; ce sont les aquilons déchaînés, qui vont soulever les flots, exciter les orages, et troubler tout l'empire des mers. Voilà cependant ce qu'une fausse et dangereuse philosophie a bien voulu confondre ; et, sous prétexte qu'il y a des penchans naturels et nécessaires à l'homme, elle a fait indistinctement l'éloge des passions les plus fou-

gueuses, à la honte de l'humanité, et au mépris de la raison.

Mais d'après un si bel éloge, il faudra donc détruire toutes les notions du juste et de l'injuste, confondre le bien avec le mal, et la lumière avec les ténèbres? Il faudra renverser toute règle, justifier tout désordre, louer, diviniser tout excès, ruiner toutes les vertus, et sur leurs honteux débris élever l'empire des passions? il faudra, dans le noble enthousiasme qu'elles inspirent, et n'ayant plus d'autre frein, d'autres guides qu'elles-mêmes, passer avec Tullie sur le corps de son père, pour monter au Capitole; mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour amuser la passion de Néron; avec celle de Tarquin, déshonorer Lucrèce; brûler le Temple, comme Érostrate, pour se faire un nom; et ravager le monde avec Alexandre? Mon guide n'avoit pas encore assez de force d'esprit pour de si monstrueux systèmes, ni assez de philosophie pour tant d'égaremens. C'est en distinguant par-tout avec soin l'usage d'avec l'abus, le penchant retenu dans ses justes bornes, d'avec la passion abandonnée à ses dérèglemens, et ce que donne la nature d'avec ce qu'y ajoute la dépravation, qu'il régla

mes lumières et sa conduite à mon égard. Il voulut toujours que mes penchans les plus naturels fussent d'accord avec ma raison; que celle-ci en fût la modératrice et la règle, et jamais l'esclave. C'est pour cela qu'il m'avoit appris, dès les premiers tems, à donner aux objets sensibles une juste valeur, persuadé que le principal moteur de la volonté étoit l'entendement; que nos idées sur le prix des choses relatives à notre bonheur, étoient la mesure de nos désirs, et qu'ainsi éclairé sur le prix des richesses, des plaisirs, et des honneurs, si j'avois à me passionner, pour parler un instant le langage ordinaire, ce ne seroit jamais pour de tels biens.

De tous les penchans donnés par la nature, le premier, le plus vrai, le plus constant, celui qui est la source de tous les autres, et qui les renferme tous; celui qui naît et qui meurt avec nous; qui est l'ame et la vie de tout être intelligent et sensible; qui, bien ou mal dirigé, forme nos vertus et nos vices? c'est l'amour de soi. Éclairé sur ses véritables intérêts, il concilie son bonheur avec le bonheur de tous les autres, et ne cherche à nous rendre heureux, qu'en agissant de manière que tous les autres le soient avec nous. Alors, comme tout tend au même

but, tout lui prête la main dans l'exécution d'un si noble, d'un si juste dessein : et il est bien difficile qu'il trouve quelque opposition dans sa marche ; ou, s'il en trouve, il est bien rare que, parmi ses semblables, le plus grand nombre ne lui donne pas les moyens de la vaincre.

Mais cet amour vient-il à se dérégler ? ce n'est plus l'amour bienfaisant et équitable de nous-mêmes et des autres, c'est l'amour-propre injuste et exclusif ; c'est la vanité ; c'est l'orgueil, principe de tous nos maux, comme il est la source de tous nos crimes. L'amour de soi, sage et bien ordonné, met chacun à sa place dans le vaste tout dont il fait partie, et s'y met lui-même : l'amour-propre, au contraire, se fait le centre de tout ce qui l'environne ; s'arroge des droits et des privilèges ; se compare aux autres, et se préfère ; tourne tout à son profit ; ne connoît de bornes que ses forces, et présume toujours en leur faveur ; lutte contre tous les intérêts, et ne s'apperçoit pas que, dans ce conflit de volontés et de pouvoirs, tous se flattant, au même titre, d'avoir les mêmes droits que lui, il en résulte une guerre de lui seul contre tous, et de tous contre lui, dont il sera nécessairement la victime.

C'est cet amour-propre insensé qui enfante

les vains projets, qui donne le branle à toutes les autres passions; qui met en jeu tous les ressorts; et s'aide de toutes les injustices, pour parvenir au but qu'il se propose : c'est lui qui trouble, qui divise, pour mieux envahir; qui sape le trône, et renverse le Monarque, pour régner à sa place; qui brise l'autel et s'attaque au Dieu qu'on révère, pour se faire adorer lui-même; qui bouleversera le monde pour s'en faire le maître, et finira par s'ensevelir sous ses ruines.

Tel est l'amour-propre dans ses excès. Laissez-le germer dans un cœur; permettez-lui autant de forces que de desirs, et jugez en effet de ce que deviendra l'univers.

Pour empêcher de naître un tel monstre, ou pour l'étouffer en naissant, vous avez vu toutes les précautions qu'une mère sage avoit prises, dès ma plus tendre enfance : mais il falloit, à mesure que j'avançois en âge, les continuer, les redoubler; et c'est ce que M. d'Orval ne cessa jamais de faire. Pour confondre l'orgueil qui vient de la naissance, des titres, du faste, et des richesses; au flambeau de la raison, il m'avoit éclairé sur tous ces objets, il m'en avoit fait voir le néant et le préjugé, il avoit déchiré à mes yeux le voile dont se couvre leur brillante impos-

ture *: en m'apprenant à respecter, à compter les rangs, il m'avoit instruit à peser les mérites, et m'avoit fait paroître l'homme si petit sous l'écorce dont il s'enveloppe, que, par sentiment, par amour-propre peut-être, si mon guide m'en eût laissé susceptible, j'eusse rougi de me croire grand * *, ou de

* » Si les hommes, dit M. de Fontenelle, avant que » de tirer vanité d'une chose, vouloient bien s'assurer » qu'elle leur appartient, il n'y auroit guère de vanité » dans le monde «.

On connoît ces vers de la Motte :

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable:
L'élevoit-on sur une table,
Le marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant. Les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe, et la splendeur,
C'est la table du nain; ce sont autant d'échasses.
Qu'il prend pour sa propre grandeur.

* * En général, plus les Grands paroissent oublier leur grandeur, plus on se la rappelle volontiers, pour leur faire honneur; mais plus ils font sentir qu'ils s'en souviennent, plus on est porté à les ramener tout bas à l'origine commune, ou quelquefois même aux vraies sources de cette grandeur, qui a presque toujours eu de si petites et si misérables causes.

Muratori, dans son style simple et familier, fait aux Grands, en bien peu de mots, une importante leçon : *Ne' Grandi la Cortesia e l'affabilità sòno delle virtù colle quali si spende poco e si acquista molto.* Dans les Grands, l'honnêteté et l'affabilité sont des vertus avec lesquelles on dépense peu et l'on gagne beaucoup. *Della Philosophia Morale*, cap. 38.

chercher à le devenir, par tout ce qui étoit si fort au-dessous de moi.

Mais il y a des alimens moins grossiers, dont se nourrit un amour-propre plus délicat et plus subtil; nos lumières, par exemple, nos talens, nos vertus: et ici, pour prévenir toute vanité, mon sage Mentor m'apprenoit, avant toutes choses, à m'interdire toute comparaison. Il vouloit bien que j'eusse assez de discernement et de justesse pour sentir, pour apprécier mes forces, afin que je ne courusse pas le risque, presque également à craindre, de rester en deçà, par une fausse modestie, ou d'aller au delà, par une folle présomption: mais il ne permettoit pas que je les misse en parallèle avec celle des autres. Mon fils, me disoit-il, sois fidèle à la maxime des anciens Sages: *Connoissez-vous vous-même*; mais, ne te mesure point avec tes semblables. Où seroit, entre eux et toi, la mesure commune? où prendrois-tu la règle précise du jugement que tu oserois porter? Les apparences sont souvent trompeuses: ce qu'ils te montrent est peut-être d'un bien moindre prix que ce qu'ils te cachent; et d'ailleurs, juge dans ta propre cause, si tu veux peser les mérites, qui tiendra pour toi la balance égale, ou qui t'empêchera d'en altérer les poids? Mon guide faisoit plus encore:

il me forçoit à remonter au premier principe de toutes choses : il me faisoit disparoître tout entier devant *celui qui est ;* il me faisoit voir tous les talens distribués à son gré, toutes les vertus émanées de lui comme de leur source, et me contraignoit d'avouer que je ne suis rien de moi-même. Cependant, comme il n'est que trop vrai que l'amour-propre renaît de ses cendres ; que, tel que ce Géant vaincu par Hercule, en touchant la terre, il tire de nouvelles forces de sa défaite, et qu'après tout, il tourne en sa faveur les foibles armes que la raison nous prête contre lui ; il sentoit l'impuissance où il étoit de donner à ses travaux un fondement solide, et d'en assurer le succès, si, pour suppléer à ce qui leur manquoit, il ne donnoit le reste à faire à l'humilité chrétienne.

Après l'amour-propre, la passion la plus générale et la plus forte, la plus séduisante de toutes et la plus dangereuse, la plus douce en apparence et la plus violente, c'est l'amour. J'entrois dans l'âge où il se fait sentir : quoiqu'élevé par des maîtres si sages, je frémissois déjà à la vue d'un objet trop aimable, et à l'approche d'un sexe différent. Une main posée sur la mienne me faisoit tressaillir ; un feu secret couloit dans mes veines ; et une rougeur timide, indice trop marqué de mes

premiers sentimens, se peignoit sur mon front. Ces impressions n'avoient pour moi rien de fixe encore et de déterminé; mais elles n'échappoient point à l'œil observateur d'un ami fidèle. Il s'y étoit attendu, et voyoit arrivé le moment où il falloit en tempérer la cause, et en prévenir les dangereux effets.

» Mon ami, mon fils, me dit-il un jour dans des momens de calme, et dans un lieu champêtre, où, depuis quelque tems, nous goûtions en paix les charmes de la solitude, jusqu'ici, j'ai mis, autant que je l'ai pu, les préceptes en action; maintenant, je vous dois des leçons plus directes, pour des cas où il vous faudra, par la suite, agir seul et par vous-même. Vous ne connoissez l'amour que par les idées imparfaites et trop vagues peut-être, que vous en ont données quelques livres choisis que nous avons lus ensemble, quelques histoires qui ne le peignoient que foiblement et en passant, quelques mots échappés dans le monde, et dont nos entretiens, plus sérieux et plus sages, vous distrayoient au même instant. Le tems critique arrive où tout va concourir à vous le peindre sous des dehors aimables; votre cœur, de concert avec tout ce qui vous environne pour vous tromper, va vous le peindre plus aimable encore; l'amour lui-même va s'offrir à vous

sous mille formes différentes, pour vous surprendre. Il empruntera les traits de l'amitié, de l'estime et du sentiment; délicat et pur dans ses commencemens, timide encore et lent dans ses progrès, plus sensible ensuite et plus ardent, il se présentera bientôt à votre esprit, comme la passion des belles ames, et à votre cœur, comme le germe du vrai bonheur. Étonné de cette situation toute neuve pour vous, peut-être vous renfermerez-vous en vous-même pour la goûter, pour en jouir, pour en nourrir tout à la fois les douceurs, les inquiétudes et les tourmens. Prenez garde, mon fils; l'amour est une Syrène enchanteresse: vous êtes perdu, si vous prêtez l'oreille à sa voix, et mon amitié pour vous, devenue stérile, n'aura plus à répandre que des pleurs.

» Je ne prétends pas exagérer, vous le peindre toujours séduisant et trompeur, ou vous en faire toujours un monstre. Il n'est quelquefois qu'un penchant légitime, que donne la nature, qu'avoue la raison, et que, dans une union sainte et permanente, la religion consacre; il est même comme un devoir alors; et, pourvu qu'il règne entre deux époux, en monarque paisible et non pas en tyran, il ôte, au joug que l'hymen leur impose, ce qu'il auroit de trop pesant; il change

pour eux les épines en fleurs, les peines en plaisirs, et leur rend faciles tous les autres devoirs.

» Mais, pour que vous puissiez vous y livrer un jour sans crainte et sans remords, tenez votre cœur libre pour le choix qu'il doit faire (5); et jusque là, tremblez à sa seule approche. Sous de feintes caresses et de fausses douceurs, il cache un trait qui déchire, un feu qui consume, un poison qui dévore; il traîne à sa suite l'agitation et le trouble, la crainte toujours inquiète et les soupçons jaloux, l'ennui du bien, le dégoût des vertus, l'obscurcissement de toute lumière et de tout principe, le repentir qui naît du crime, et souvent l'infortune, et la honte, plus cruelle encore. Ce n'étoit qu'un sentiment, à l'en croire d'abord; il sembloit même ne pas tenir aux sens, et n'avoir rien à craindre de leur attrait grossier : il est devenu bientôt une passion honteuse, effrénée, qui ne se rend plus sensible que par ses chutes et ses écarts. A combien d'ames nobles et généreuses il a fait perdre le fruit de plusieurs années de force et de sagesse ! Combien de compagnons d'Ulysse il a honteusement transformés et avilis par les enchantemens de Circé ! Combien d'Hercule il a fait lâche-

ment filer auprès d'Omphale ? De combien de Monarques il a fait des esclaves !

» On a vu les plus grandes révolutions amenées par une si petite cause, les plus terribles évènemens préparés par ses influences secrètes, et des trônes ébranlés, renversés par l'amour. O mon fils ! si l'on en excepte l'ambition, l'orgueil, il n'est point de passion qui exige davantage, qui commande avec plus d'empire, à laquelle il faille de plus grandes victimes et de plus douloureux sacrifices. Si tu t'en laisses charmer, tu lui sacrifieras tout, jusqu'à la mère qui t'a nourri, jusqu'à l'ami qui t'a formé, dès qu'ils seront un obstacle à tes désirs. Si cependant tu parviens à l'arracher de ton cœur, quelle plaie sanglante elle y aura faite ! et que la blessure saignera long-tems, avant que tu ayes pu la guérir !

» Mais comment vaincre l'amour ? Demande-moi plutôt, mon fils, comment il faut le prévenir. Ainsi que toutes les autres passions, on peut aisément l'empêcher de naître : mais comme elles, et plus qu'elles encore, qu'il est difficile à vaincre, lorsqu'une fois il est né ! Quoi qu'il en soit, la réponse est la même pour l'un et l'autre cas : emploie contre lui les seules armes que la raison

raison ait pu nous donner, la vigilance et la fuite. Ame forte et intrépide, affronte les dangers, les ridicules, les mépris, les travaux et les souffrances, lorsqu'il est question du devoir; présente-toi de front; attaque à force ouverte ce qui rebute et épouvante notre foible nature; mais, prudent et sage, fuis avec soin, lorsqu'il s'agit des passions qui les flattent.

» Le premier objet sur lequel tu dois veiller, ce sont tes sens. Par eux s'efforcent d'entrer les images dangereuses des objets qui t'environnent; par eux, ces objets s'empressent à faire impression sur ton esprit et sur ton cœur. Ne permets pas que tes oreilles et tes yeux s'ouvrent sans réserve à ce qui peut te séduire. Retiens tous tes sens captifs sous le joug de la raison; je n'ai pas fait de toi un athlète vigoureux, pour que tu cèdes à leurs efforts * : que ton ame agisse en Reine;

* Je ne me suis point arrêté à faire sur ces Lettres des notes grammaticales. Falloit-il écrire, par exemple, *pour que tu cédasses à leurs efforts?* Pour moi, j'ai cru devoir laisser *pour que tu cèdes*, parce qu'il me paroît dans l'ordre, quoique le premier verbe soit au parfait indéfini, de mettre le second verbe au présent, lorsqu'il exprime une action qui se fait ou qui peut se faire dans tous les tems. M. l'abbé d'Olivet en donne plusieurs exemples : Voyez ses remarques sur Racine. En toute circonstance semblable, et lorsque l'usage ne s'explique pas assez clairement, je me suis déterminé, ou

qu'elle les gouverne et les maîtrise, sans quoi ils seront bientôt eux-mêmes ses rois et ses tyrans. Née pour leur donner des fers, elle gémira dans l'esclavage, et secouera ses chaînes sans pouvoir les rompre. Crains la mollesse, et les maux qu'elle traîne après elle ; ne néglige pas les précautions les plus légères ; et dans un corps chaste, tu porteras toujours une amè pure (6). L'amour tient aux sens, sous quelque forme qu'il se déguise ; et il faut bien peu connoître le cœur humain, pour croire à l'amour platonique entre deux personnes d'un âge nubile et d'un sexe différent. Une si douce erreur ne peut être que celle d'une jeunesse sans expérience, ou d'un sexe trop foible, qui aime à s'en imposer à lui-même.

» Mais l'amour, qui tient aux sens, tient encore plus à l'imagination, qui agit sur eux à son tour avec bien plus de force et d'empire qu'ils n'avoient agi sur elle.

» Mon fils ! rends-toi attentif à ma voix. C'est l'amitié, éclairée par la réflexion et les années, qui t'éclaire elle-même pour ton bonheur. Le vrai mobile de toutes les actions humaines, ce qui enfante ou qui modifie nos

par les autorités les plus respectables, ou par les règles qui m'ont paru les mieux établies et les plus raisonnables.

amours et nos haines, nos espérances et nos craintes, nos aversions et nos goûts ; ce qui les excite, qui les enflamme, qui les ralentit et les attiédit à son gré; ce qui fait presque toujours les joies et les misères de la vie; c'est l'imagination : et ce qui devient ainsi entre les mains du Sage le principe secret de sa félicité, c'est le soin qu'il prend de la régler. Si elle s'agite, si elle s'échauffe, elle va tout échauffer, tout embrâser avec elle ; elle formera l'enthousiasme, le fanatisme : égarée dans sa route, elle ne se bornera plus à porter en toi une chaleur douce et féconde; elle roulera dans des tourbillons de flammes, et réduira ton cœur en cendre. L'amant furieux fût toujours resté indifférent et tranquille, si, s'arrêtant à la première pensée, ainsi qu'aux premiers regards, il n'eût pas rappelé sans cesse à son esprit l'objet qui l'avoit frappé, pour l'embellir de tous les charmes que l'imagination pouvoit lui prêter. Empêche donc que la tienne ne s'occupe indiscrètement de ce qui l'aura saisie d'abord. Si, par ton peu de réserve, elle a déjà allumé en toi quelque étincelle de ce feu si prompt à se répandre, arrête ses progrès par l'éloignement et l'absence : si tu ne le peux pas, eu égard aux circonstances, arme du moins l'imagination contre elle-même, en lui offrant

des images aussi propres à modérer son ardeur, que celles qu'elle s'étoit faites, étoient propres à l'augmenter.

» Ce que je t'ai dit de l'amour, souviens-toi que je le dis également de toutes les autres passions. C'est en tout genre que l'imagination vive et ardente élève à nos yeux comme un fantôme, ce qui n'étoit tout au plus qu'un foible nuage : laisse l'imagination se refroidir, bien loin de souffrir qu'elle t'entraîne ; le fantôme disparoîtra, et elle emportera bientôt le nuage avec elle «.

Ainsi m'instruisoit mon guide ; et à la place des passions qui rétrécissent notre cœur, en paroissant le dilater, et resserrent toutes nos affections dans un même objet *, il cultivoit chaque jour le sentiment plus heureux et plus doux de bienveillance pour tous les hommes, que ma mère avoit pris soin de former en moi. Il l'étendoit à mesure qu'il étendoit mes lumières : en m'apprenant la Géographie et l'Histoire, il m'intéressoit, il m'affectionnoit à tous les peuples, il me rendoit le citoyen de l'univers, mais plus encore de ma patrie ; bien diffé-

* » Si le penchant que nous avons à aimer ne se fixe » pas sur une personne seule, il s'étend naturellement » sur plusieurs, et rend les hommes humains et cha» ritables «. *Bâcon, Essais de Politique et de Morale.*

rent de ces faux sages, qui ne veulent être de toutes les nations que pour ne tenir que le moins qu'ils peuvent à leur propre pays *. C'est donc ici qu'il mettoit la plus vive chaleur. Après m'avoir fait connoître ce que je devois à la société en général; après m'en avoir montré les différens rapports, et m'avoir ouvert le sanctuaire si respectable de cette science, aussi nécessaire qu'elle est malheureusement négligée parmi nous, la science du *Droit de la nature et des gens*, il me ramenoit sans cesse à ce que je devois au Gouvernement qui m'avoit vu naître, et m'en peignoit en traits de feu tous les avantages. Il m'apprenoit à le chérir, et à lui rendre, par mon respect pour l'autorité qui y préside, par mon obéissance à ses loix, par mon amour pour tous ses membres, par mon empressement à le servir, le juste tribut des biens que j'en reçois. Il me représentoit l'amour de la patrie comme le sentiment des grandes ames, la vertu des héros, et le principe des grandes actions. Il faisoit plus, il m'animoit par de grands exemples. Il me remettoit devant les yeux ces hommes

* » Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres, des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins «. *M. Rousseau.*

illustres, ces citoyens généreux, ces sujets fidèles, toujours prêts à se dévouer pour le salut de l'État, le bonheur du peuple, et la gloire de leur Prince; et ne m'inspiroit d'autre ambition que celle de les imiter. C'est sur leur histoire qu'il arrêtoit le plus volontiers mes regards. Moins curieux de détails sanglans de sièges et de batailles, il cherchoit par-tout avec moi des traits de patriotisme, d'humanité et de bienfaisance. Il m'avoit fait, à l'exemple d'un ancien Sage instruisant son fils, un recueil de ce que ces histoires avoient de plus frappant. Nous tenions ensemble un registre fidèle de tous les sentimens vraiment nobles, de toutes les actions vraiment grandes, de tous les traits dignes de mémoire; et en lisant ces traits sublimes, quelle ame généreuse, dans un saint transport, n'eût dit avec moi: » Oui, je me » sens le cœur assez bien placé pour en faire » autant «!

J'interromps pour la seconde fois, ma chère Émilie: ce récit de M. de Veymur si intéressant pour toi. Un autre soin m'occupe. J'ai reçu depuis ta dernière lettre, et presque en même tems, une lettre de ton mari *, en réponse à celles où je m'efforçois de le rappeler à la Divinité. J'ai lieu de pen-

* On l'a renvoyée immédiatement après celle-ci.

ser, que, comme il le dit lui-même, elles ont fait quelque impression sur lui; mais les conséquences qu'il seroit forcé d'en tirer, l'effraient plus que jamais; et, selon la marche ordinaire à l'incrédulité, il se montre disposé maintenant à embrasser le parti le plus propre à lui procurer une fausse paix et une aveugle sécurité. Il se jette dans le scepticisme le plus outré, et se fait un point de sagesse de douter, ou, pour parler plus vrai, de paroître douter de tout. Il est essentiel de le tirer du nouvel abîme où il se plonge. Daigne le Ciel dissiper, par l'éclat de sa lumière, les fausses lueurs qui l'égarent et le conduisent par degrés aux plus épaisses ténèbres!

NOTES.

PAGE 222.

(1) *Nos pleurs n'étoient jamais stériles à l'égard de ceux que nous cherchions à consoler, etc.* Un des plus beaux exemples en ce genre, de la part d'un jeune homme, est celui que nous offre le *Mercure* de Mars de l'année 1775, et qui est rapporté en ces termes :

» Parmi les différens traits de bienfaisance consacrés dans l'Histoire, il n'y en a point de plus capable d'intéresser les ames honnêtes et sensibles, que celui qui vient d'arriver au collège d'Harcourt. C'est la leçon de tous les âges et de tous les siècles. Il est au dessus des

éloges comme des expressions ; parce que le langage de l'ame ne se parle ni ne s'écrit.

Un Écolier, âgé de dix-sept ans, étudiant en Rhétorique au collége d'Harcourt, a rencontré, il y a près de huit mois, dans une de ses promenades, un homme couvert des haillons de la misère. L'indigence et les malheurs avoient altéré dans cet infortuné les traits d'un ancien domestique qui avoit servi autrefois chez ses parens. Il le reconnut avec peine, s'en approcha avec la pitié la plus vive et le plus pressant intérêt. Après l'avoir interrogé sur les causes de son infortune, à laquelle il remarqua que les vices ni la paresse n'avoient aucune part, il lui assigna un rendez-vous secret pour le lendemain matin au Collège d'Harcourt. Il lui donne, pour premier secours, tout l'argent qu'il possédoit alors, et la portion de pain destinée à son déjeûner, avec ordre de revenir l'après-dîner prendre celle qui lui étoit destinée pour son goûter. Il le charge de se loger dans une maison honnête, et de lui faire connoître l'hôtesse chez laquelle il auroit choisi son gîte. Il s'excuse sur la modicité des secours qu'il lui prodigue, et l'exhorte à espérer du tems et de sa bonne conduite, des jours plus calmes et plus heureux. L'hôtesse, choisie et présentée au jeune homme, a reçu pendant huit mois le prix de ses loyers. Elle a éclairé les démarches de l'indigent, et a rendu témoignage à sa conduite. L'infortuné a vécu, pendant ce long espace de tems, de la portion de pain destinée au déjeûner et au goûter de ce généreux Écolier; mais, comme elle n'auroit pas suffi, il y ajoutoit toutes les semaines, la modique somme d'argent que ses parens, en récompense de son travail, lui abandonnoient pour ses plaisirs et les besoins de son âge. Seulement, il en retranchoit méthodiquement quelque chose pour mettre en masse, afin d'habiller cet honnête malheureux. Quand il a été assez riche, il a employé l'industrie d'un tiers, pour acheter à la friperie un habit, qui mît son protégé en état de se présenter sans humiliation pour solliciter quelque emploi. Cependant l'impa-

tient jeune homme s'agitoit et s'intriguoit pour lui trouver une place où il pût, en travaillant, se procurer une vie plus douce et plus aisée. Enfin il a eu le bonheur de prévenir le vœu de cet indigent, qui, pour dernière ressource, vouloit s'engager. Il l'a fait entrer comme domestique dans une maison où sa mère avoit quelques liaisons. Cette mère, dînant un jour chez son amie, a reconnu ce laquais autrefois à ses gages. La curiosité l'a portée à lui demander l'histoire de sa vie, depuis qu'il avoit quitté son service. Elle finissoit par le récit détaillé de cette généreuse sensibilité de son fils. Jusque-là un profond secret avoit été gardé de la part du jeune bienfaiteur, qui avoit trompé, sur cet article, la vigilance de son Précepteur. C'est sa propre mère qui a déchiré le voile impénétrable qui couvroit cette action éclatante «.

PAGE 223.

(2) *Et le choix étoit bientôt fait.* Une jeune Princesse, qui appartient à la Maison la plus auguste et la plus bienfaisante, avoit 1200 liv. à employer dans une sorte d'ajustement pour une fête dont elle devoit faire l'ornement et les honneurs. Dans une circonstance si brillante, son cœur, plus noble par ses sentimens généreux que par sa naissance, eut le courage de ne choisir qu'un ajustement de 300 liv. et de donner 900 liv. aux pauvres malheureux. *Dict. d'Éduc.*

Nous n'oublierons jamais ces belles paroles d'un Prince, notre première, notre plus douce espérance : » Je regarderois, disoit-il, comme mon meilleur ami, » celui qui, méprisant le faste, auroit le courage de se » montrer à mon mariage avec l'habit le plus simple, » et qui coûteroit le moins «.

Les cœurs sensibles oublieront aussi peu ce trait si attendrissant de deux époux bien chers à la nation, et qui, en régnant aujourd'hui sur elle, lui promettent la plus constante félicité. Ils apperçurent, en se promenant, une jeune enfant qui portoit une écuelle avec

quelques cuillers d'étain. Que portes-tu là, mon enfant, lui dit la Princesse ? Madame, c'est de la soupe pour mon père et ma mère qui travaillent là-bas dans les champs. — Et avec quoi est-elle faite ? — Avec de l'eau, Madame, et des racines. — Quoi ! sans viande ? — Oh ! Madame, nous sommes bien heureux quand nous avons du pain ! — Eh bien, porte ces dix louis à ton père, afin que vous ayez de meilleure soupe. Mon ami, suivons cet enfant, dit elle au Prince, et voyons ce qu'elle deviendra. Ils la suivent en effet ; et considèrent de loin le bon homme courbé sous le poids de son travail, qui, dès que sa fille lui a remis les dix louis, et lui a fait part de son heureuse rencontre, tombe à genoux avec sa femme et ses enfans, et lève les mains vers le Ciel. Ah ! vois-tu, mon ami, s'écrie la Princesse, ils prient pour nous. Quel plaisir on goûte à faire du bien !

IBID.

(3) *Inaccessible à la crainte.* » Avec une gradation lente » et ménagée, dit M. Rousseau, on rend l'homme et » l'enfant intrépides à tout «. C'est ce qu'il prouve en détail, par la manière dont il préserve de bonne heure son élève de la frayeur qu'inspirent à bien des hommes les ténèbres, le grand bruit, celui du canon, du tonnerre, les objets hideux, etc. et cela, sans autre secret que de le familiariser insensiblement avec ces mêmes objets qui nous effraient. » S'agit-il, par exemple, de » l'exercer au bruit d'une arme à feu ? je brûle d'abord » une amorce dans un pistolet ; cette flamme brusque » et passagère, cette espèce d'éclair le réjouit ; je repète » la même chose avec plus de poudre ; peu à peu, j'ajoute » au pistolet une petite charge sans bourre, puis une » plus grande ; enfin je l'accoutume aux coups de fusil, » aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus ter- » ribles «.



la Loi naturelle,
ou
l'Empire de la Raison.

PAGE 224.

(4) *En m'apprenant à lutter contre les besoins et les désirs.* C'est cette espèce d'éducation dirigée, d'un côté, par la nécessité, et de l'autre, par les soins d'un père tendre et sage, qui avoit sans doute formé une si belle ame dans ce jeune Gentilhomme, dont la sensibilité profonde et le vrai courage doivent éterniser la mémoire. » Placé à l'École Royale Militaire, il se contentoit, pendant plusieurs jours, de manger de la soupe et du pain sec avec de l'eau : le Gouverneur averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours sans dévoiler son secret. M. Paris du Verney, instruit par le Gouverneur, de cette persévérance, le fit venir; et après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de l'école, voyant que cet enfant ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, il fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. Hélas! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais; la voici. Dans la maison de mon père, je mangeois du pain noir, et en petite quantité : nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe; le pain y est bon, blanc, et à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, et je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon père et de ma mère. M. Paris du Verney et le Gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, vu la sensibilité et la fermeté qu'ils trouvoient dans cet enfant. Monsieur, reprit M. Paris du Verney, si Monsieur votre père a servi, n'a-t-il point de pension? Non, répondit l'enfant; pendant un an, il en a sollicité une : le défaut d'argent l'a contraint d'en abandonner le projet, et pour ne point faire des dettes à Versailles, il a mieux aimé languir. Eh bien, dit M. Paris du Verney, si le fait est aussi prouvé qu'il paroît vrai

dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gousset : recevez pour vos menus plaisirs, les trois louis que je vous présente de la part du Roi ; et quant à Monsieur votre pére, je lui enverrai d'avance les six premiers mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous inquiétez pas, reprit M. Paris du Verney, nous en trouverons les moyens. Ah ! Monsieur, reprit-il, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai tout en abondance ; ils me deviendroient inutiles, et ils feroient grand bien à mon père pour ses autres enfans «. *Dictionnaire d'Éducation.*

PAGE 239.

(5) *Tenez votre cœur libre pour le choix qu'il doit faire.* Il paroît assez que l'idée de M. d'Orval n'étoit pas que l'amour décidât de l'assortiment de deux époux, mais seulement qu'il pût se joindre à leur union pour en augmenter les douceurs. L'estime réciproque, aidée de la convenance des conditions et des caractères, fait plus de mariages heureux que l'amour : celui-ci, satisfait une fois, s'éteint aisément avec le désir qui l'a nourri et l'espèce de charme qui l'a fait naître ; celle-là subsiste aussi long-tems que les qualités solides sur lesquelles elle est fondée.

PAGE 242.

(6) *Et dans un corps chaste, etc.* » Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus «. *M. Rousseau.*

Voici quelques réflexions bien sensées que le même Auteur nous fait faire sur le libertinage des jeunes gens. » Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés

d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; et c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens et en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse. Mais ces grandes et nobles fonctions de sagesse et de raison, qui distinguent et honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans les premiers. Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, et je le vois. Mais n'est-ce pas leur faute? sitôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre«?

Et ailleurs : » J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure et livrés aux femmes et à la débauche, étoient inhumains et cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux: leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste; ils ne connoissoient ni pitié, ni miséricorde : ils auroient sacrifié père et mère, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté, par les premiers mouvemens de la nature, vers les passions tendres et affectueuses; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables, il tressaille d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme, le rend vif, emporté, colère; on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir : il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudroit, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le senti-

ment de sa faute. Est-il offensé lui-même? au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens: l'adolescence n'est l'âge de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant, et le plus aimable des hommes «.

LETTRE XV.

Du Comte de Valmont à son Père.

Vous avez tout droit d'attendre de moi de la sincérité et de la droiture ; je vous ai promis et je vous dois toute confiance. Mon père ! mon tendre et respectable père, en qui pourrois-je mieux la placer ? Eh bien, recueillez donc le fruit de vos travaux et le prix de vos vertus ; lisez dans le cœur de votre fils. Il va vous l'ouvrir, ce cœur, et ne vous cachera rien de tout ce qu'il aura la force de s'avouer à lui-même. Je me suis arrêté long-tems sur votre dernière Lettre ; j'ai réfléchi de nouveau sur la première, et, je vous en fais l'aveu, elles ont presque triomphé de ma résistance ; elles m'ont du moins vivement ému et fortement ébranlé. En vous lisant, je croyois entendre au dedans de moi une voix secrète que je m'efforçois vainement d'étouffer, et qui me parloit comme vous.

Je conçois que l'idée d'un Dieu, fortement imprimée dans notre ame, est la plus propre à concilier toutes nos affections, en les ramenant sous la loi du devoir. Mais ce

devoir est tel, que les passions en frémissent, et murmurent contre le joug qu'il nous impose : car, hélas ! quel est l'homme sans passions ? J'avoue que, s'il y a quelque vérité sensible, ah ! c'est celle de l'existence d'un Dieu ; et il faut n'avoir rien vu, il faut être plus sauvage que les Sauvages mêmes, pour ne pas remonter, du moins comme eux, de divinités en divinités, à une première cause intelligente et sage, de quelque nom qu'on l'appelle.

Je dirois plus encore. Peut-être seroit-on fondé à croire que, s'il y a quelque vérité, Dieu existe : car enfin, sans un Dieu, et dans l'immense chaos des êtres, sortis, je ne sais d'où ; existans, je ne sais pourquoi ni comment ; liés, enchaînés, sans rapports réels ; ordonnés en apparence, et effectivement libres de tout accord entr'eux ; où existeroit cette vérité ? où en seroit, pour un entendement quelconque, le prototype, le modèle ? Mais ici je retombe sur moi-même, et tout disparoît à mes yeux : y a-t-il quelque vérité ? Ce scepticisme vous étonne ; il va vous paroître une erreur nouvelle ; il vous paroîtra même les renfermer toutes ; et ce sera pour vous, mon père, la matière d'un nouveau zèle. Cependant, parlons vrai ; il me garantit de toute erreur, et n'en suppose

aucune. Au milieu de tant d'opinions contraires, qui toutes ont leurs preuves, leurs vraisemblances, et leurs difficultés, le parti le plus sage n'est-il pas de douter? Un tel doute, ce me semble, a bien ses avantages. On ne tient à aucun sentiment, on n'est d'aucun parti, on édifie, on détruit à son gré, on est d'accord avec tout le monde, on ne l'est avec personne, et cependant la paix subsiste également. On a d'ailleurs bien plus de lumières et bien plus de force pour appercevoir et pour combattre les préjugés, qui font le tourment de la vie. Je ne m'étonne donc pas que le sceptique Montagne ait dit quelque part que le doute universel est le lit de repos le plus commode pour une tête bien faite.

Mais quoi....! voudrois-je un seul moment me contrefaire avec vous? Cet état de doute, si commode, si doux en apparence, je ne puis le supporter. Quoi qu'il en soit, je l'ai affiché aux yeux du monde, et j'ai peine à m'en dédire. Je ne le sens que trop; mon orgueil s'y complaît et s'en nourrit. Je vois à mes pieds toutes les opinions humaines, et je les y foule avec dédain: quelquefois j'ai à lutter contre celles qui paroissent les plus évidentes; je les attaque séparément, et je n'en trouve point à laquelle une

magination féconde ne donne l'air d'un problême. Enhardi par ces premiers succès, je les combats toutes ensemble, et je me plais à triompher de cette foible raison qui s'obstine à les défendre. On m'applaudit, et je sens que je m'égare ; on me félicite, et dans ce prétendu triomphe, moi seul je ne suis pas content : ma conscience réclame...... Ah ! quel honteux aveu je vous fais.....! Semblable à ces faux braves, qui ne pouvant envisager le péril de sang froid, et sentant manquer leur courage, s'excitent, s'animent, ferment les yeux, et frappent de tous côtés sans savoir où portent les coups, je m'étourdis moi-même : pour ne pas être foible, je deviens téméraire ; je renverse tout sans distinction ; je m'ôte tout ce qui me servoit de soutien ; et, reprenant ensuite un sens plus rassis, je frémis de ne voir autour de moi que des abîmes. Vous concevez l'horreur de cette situation, que je vous peins avec tant de franchise. Non, tout hardi que je parois être, l'état de doute absolu est trop violent pour mon ame, et n'est point fait pour moi. Si je réfléchissois moins, s'il me restoit moins de cette sorte de droiture que vos discours et vos exemples m'ont inspirée, je pourrois, comme tant d'autres, ne rien croire, et vivre en paix. Mais ce cri

sourd, qui s'élève au fond de mon cœur lorsque je veux y rentrer, m'inquiète et me trouble. L'abandon de toute vérité me désole et m'effraie. Il me semble, dans mon incertitude, que je ne porte plus sur rien, que je ne suis environné que d'ombres et de fantômes; que la scène du monde n'est qu'une illusion continuelle, que je suis dans un vide immense et dans une horrible solitude.

Que faire? adopterai-je toutes les extravagances humaines? Hélas! les plus sages n'en sont pas exempts; et plus ils se permettent de raisonner en toute liberté, plus il semble qu'ils déraisonnent. Dernièrement encore, dans un repas agréable, mais que je destinois en secret à l'instruction autant qu'à l'amusement, j'avois rassemblé tout ce qu'en genre d'esprit, de science et de génie, la Cour et la Ville peuvent offrir de plus brillant. Je m'attendois qu'en mettant aux prises tant d'hommes rares et sublimes, de ce choc mutuel des plus beaux esprits, de cette opposition ou de cette communication de lumières, naîtroit à mes yeux la plus vive clarté. Il est vrai que je vis briller mille étincelles; j'admirai les saillies les plus vives, les reparties les plus ingénieuses; on passa en revue toutes nos connoissances, sans toutefois s'appesantir sur aucune; on battit en

ruine tous nos vieux préjugés ; on ne laissa presque rien aux pauvres humains de ce qu'ils respectent le plus. Mais ce qui m'amusa davantage, c'est que ces hommes, la lumière du monde, me laissoient moi-même dans les plus épaisses ténèbres, et que, d'accord tous ensemble pour détruire, lorsqu'il étoit question d'établir quelque vérité, ils ne s'accordoient plus sur rien. Croiriez-vous, par exemple, que, sur Dieu seul et sur sa nature, il se forma presque autant de systêmes que nous étions d'hommes? on discuta avec autant de légèreté que de finesse, on réfuta, on confondit tour à tour les systêmes divers qu'on venoit d'élever parmi nous; j'aidois de toutes mes forces à les renverser tous; et de tant d'efforts de raison, je ne vis sortir que de nouveaux motifs d'incertitude.

Depuis ce jour, je redeviens plus Pyrrhonien que jamais. S'il y avoit quelque vérité, elle seroit une, elle seroit universelle, éternelle, immuable. Mais, au contraire, rien n'est plus partagé que les sentimens; chacun a ses principes, qu'il se fait à lui-même; *chacun a sa raison, qu'il peint de ses couleurs*; les plus imbéciles sont ceux qui n'ont que celle des autres, que cette raison commune, antique assemblage de pré-

jugés bizarres, qu'on se transmet sans examen, et qu'on adopte faute de lumières. Heureusement ces préjugés varient, s'effacent, et font place à d'autres. Chaque pays, chaque siècle a ses opinions à part, comme parmi nous chaque jour a ses modes, et chaque société a ses goûts différens. Le même homme, d'un âge à l'autre, ne se ressemble pas. D'autres humeurs, d'autres passions amènent d'autres vues; les circonstances modifient nos sentimens, et les accommodent à nos intérêts; nos jugemens prennent la teinte secrète des penchans qui nous déterminent; avec des inclinations diverses, on désavoue ce que l'on affirmoit autrefois; et en changeant, avec le tems, de façon de penser, on n'a fait que changer d'erreur. Telle est en peu de mots l'histoire de tous les hommes. Parmi eux, rien ne porte sur des principes fixes; et celui qui a dit, *opinione regina del mondo*, n'a pas ce semble, si mal dit.

Après tout, s'il y a quelque vérité, qu'on me donne donc des yeux pour la voir, et qu'on me dise à quels caractères je pourrai la reconnoître. Ces caractères de vérité, jusqu'où s'étendront-ils? Prendrai-je pour règle de mes idées ce qui n'est que sentiment? Me bornerai-je à des vérités géométriques, sur

lesquelles on s'accorde davantage, mais qui, pour la plupart, m'importent fort peu? Serai-je éclairé sur cela seul, et en doute sur tout le reste? Ce qu'il y a de plus intéressant dans la société, porte sur des faits; en croirai-je, à cet égard, des sens trompeurs? En croirai-je, de la part des autres hommes, des rapports encore plus infidèles? Et si l'on s'accorde sur de premiers principes, sur un petit nombre de notions primitives, qui toutes, sous d'autres termes, n'expriment au fond que la même chose; est-on également d'accord sur ce qui dépend du témoignage des hommes? Je me trouve donc arrêté à chaque pas; et par-tout, le plus court, le plus sûr, est encore de douter. Est-il d'ailleurs en mon pouvoir de croire ou de ne croire pas? Est-ce ma faute, si la vérité m'échappe? Serai-je coupable pour n'avoir pas su bien raisonner, pourvu que j'aie pris soin de bien vivre? Vos sentimens en particulier me touchent; vos leçons me sont chères; je voudrois penser comme vous, et je ne le puis.

Heureux ceux qui ont reçu de la nature un esprit plus souple et une raison plus docile! la mienne, dans l'état où elle est, ne me semble, après tout, qu'un funeste présent. N'ayant ni la force de se déterminer, ni celle de rester incertaine; connoissant sa

propre foiblesse, et s'élevant sans cesse au dessus de ses forces pour retomber plus lourdement; ne pouvant me rendre tranquille qu'en se taisant, et voulant raisonner toujours: m'agitant au dedans par de violentes secousses et des inquiétudes continuelles, ne m'a-t-elle donc été donnée que pour faire mon tourment?

Hélas! que je regrette mon ancienne simplicité et mes premiers penchans! Qu'on va loin lorsqu'on s'abandonne à de premiers doutes! Égaré par des guides souvent infidèles, par une lueur souvent trompeuse, que l'on prévoit mal ce qu'il doit en coûter un jour!

Mon père, venez au secours de votre fils; il ne vous a pas encore tout dit; mais il ne pouvoit pas vous en dire davantage. Eh, qu'il lui a fallu de confiance et de courage, pour s'humilier ainsi devant vous! Ah! sa franchise du moins n'est pas indigne de vos soins. Il peut encore être éclairé, puisqu'il lui reste quelque désir de l'être. Son état est celui d'un malade peut-être, qui ne voit plus les objets que confusément, et qui soupire après les beaux jours de la convalescence; mais c'est un malade qui vous est cher, qui vous aime, et que vous seul pouvez guérir.

LETTRE XVI.

Du Marquis à son Fils.

QUE ta franchise me plaît et me console ! qu'elle augmenteroit ma tendresse pour toi, si quelque chose étoit de nature à l'augmenter ! Oui, mon fils, il reste en toi un fonds de droiture, qui s'annonce au milieu même de tes doutes et de tes erreurs ; et c'est aussi sur elle que je fonde tout l'espoir de ta guérison. Tu es malade, il est vrai ; mais que ton cœur m'offre de ressources contre les égaremens passagers de ta raison !

Je plains ton état ; il est fâcheux, il est violent, j'en conviens : cependant il est encore heureux qu'il le soit ; que tu n'ayes point cette fausse sécurité de nos prétendus esprits-forts, qui ne sont tranquilles, que parce qu'ils ont pris le triste parti de ne plus compter avec eux-mêmes : qui ne s'inquiètent pas plus de la justesse de leurs assertions que de celle de leurs doutes ; qui s'embarrassent peu s'ils éclairent pourvu qu'ils éblouissent ; qui n'ont d'autre logique que celle de leurs passions, et qui, à force de dangereux sophismes et de fausses lumières, ont trop bien

réussi

réussi à s'aveugler entièrement. Pour toi, mon fils, tu n'es pas fait pour cette sorte d'aveuglement. Tu peux bien t'égarer : hélas ! quel est le mortel qui ne s'égare pas quelquefois ! Mais tu ne sais pas t'en imposer à toi-même ; tu n'es pas fait pour en imposer aux autres, du moins pour vouloir leur en imposer long-tems : et lors même que tu t'en fais admirer, lorsque tu les subjugues, en leur paroissant plus entreprenant et plus hardi qu'eux, ton ame droite et sincère, presque en dépit de toi, a besoin de verser, dans le sein d'un ami, le désaveu tacite de ta force apparente, et l'humiliant secret de ta foiblesse.

O mon ami ! que tu as fait un digne choix, en prenant pour confident et pour asyle le cœur d'un père ! Ce n'est point te dégrader, que de t'humilier ainsi devant lui ; au contraire, c'est dans ta sincérité même que tu reprends à ses yeux ta véritable force, et qu'il fait consister ton triomphe le plus vrai.

Mais, Valmont, comme tu t'expliques avec moi sans détour, souffre que je m'ouvre à toi sans réserve. Je t'aime trop pour avoir dessein de t'offenser : et si, sans le vouloir, je ne te ménage pas assez, songe que les blessures que nous fait un ami, qui ne rouvre nos plaies que pour les guérir, valent bien mieux que les caresses d'un ennemi, qui

ne nous flatte que pour nous perdre plus sûrement. Dis-moi donc, trop cher et trop aimable Valmont, quoique droit et sincère, l'es-tu cependant assez pour être content de toi? Ici, mon bon ami, c'est plus que jamais à toi-même, à ta franchise, que j'en appelle; la source de tes doutes et de ton incrédulité n'a-t-elle rien d'équivoque? Ton esprit ou ton cœur n'y mêle-t-il aucun intérêt qui puisse te la rendre suspecte? La manie du bel esprit, le désir de briller, de l'emporter sur les autres hommes, cette vanité enfin dont tu fais l'aveu, ou quelque autre passion secrète n'a-t-elle influé en rien sur ta manière de penser? Matérialiste il y a quelques jours, aujourd'hui Pyrrhonien, n'as-tu pas juré d'abord, comme tu sembles l'insinuer toi-même, sur la parole de quelque guide infidèle, dont l'autorité seule aura suffi pour t'égarer? As-tu pesé bien attentivement les preuves dont il s'est servi, et les motifs qui t'ont déterminé? car c'est là ce qui, joint à la droiture, nous rend, jusqu'à un certain point, les maîtres de croire ou de ne croire pas, et nous conduit à bien raisonner. Hélas! quel examen as-tu fait? Quels motifs, quelles raisons te décident? Tu as élevé, sans beaucoup de raisonnement et d'étude, un vaste, mais trop frêle édifice,

qu'un souffle suffit pour renverser. Tu as argumenté contre le cri de ta conscience, et à chaque instant tu te démens toi-même.

As-tu d'ailleurs, par des gémissemens réitérés et des désirs ardens, appelé à toi la vérité? Si elle existe, elle mérite bien d'être invoquée; et, dans le doute, tu ne pouvois rien perdre, tu ne pouvois que gagner à l'implorer. Ah! c'est la vérité qui doit décider de ton bonheur; c'est à elle que sont liés tes intérêts les plus chers; c'est elle qui peut seule fixer tes incertitudes, qui doit régler ta conduite, qui doit mettre un but à tes actions, et assigner un prix à tes mérites. Il n'appartient qu'à elle de te découvrir ton origine, de t'instruire sur tes devoirs, de t'éclairer sur ta fin; elle seule peut te rendre vertueux. Que devient en effet la règle des devoirs, la pratique des vertus, sans la connoissance de la vérité? et si, en raisonnant mal, on abjure aisément tout principe, si on n'a plus d'autre loi que son caprice, peut-on encore sans elle se flatter de bien vivre? C'est la vérité, mon fils, qui fait tout l'homme.

Eh, si la vérité n'est rien; si elle n'est qu'un mot vide de sens, qu'un nom sans idée, qu'une idée chimérique et qui n'a point d'objet; cette idée, d'où nous vient-elle? et nous, Valmont, qu'est-ce que nous sommes? Jouets

infortunés des fantômes que nous nous formons, livrés à des illusions continuelles, entraînés par une force invincible, et dupes d'un enchantement qu'aucun secours ne peut détruire; nos espérances, nos biens, ne sont rien eux-mêmes, et nous n'avons en un sens de réel que nos malheurs. Mais au contraire, s'il y a une vérité, tout revit, tout se ranime, tout reprend avec elle sa nature et son être; nous pouvons encore goûter de vrais plaisirs et prétendre au bonheur. S'il y a une vérité, non seulement, mon fils, Dieu existe; mais elle est Dieu même. Eh bien, cette vérité, si respectable, si intéressante pour toi, je te le demande encore, l'as-tu forcée, par tes recherches, tes vœux, et tes prières, à descendre jusqu'à toi! Ah! un homme qui l'appelleroit ainsi, qui la chercheroit dans la sincérité de son cœur, qui, les yeux mouillés de larmes, éleveroit vers elle les plus tendres regards; qui, dégagé de tout intérêt bas et rampant, de tout penchant vil et terrestre, se montreroit prêt à tout sacrifier pour elle, et dans un saint enthousiasme lui diroit:
» Vérité, dont je révère jusqu'au nom même,
» tandis que j'en cherche la nature ou que
» j'en étudie l'existence! vérité, toujours
» auguste, quoiqu'enveloppée d'un voile que
» je n'ai pu lever encore! ô toi que j'ignore,

» mais que je désire de connoître ! charme
» le plus doux des ames vraiment belles, et
» leur unique objet lors même qu'elles ne
» font encore que te soupçonner et t'entre-
» voir ; toi qui m'as fait, si je suis quelque
» chose, qui m'as fait pour être heureux,
» si tu existes toi-même ; vérité suprême !
» que faut-il entreprendre pour te trouver ?
» Parle, et au premier mot je vole aux ex-
» trémités de la terre, si c'est là seulement
» que tu habites ; je m'ensevelis dans la plus
» profonde retraite, si ce n'est que là que
» tu dois parler à mon cœur ; je romps tous
» les liens que mes passions ont formés, s'ils
» peuvent m'empêcher de courir à ta voix :
» parle une fois, et quoi qu'il en coûte, tu
» seras obéie « ! N'en doute pas, Valmont,
cet homme seroit bientôt exaucé. Sensible à ce langage, attirée par cette préparation d'un cœur docile, touchée de cet état de perplexité, de désirs, et d'alarmes ; état si triste, mais si touchant, si capable d'intéresser celui qui est la vérité par essence ; elle viendroit, cette vérité si bonne, si sage, si belle, et qui a tous les attributs de Dieu même ; elle viendroit éclairer cette ame simple, ignorante, et fidèle, cette ame droite qui soupireroit après elle ; ou si, par impossible, elle refusoit de se faire entendre, c'est

seulement alors qu'un tel homme seroit excusable, et qu'il pourroit dire que la vérité lui échappe, et que son erreur est invincible. Mais avoue-le, mon ami, ce n'est point là ton état; ce ne l'a pas été du moins jusqu'ici. Livré à des spéculations frivoles, il ne paroît pas que tu te sois mis beaucoup en peine d'intéresser en ta faveur le Dieu de vérité. Bien loin de là, tu accrédites toutes les opinions; tu es de tous les partis; tu défends avec chaleur ce que tu crois le moins; tu donnes un air de vraisemblance aux choses les plus absurdes; tu joues la vérité plutôt que tu ne la cherches, et tu appelles cela avoir la paix, être d'accord avec tout le monde : mais est-ce donc ainsi qu'on est d'accord avec soi-même? Hélas! disons mieux : c'est ainsi que tu outrages la vérité de la manière la plus sensible; tu te fais un pur amusement de tout ce qui la contredit; tu la combats par-tout indifféremment, et tu ne sais pas bien si tu es fondé à la combattre, tu l'attaques... et tu doutes. Ah! l'état de doute, qui est le plus triste et le plus affligeant pour une ame droite, est aussi l'état le plus critique et qui exige le plus de ménagemens. Tu dois toujours craindre de confondre la vérité avec l'erreur; de détruire ce qui est vrai en soi et pour les autres, quoiqu'il ne

te le paroisse pas encore ; de porter en eux les funestes semences d'un doute mal fondé, qui leur feroit perdre de vue ce qu'il leur est le plus intéressant de croire : tu ne devrois te permettre que des questions modestes et circonspectes, ou qu'un humble silence. Cependant tu ne ménages rien, tu tranches, tu décides, tu renverses.... et tu doutes. Tu es Pyrrhonien et Dogmatique tout à la fois; tu es le plus dogmatique de tous les hommes. Sincère vis-à-vis de moi seul, tu masques tes perplexités et tes craintes, tu te masques tout entier vis-à-vis des autres.

Toutefois on t'écoute, mon fils, et la vérité elle-même t'entend et te juge d'avance; elle te juge, et son jugement est au fond de ton cœur. On t'écoute, et tu ne te contrains pas; tu risques d'induire en erreur tous ceux qui t'environnent; tu arraches de tous les cœurs le germe précieux des vertus que tu te flattes encore de respecter; tu rends problématiques tous les devoirs; et tu brises, sans en être effrayé, la base sur laquelle ils reposent. Non content de résister au cri de la vérité qui te presse, tu t'efforces de l'étouffer dans les autres : eh, mon ami, pour toi le plus grand des malheurs seroit d'avoir réussi ! Qu'aurois-tu donc avancé pour ton bonheur, si tu avois forcé ton épouse, moins

éclairée et moins sage qu'elle ne l'est en effet, à douter si c'est pour elle une loi d'être fidèle; si, dans ta maison, ne tenant plus à aucun principe, tout le monde se croyoit en droit d'adopter tour à tour le sentiment le plus commode? et voudrois-tu une femme, des enfans, des domestiques, qui, par système et par goût, s'accoutumassent à penser comme toi? Ah! si tu regrettes pour toi-même ta première simplicité, tes premières mœurs, laisse du moins aux autres celles qu'ils ont encore.

O mon bon ami! tu n'es donc pas si excusable que tu le croyois d'abord? Eh, qu'est-ce qui pourroit te servir d'excuse? Les vains raisonnemens sur lesquels tu te fondes? Sois vrai, mon fils, dans toute l'étendue de ce terme; et tu en sentiras la foiblesse. La vérité, dis-tu, doit être une, éternelle, immuable: oui, sans doute, elle l'est en elle-même, elle l'est dans son principe: mais s'ensuit-il que les hommes doivent toujours la voir ainsi? et de ce qu'ils sont sujets à l'erreur, de ce qu'ils se trompent quelquefois, faudra-t-il en conclure qu'ils se trompent toujours, et qu'il ne leur reste aucune règle pour ne pas s'égarer?

Déjà, cher Valmont, si, pour te faire sortir de l'état de doute absolu et te con-

traindre à rendre hommage à la vérité, il ne faut que forcer les premières difficultés où ton esprit se retranche, je t'en montrerai parmi nous, de ces vérités de tous les tems, de tous les lieux, et de tous les hommes. Il semble, à t'entendre, qu'on ne s'accorde sur rien; mais la société toute entière ne porte-t-elle pas nécessairement sur de premiers principes universellement reconnus, sur des principes de sens commun, qu'on rougiroit de contredire sérieusement, et que toi-même tu ne t'avisas jamais de désavouer dans la pratique? De l'un à l'autre pôle, vit-on jamais révoquer en doute ces premières notions, que tu regardes comme identiques, et qui ne le sont en effet que parce que la vérité est une, et que la chaîne des conséquences tient essentiellement à une première vérité, dont Dieu est le terme, et qui les renferme toutes (1)? Qui douta si le tout est plus grand que sa partie; s'il est possible qu'une chose soit et ne soit pas en même tems, soit telle et ne soit pas telle tout à la fois? Quel homme, tant soit peu raisonnable, mit en problême, s'il existe lorsqu'il pense? Te faut-il des vérités morales? Qui douta, si, posé l'existence d'une première cause souverainement bonne, intelligente, et sage,

nous lui devons notre respect, notre obéissance et notre amour; si nous devons faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes; s'il est juste de payer les bienfaits par la reconnoissance? Qui, dans la conduite ordinaire de la vie, ne se crut pas libre, et ne s'imputa pas les malheurs qu'il s'est attirés par ses crimes? Te faut-il des vérités de fait? Qui osa douter encore de ce que le témoignage constant et unanime de ses sens lui rapporte; de ce qui lui est confirmé par des témoins oculaires, en assez grand nombre, et de caractères, de passions, d'intérêts assez divers, pour n'avoir pu se tromper de concert sur un fait également sensible pour tous, ou s'accorder à nous tromper? Qui douta si Rome existe, et si César a vaincu Pompée? Sur tous ces objets et d'autres semblables, on pourra bien, comme toi, s'étourdir quelquefois et disputer un moment : mais le doute est dans l'expression, et jamais dans le cœur; et c'est pour cela qu'on a dit, un peu crument, que le Pyrrhonisme est une secte de menteurs *. Aussi voit-on ceux

* Bayle, tout favorable qu'il étoit aux Pyrrhoniens, a dit de Pyrrhon même : » Il chercha toute sa vie la » vérité, mais il se ménagea toujours des faux-fuyans » pour ne pas tomber d'accord qu'il l'eût trouvée «.

La meilleure réponse que l'on puisse faire aux Pyr-

qui s'en piquent le plus, lorsqu'il s'agit d'affaires qui leur paroissent un peu sérieuses, raisonner et agir comme les autres hommes. Et, pourquoi donc, mon fils, s'ils suivent si constamment les mèmes principes sur de certains objets, se croiroient-ils fondés à les méconnoître sur d'autres? Cette différence si bizarre dans la manière de voir les choses, en mettra-t-elle dans leur nature? Si nous étions sincères, lorsque nos penchans ou que nos intérêts changent, le point de vue changeroit-il avec eux? N'avons-nous pas au dedans de nous de quoi juger nos affections mèmes et en redresser l'illusion? Et osera-t-on nier que cette règle subsiste, parce qu'on ne la consulte pas toujours?

Mais quelle est cette règle de vérité qui peut, sans crainte d'erreur, déterminer nos jugemens? C'est premièrement celle à laquelle tu peux le moins résister, mon fils, c'est l'évidence. La vérité brille quelquefois de sa propre lumière; son éclat est si vif, l'idée qu'elle fait naître dans notre esprit, dès qu'elle s'y présente, est si nette et si distincte, qu'elle contraint dès lors notre consentement, et n'a plus besoin d'autre

rhoniens dans bien des rencontres, est celle que fit un ancien Sage à un homme qui nioit le mouvement; il se mit à marcher devant lui.

preuve. Tel est l'effet que produisent les premiers principes ; tel est celui que produit la connexion immédiate entre un principe et sa conséquence. Sans cette première règle, la vérité n'existeroit point pour nous : eh, où en serions-nous en effet, s'il falloit sans cesse remonter de preuve en preuve, de proposition en proposition ; et s'il n'y en avoit pas quelqu'une, qui, par sa clarté irrésistible, et sans le secours du raisonnement, fût sa preuve à elle-même? Avec cette règle, au contraire, les lumières s'étendent de proche en proche, les connoissances se multiplient : et plus on la suit fidèlement, plus les opérations sont constantes. De là, mon fils, la certitude de la science des nombres, de la Géométrie, et des autres sciences qui en dépendent. Fais faire à Paris, à Pekin, au Mexique, d'après les mêmes principes, les mêmes opérations ; et les résultats seront les mêmes : l'effet sera toujours uniforme, dès que les principes (également bien appliqués) le seront aussi. Tant il est vrai qu'il y a une vérité constante, immuable ; et dont les rapports sont indépendans de nos opinions.

L'évidence embrasse les vérités de sentiment comme celles qui nous sont connues par des idées claires et distinctes, *je pense*,

j'existe, je souffre, je veux; l'éclat est ici le même ; l'acquiescement de notre part est également nécessaire ; et on peut dire de l'évidence d'idée et de l'évidence de sentiment, que l'une tient étroitement à l'autre (2).

L'évidence ne se borne pas à des vérités froides et stériles pour les mœurs (3), à des vérités de calcul et de Géométrie, comme tu veux le faire entendre ; mais elle nous conduit aux vérités les plus intéressantes. Eh, que t'ai-je dit, cher Valmont, en te parlant de Dieu, de cette première cause intelligente et sage, qui ne soit tiré d'un principe évident ? Tout s'y réduit à cette vérité primitive, que l'effet ne peut être plus excellent que sa cause, que si l'effet renferme de l'intelligence et de l'ordre (4), la cause elle-même doit être intelligente et sage, et d'autant plus sage, que l'ordre est plus constant et renferme des rapports plus étendus.

L'évidence a sous soi d'autres règles, mais qui toujours participent plus ou moins à sa lumière, et dont elle fixe les différens degrés d'autorité. C'est ainsi que la certitude physique, qui a pour objet tout ce qui est soumis à nos sens, et qui nous assure de l'existence de ces mêmes objets et de leurs rapports

entre eux, porte sur ces conséquences, qui suivent évidemment de l'idée qu'une raison saine nous donne de la Divinité, et qui dès lors deviennent elles-mêmes autant de principes : la première, que Dieu, vérité suprême, et source unique de toute vérité, ne sauroit nous tromper ; et la seconde, qu'une longue suite d'apparences, liées à une même cause qui les explique, suppose l'existence de cette cause, sans laquelle Dieu lui-même nous tromperoit à chaque instant.

C'est ainsi encore que la certitude morale, qui a pour objet le témoignage des hommes sur les choses de fait, prise dans son plus haut point, porte sur cet autre principe évident : que dès là que du côté des témoins combinés avec le fait, d'ailleurs sensible et palpable, et avec ses conséquences, il est clair qu'il ne peut y avoir unité de motifs, mais qu'au contraire il y a diversité de vues, de caractères, de passions, et d'intérêts ; dès là aussi l'unanimité dans les rapports multipliés qui nous ont été faits, ne peut venir que de la vérité même de la chose.

C'est ainsi enfin que la probabilité elle-même, quoique bien au dessous de l'évidence et de la certitude, porte cependant sur cette règle évidente : que dans les choses qui ne

sont par elles-mêmes ni évidentes ni certaines, mais qui demandent quelque détermination, le parti le plus sage est de se déterminer par ce qui nous paroît le plus vraisemblable : et c'est encore l'évidence qui assigne dans mille circonstances les différens degrés de vraisemblance.

Tu vois, mon fils, par ce précis des véritables fondemens de nos connoissances, précis tel que le comporte la nature de nos lettres, tu vois que nous ne manquons point de règles de vérité; et qu'il ne faut que cette raison commune à tous les hommes pour les appercevoir, qu'un peu de bonne foi pour en convenir, et de l'attention jointe à la droiture pour en profiter.

Eh, mon bon ami, d'où pars-tu toi-même pour raisonner avec moi? Tous tes raisonnemens ne supposent-ils pas quelques principes avoués de tous deux, quelques notions communes entre nous? En argumentant contre la vérité en faveur du doute universel, tu ne peux former aucune espèce de raisonnement qui ne prouve contre toi; et il suffit de tes propres armes pour te vaincre.

Mais à quoi m'arrêté-je? Cette droiture dont tu te glorifies, et dont je reconnois encore dans mon fils le germe précieux,

n'est-elle pas le cri de la vérité, dans la bouche même de celui qui l'attaque? Quel est en effet son ennemi le plus déclaré, qui voulût passer pour faux et pour menteur? Quel est le Sceptique, si entêté dans ses doutes, si opiniâtre à les défendre, qui voulût bien être regardé comme un imposteur qui parle autrement qu'il ne pense? Quoi, mon fils, y aura-t-il donc une vérité pour les sentimens, pour les mœurs; et n'y en aura-t-il point pour l'esprit et pour la raison? Abjure, cher Valmont, ton Pyrrhonisme insensé *, et tu ne seras plus si souvent en contradiction avec toi-même; et c'est seulement alors que ta bouche ne sera plus démentie par ton esprit et par ton cœur : tu seras vrai, et il est aisé de sentir que tu étois fait pour l'être.

Tu ne me parles plus d'Émilie. Hélas! la tendre, la vertueuse Émilie, comment s'accommode-t-elle de tes systêmes?

Ah! mon fils, mon fils, plus à plaindre encore que coupable, et toujours si cher

* On l'a très-bien dit dans ces vers que je me rappelle, à quelques termes près, et qui terminent, je crois, une des Fables de la Motte :

Pour nous la vérité se couvre d'un nuage ;
Mais enfin des mortels tout n'est pas ignoré :
Le doute, qui souvent est la marque du sage,
L'est du fou, quand il est outré.

à mon cœur, achève de m'ouvrir le tien, verse dans mon sein un secret qui t'accable. Puisque, de ton aveu, tu ne m'as pas tout dit, soulage-toi, et prends les conseils d'un ami. Oublie que tu parles à un père : hélas! pourquoi l'oublier? un vrai père est-il donc si fort à craindre? Et qui peut mieux que lui, pardonner les foiblesses et excuser les erreurs?

NOTES.

PAGE 273.

(1) *Une première vérité dont Dieu est le terme, etc.* La vue de l'homme est trop foible et trop bornée pour percer jusqu'à cette première vérité, de laquelle émanent toutes les autres. Tout ce que nous pouvons faire, est de bien établir les premiers principes de nos connoissances, et d'en déduire, par une chaîne de conséquences bien liées, les sciences qui tiennent le plus immédiatement les unes aux autres : c'est là ce qui formeroit une véritable Encyclopédie. Je sais quelqu'un qui y a déjà travaillé long-tems ; puisse-t-il un jour mettre la dernière main à un ouvrage si utile par lui-même, et qui le devient encore plus dans le siècle où nous sommes!

PAGE 277.

(2) *On peut dire de l'évidence d'idée et de l'évidence de sentiment, que l'une tient étroitement à l'autre.* En effet, puisque, à le bien prendre, le sentiment intime n'est autre chose que le témoignage secret que l'ame est forcée de se rendre sur son état actuel, en tant qu'elle se

sent affectée, modifiée de telle ou telle manière ; que dès lors ce sentiment fait partie de son état même ; et qu'une chose ne sauroit être telle et ne l'être pas tout à la fois, et sous le même rapport ; il s'ensuit que, même par une évidence de principes et d'idées, celle de sentiment ne peut nous tromper ; et que, comme le dit fort bien M. de Valmont, l'une tient à l'autre.

IBID.

(3) *L'évidence ne se borne pas à des vérités froides et stériles pour les mœurs, etc.* Mais pourquoi l'évidence est-elle plus facile à saisir, se soutient-elle plus constamment, et a-t-elle plus d'étendue sur certaines vérités que sur d'autres encore plus importantes ? Pourquoi, par exemple, ne s'avise-t-on pas de contredire la vérité d'une proposition d'Euclide, et dispute-t-on tous les jours sur Dieu, sur sa nature, et sur d'autres vérités semblables ? La réponse est facile : l'intérêt n'est pas le même sur ces différens objets ; les propositions géométriques n'intéressent pas nos passions ; et en genre de vérités morales, ce sont presque toujours les passions qui font douter. Mais il y a encore ici une raison supérieure, prise dans la nature des choses, dans la sagesse de Dieu même, et que M. de Valmont a déjà insinuée dans une de ses lettres : il importe peu, pour la liberté de l'homme, qu'il soit forcé de reconnoître que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ; mais il importe qu'il ne soit pas également contraint sur les vérités qui appartiennent aux mœurs : il importe que Dieu, sur son existence, ses attributs, et ses loix, reçoive de mon entendement et de ma volonté un hommage libre, et que je puisse, si je le veux, me refuser à sa lumière. C'est pour cela que les preuves, quoiqu'évidentes, que nous avons de l'existence de Dieu, d'une loi naturelle, de l'immortalité de l'ame, sont combattues par des difficultés qui font oublier aisément la démonstration qu'on en donne ; qui détournent notre attention, et, si bon nous semble, la fixent

entièrement sur les objections contraires ; qui, sur-tout, en flattant nos penchans déréglés, en reçoivent à nos yeux une force que ces difficultés n'auroient point par elles-mêmes. C'est pour cela encore que, sur ces mêmes objets, les preuves qui sont le plus à la portée de tous les hommes, sont les preuves morales, qui, par leur nature, s'accordent parfaitement avec la liberté.

Ibid.

(4) *Que si l'effet renferme de l'intelligence et de l'ordre, etc.* Cet effet, si nous voulons nous en tenir, pour l'évidence, à ce que nous éprouvons au dedans de nous, et ne pas nous exposer à faire par la suite un cercle vicieux, ce sera notre ame, par exemple, avec toutes les idées de rapports innombrables et celle d'un monde entier, qu'elle apperçoit en elle ou hors d'elle-même.

LETTRE XVII.

Du Marquis à la Comtesse.

Je reviens à toi, ma chère Émilie, et je reprends, pour ne plus l'interrompre, le récit de M. de Veymur, où j'ai été forcé de le laisser.

Tandis que mon guide, continua-t-il, m'exerçoit à toutes les vertus, ma mère de son côté suivoit constamment le plan d'éducation qu'elle s'étoit fait pour ma sœur. Il étoit relatif, quant au fonds, à celui que M. d'Orval suivoit par rapport à moi; mais elle le modifioit dans la forme, et l'accommodoit à la foiblesse du sexe, à ses occupations naturelles, à ses devoirs, au caractère de sa fille, et aux goûts qu'elle vouloit lui faire prendre. Elle ornoit son esprit des connoissances les plus solides, et la formoit sur-tout à la justesse du raisonnement. Elle donnoit à son corps toutes les graces dont il étoit susceptible, et eût craint de confier à tout autre qu'elle-même un soin si dangereux *. Elle lui assuroit une heureuse

* » Je ne sais s'il faut qu'un Maître à danser prenne » une jeune écolière par sa main délicate et blanche, » qu'il lui fasse lever les yeux, déployer les bras? . . .

constitution, par une nourriture saine, des promenades champêtres *, et des exercices modérés. Elle ne négligeoit pas pour elle les talens agréables; mais elle en tempéroit l'usage, en le réduisant à un amusement honnête et à un délassement passager. Elle lui faisoit aimer l'intérieur de sa maison, par l'habitude des travaux de son sexe et le détail des soins du ménage. Elle vouloit qu'on pût admirer dans Cécile cette femme forte de l'Écriture, qui trouve, dans son courage et dans sa propre industrie,

» mais je sais bien que pour rien au monde je ne vou-
» drois être ce Maître-là. *M. Rousseau.*

L'Auteur de Grandisson, en parlant des différens Maîtres qu'on donne aux jeunes personnes, s'écrie : » Quel est le pays du monde où l'on ne cherche point » pour cet office un homme marié, soit qu'il soit ques- » tion de danse, de musique, de langue, ou d'autres » sciences «? On voit bien que Richardson n'a pas vécu parmi nous.

* » Les promenades publiques des Villes sont per- » nicieuses aux enfans de l'un et de l'autre sexe. C'est » là qu'ils commencent à se rendre vains et à vouloir » être regardés. C'est au Luxembourg, aux Tuileries, » au Palais-Royal, que la belle jeunesse de Paris va » prendre cet air impertinent et fat, qui la rend si ridi- » cule, et la fait huer et détester dans toute l'Europe «. *M. Rousseau.*

C'est là en effet, aux promenades, aux spectacles, et dans les cercles polis, que se forment les petites-maîtresses et les petits-maîtres, *l'espèce la plus ridicule*, dit M. de Voltaire, *qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.*

toute la source des avantages qu'elle procure à sa famille. Elle lui inspiroit le goût d'une parure simple et modeste, la seule, qui, en ornant le corps autant qu'il convient, montre la candeur, la beauté de l'ame, et laisse voir un tout parfait *. Elle l'attachoit à ses devoirs, en les lui rendant faciles ; et aux vertus, en les lui faisant paroître aimables : elle lui peignoit toujours la sagesse à côté du bonheur : elle l'accoutumoit à se vaincre dans les petites choses, pour n'être pas vaincue elle-même dans des occasions plus importantes, et savoit lui rendre sensibles les avantages et le plaisir de la victoire. Elle lui apprenoit à dédaigner des hommages frivoles ; à apprécier le vrai mérite, pour être un jour en état de faire un choix ; à juger par sa raison, et non par ses yeux ; à fuir le ton du siècle et les airs à la mode ; à mépriser les fades galanteries, la suffisance, et les ridicules d'un petit-maître ; et à rejeter avec horreur les louanges intéressées et les vœux outrageans du libertin. Elle lui faisoit aussi regarder en pitié la légèreté pré-

* » La vertu, dit M. d'Arnaud, n'est-elle pas la » première parure d'un sexe jaloux de plaire ? et sans » cet ornement indispensable, que sont les autres » charmes « ? *Note sur Julie.*

cieuse, le langage apprêté, les termes excessifs pour ne rien dire, la déraison, les agaceries souvent indécentes, les afféteries, les mines, et tout le jeu d'une petite-maîtresse. Elle lui donnoit les armes qui conviennent au sexe le plus foible et lui assurent l'empire qui lui est propre, celles de la pudeur, de la douceur, et des grâces. Cécile, sans vanité, sans coquetterie, sans empressement pour séduire et pour plaire, n'en plaisoit peut-être que plus sûrement et plus constamment. D'une autre, il est vrai, on eût pu faire plus volontiers sa maîtresse; mais de Cécile, je n'ai vu personne d'un état et d'un âge sortables au sien, qui n'eût désiré d'en faire son épouse. Dépouillée de tout bien après la mort de ma mère, elle a refusé mille partis avantageux, pour me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu.

Mais je touche à l'évènement le plus triste de ma vie : falloit-il que nous fussions condamnés à perdre si jeunes une si bonne mère ! Pardonnez-moi les larmes que me fait encore verser ce triste souvenir.... une maladie cruelle nous l'enleva en peu de jours. Dans ses derniers instans elle nous fit approcher de son lit. » Mes chers enfans «, nous dit-elle d'une voix foible et mourante,

et en nous arrosant de ses larmes, » vous » êtes, après mon époux, le plus grand » sacrifice que je puisse faire au Ciel, je le » lui fais, quelque pénible qu'il soit : puisse » votre bonheur à tous deux en être le prix ! » Je vous ai portés en même tems dans mon » sein ; je vous ai nourris du même lait ; » je vous ai donné les mêmes preuves de » tendresse : aimez-vous constamment, et » servez-vous de soutien l'un à l'autre.

» Je ne vous ai pas toujours conduits par » la même route ; vous aviez des caractères » différens. L'un trop vif, trop ardent, trop » plein de confiance, avoit besoin d'être » retenu ; l'autre trop craintive, trop foible, » avoit besoin d'être excitée et encouragée : » voilà le principe des petites différences » que vous avez pu remarquer dans ma » conduite. Mais le Ciel m'est témoin que je » n'aurois pu dire qui des deux j'aimois le » plus ; et je crois que, si mon cœur eût » été capable de quelque préférence, celui » qui eût été le moins tendrement aimé, » eût paru l'être davantage.

» Mon amour pour vous a servi à me » corriger de bien des défauts, pour ne pas » risquer de vous les faire prendre ; et je ne » désirois que d'être plus vertueuse, pour » vous mieux apprendre à le devenir.

» Je

» Je m'étois tracé par écrit, avant même
» que de vous donner le jour, le plan que
» je devois suivre pour vous rendre heu-
» reux; j'ai été la première à en recueillir
» les fruits. M. d'Orval aura soin de vous
» le remettre; il vous servira peut-être un
» jour à rendre heureux vos enfans. Mes
» soins pour vous ont été mon plaisir le plus
» doux; j'en ai fait mon premier mérite
» devant Dieu, toute ma gloire devant les
» hommes; ils sont maintenant le sujet de
» ma confiance auprès de mon Juge, qui est
» en même tems mon Sauveur et mon Père.
» Respectez toujours celui que Dieu vous
» a donné sur la terre. Je vous laisse un
» grand trésor; c'est la religion, c'est la
» vertu, et M. d'Orval qui vous aidera à
» les conserver. Adieu, mes enfans, n'ou-
» bliez pas devant Dieu combien je vous ai
» aimés «.... Elle nous bénit, et peu d'heures
après elle expira.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre notre douleur et nos regrets. Jamais mère ne fut tant aimée, et ne fut si digne de l'être. Il y a long-tems qu'elle n'est plus; mais sa mémoire vivra toujours dans nos cœurs. A peine mon père eut-il donné quelques mois au deuil et à la tristesse que lui causoit son veuvage, qu'il crut ne pouvoir se

passer plus long-tems d'une compagne : son choix nous prépara d'autres peines. Sa nouvelle épouse prit sur son esprit le même empire que ma mère, et n'en fit pas le même usage. M. d'Orval fut remercié presque aussi-tôt, ou plutôt il fut renvoyé indignement ; et de tous les coups qu'on pouvoit me porter, c'étoit le plus sensible. Heureusement pour moi, encore plus que pour lui, ma mère, toujours prévoyante et sage, peu de tems avant sa mort, s'étoit défait en sa faveur d'un petit bien qui lui étoit resté en propre, et qui étoit le seul héritage de ses pères. C'étoit un foible gage de sa reconnoissance : cependant il fallut le contraindre à l'accepter. Elle y réussit, en lui disant : » C'est à mes enfans que j'en assure » à tout évènement l'usufruit le plus pré- » cieux, en le remettant entre vos mains ». Je ne sais si ses vues se portoient tout entières jusque là ; et je crois que sa prévoyance étoit bien plus pour M. d'Orval que pour nous, qui, nés d'un père suffisamment riche, paroissions n'en avoir pas besoin. En tout cas, ses vues n'ont pas été trompées. Au bout d'un an de mariage, ma belle-mere accoucha d'un fils ; et, dès ce moment, nous ne fûmes plus traités, ma sœur et moi, que comme des étrangers dans la

maison de notre père. Je ne vous ferai point le détail de tout ce que nous eûmes à souffrir. L'éducation que nous avions reçue nous soutint dans notre malheur ; et nous ne cessions de bénir de concert ceux qui nous l'avoient donnée. Sans elle, que nous eussions été infortunés ! avec elle, il s'en falloit bien que nous fussions les plus à plaindre. Neuf mois après, mon père eut de sa seconde épouse une fille ; et ma sœur, voyant de jour en jour croître ses maux, fut regardée dès-lors comme quelqu'un qui vendroit ses soins, et dont l'entretien et la nourriture seroient le salaire. Elle n'avoit pas la malheureuse sensibilité de l'amour-propre ; mais elle avoit toute la délicatesse du sentiment, et elle gémissoit encore plus pour mon père que pour elle-même.

Pour moi, ne pouvant soutenir la vue de ses peines sans chercher les moyens de les faire cesser quelque jour, trop affligé de tout ce qui m'environnoit, et honteux de l'espèce d'oisiveté dans laquelle je languissois, je sollicitai tant de fois mon entrée dans le service, que je l'obtins, mais sans secours pour m'y soutenir. Du côté de ma mère, il ne me restoit que des parens très-éloignés ; du côté de mon père, il n'y en avoit aucun que l'on me permît de voir. Mon cher d'Orval, qui,

de sa retraite, m'appeloit depuis long-tems, fut mon unique ressource. Je volai entre ses bras, et mon cœur, fermé à la joie depuis la mort de ma mère, s'y rouvrit dans cet instant, pour la première fois. Douce amitié ! sentiment des belles ames, et qu'on ne trouve que dans les cœurs vertueux ! après la religion, il n'appartient qu'à toi d'adoucir nos maux, et de nous faire goûter les vrais plaisirs. Mon ami se resserra, s'épuisa même en ma faveur; il avoit d'autres amis, qu'il intéressa pour moi. J'entrai dans les Mousquetaires : ses conseils m'y guidèrent, et sa sagessse m'y suivit encore. Je fus en pied peu de tems après. Être jeune, être Mousquetaire, avoir une figure assez heureuse, point de bien et des mœurs, devoit paroître un phénomène un peu étrange. Hélas ! telle étoit la dépravation du siècle, qu'il eût paru ridicule, et le caractère insoutenable, si je n'eusse pris les moyens les plus propres à le conserver avec honneur. Fidèle à tous mes exercices; officieux et prévenant envers tous mes camarades; plein d'égards pour tous, sans liaison particulière avec qui que ce fût; n'ayant pour aucun d'entre eux, ni distinction ni préférence; enjoué par caractère, mais réservé par prudence; ne moralisant point en vain; ne contrariant personne; paroissant

aimer l'étude avec passion, l'aimant en effet, et m'y livrant en militaire qui veut servir utilement sa patrie; n'affectant, dans mes exercices de religion, ni de me montrer, ni de me cacher; voulant bien qu'on crût que j'avois des principes, et que je n'étois pas d'humeur à m'en écarter; du reste, circonspect dans mes paroles comme dans ma conduite, et ne me compromettant jamais. J'étois parvenu à faire dire, *il est dévot*, sans qu'on parût s'en formaliser; plusieurs ajoutoient, *il est singulier:* car il faut bien être un peu regardé comme tel par la multitude, quand on ne veut pas faire comme elle. Mais tous disoient en même-tems: *C'est un homme droit et un bon militaire; s'il a quelques singularités, il faut les lui passer, en faveur de ce qu'il a d'essentiel.* Voilà le jugement le plus favorable auquel je pusse prétendre; et c'est à mon heureuse éducation, et aux soins de mon ami, que j'étois redevable de ce qui me l'avoit procuré.

Un parent que j'ignorois entendit parler de moi, et me donna une Lieutenance dans son Régiment. Quelques actions heureuses commencèrent à me faire connoître. Je crus alors que je pouvois reparoître dans la maison de mon père, pour rappeler à sa mémoire un fils qu'il sembloit avoir oublié, pour

embrasser ma sœur, et pour la tirer d'esclavage. Mais, hélas! quel triste coup d'œil vint s'offrir à moi! vous peindrai-je un père, un mari, gouverné chez lui avec empire, confiné dans l'appartement le plus reculé, maudissant le joug qu'on lui imposoit, et n'ayant pas la force de s'en délivrer, méprisé de son domestique, peu craint, peu respecté de ses enfans, indifférent aux étrangers et à sa propre famille, n'ayant de consolations que de ma sœur, et osant à peine lui parler? Vous peindrai-je, hélas! cette fille, pleine de vertu, portant tout à la fois ses propres maux et ceux de son père; les portant sans plainte, sans murmure, sans aigreur, sans s'inquiéter vainement à chercher du remède à ce qui ne pouvoit plus en souffrir? ma belle-mère, idolâtre de ses enfans, qu'elle aimoit pour elle-même, qu'elle tourmentoit en les aimant, et qui, en revanche, lui promettoient déjà toutes les peines qu'ils devoient lui faire un jour? des domestiques sans subordination, sans mœurs? une maison mal montée, mal servie, mal-aisée, avec des richesses réelles, et même, à quelques égards, avec l'air du luxe et de la profusion *? les enfans, ... ah! quel contraste

* » Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'expérience » m'en a preins, je requers d'une femme mariée, au

avec l'éducation que nous avions reçue ! et quelle image me reste-t-il encore à vous tracer ! Mon père, dans le peu qu'il osoit leur dire, sans cesse contredit par sa femme : l'un et l'autre n'ayant à leur égard aucune règle fixe, ni entre eux aucun principe qui leur fût commun : les valets devenus les flatteurs à gages, et les premiers corrupteurs de ces innocentes victimes, trop souvent confiées à leurs soins : les moindres paroles de ces enfans reçues comme des oracles (1), répétées cent fois devant eux à qui vouloit les entendre, ornées de toutes les fades interprétations d'une Gouvernante, et des froides allusions d'un Précepteur : une mère n'exigeant d'eux presque rien en genre de devoir, et sur toute autre chose, les contrariant, les gênant hors de propos, et exigeant au delà de leur pouvoir ; toujours aux expédiens pour les faire obéir ; les animant, les excitant, les récompensant ou les punissant par tout ce qui pouvoit intéresser en eux la vanité, la gourmandise, l'amour du luxe et de la parure ; tantôt les grondant, les maltraitant ; le moment d'après, les appaisant,

» dessus de toute autre vertu, la vertu économique ;
» c'est sa maitresse qualité, et qu'on doit chercher avant
» toute autre chose, comme le seul douaire qui sert à
» ruiner ou sauver nos maisons «. *Essais de Montagne.*

les caressant, et par tout ce manège, leur apprenant tout à la fois, et à se révolter contre les châtimens, et à dédaigner les caresses : cette mère, trop peu sage, ne gagnant auprès d'eux d'un côté, que pour perdre encore plus de l'autre ; ne les portant à céder pour le moment, que de manière à les rendre bien plus opiniâtres et plus volontaires par la suite ; ne leur ôtant un caprice, que pour satisfaire une fantaisie d'une autre espèce ; et, de caprice en caprice, de fantaisie en fantaisie, les amenant au point de ne plus rien trouver qui pût les satisfaire ; des enfans si pleins de leur volonté, qu'on les voyoit tout rouges de colère, se tordre les mains, et remplir la maison de leurs cris, parce qu'on ne leur donnoit pas ce qu'il leur étoit impossible d'avoir : dans le fils, de la suffisance, un babil qui ne signifioit rien, et nulle sorte de mérite pour son âge, un esprit fier et des goûts serviles, un caractère haut et des sentimens bas : dans la fille, déjà les premiers signes de la coquetterie et les premières semences du vice (2), un langage mignard et affecté, des minauderies dans le maintien comme dans le jargon, des regards de complaisance sur elle-même, une envie démesurée de plaire et de se faire applaudir, le goût le plus vif pour les ajuste-

mens et la parure (5), l'enivrement des plaisirs, l'amour des Romans, celui de la bagatelle, et l'habitude à ne rien faire : tous deux mutins, grondeurs, impérieux, caustiques, pour ne pas dire méchans ; incapables de se contraindre ; sensibles, mais pour le moment, à tout ce qui les obligeoit ; durs pour tous ceux qui ne leur paroissoient plus bons à rien, ou à qui ils se croyoient en droit de commander : voilà le tableau de la maison de mon père. Ce n'étoit plus sa faute, en un sens ; c'étoit moins encore celle de ses enfans : tout le mal venoit de la manière dont on les avoit élevés.

D'après ce triste détail, que la sagesse de vos vues, et le vif intérêt que j'y prends, m'ont forcé de vous faire, il vous est aisé de comprendre de quelle manière je fus reçu. Mon père n'osa me témoigner sa joie ; ma belle-mère me fit l'accueil le plus froid ; ses deux enfans, quoique si jeunes encore, marquoient assez qu'ils avoient déjà pris à mon égard toutes les impressions qu'on avoit voulu leur donner ; ils avoient peine à m'appeler leur frère ; et dans la médiocrité de ma fortune, ainsi que dans la simplicité de mon ajustement (n'ayant rien encore qui me décorât que mon uniforme, qui n'étoit pas une décoration pour eux), je paroissois

leur faire honte ou pitié. Mais ce qui me consola de tout, je retrouvai ma sœur. Ses sentimens n'avoient point changé ; ses vertus et ses charmes étoient toujours les mêmes. Malgré l'espèce d'abaissement où elle étoit réduite, on la reconnoissoit aisément à la noblesse de sa démarche, à la décence de sa conduite, à la simplicité de ses mœurs, à la douceur et à la bonté de son caractère. Tous ceux qui venoient au logis faisoient en secret des vœux pour elle ; ils étoient même attentifs à la prévenir ; et, par la jalousie que je vis bien que l'on en ressentoit, je pus prévoir qu'on me la confieroit sans peine.

J'en avois fait les premières ouvertures, et je touchois à mon départ, lorsqu'une mort subite m'enleva mon père. Le premier soin de son épouse fut de faire ouvrir son testament ; elle savoit assez ce qu'il contenoit. Ma sœur et moi nous étions déshérités. Dans un pays où la coutume tient lieu de loi, et où rien ne limite la volonté du testateur, il avoit pu ainsi faire passer son bien à sa seconde femme et aux enfans du second lit. Cependant mon père ne fut pleuré, ne fut regretté que de nous seuls. J'embrassai son épouse ; j'embrassai ses enfans; je fus m'attendrir sur le tombeau de ma mère; et je partis avec ma sœur.

Nous allâmes nous réfugier chez M. d'Orval. Je continuai à servir; j'acquis de nouveaux grades. C'est à vous, me dit le Comte en s'interrompant, que je dus une partie de mon avancement et de ma fortune. Déjà bien des années s'étoient écoulées sans que je fusse instruit de l'état de ma belle-mère, si ce n'est par des voies indirectes; lorsqu'un jour elle vint avec son fils se jeter entre mes bras, et, en pleurant sur sa fille, me faire souvenir que j'étois leur frère. Hélas! je ne l'avois jamais oublié! Leur dépense avoit en peu de tems absorbé leur revenu: le jeune homme sur-tout avoit mangé en deux ans l'épargne de plusieurs siècles, et la fortune de nos ancêtres (4). La jeune personne, livrée de bonne heure à ses penchans, avoit déshonoré sa famille, et cachoit sa honte dans un couvent, où l'on devoit une année de sa pension. Vous jugez de ma douleur: l'unique chose qui pouvoit la soulager, étoit de devenir la ressource de cette famille désolée. Ma belle-mère, plus heureuse enfin et plus sage, est morte entre mes bras. Mon frère est, après M. d'Orval, mon meilleur ami. Son caractère s'est réformé: il avoit éprouvé bien des contradictions et des peines au sein même de ses plaisirs; parce qu'à chaque pas qu'il faisoit, il trouvoit des

concurrens, et qu'avec bien des flatteurs il n'avoit point d'amis ; parce que d'ailleurs un seul obstacle qu'on mettoit à sa volonté, l'irritoit plus et lui causoit plus de chagrin, que ne lui eût donné de joie tout ce que d'un autre côté on eût entrepris pour le satisfaire. Maintenant tout comble ses désirs, parce qu'il n'en forme plus qui ne soient raisonnables. Sa sœur a fait, au sein de la religion, une pénitence proportionnée à ses fautes, et a consommé, dans les exercices de la piété la plus fervente, son sacrifice et sa vie.

M. d'Orval, en m'engageant à me marier, m'a aidé à faire un choix. Sa fortune s'est accrue considérablement ; sa santé est ferme et vigoureuse ; et quoiqu'à près de quatre-vingt deux ans, il vient encore, trois mois de l'année, recevoir ici le tribut de notre reconnoissance, et goûter les douceurs de la plus tendre amitié. Mon épouse et ma sœur n'ont entre elles qu'un cœur et qu'une ame : de concert avec moi, elles ont élevé mes filles. Depuis cinq ans, dans ce petit bien qui me vient de ma femme, et que j'ai préféré à des domaines plus considérables, oublié de mes concitoyens sans les avoir oubliés, dans un âge où il m'est permis de prendre quelque repos, je jouïs

en paix de tous les charmes de cette union si belle qui règne dans ma famille ; plus heureux encore, si vous daignez souvent les partager avec nous !

M. de Veymur finit ainsi l'histoire de sa vie. Ce qu'elle peut t'offrir d'intéressant par rapport à l'éducation des enfans que se promet ton amour pour Valmont, ne m'a pas permis de t'en dérober le récit.

Chère Émilie ! que de devoirs à remplir pour des parens, et que de suites funestes à craindre s'ils ne les remplissent pas ! A en juger par tout ce que j'apperçois maintenant autour de moi, qu'ils sont doux, ces devoirs que la nature nous impose ! En prenant soin de sa famille, on substitue des plaisirs vrais et légitimes, à des plaisirs faux et dangereux ; on rend sa maison vivante et agréable pour soi-même ; les occupations honnêtes prennent la place des choses frivoles, du désœuvrement, et de l'ennui qui en est inséparable ; on ne va pas chercher ailleurs un amusement que l'on trouve bien mieux chez soi ; le tracas des enfans, toujours aimable pour une véritable mère, lui suffit ; parmi ces douces assurances de tendresse et de fidélité, elle suffit à son époux ; et tous deux, resserrant à l'envi les nœuds qu'ils ont formés, se tiennent lieu l'un à l'autre

du monde entier : cependant on les estime, on les révère au dehors : et si, par une éducation sage et exempte de foiblesse, ils apprennent à leurs enfans à les respecter, à leur être soumis, à leur rendre ce culte filial qu'on doit à ceux qui nous ont donné le jour; s'ils leur font aimer par la persuasion et par l'exemple, les vertus qu'ils leur enseignent; que leur manque-t-il au dedans pour être heureux?

En te faisant part de ce que j'ai vu chez M. de Veymur, et des détails qu'il a bien voulu me faire, j'ai rempli mes engagemens à ton égard; et, quelques longues que soient mes lettres, comme tu les liras en épouse et en mère, tu trouveras, à les relire encore, autant de plaisir, ma fille, que j'en ai eu à te les écrire.

NOTES.

PAGE 295.

(1) *Les moindres paroles de ces enfans reçues comme des oracles.* » Que peut penser un enfant, de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, et se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens;

jugez de ce que deviendra la sienne ! Il en est du babil des enfans, comme des prédictions des Almanachs. Ce seroit un prodige, si, sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie, sur une pauvre mère déjà trop abusée par son propre cœur, et sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit et se voit célébrer «. *M. Rousseau*.

» Ne pensez pas, dit une mère que M. Rousseau fait parler, que, pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, et j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard et vain; les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

» Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis, en entrant, quatre à cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, et s'apprêtant à me raconter, d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, et dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses : mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront et parleront d'eux-mêmes; et alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle ; il ne leur vient plus de compère, et ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus «.

PAGE 296.

(2) *Déjà les premiers signes de la coquetterie et les premières semences du vice*. Qu'est-ce que la coquetterie dans les jeunes personnes, qui, à certains égards, ont droit encore de passer pour sages? C'est, quoi qu'elles en

puissent dire et qu'elles en pensent elles-mêmes, le premier signe de l'envie qu'elles ont de cesser de l'être.

Une des plus utiles leçons qu'on puisse leur donner, est celle que renferme cette jolie chanson, faite pour une personne de ce caractère, par M. de Nesmond, Archevêque de Toulouse, sur l'air de *Joconde*.

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites.
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes :
Songez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable;
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

PAGE 297.

(3) *Le goût le plus vif pour les ajustemens et la parure, etc.* Qui croiroit, si l'expérience la plus constante ne le démontroit pas, que ce goût, si peu criminel en apparence, tînt pour la suite aux plus grands écarts, et annonçât presque toujours, dans celles qui s'y livrent, la perte prochaine de la pudeur et de l'innocence, en supposant toutefois qu'elles ne les aient pas dejà perdues? Car, j'ose le dire, la vanité et la chasteté vont rarement ensemble. Ce seroit une merveille de trouver une jeune personne vraiment pure avec l'affiche de la coquetterie et l'amour des ajustemens ; et il est en particulier telle mode bizarre, telle affectation remarquable, telle genre de coiffure, qui ne va point à un cœur vierge, à moins que par évènement il n'y soit contraint, et que réellement il ne le déteste.

Convenons, au reste, qu'avec toutes ces bizarreries de modes et de parures, les personnes du sexe entendent bien mal leurs intérêts. Outre les dangers auxquelles cés sortes d'affectations les exposent, et le triste inconvénient de ne laisser subsister, aux yeux du public, aucune distinction réelle entre les personnes vraiment honnêtes et celles qui ne le sont plus ; elles perdent le

premier de tous les agrémens, le seul qui puisse attacher en effet, ou qui du moins puisse attacher longtems, l'agrément de la douceur et de la modestie : elles prennent un air dur et hardi, qui fait fuir les grâces et dépare les plus brillans attraits; elles immolent à des usages qui les font paroître ridicules, le vrai goût, qu'accompagne toujours une noble simplicité; elles rappellent à l'esprit cette vérité si défavorable pour elles, que la trop grande recherche dans les ornemens du corps, est une des marques les plus sensibles qu'on a négligé ceux de l'ame; elles font craindre pour la suite un entretien ruineux et des dépenses excessives; elles rendent le joug de l'hymen mille fois plus effrayant aux yeux des hommes sensés, qu'il ne le seroit par lui-même, et multiplient les célibataires, en croyant les empêcher de l'être : c'étoit bien la peine de gâter la nature à force d'art, et de sacrifier la décence à la vanité ! O mère trop peu sage ! lorsque, par une toilette pénible et recherchée, vous apprenez à de tendres enfans à tout souffrir pour paroître plus aimables, à se plaire à elles-mêmes, et à faire déjà leur unique soin de plaire aux autres; lorsque vous les accoutumez à une sorte de nudité, dont le goût se perpétue jusque dans l'âge où elle devient une indécence; lorsque vous leur ôtez cet instinct de modestie et de pudeur, qui est pour le sexe une des plus fortes armes contre le vice, et un des plus sûrs remparts contre l'audace du libertin; que de tourmens vous leur préparez ! et pour vous, quelle source de regrets et d'amertumes ! ainsi élevées, elles feront peut-être quelque jour leur malheur et votre honte; et vous l'aurez bien mérité.

PAGE 299.

(4) *Le jeune homme avoit mangé en deux ans l'épargne de plusieurs siècles, etc.* Ce n'est là qu'une partie de l'histoire la plus ordinaire des jeunes gens, et sur tout des jeunes Seigneurs de nos jours. Mais elle suppose et renferme tout le reste, que M. de Veymur ne dit pas.

Les jeunes gens qui ruinent leur famille et se ruinent

eux-mêmes en si peu d'années, sont des hommes de fortune, ou des nobles sans mœurs, livrés à la crapule; consumant leur santé et leurs forces par la débauche; pillés par des valets, dont ils font les ministres de leurs infâmes voluptés, sacrifiant leurs richesses à des courtisanes, qu'ils entretiennent à grands frais, et qui les quittent dès qu'ils ne peuvent plus fournir à leur luxe; oubliant, pour une fille d'Opéra, une épouse honnête, qu'ils exposent pour l'avenir à un changement de conduite, amené en quelque sorte, mais jamais excusé par leur propre exemple; hasardant au jeu et sur leur parole des sommes immenses, que des parens pleins d'honneur ne peuvent acquitter qu'en s'épuisant; cherchant des ressources dans les plus indignes manœuvres, ou chez des usuriers *, qui s'approprient en peu de tems, pour l'intérêt des foibles secours qu'ils leur prêtent, les meubles précieux qu'ils en reçoivent pour gages; faisant consister leur gloire et leur mérite dans des choses qui font leur avilissement et leur opprobre; se croyant grands, et traitant avec un souverain mépris tout ce qui n'est pas de leur sorte, uniquement parce qu'ils ont un nom et des titres, que cependant ils déshonorent. Eh! quelle est la source de ces honteux égaremens, aujourd'hui si communs? Le défaut de principes vraiment liés du côté de l'éducation; le défaut de lumières du côté de la morale et de la religion; le défaut d'autorité de la part de ceux qui les élèvent, et d'exemples dans ceux qui les environnent; le défaut d'études et d'occupations suffisantes pour les arracher à la dissipation, à l'ennui, au désœuvrement, et pour en faire des hommes instruits et des citoyens utiles. A peine hors du collége, ou de la férule d'un Précepteur qu'on a toujours cru payer trop cher; avec une éducation de routine et une foi de commande, qu'on n'a fait porter sur aucune base solide; on les laisse libres: et tout l'emploi qu'ils font

* *La peste de l'Etat et des familles :* toutefois chez des peuples sans mœurs, une mauvaise politique les tolère; si, en secret, elle ne va pas même jusqu'à les protéger.

de leur tems se réduit à monter à cheval; à faire des armes; à promener en tous lieux un plumet et un uniforme, sans aucune des connoissances qui font un militaire; à s'associer à une troupe de jeunes debauchés, qui ne leur permettent nul respect pour les bienséances; à fréquenter les spectacles, les académies, les promenades; à voir de ces filles perdues, qui sont l'opprobre de leur sexe et le scandale de l'autre; à avoir de petites maisons, et à donner de petits soupers. Eh! comment veut-on que des jeunes gens, accoutumés de si bonne heure à ne savoir que faire, à ne rien faire, ne fassent pas mal et ne finissent pas par se dégrader? Parens foibles, aveugles et insensés, qu'il est juste que vous payiez cher un jour des écarts que vous ne devez imputer qu'à vous-mêmes, soit que vous n'ayez pas voulu les prévenir, soit que vous ne vous soyez pas seulement donné la peine de les prévoir!

Il faut convenir cependant, que l'éducation la mieux soignée ne réussit pas toujours; mais ce sont-là de ces exceptions rares, et qui souvent même rentrent dans l'ordre commun, par la raison que les suites de cette première éducation ont été négligées, et qu'il y a eu trop de mollesse dans la conduite qu'on a tenue, pour en assurer le succès.

LETTRE XVIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Le Comte est de retour, plus amoureux mille fois et plus infidèle qu'il ne l'étoit avant son départ. Sa passion ne peut plus se contraindre, et il est aisé de voir qu'il ne l'a que trop écoutée au préjudice de sa raison. A son arrivée j'ai volé au-devant de lui, je me suis jetée dans ses bras.... Ingrat, et trop cher Valmont! Le croiriez-vous, mon père, il m'a presque repoussée! je le pressois contre mon sein, et il détournoit les yeux sur Senneville, et par des embrassemens précipités, il se hâtoit de mettre fin à mes tendres caresses! Ah! que lui ai-je donc fait, pour lui être devenue si à charge? que lui ai-je fait, que de le trop aimer? et pourquoi faut-il que, de ma part, une extrême tendresse ait été, pour mon mari, l'écueil et le tombeau de l'amour! Pendant qu'il me donnoit ces tristes marques de son indifférence, Mademoiselle de Senneville se tenoit éloignée, rougissoit, et baissoit la vue. Le Comte, échappé à mes empressemens, courut lui faire un reproche de sa trop grande réserve,

et osa bien prétendre devant moi qu'elle se tînt obligée envers lui de la promptitude de son retour. Senneville, toujours plus embarrassée, répondit par une froide révérence, et se retira. Je vis le moment où mon mari alloit s'en prendre à moi de sa retraite. J'étouffois cependant; et combien n'eus-je pas besoin de me rappeler vos conseils et mes devoirs, pour ne pas éclater! Depuis ce moment, j'en ai eu mille occasions semblables : la religion seule m'a retenue. Eh, que deviendrois-je sans elle? Livrée à des plaintes continuelles, à d'éternels murmures, j'aliénerois de plus en plus le cœur de mon mari. Il ne m'aime plus; il commenceroit à me haïr : il feroit plus, il me mépriseroit; et, à force de soumission et de patience, je le contrains à m'estimer encore. Peut-être se porteroit-il lui-même à des éclats dangereux; et je l'oblige à garder au dehors quelques ménagemens : je rendrois d'ailleurs plus sensible, aux yeux de ses domestiques, ce que l'exemple et le bon ordre m'obligent à leur cacher : je ferois le tourment de ma pauvre Senneville; et elle n'est déjà que trop à plaindre : je n'aurois donc réussi qu'à faire d'avance un enfer de ma maison. Ah! si elle doit être le séjour de l'infortune, qu'elle ne le soit du moins que pour moi!

Cependant, que ma situation est triste! Jalouse, comme je dois l'être, du cœur de mon époux, je le vois sans cesse porter à une autre les soins les plus flatteurs : mille fois le jour j'éprouve ses rebuts, je suis témoin de son infidélité; et il faut que je m'accoutume en quelque sorte aux preuves qu'il m'en donne; il faut que je vive avec celle qui m'a fait perdre ce qui m'étoit le plus cher ici-bas, que je l'aime, que je la plaigne, que je veille sur elle, que je redoute son peu d'expérience et l'assiduité de Valmont.

Pardonnez à ma foiblesse ces tristes réflexions et ces détails affligeans. La nature a ses droits; je l'éprouve, je le sens, et je les lui paye peut-être trop en ce moment. Mais je sais en même temps à qui je parle, et j'ai besoin de votre indulgence.

Ce qui m'afflige encore, ce sont les nouvelles importunités de Lausane. Les dernières ouvertures qu'il prétend m'avoir faites, et dont vous avez si bien démêlé tout le faux, semblent lui donner une nouvelle assurance et une sorte de témérité. Il prend sans cesse sur lui l'office de consolateur, de confident même; et j'ai tant de raisons pour l'en dispenser! Cependant Valmont paroît satisfait de ses empressemens; je m'en suis plaint, et il m'en a fait un crime, en me disant que

je ne recevois mal que ceux que je savois qu'il aimoit le plus. Le Baron me tient devant lui les propos les plus galans, et Valmont s'en amuse. Hélas ! il compte donc bien sur ma tendresse ou sur ma vertu ? Mais enfin, puisque je me plains, ne devroit-il pas avoir égard à mes plaintes et à la peine que je ressens ? Croiroit-il en être plus libre, parce qu'il me laisse à moi-même toute liberté en apparence ? Ah ! mon père, qu'un fol amour fait perdre de sentimens et de délicatesse ! il en ôte... autant que le véritable amour en donne. Quoi ! mon mari ne me laisseroit-il plus aucun espoir de retour ? son cœur ainsi que sa raison se seroient-ils égarés pour toujours ?

Lausane me donne un nouveau conseil, auquel je n'ose encore me fier ; d'après ce que vous en pensez vous-même, j'ai peine à à en recevoir de lui ; et tout m'est suspect de sa part. Ce dangereux ami de Valmont, le seul, quoi qu'il en puisse dire, qui, par ses discours, l'ait entraîné dans les abîmes du doute et de l'irréligion, est maintenant le premier à le combattre. Il se ménage entre mon époux et moi ; et par un langage équivoque et plein d'artifice, il croit flatter ma crédulité, en évitant de se donner un ridicule. Je le devine, et ne suis point sa dupe ; mais

toujours prétend-il se procurer par-là, dans bien des instans, la facilité d'entrer dans mes sentimens, de revenir auprès de moi sur ce qu'il appelle ses anciennes opinions, et de gémir en ma présence sur les excès auxquels se porte Valmont. C'est dans un de ces momens, où il sembloit s'ouvrir le plus et me plaindre le plus sincèrement, qu'il m'a proposé de lire les mêmes livres que mon mari.
» Vous avez assez de lumières et de force
» d'esprit, me disoit-il en dernier lieu, pour
» ne pas vous laisser séduire par les sophis-
» mes dont ils sont remplis : mais vous en
» retireriez cet avantage, que vous seriez
» vous-même à portée de l'éclairer et de le
» confondre. Vous pourriez le suivre dans
» tous ses écarts; instruite d'avance de toutes
» les objections qu'il est dans le cas de for-
» mer, vous le forceriez dans tous ses retran-
» chemens ; vous entreriez comme lui dans
» les moindres détails ; et vous feriez, sur
» chaque objet, briller à ses yeux la lumière
» qu'il s'efforceroit en vain de fuir. Eh ! pour-
» quoi négliger un moyen si facile de le rap-
» peler à la vérité ? Toute autre voie sera
» toujours lente et trop peu sûre; celle-ci
» peut s'offrir à chaque instant. Qui sait si
» son changement ne vous est pas réservé ?
» Et quand vous n'y réussiriez pas, vous
effacerez

» effacerez du moins les impressions funestes
» qu'il ne cesse de faire sur tout ce qui l'en-
» vironne «. Je l'avouerai, mon père, cè discours m'a ébranlée. J'ai bien senti que Lausane avoit dessein de surprendre mon amour-propre ; que ce conseil étoit un piège qu'il me tendoit; et que, si je paroissois l'écouter, il se réservoit le droit de me prêter des livres et de les commenter avec moi. Mais en me promettant d'éviter cet écueil, je me suis dit à moi-même, qu'en effet le Comte changeoit si souvent d'opinions, et qu'il avoit recours à tant de petites difficultés, qu'il vous devenoit presque impossible d'y répondre; que c'étoit bien assez pour vous de le ramener à ce qu'il y a d'essentiel, sans embrasser tous les détails; et que je pourrois être bonne à quelque chose, si, par les mêmes lectures que lui et des réflexions plus sages que ne le sont les siennes, je me mettois à portée de balancer ses moindres doutes. Nombre de femmes de ma connoissance, qui d'ailleurs pensent très-bien, conduites par la seule curiosité, lisent toutes sortes de livres, et m'assurent que les plus mauvais n'ont servi jusqu'ici qu'à les confirmer dans la foi : pourquoi risquerois-je plus qu'elles, en agissant par un meilleur motif ! Ces pensées m'ont presque déterminée. Dites-moi, mon père,

est-ce sagesse de ma part; est-ce présomption? Mon zèle est-il suffisamment éclairé? et l'approuvez-vous? parlez, et que votre voix seule me décide. Il ne conviendroit pas que, sur une question si délicate, j'osasse prononcer moi-même; et j'en croirai toujours beaucoup plus vos lumières que les miennes. Je ne saurois assez vous exprimer combien me sont chères celles que vous m'avez données pour l'avenir sur l'éducation de mes enfans. Ah! quels modèles vous m'avez offerts! et que je désire de leur ressembler!

P. S. J'oubliois de vous dire que, par rapport aux lectures, ma bonne amie se trouve aussi embarrassée que moi. Valmont, sous prétexte de la former, veut lui faire lire bien des livres, où la décence est respectée, mais où les passions sont peintes avec des couleurs d'autant plus séduisantes, qu'elles n'y paroissent que sous les traits du sentiment. Je lui ai retracé le danger de cette lecture, et ne l'ai pas entièrement persuadée. Elle a besoin de quelque amusement; celui-ci est assez de son goût: croyez-vous qu'elle ne coure aucun risque à s'y livrer?

LETTRE XIX.

Du Marquis de Valmont à sa Fille.

Je sens aussi vivement que toi, ma chère Émilie, tout ce que ta situation a de pénible. Eh ! qui de nous eût pu penser qu'une union formée sous de si doux auspices, dût être pour toi la source de tant d'amertumes ? Cependant, quelles que soient celles que le Ciel te réserve encore, ne te laisse point abattre. Tu me l'as si bien dit, ce n'est pas un destin aveugle et fatal qui règle ta destinée : ce n'est point le hasard, ce terme vide de sens, et qu'on n'a jamais pu définir sans y faire entrer des contradictions et des absurdités ; non, ce n'est point lui qui préside à ton sort. Dieu veille sur toi, ma fille, il sait les épreuves qui conviennent à ta vertu, et ne permettra en ce genre que ce que tes forces pourront porter. Ne sois point au dessous de son attente et de ses desseins sur toi, et ne te rends pas indigne du degré de mérites auquel il veut t'élever. Ce Dieu si bon, si puissant et si sage, t'accompagne dans la tribulation ; il recueille tes soupirs et tes larmes ; il te tient compte de ta sou-

mission et de ta patience, et en fera tôt ou tard la source de ton bonheur. Émilie! on ne sait rien encore, on ne se connoît pas soi-même, on n'a point de mérites à soi, tant qu'on n'a pas été éprouvé. Courage donc, ma fille! tire de ta raison toutes les ressources qu'elle peut t'offrir; et repose-toi sur Dieu du succès, comme n'ayant pour appui que lui seul.

Parmi tous les expédiens que je puis te proposer, pour garantir ta jeune amie de la contagion de l'amour et la défendre de ses surprises, je n'en vois point de meilleur, dans la position où tu te trouves, que de te rendre, s'il est possible, la confidente des sentimens de son cœur. Son amitié pour toi, son ingénuité et sa candeur, l'embarras qu'elle témoigne en présence de Valmont, et l'espèce de gêne où elle vit avec lui, doivent te faciliter l'exécution de ce projet. Ce n'est plus le moment de paroître ignorer ce que Valmont sent pour elle, elle le sait trop bien elle-même; et il importe beaucoup qu'elle ait quelqu'un avec qui elle puisse en parler sans contrainte, à qui elle puisse conter ses inquiétudes et ses peines, et qui, de concert avec elle, lise dans son ame, épie ses dispositions les plus secrètes, et règle ses premiers mouvemens. Du caractère dont

tu me l'as dépeinte, sage, timide, sensible et tendre, ayant pour toi l'amitié la plus vive, et partageant tes douleurs, elle ne peut que chercher elle-même à répandre dans le cœur d'une amie le trouble qui l'agite; et malgré tout ce que la conjoncture a de délicat en apparence, cette amie ne peut être que toi. A l'aide des ouvertures que tu lui feras, tu l'engageras à s'ouvrir aussi; tu te rendras peu à peu la maîtresse de ses opinions et de ses goûts, puisqu'elle n'aura que toi pour conseil et pour guide; tu la dirigeras à ton gré, et, ne pouvant de toi-même l'éloigner de ta maison, tu l'amèneras insensiblement à une séparation nécessaire, qui ne peut venir que d'elle. Tu en consulteras avec elle les moyens, tu la lui rendras facile, et tu lui en adouciras la trop grande rigueur.

Voilà, ma fille, pour le moment, le parti le plus sage que tu puisses prendre. En l'embrassant, sois toujours soumise et tranquille, et laisse à Dieu et au tems à faire le reste.

Tu me demandes si Senneville peut lire sans crainte les livres que lui propose Valmont. Tu sens toi-même tout le danger de cette lecture, et tu ne m'interroges sans doute que pour mieux convaincre ta jeune amie, en donnant à ton sentiment tout le

poids des raisons qui en démontrent la vérité. Ces livres dont tu parles, ce sont des Romans. Des Romans à Senneville * ! des Romans choisis par Valmont ! Ah ! lorsqu'il s'offre à les prêter, il n'est que trop instruit du risque que l'on court à les lire; et c'est presque toujours par-là que commence la séduction. Valmont ne choisira pas, il est vrai, de ces livres dont la pudeur s'offense; dont une ame tant soit peu honnête a horreur; qu'on ne peut rendre de sang froid au séducteur infâme de qui on les a reçus *, sans lui laisser croire qu'on en goûte les leçons; et qui sont tout à la fois l'opprobre de ceux qui les font ou qui les prêtent, et la honte de celles qui les lisent : il se respecte trop lui-même, et le piège seroit trop grossier. Il n'en veut d'ailleurs, comme il aime à s'en flatter, qu'au cœur de Senneville, et

* M. Rousseau en a fait une maxime, avouée d'ailleurs par l'expérience et par la plus pure raison : *Jamais fille chaste n'a lu de Romans.* Et en effet, comme il le dit au même endroit, » le raffinement du goût des » Villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, » la morale Épicurienne, voilà les leçons qu'ils prê» chent et les préceptes qu'ils donnent «.

** » Employer la voie de l'instruction pour corrompre » une femme, est de toutes les séductions la plus con» damnable; et vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide » des Romans, est avoir bien peu de ressources en » soi-même «. *M. Rousseau.*

non point à ses mœurs : aussi est-ce, avant toutes choses, ce cœur qu'il faut garder; et, si décens qu'on les suppose, bientôt les Romans le séduisent et l'entraînent. D'abord ils amolissent notre ame et l'énervent; ils lui ôtent cette rigidité de principes et ce caractère de vigueur et de fermeté, qui accompagnent et qui soutiennent la vertu; ensuite ils inspirent, à un jeune cœur, une sensibilité vague et incertaine; ils lui font éprouver des besoins factices, et que sûrement il n'avoit pas; ils le font soupirer, sans qu'il sache bien après quoi : ce cœur, attendri de plus en plus, languit, et n'aime point encore; mais il cherche à aimer, et n'attend qu'un objet pour se fixer. Une douce et séduisante rêverie l'attache à des objets imaginaires, dans l'absence d'un objet réel; l'objet s'annonce, et, sans plus de choix, le cœur se détermine. Enchanté de ce qu'il éprouve, déjà prévenu par les images qu'on lui a tracées de l'amour, il se reproche tout le tems qu'il a passé sans le connoître. L'imagination s'échauffe; toutes les passions s'allument; les sens mêmes acquièrent une activité dangereuse et précoce; et l'on devient coupable, d'après la lecture de ces livres où l'amour est peint sous les traits de la vertu. Eh, que dis-je la vertu ! les Auteurs de ces

sortes d'ouvrages, si tendres et si passionnés, seroient bientôt las d'écrire s'ils n'avoient qu'elle à peindre, ou craindroient qu'on ne se lassât trop tôt de les lire. De là ce mélange qu'ils y mettent, de sentimens faussement héroïques, et de situations vraiment critiques pour les mœurs et pour la sagesse; de là ces expressions décentes, qui couvrent des idées peu chastes; ces images vives et rapides, qui dérèglent l'imagination, moins encore par ce qu'elles représentent, que par ce qu'elles laissent à deviner; ces descriptions naïves, qui font couler lentement le vice dans l'ame et le feu dans les veines. Car on a beau vouloir se flatter sur ce qu'on éprouve, et se déguiser ce qu'on sent, les livres d'amour, dès qu'ils sont bien faits et qu'on sait les comprendre, causent pour l'ordinaire des émotions secrètes, où le cœur n'est pas toujours ce qu'il y a en nous de plus vivement affecté.

» Mais tout le monde, dira-t-on, n'a pas » l'imagination si vive et le cœur si tendre «. Eh, quel intérêt ceux-là prendroient-ils aux Romans? Qu'ils ne se donnent pas la peine de les lire : ce n'est pas pour eux qu'on les a faits.

» Mais enfin, redira encore Valmont à » ta jeune amie, il faut bien se former l'es-

» prit et le goût; et où se les formera-t-on, » si ce n'est dans la lecture des ouvrages qui » en renferment le plus «? Ah! Senneville! Senneville! voudriez-vous acheter l'un et l'autre aux dépens des mœurs, et souvent aux dépens de la raison? Qu'est-ce en effet que l'esprit sans jugement et sans conduite? et est-ce dans ces sortes de livres qu'on apprend à bien penser et à bien vivre? Qu'y trouve-t-on sous l'écorce qu'ils présentent, que des pensées fausses, que des maximes qu'il seroit bien dangereux de suivre dans la pratique, et des exemples qu'on se repentiroit toute sa vie d'avoir imités? Les Romans changent presque en tout le véritable point de vue; ils apprennent à voir les choses comme on les imagine, et portent bientôt à les croire telles qu'on les désire *; ils aiguisent les traits de l'opinion, ou, s'ils la combattent, ce n'est que quand elle se montre contraire à nos penchans; ils assurent l'empire de la mode et de la coutume; ils

* » On se plaint que les Romans troublent les têtes; » je le crois bien. Et montrant sans cesse à ceux qui » les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est » pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre » leur état en dédain, et en faire un échange imagi- » naire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être » ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose » que ce qu'on est; et voilà comme on devient fou «. *M. Rousseau.*

embellissent les préjugés ; ils peignent le vice sous des couleurs agréables, qui le déguisent ; ils effacent, par le brillant coloris des fausses vertus, l'éclat des vertus réelles ; et mettent un honneur chimérique à la place du véritable honneur, qu'ils rendent méprisable. Que dirai-je encore ? plus ils font entrevoir de délicatesse dans les passions, plus ils en imposent ; et moins ils peignent le monde tel qu'avec l'âge on apprend à le connoître, et les passions telles qu'elles sont. L'ame toute neuve et sans expérience s'imagine que le premier dont elle reçoit l'hommage, est à coup sûr un amant fidèle, et un héros en vertus et en sentimens.

Par rapport au goût, les Romans ne donnent que le goût des choses frivoles ; et ce n'est pas là un de leurs effets les moins pernicieux. On ne tient plus qu'à l'agréable, et on compte pour rien l'utile et l'honnête ; on ne prise les choses qu'autant qu'elles nous amusent ; les occupations oiseuses et stériles prennent la place des devoirs ; les livres de pur agrément dégoûtent des lectures solides ; la bagatelle toute seule nous attache ; et c'est l'enchantement de la bagatelle qui obscurcit en nous toute lumière, et qui altère l'amour du bien. D'ailleurs, avec de pareils goûts et un cœur ainsi pré-

paré, qui peut dire, à l'égard de ces sortes de lectures, à quel point on croira devoir s'arrêter? en genre de bagatelles, l'une mène aisement à l'autre; la gradation devient insensible, et la raison séduite est bientôt hors d'état d'apprécier les différences. Ah! ma fille, que Senneville lise pour s'instruire, en même tems qu'elle lira pour s'amuser. Les meilleurs livres sont ceux qui réunissent tout à la fois et l'amusement et l'instruction. Ton sexe, comme le nôtre, est fait pour s'éclairer, et les charmes de la figure reçoivent en lui un nouvel éclat des connoissances qu'il acquiert, et de la délicatesse de son esprit: mais qu'il prenne en conséquence le goût des bonnes choses; et, pour cesser d'être un sexe frivole, qu'il renonce à ces ouvrages insipides pour quiconque a une raison droite, et n'a pas des goûts dépravés; qu'il renonce à ces livres, remplis de pensées ingénieuses et de fausses maximes, de leçons de vertus et d'images du vice, d'une diction pure et d'idées romanesques, d'un langage honnête et correct, mais d'opinions libres et de honteux tableaux de mœurs plus libres encore. Hélas! que tous ces ouvrages, si courus, si vantés, qu'on s'arrache, qu'on dévore, mais qu'enfin on oublie tôt ou tard, paroissent vides de

sens, et déplaisent à une ame qui s'est montée à l'unisson de la vertu et de la vérité ! Fatiguée, dégoûtée de ces recueils impurs d'erreurs et de mensonges, elle cherche, dans des livres dictés par la sagesse, assaisonnés par le goût et par le sentiment, un plaisir plus noble et des lumières plus vraies. Elle puise à longs traits dans ces sources qui n'offrent qu'esprit et vie ; elle s'y désaltère, elle s'y épure, elle y acquiert de jour en jour plus de force et de courage ; et, mettant toutefois des bornes au désir même de savoir, elle prend garde que l'envie démesurée de lire et d'apprendre ne nuise au premier soin qu'elle doit avoir, qui est celui de bien faire.

Mais je viens à toi, ma fille, des raisons plus spécieuses, et des prétextes plus séduisans que ceux de ton amie, te portent à lire des livres plus dangereux encore que ceux qui attaquent les mœurs, ces livres qui attaquent et combattent la religion. Le premier dessein de Lausane, en te les proposant, ne t'a point échappé : certainement il compte pour beaucoup l'occasion qu'il se ménage de les lire avec toi ; mais il se propose encore une fin plus éloignée, que tu ne démêles point assez. Il espère que peu à peu tes lumières s'obscurciront ; que tu te

laisseras embarrasser par les difficultés mêmes auxquelles tu voudras répondre ; que tu oublieras les preuves, pour ne plus penser qu'à la force des objections ; que les nuages s'accumuleront parmi tous les soins que tu prendras pour les dissiper ; que le doute succédera à la certitude ; que ta foi ne tardera pas à s'ébranler ; que tes principes ne seront plus si fixes ni si invariables ; et que ta manière de voir changera sans que tu t'en apperçoives. Il espère que les liens qui t'attachent au devoir se relâcheront ; que tes mœurs s'altéreront ; que Valmont ne te paroîtra plus seulement injuste, mais que tu le verras déchu de tous les droits qu'il a encore à ton amour ; que tu te croiras quitte d'un engagement qu'il a violé le premier, et que celui qui rendra en apparence le plus de justice à tes charmes, te paroîtra enfin le plus aimable.... O mon Émilie ! je m'arrête et respecte ta vertu. Lausane se trompe : mais enfin tu t'exposes au péril ; et sur des objets si importans, un zèle bien entendu doit toujours commencer par nous-mêmes. Tu es suffisamment instruite, j'en conviens ; mais par qui l'es-tu ? par un père judicieux et sage, qui n'a pas prétendu faire de toi une femme philosophe et savante, pas même en matière de religion. Il savoit que, sur cet

article l'esprit raisonneur ne convient à personne, encore moins aux personnes de ton sexe ; et il auroit craint de le nourrir en toi, par des études trop sèches et des discussions trop abstraites. Il s'est donc borné à rendre ta foi raisonnable, en l'éclairant par des motifs qui pussent suffire à une ame droite, et en la faisant porter sur des fondemens solides. D'après ce qu'il t'a appris et les réflexions sensées qu'il t'a fait faire, d'après celles que tu as pu faire sans lui, tu en sais assez pour connoître et pour sentir toute la beauté de la religion ; pour être vivement frappée de tous les caractères de divinité qu'elle porte avec elle ; pour découvrir le foible de tant de mauvais raisonnemens, que les passions toutes seules font valoir afin d'obscurcir la vérité. Mais lorsqu'il s'agira de combattre ces systêmes raisonnés, qui quelquefois traînent après eux tout l'appareil des démonstrations, sans cependant en avoir la réalité ; de démêler le vice secret de ces sophismes adroits, qui trompent souvent la raison la mieux exercée ; de répondre à des faits donnés hardiment pour vrais, et dont la discussion demande une critique sévère et des recherches épineuses, à des faits qui d'ailleurs semblent prouver beaucoup plus qu'ils ne prouvent en effet lors-

qu'il sera question de concilier les vérités entre elles, de sauver les prétendues contradictions qu'on nous oppose, et qu'il est aisé de faire valoir, dans des choses qui par leur nature sont si fort au dessus de la raison : alors, ma fille, pourras-tu bien te flatter d'en savoir assez ? Il faut peu de chose à un cœur bien disposé, pour saisir le vrai dès qu'il se présente ; et le Dieu de vérité a ménagé pour lui des preuves de sentiment, à la force desquelles tout l'art des démonstrations ne peut atteindre : mais pour confondre l'erreur, pour la suivre dans le labyrinthe où elle s'embarrasse et se perd, pour écarter les nuages dont elle s'enveloppe et dont elle couvre la vérité même ; oh, qu'il faut bien plus de travail et de lumières ! La vérité simple et pure, n'a qu'une route qui conduit à elle, et l'erreur en a mille. La vérité, sans fard, ne brille que de son propre éclat ; et l'erreur, déguisée sous mille formes différentes, emprunte tout ce qu'il y a de plus faux et de plus attrayant pour séduire. La vérité est mesurée et circonspecte : l'erreur franchit avec audace tout ce qui peut l'arrêter ; elle dévore toutes les absurdités, et les déguise ; elle tranche, elle coupe le nœud qu'elle ne peut délier ; elle décide et en impose ; elle éblouit, elle

aveugle, elle triomphe, et rit de son imposture. Que d'avantages elle a pour se faire croire, lorsque, sans une étude profonde et des armes égales, on s'arrête à disputer contre elle! Avec le plus court sophisme, d'un mot, elle va déconcerter les preuves les plus solides; et pour les rétablir dans toute leur force, pour répondre à une si courte objection, il faudra des pages entières de nouvelles preuves et de raisonnemens.

Tu prétends, dis-tu, suivre Valmont dans tous les détails. Eh! ma fille, c'est précisément dans les détails que l'incrédule en impose plus sûrement, et qu'il est comme impossible de le suivre. Ce n'est pas à l'enchaînement de nos preuves qu'il ose s'en prendre; il le respecte en quelque sorte malgré lui. Mais il incidente sur une foule de petites difficultés, qu'il retourne en mille manières; il va fouiller dans les tems fabuleux des anciens peuples ou de quelques nations etrangères, pour nous mettre en défaut du côté de la chronologie; il fait à sa mode des observations physiques sur le globe de la terre, pour infirmer l'autorité des Livres de Moïse; il anatomise la chevelure des nègres, pour en conclure qu'ils n'ont pas une même origine que nous; il dépouille les voyageurs les moins accrédités, pour s'é-

tayer de leurs fictions; il cite nos Écritures et les falsifie, ou leur donne un sens qu'elles n'ont pas; il cite les Pères de l'Église, et les fait parler: à tout cela, mon Émilie, que répondras-tu? Seras-tu en état de lui opposer des observations plus vraies, des faits plus certains, de remonter à des sources plus pures, de confronter les textes, de mettre en évidence la fausseté des principes ou des conséquences, et la futilité des objections? Ne risques-tu pas au contraire d'être la dupe de ses assertions hardies, de lui passer trop légèrement ce qu'il te seroit trop difficile et trop long de vérifier, de te rebuter de la sécheresse et de l'inutilité de tes recherches et de tes discussions, de voir avec frayeur renaître sans cesse des difficultés nouvelles, de languir autour de questions vaines, et dont la solution même ne sera jamais ce qui ramènera Valmont? Ne risques-tu pas de perdre un tems précieux à raisonner froidement sur ce qui est fait pour être senti avec chaleur, de t'accoutumer à mettre en problême jusqu'aux vérités qu'il est le plus naturel de croire, et d'ôter à ta foi cette fermeté et cette assurance, qui aident à en recueillir les fruits, et qui en fixent la durée?

Tu connois, dis-tu, des femmes qui pensent bien, et qui, par la seule envie de tout

savoir et de tout lire, se permettent ces sortes de lecture, sans que leur foi en soit altérée, qui prétendent même qu'elle en devient plus ferme encore. Chère Émilie! je ne dirai pas qu'elles t'en imposent; mais à coup sûr elles s'en imposent à elles-mêmes. Quoi, la séduction ne peut rien sur elles? nulle sorte de difficulté ne les ébranle? nulle plaisanterie ne les déconcerte? l'attrait du style ne leur fait jamais illusion? leur cœur ne plaide jamais en secret la cause de l'incrédulité? Quoi, sans autres ressources qu'un esprit orné par l'usage du monde, sans autre avantage que celui de parler de tout avec facilité sans avoir médité sur rien, elles nourriront chaque jour leur imagination des plus monstrueuses productions du libertinage et de l'impiété; et leur imagination, par-tout ailleurs si propre à saisir les moindres impressions, n'en sera point troublée? Quoi, parmi ce reflux continuel de pensées contraires à la religion, leur piété sera toujours aussi tendre, leur foi aussi vive, leur charité aussi ardente, que lorsqu'elles s'occupoient uniquement à les cultiver? Ah! qu'elles ont déjà couru de risques, et qu'elles ont fait de pertes, sans s'en appercevoir! Elles comptent sur leur foi: et cependant elles présument d'elles-mêmes; non con-

tentes de braver sur ces sortes d'ouvrages la loi du Prince qui les défend, elles se jouent de l'anathème que le Pontife prononce contre ceux qui les lisent, et elles ne respectent pas même cette loi sacrée et au dessus de toute exception, qui leur dicte de ne pas s'exposer témérairement. Le dirai-je ? elles soutiennent tranquillement la lecture de ces railleries sacrilèges et de ces blasphèmes impies, que l'incrédule vomit contre la religion sainte qu'elles professent. Hélas! tandis que le Savant lui-même, tandis que le Ministre, appelé par état à les combattre, frémit d'horreur et n'achève qu'avec peine; elles passent légèrement par dessus, ou s'y arrêtent et s'en amusent! Ah! sont-ce donc là les caractères de la foi? sont-ce là les moyens de l'augmenter et de l'affermir en elles?

Si d'ailleurs, pour se procurer l'avantage inestimable d'une foi éclairée et d'une croyance raisonnable, il falloit tout entendre et tout lire, qui pourroit se flatter de bien croire? Et l'existence de Dieu même ne sera-t-elle pour moi une vérité constante, que lorsque j'aurai parcouru toutes les impiétés et tous les livres qu'enfante l'athéisme?

O toi, ma chère Émilie! éclairée autant que tu dois l'etre sur les preuves de ta reli-

gion, borne-toi désormais à la chérir et à la pratiquer. Emploie pour la défendre, les armes qui te sont propres, la prière et l'exemple, bien plus efficaces que les discours. Qu'en voyant ta résignation et ta patience, ton égalité d'ame et ton courage, ta sagesse et ta charité inaltérable, on puisse dire : Oui, c'est le Dieu des vertus, auquel nul autre n'est semblable, qu'elle sert et qu'elle adore ; c'est une loi toute divine, que sa conduite exprime : la force qui agit en elle est une force plus qu'humaine, et la raison toute seule n'est pas capable de tels efforts.

Si, toutefois, après avoir satisfait d'une manière si touchante et si belle à ce que la religion exige de toi, il te reste du tems pour ajouter à tes connoissances, et pour étendre ton esprit et tes lumières ; choisis ces livres, où l'on ne peut puiser que des idées justes et des sentimens honnêtes, où la vérité s'offre sans mélange d'erreurs, où sans rougir on peut penser tout haut comme celui qui les a faits ; de ces livres, où la religion se présente avec tous ses charmes, où la vertu se montre ornée de tous ses attraits, où le talent n'est point avili par l'abus, et reçoit de son objet autant d'éclat qu'il lui en donne, où l'on trouve, en les lisant, tout

à gagner et rien à perdre. Ah! qu'ils y gagneroient eux-mêmes, tous ces auteurs célèbres d'ouvrages informes, qui, en leur donnant de la célébrité, font leur honte et souvent leur malheur; si, au lieu d'affecter le singulier honneur de penser seuls et de contredire toutes les idées reçues, ils faisoient consister leur gloire à mettre les plus grandes, les plus saintes vérités dans tout leur jour; si, au lieu de s'attacher à embellir le vice, en même tems qu'ils prêtent des armes à l'erreur, ils employoient leurs talens et leur génie à nous rendre nos devoirs agréables et leurs leçons utiles! Ils changeroient alors un nom équivoque contre une gloire solide; ils exciteroient, sans contradiction, l'admiration de tous les hommes et de tous les âges; et leur génie s'éleveroit et s'agrandiroit encore avec les grands objets qu'ils se plairoient à traiter. Ne sacrifiant point la justesse du raisonnement au faux brillant de la singularité, leur esprit en acquerroit une force et une vigueur nouvelle; le frivole avantage de passer pour beaux-esprits et pour esprits-forts, céderoit à celui d'être regardés comme de grands hommes; ils verroient s'élever en leur faveur ce cri touchant que forme dans tous les cœurs la voix de la nature, toujours sensible

par elle-même aux charmes de la vertu ; ils partageroient le plaisir si pur qu'ils chercheroient à nous procurer ; les larmes d'attendrissement qu'ils nous feroient verser, seroient pour eux l'éloge le plus flatteur ; on les béniroit comme les bienfaiteurs du genre humain, dont ils sont le fléau ; et l'on n'auroit plus à se plaindre de cette abondance de productions, qui fait douter aujourd'hui si l'art ingénieux qui nous les transmet est un bien. O que le vrai prête d'avantages en tout genre à celui qui a de vrais talens, et que le faux lui en fait perdre! Combien le même homme est différent de lui-même, selon l'usage qu'il en sait faire! Divin Bossuet, aimable Fénélon ! que fussiez-vous devenus, si vous eussiez abusé des vôtres ! Et que ne deviendroient pas au contraire, pour leur propre gloire, ces génies de nos jours, tantôt si petits, si faux, et tantôt si sublimes, s'ils faisoient des leurs le même usage que vous !

Pour nous, ma fille, qui, sans pouvoir nous élever jusqu'à ces hommes fameux par leurs talens et par leurs écarts, risquerions seulement, en voulant les étudier et les suivre de trop près, d'être entraînés dans leur chûte, ou de nous égarer sur leurs pas ; bornons-nous à suivre les lumières et

les traces de ces vrais sages, qui n'ont écrit que pour le bonheur du monde, et n'ont rendu leurs travaux célèbres que par les vertus qu'ils ont fait naître.

Tu le sais, ma chère Émilie, presque indépendamment de notre volonté, nos idées se moulent en quelque sorte sur les idées de ceux que nous avons coutume de lire ou d'entendre, et c'est de nos idées, que dépendent nos sentimens et nos mœurs. Fais donc en sorte de ne lire que des livres vraiment utiles, de ne converser qu'avec des ames honnêtes et vertueuses; et tu auras toujours en partage le plus riche de tous les trésors, la sagesse et la vertu (1).

NOTE.

(1) Pour fortifier les impressions que doivent produire sur des ames droites et sensées les réflexions de M. de Valmont, on croit ne pouvoir mieux faire que d'insérer ici le fragment d'une lettre, écrite à l'homme le plus célèbre de nos jours par ses talens, et le plus dangereux par l'abus qu'il en a fait.

» Un mal effrayant et peut-être irréparable, que la lecture de vos écrits a fait à votre siècle, à votre nation, c'est le coup mortel qu'ils ont porté aux mœurs. Je ne m'arrêterai point sur tout ce que ce tableau présente de triste et de déplorable. Que l'on considère seulement le funeste effet qu'ont produit ces ouvrages dangereux sur l'esprit des femmes et sur les jeunes gens : car c'est à eux principalement que vous avez droit de

plaire, par la légèreté, et j'ose dire par la frivolité de votre esprit.

» Je ne sais par quelle fatalité, ou plutôt par quel effet de leur caractère et de leur tempérament, les femmes, en général, sont portées à préférer l'étourderie, la folie, l'impertinence même, à la sagesse, à la prudence, et à la raison. Mettez dans une compagnie de femmes, si l'on veut, les plus honnêtes, deux hommes, dont l'un, tranquille et réservé, aura l'esprit agréable, orné, mais solide, saura se taire et parler à propos; l'autre sera pétulant, hardi, grand parleur, plaisantera à tort et à travers sur les choses les plus respectables, déchirera les absens, raillera vivement les présens, n'écoutera que ce qu'il dit, rira le premier des saillies les plus hasardées, répondra par un quolibet aux discours les plus sensés : à coup sûr, toutes ces femmes n'auront des yeux et des oreilles que pour notre étourdi; et quand même elles auroient quelque estime pour l'autre, elles se sentiront toujours entraînées, par je ne sais quel penchant, vers le plus fou et le plus déraisonnable des deux.

» Ne riez point, Monsieur; cette fable est votre histoire. Votre esprit saillant, la folie de vos imaginations, le libertinage de vos pensées, l'audace de vos discours, votre ton léger et décisif, le tour libre et familier de vos plaisanteries; voilà par où vous avez tourné la tête à la plupart des femmes. Avec ces agrémens qui leur plaisent si fort, vous vous êtes emparé de leur esprit, et vos livres ont fait leur lecture la plus assidue et la plus chérie. Là, elles ont sucé le poison le plus dangereux pour elles, une habitude de se moquer de tout, de tourner en ridicule les choses les moins susceptibles de ridicule, de vouloir soumettre à leur raisonnement ce qu'il faut révérer en silence et avec soumission.

» Bientôt elles vont se débarrasser de tous ces principes si gênans et si incommodes à leur sexe. Elles vont traiter de chimères, ces loix austères de pudeur et de bienséance, que la Nature, disent elles, ne leur a pas plus imposées qu'aux hommes; elle voudront analyser

leurs devoirs, et, d'après vos maximes, elles les réduiront à peu de chose; elles traiteront de préjugé absurde, cet empire des hommes sur les femmes; elles prendront si bien en main l'autorité, qu'en effet elles se mêleront de toutes choses, feront et déferont tout dans le monde, et parviendront même à faire reconnoître leur usurpation aux hommes, prêts à s'y soumettre respectueusement.

» Qu'y a-t-il désormais d'impénétrable à leur curiosité? Voyez-les raisonner et décider de tout: elles sont beaux-esprits, savantes, et philosophes; elles dissertent aussi légèrement sur le *systéme de la nature* que sur un Roman, sur un drame; elles traitent les questions les plus sérieuses et les plus importantes, comme elles parlent d'ariettes et de chansons; elles débitent leurs belles maximes devant leurs enfans et leurs domestiques, qui s'abreuvent de ces principes empoisonnés, et qui ont l'esprit et le cœur corrompus avant que de savoir distinguer le bien du mal.

« Ne sont-ce pas les femmes qui ont accrédité, qui ont appuyé dans le monde cette secte d'hommes qui s'appellent Philosophes, et à la tête desquels vous vous faites honneur de marcher? Ils ont bien senti, ainsi que vous, ces hommes si prudens, que leur réputation et leur crédit ne pouvoient être mieux qu'entre les mains de celles à qui on ne peut rien refuser, même quand elles n'accordent rien. C'est par ces bouches, toujours favorablement écoutées, qu'ils ont répandu leurs opinions les plus hardies, et qu'ils ont fait publier leur gloire et leur mérite. C'est avec de tels appuis qu'ils sont parvenus aux places, en faisant parade de leur désintéressement; qu'ils se sont introduits chez les Grands, en affectant de les mépriser dans leurs livres; et qu'ils se sont enrichis, en criant qu'ils ne vouloient que du *pain et la liberté*.

» Je me garderai bien de vouloir envelopper toutes les femmes dans cette censure, malheureusement trop vraie, mais qui deviendroit injuste, si je n'y mettois

quelques restrictions. Il est encore sans doute un grand nombre de femmes respectables, qui cultivent en secret les vertus de leur sexe et de leur état; qui fuient cette affiche indécente et folle de philosophie et de bel-esprit; qui s'instruisent pour mieux aimer leurs devoirs; qui s'éclairent pour s'affermir dans les bons principes; mais qui savent s'arrêter au terme que la bienséance leur défend de passer, et qui, sans chercher à devenir des esprits-forts, se contentent d'être des femmes vertueuses et raisonnables.

» Je demande pardon aux autres, si j'ai mis au grand jour un portrait si ressemblant. Je n'ignore pas que c'est blesser les loix de la galanterie françoise, de montrer aux femmes leurs défauts, tels qu'ils soient, et de leur dire ouvertement des vérités fâcheuses: mais je les prie de faire attention que, depuis qu'elles ambitionnent de se dépouiller de leur sexe, pour devenir hommes et philosophes, elles nous ont mis un peu plus à l'aise avec elles; elles nous donnent le droit de leur parler comme à des hommes, c'est-à-dire, avec moins de réserve, moins de galanterie, avec une franchise plus mâle et plus sévère.

» Ce que je viens de dire des femmes, peut s'appliquer en partie aux jeunes gens à qui les femmes donnent le ton. A peine échappés du collége, les voilà imbus de votre doctrine. Que ne puis-je, Monsieur, dissimuler les suites funestes où ce premier égarement les précipite! Ils commencent par mépriser les instructions salutaires qu'ils ont reçues; ils qualifient de pédantisme, tout ce qui n'est pas libertinage et irréligion; et bientôt avec la méthode aisée de traiter tout de préjugé, ils se croient et se disent Philosophes. Il n'est plus de principe qui les gêne, de Morale qui les embarrasse, de frein qui les retienne: rien n'est ni bien ni mal pour eux; et pourvu qu'ils échappent à la vengeance des loix, leur conscience est en repos sur le reste. On les entend parler des matières les plus graves, avec une légèreté qui n'a rien d'égal que leur ignorance. Une raillerie ridi-

cule, de détestables bons mots usés et rebattus sur ce qu'il y a de plus sacré, leur tiennent lieu de raisons. S'ils se mêlent de raisonner, c'est avec une confiance, une bonne opinion d'eux mêmes, encore plus ridicules que leurs plaisanteries. Ils se flattent de pénétrer les choses les plus impénétrables, tandis qu'il y en a de plus communes qu'ils ne connoîtront jamais. Ils veulent décider que Dieu n'est pas. Les insensés ! savent-ils seulement comment ils existent ? savent-ils comment ils peuvent se mouvoir ? savent-ils par quel pouvoir ils raisonnent ou déraisonnent ? Écoutez-les : ils anéantissent les cultes, les religions ; chacun en établit une à sa guise, et veut être législateur ; chacun veut nous convertir à son opinion désolante, et y met plus de fanatisme que le dévot le plus outré. Dans ce délire de raisonnement et d'incrédulité, on veut tout calculer, tout définir, tout connoître : et l'on parvient à douter des choses les plus sûres ; à mépriser, à oublier ses devoirs ; à éteindre les lumières de la Nature, à étouffer les bons sentimens de l'éducation ; à se dessécher le cœur ; à s'embrouiller l'esprit ; à perdre tout idée de mœurs et de vertu. Enfin, on se rend inutile ou funeste à la société ; on se devient à soi-même odieux, importun ; on ne voit plus dans la vie qu'ennui et dégoût ; l'on a recours au suicide, devenu si commun, pour se délivrer du trouble intérieur dont on est déchiré, et du tourment insupportable de ne pouvoir vivre avec soi-même.

» De quel œil, Monsieur, voulez-vous qu'on vous regarde, vous et vos Philosophes, si l'on ne peut attribuer ce mal effroyable qu'à la licence contagieuse de vos écrits ? Je n'insisterai pas davantage sur cette peinture affreuse du désordre et du déréglement qu'une manie d'impiété a causés dans nos mœurs. Tous les bons esprits en gémissent. Combien de pères de famille, honnêtes et vertueux, pleurant avec amertume sur les égaremens et la perversité de leurs fils, sont en droit d'en accuser la lecture de vos ouvrages ! Plût au ciel qu'il n'y en eût point qui pût faire crier contre votre philosophie fana-

tique, le sang de quelques malheureux, qu'une ivresse d'irréligion a conduits sur des échafauds ! Punition terrible et lamentable d'un vertige de jeunesse et d'une fureur insensée d'incrédulité ! De quels remords devroient être rongés ceux qui doivent imputer à leurs livres de si funestes catastrophes !

» Mais écartons ces idées lugubres et douloureuses, bien capables de nous affliger en faisant voir à quel point peut être pernicieux, l'esprit qui n'est point dirigé par le jugement, et qui ne reconnoît aucun frein, etc. «.

Un Académicien, dont l'autorité ne sera pas suspecte, avoit déjà fait à peu près les memes réflexions.

» Je ne puis me dispenser, dit-il, de blâmer les Écrivains qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, cherchent à saper les fondemens de la Morale, et donnent atteinte aux liens de la société : d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs, est d'en faire, dans la jeunesse, de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, et des malheureux dans l'âge avancé, car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

» L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages, ne doit pas flatter les Auteurs, qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables écrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La satire, la licence, et l'impiéte, n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces endroits, peuvent parvenir à être lus une fois : sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés ; semblables a ces malheureux, que leur état condamnoit aux ténèbres, et dont le public n'apprend les noms que par leurs crimes et leur supplice «. *M. Duclos*, de l'Académie Françoise. *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, chapitre 2. *Sur l'Éducation.*

Puisque nous avons tant fait que de citer plus haut un des morceaux les mieux écrits que l'on ait adressés à

M. de Voltaire sur les pernicieux effets qu'entraîne la lecture de ses ouvrages, qu'il nous soit permis de nous expliquer une fois pour toutes sur cet homme célèbre, dont nous avons emprunté, dans les notes, quelques vérités utiles, qui ne compenseront jamais, aux yeux du vrai Sage, tout le mal que nous ont causé ses erreurs.

Notre dessein n'est pas d'apprécier le mérite littéraire d'un Écrivain qui a embrassé, avec plus ou moins de succès, presque tous les genres : ce seroit une tâche trop au dessus de nos forces. Parmi le grand nombre de ses panégyristes et de ses critiques, les uns, portant leur enthousiasme jusqu'à l'idolâtrie, ont rendu une sorte de culte à sa mémoire ; dans des tems plus reculés, ils l'eussent mis au rang des Dieux : les autres, en lui accordant ce qu'il eût été trop injuste de lui disputer, de grands talens et tout l'esprit qu'on peut avoir, lui ont refusé ce génie créateur qui fait les grands hommes : exempte de tout levain de jalousie, de tout esprit de prévention, de secte, et de parti, la Postérité, ou plus indulgente ou plus sévère peut-être que ses contemporains, et à coup sûr plus équitable, le jugera mieux que nous.

Mais ce que nous ne saurions nous dissimuler, c'est l'abus énorme qu'il a fait de ces mêmes talens que nous avons si souvent admirés en lui. Rabaisser le mérite qui lui faisoit ombrage ; couvrir d'opprobres quiconque avoit porté la plus légère atteinte à sa gloire ; lui prodiguer les injures les plus grossières, les épithètes les plus outrageantes, les noms les plus infâmes, et qu'on ne sauroit même répéter d'après lui avec une sorte de pudeur : en genre de principes, mettre en problême les vérités les plus nécessaires et les plus consolantes ; affirmer, nier, rétablir, renverser tour à tour ; passer, en se jouant, de la vérité à l'erreur, et plus souvent d'une erreur à l'autre ; toujours sans plan, sans système, et sans suite, se démentir, se contredire à chaque instant : en genre de religion, apprendre aux hommes à tourner en dérision ce que, pour leur propre sûreté,

leur bonheur, et l'intérêt de la société, ils devroient le plus respecter ; à opposer l'arme tranchante du ridicule, les plaisanteries, les sarcasmes, et les petits contes pour rire, à toute la force des raisonnemens et aux preuves les plus solides ; à traiter de superstition, de préjugés, et de fanatisme le culte le mieux établi, pour y substituer des préventions aveugles, des opinions absurdes, et tous les délires que peuvent enfanter les passions : ennemi sur-tout de Jésus-Christ et de sa doctrine, diriger contre lui, contre ses enseignemens, contre ses ministres, tout ce que l'ironie a de plus sanglant, le fiel de plus amer, la calomnie de plus noir, le sophisme de plus séduisant et de plus trompeur ; et après tant d'efforts, s'étonner de ne s'être pas fait a soi-même des prosélytes de tous les adorateurs du Christ, et de ne pas régner à sa place : offrir, en genre de mœurs, les leçons les plus dangereuses, les plus odieuses maximes, les images les plus obscènes, et souiller sa vieillesse par des écrits dont la jeunesse même la plus libertine auroit encore à rougir : n'écrire l'histoire, sur-tout dans son Essai sur l'esprit et les mœurs des nations, que pour en faire la satire de la Divinité, de la Religion, de sa Patrie, et du genre humain ; et avec un faux air d'érudition, y laisser trop souvent des traces de la précipitation la moins excusable, de l'infidélité la plus criante, et quelquefois même sur les anciens tems, de l'ignorance la plus profonde * : voilà, sur tous ces objets divers, les traits les plus marqués de l'écrivain pour lequel on s'extasie. Ah ! eût-il fait paroître plus de talens encore, devrions-nous tant exalter un homme qui les a si mal employés ? C'est lui, c'est cet homme, presque divinisé de nos jours, qui a accoutumé son siècle à l'apologie du

* Consultez les *Erreurs de Voltaire*, qui ont fait passer de si mauvaises nuits à cet homme célèbre, et lui ont fait vomir contre l'Auteur de cet ouvrage tant d'injures; mais voyez sur-tout les *Lettres de quelques Juifs*, de M. l'Abbé Guénée, et le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*, de M. Larcher, tous deux si connus par leur érudition, tous deux de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

luxe et des passions ; c'est lui qui a introduit parmi nous ce philosophisme destructeur, impatient de tout joug, de tout frein, de toute autorité ; c'est à lui que nous sommes redevables de l'Anglomanie, de la fureur du suicide, du tolérantisme, et par un contraste bizarre, de l'intolérance philosophique : pour le dire en un mot, c'est à lui plus qu'à tout autre, que nous devons la corruption générale et tous les vices de cette génération perverse, qui en promet une plus dépravée encore, et ne nous laisse espérer, parmi de si grands maux, d'autres remèdes que ceux que nécessitera un jour l'excès du mal même.

Qu'on nous accuse d'avoir trop chargé ce tableau : et nous ne serons embarrassés que sur le choix des preuves ; et nous ferons douter à ceux qui les liront, si la collection *entière* des œuvres du *grand homme* n'est pas un monument élevé à sa honte bien plus qu'à sa gloire ; et en le comparant avec Jean-Jacques, nous ferons voir que, pour l'honnêteté même, pour le plan de doctrine, pour les principes, malgré ses contradictions, ses paradoxes, ses images, quelquefois trop peu chastes, ses écrits dangereux, Rousseau mérite encore, à tout prendre, moins de reproches que Voltaire.

LETTRE XX.

Du Comte de Valmont à son Père.

Vous me promettez donc, mon père, de tout pardonner. Hélas! vous ne savez pas à quoi votre cœur s'engage. Si vous n'avez pas déjà deviné ce que je ne vous dérobois qu'avec peine, et avec une volonté toujours portée à ne vous rien cacher; si ma dernière lettre ne vous a pas tout dit; non, vous ne savez rien encore de mes égaremens et de mes malheurs. Étois-je donc destiné à être le jouet continuel des illusions de l'esprit et des penchans.....! Je n'ose achever..... Votre vertu m'effraie, lors même que votre tendresse me rassure. Ah! votre fils n'est plus digne de vous; il n'est plus digne du choix que vous avez fait pour lui! son cœur en a fait un autre; et, depuis ce moment, son cœur ne cesse de démentir sa raison. Funeste état! état de délire, dans lequel je ne me connois plus moi-même! Un poison lent coule dans mes veines, il me fait sécher et languir. Que dis-je, il me dévore, il me brûle à chaque instant. Je hais mon mal, et ne veux point guérir; je me fais tous les repro-

ches que vous pourriez me faire; je me condamne et m'excuse tour à tour; je cherche mon repos dans des opinions bizarres, et ne l'y trouve pas; j'enfante des projets, des systèmes, des chimères, des monstres; et je sens bien que tout tient à mes passions. J'estime, je respecte, je chéris Émilie..... et j'en aime une autre. Émilie, qui a tant de droits sur mon amour; qui est si engageante et si aimable; dont le caractère est si égal, si patient et si doux; dont les vertus me forcent sans cesse à rougir de mon inconstance; Émilie est malheureuse......! Et elle étoit si peu faite pour l'être! Je la plains, je souffre, je me fais violence; et, au milieu de ces combats, mon caractère s'aigrit; je suis avec elle chagrin et difficile; je lui en veux, dans bien des instans, de ce qu'elle ne mêle pas à ses vertus, des défauts qui me rendent plus excusable; je la voudrois moins parfaite.... Cependant, il n'est aucune des qualités que j'admire en elle, qui ne me soit chère encore, et je croirois perdre infiniment, si elle pouvoit en perdre quelqu'une. Quelles contradictions, que je ne puis comprendre! je deviens ainsi un mystère à moi-même; et quel remède à de si grands maux?

Ah! pourquoi parler de remèdes! non, je ne puis plus en attendre. Vous, mon père,

avec tout le pouvoir que vous avez sur moi, vous n'auriez pas la force de m'en faire agréer. Votre main peut essuyer mes larmes, mais elle ne peut en tarir la source. Je la repousserois, si...... Malheureux, qu'ai-je dit! Je ne m'entends plus, je ne me comprends plus. Mon père, venez au secours de votre fils: tout n'est pas perdu......; mais du moins ménagez sa foiblesse. Il n'a pas abjuré tous les sentimens de l'honneur; il a encore une secrète horreur du crime; la vertu crie encore au fond de son cœur; et c'est de là que naissent ses combats, ses bizarreries et ses caprices; c'est de là même que naissent ses tourmens: il souffriroit moins, s'il se faisoit moins de violence.... Mais que pourrois-je prétendre en ne m'en faisant pas? Qui, moi...! devenir un infâme séducteur....! me résoudre à surprendre la bonne-foi, la candeur, et à tendre des piéges à l'innocence! manquer à toute espèce d'engagement! me manquer à moi-même! Non, je ne m'oublierai pas ainsi; je ne céderai qu'à la loi du devoir.

Déjà j'ai rendu les armes à la Vérité: je l'ai reconnue aux traits que vous m'en avez tracés. J'ai fait plus, j'ai répandu des larmes brûlantes en sa présence, et j'en ai baigné la lettre que vous m'avez écrite. C'est là le

premier hommage que je lui ai offert. Je lui en ai rendu un second; je l'ai priée, cette Vérité immuable, éternelle, incréée, mon premier principe et mon Dieu; je l'ai priée de dissiper toutes mes illusions, d'éclairer mes ténèbres, de faire briller à mes yeux la lumière, et de me donner la force de la suivre. Car, hélas! cette lumière, je la redoute encore; mes passions élèvent sans cesse de nouvelles difficultés, et prétendent me tenir lieu de règle, après m'avoir ôté le joug insupportable de toute autre loi. Si l'honneur, me disent-elles, n'est qu'un nom; si la vertu n'est qu'une chimère; si la loi est un préjugé, fortifié seulement par la coutume, et établi par la politique des législateurs; si tout est égal en soi, et aux yeux de l'Être suprême, à quoi bon te contraindre? et pourquoi soumettre à un joug arbitraire, des penchans que la Nature elle-même t'a donnés? pourquoi te forger à plaisir des entraves, ou recevoir en aveugle celles que l'opinion t'impose? Les destins n'ont-ils pas mêlé d'assez d'amertumes le cours de la vie, sans que tu te reproches encore le peu de douceurs qu'elle te présente, ou que tu les empoisonnes à chaque instant par des combats et des remords? Considère l'heureux et tranquille Hottentot, tel qu'il est sorti des mains du Créateur: l'art

ne lui a point appris à contraindre ses désirs; son vouloir est sa règle; ses inclinations et ses goûts sont ses guides fidèles : il les satisfait sans inquiétude et sans alarmes, et ne connoît d'autre loi que celle de n'en point avoir. Dépouille, d'après lui, ce que l'éducation toute seule a mis en toi de honte et de frayeur ; n'arme pas une raison impuissante contre un instinct plus fort ; ne sois pas le seul être dans le monde qui résiste aux impulsions de la Nature. Eh ! à quoi serviroit ta résistance ? Qu'à donner plus de relief au triomphe de tes passions. Te seroit-il libre, en effet, de les vaincre ou d'en être vaincu ! Soit que tu leur cèdes ou que tu les surmontes, n'est-ce pas toujours le plus fort penchant qui l'emporte ? et, suspendu entre le plaisir et le devoir, est-ce bien ton propre choix qui fait pencher la balance ? Après tout, la loi est une loi trop injuste et trop dure, qui condamne des penchans si doux ; ou les penchans sont trop violens, et la main qui les a imprimés trop peu sage, s'il faut que tu les soumettes à la loi *. Et qu'attendrois-tu de ton obéissance ? Vois dans cette

* Se'l pecar'è si dolce,
E'l non peccar si necessario, o troppo
Imperfetta Natura, etc.
Il pastor fido, atto terzo.

vie même la destinée du moins égale du vice et de la vertu : vois la fin du juste et du méchant. Semblable à ces bulles légères, à ces globes transparens, qu'un vain souffle a produits, que l'air enfle et soutient, que les ombres ou la lumière obscurcissent ou colorent, mais qu'enfin un souffle détruit, leur ame, élément délié, mèlange adroit et subtil de principes organiques, naît, croît avec le corps, avec lui se fortifie ou s'affoiblit, languit lorsqu'il est malade, et s'éteint quand il se détruit. Ainsi, les animaux eux-mêmes, guidés par un instinct plus sûr que la raison, fidèles aux loix de la simple Nature, moins esclaves et plus heureux que nous, naissent, vivent et meurent, et n'ont avec nous de différence que l'usage qu'ils ont su faire de la vie.

Tel est en moi le langage des passions; et que ce langage est doux ! que les raisonnemens qu'elles emploient ont de force pour persuader ! Je sens trop cependant que la source en est suspecte, et je ne m'aveugle point assez pour ne pas entrevoir le côté foible qu'ils nous cachent. Non, toute cette vaine philosophie ne me rassure qu'autant que je prends soin de m'étourdir moi-même; elle ne sert qu'à masquer, sous de spécieux prétextes et des dehors séduisans, le parti

que le cœur nous fait prendre ; et quand je rentre de bonne foi dans ce tribunal secret que ma raison élève au dedans de moi, un seul cri de ma conscience fait fuir tout le prestige et l'enchantement de mes passions. Hélas ! que n'ai-je assez de force pour me soustraire à leur empire ! Que n'avois-je assez de prévoyance et de courage pour en repousser les premières atteintes ! ou que ne me reste-t-il une ame assez intrépide pour s'aveugler à plaisir et se rendre coupable sans remords ! Tristes et honteux désirs, à quoi me réduisez-vous ? Quel spectacle pour un père....., pour un père tel que le mien !

Vous souhaitiez que je vous ouvrisse mon cœur ; vous le voyez à découvert ; et quelle affreuse nudité ! Cependant, je n'ai de ressources que dans la confiance que je vous ai témoignée ; et vos sentimens tendres et affectueux, votre indulgence pour un fils, ma vénération pour vous, mon attachement et mes propres besoins me l'arrachent, cette confiance, en dépit de moi. Qu'avec vous, mon père, je suis différent de moi-même ! Devant tout autre, mon ame est si fière, ma façon de penser prend un ton si impérieux et si décidé, mon langage est si bien d'accord avec mes penchans ! Avec vous, je redeviens timide et irrésolu ; mon ame s'abaisse, s'hu-

milie, et cède, en frémissant, au secret pouvoir que vous avez sur elle.... Elle reconnoît en vous un charme vainqueur; elle y révère le sacré caractère de la vertu, et sent toute l'autorité et tout le poids de la raison. Que n'êtes-vous avec moi pour me soutenir, pour m'éclairer, pour m'arracher à mes penchans, à mon propre cœur....! Mais maintenant, vous ne le pourriez pas. Mes penchans me sont trop chers......, n'entreprenez pas de les vaincre ; je ne suis plus à moi. Le tems seul..... ô mon père! je vous fais rougir de votre fils.

LETTRE XXI.

Du Marquis à son Fils.

QUE ne puis-je faire passer en toi, cher Valmont, tous les sentimens qui m'ont agité en lisant ta lettre ! Que ne peuvent-ils euxmêmes aller se peindre dans ton ame ! En les éprouvant tous ensemble ou tour à tour, que tu reconnoîtrois bien, à cette alternative d'inquiétudes, de désirs, de crainte et d'espérance, d'affliction profonde et de joie secrète, toutes les impressions dont est susceptible le cœur d'un père! Combien de fois,

et avec quels mouvemens intérieurs j'ai relu toutes les lignes que tu as tracées! Comme j'en ai pesé tous les mots! Comme j'y ai étudié toutes les pensées et toutes les affections qui t'occupent et te partagent presque en même tems! Incertain et flottant moi-même, mes idées se croisoient; des exclamations vives, des paroles entrecoupées, se succédoient l'une à l'autre. Tantôt t'adressant la parole: Mon fils, te disois-je, que ton sort est à plaindre....! qu'as-tu fait de ta raison...? Tes beaux jours, ces jours d'innocence et de paix, sont-ils passés sans retour....? Eh! que deviendra ton Émilie, Émilie, de toutes les amantes la plus tendre, et la plus vertueuse de toutes les épouses....! Toi-même, que deviendras-tu? Où t'entraînent tes passions? Quel amas de sophismes dangereux! Quoi, l'honneur, le devoir ne sont rien...? Et c'est Valmont, c'est mon fils qui parle ainsi...! Mais ensuite, levant les yeux vers le Ciel: Non, Seigneur, non, m'écriois-je, il n'est pas né pour de si monstrueux systêmes! Voyez l'ingénuité de ses aveux: voyez sa candeur et sa sincérité, dans l'image qu'il me trace de ses combats et de ses foiblesses. Ah! il est aussi peu fait pour le crime, que pour le mensonge et pour l'erreur. Vous lui dessillerez les yeux; vous exaucerez mes

vœux. Est-il une voix plus touchante pour vous que la voix d'un père, qui vous prie pour le salut et le bonheur de son fils ?

O toi ! mon fils, ne te repens pas de ton ingénuité ; des maux avoués et connus sont à moitié guéris. Déjà ton cœur doit se sentir soulagé ; et le mien abonde en sentimens plus tendres encore. Que tu me deviens toujours plus cher ! Je m'honore en secret de ta confiance. Mon ami, loin d'en rougir, glorifie-toi à ton tour de me l'avoir donnée. Mais souffre que pour y répondre dignement, j'achève de lever le voile épais que tes passions s'efforcent de mettre au devant de ta raison.

Je n'aurois rien à te dire, cher Valmont, si réellement tu t'obstinois à douter de ta liberté. Ah ! j'en conviens, si l'homme n'est pas libre, la vertu, l'honneur, ne sont qu'un vain nom. Livre-toi, si tes passions l'exigent, à tout ce que les hommes mettent au nombre des plus noirs forfaits ; sois parjure, barbare, ingrat, et perfide ; sacrifie à tes penchans l'équité, la droiture, ton repos, ton bonheur, ton épouse, ton père.... Ne respecte ni les nœuds de l'hymen, ni les droits du plus pur amour, ni la voix de la raison, ni le cri du sang et de la nature.... et pourquoi

les respecterois-tu, si tout cela n'a de force que ce que lui en donne le préjugé? Pourquoi combattre et lutter en vain? Pourquoi hésiter même, si tu es sous l'empire de la nécessité? O bon jeune homme! je déchire à regret ton sensible cœur: mais est-ce donc ma faute? ou n'est-ce pas plutôt celle de ton déplorable système?

Eh quoi, pour te livrer en aveugle aux désirs qui te pressent, voudrois-tu perdre le glorieux privilège de ta liberté? Ame fière et généreuse, par-tout ailleurs le joug de la servitude te paroît insupportable; tu t'indignes, tu frémis de honte et d'horreur à la seule idée de l'esclavage: ne veux-tu cesser d'être libre que pour obéir à tes passions?

Écoute-moi, mon fils, et rends encore de nouveaux hommages à la Vérité qui t'appelle. Ah! sans doute il ne dépend pas de toi de ne pas désirer d'être heureux. Fait pour le bonheur, le penchant qui te porte vers lui, est un penchant nécessaire; c'est un don de la bienfaisante Nature: il te ramène à son Auteur, et te parle assez haut de l'Être souverainement bon qui te l'a donné. Mais pour être heureux, il y a des moyens à choisir; au dessous du souverain bien, il

y a des biens particuliers, des biens, faux ou réels, vrais ou apparens, qui t'en rapprochent ou qui t'en éloignent : et pour ce choix, oserois-tu bien dire que tu n'es pas libre ? N'est-il pas en ton pouvoir de peser plus ou moins les motifs, de balancer à ton gré les avantages et les inconvéniens, de suspendre une détermination aveugle et précipitée, d'opposer à la force du penchant le contrepoids des réflexions et des lumières, le crédit et l'autorité de la raison ? Ne t'a-t-on jamais vu sacrifier un plaisir présent et flatteur, à une loi austère et pénible que tu lisois gravée au fond de ton cœur ?

D'un autre côté, mon fils, être libre, est-ce donc ne se déterminer jamais, flotter dans une perpétuelle incertitude, balancer continuellement les raisons opposées, sans se décider pour aucune ? est-ce agir sans vues, sans causes, c'est-à-dire, en un mot, sans intelligence et sans choix ? et de ce que l'homme agit toujours pour quelque motif, n'est-ce pas une absurdité d'en conclure qu'il agit toujours nécessairement ? Qu'un bruit imprévu te fasse tressaillir; ce mouvement est involontaire, nécessaire, par cela même qu'il n'est point réfléchi : mais qu'un danger prévu te menace ; tu penses, tu délibères, tu t'armes de courage,

et tu prends, librement et avec choix, le parti qui convient le mieux à ta raison*.

Eh, qu'est-il besoin de raisonnement, où le sentiment parle et nous convainc? Ce sentiment, lié si intimement à notre ame, qui est l'expression de son état, qui est son état même, et qui dès-lors porte le caractère de l'évidence et ne peut nous tromper; ce sentiment irrésistible qui te fait dire, Je pense, je veux, je désiré d'être heureux; n'a-t-il pas la même force pour te faire dire, Je suis libre? C'est d'après ce sentiment intime de ta liberté, que tu t'applaudis des résolutions sages que tu as formées, que tu te sais gré du bien que tu fais; c'est d'après lui que tu t'accuses, que tu te condamnes quand tu fais mal; que tu te reproches, et les imprudences que tu laisses échapper, et les fautes que tu commets. Au contraire, les évène-

* » On nous dit que, *pour que l'homme fût libre, il faudroit qu'il ne connût ni le bien ni le mal, ni le plaisir, ni la douleur*. C'est précisément tout le contraire. Un homme insensible ne sauroit vouloir; un homme qui ne veut point, ne peut être libre. Pour sentir combien cette idée renferme de contradictions, il ne faut que l'énoncer dans ces termes : *Pour que l'homme fût capable de comparer les avantages et les différentes manières d'agir, afin de choisir celle qui lui convient le mieux, il faudroit qu'il n'eût aucune idée de ce qui lui est utile ou désavantageux* «. M. Holland, *Réflexions philosophiques, etc.*

mens malheureux et inévitables, tu t'en affliges, mais tu ne te les reproches pas. Dans l'accès de la fièvre et du délire, tu peux te porter à des violences, que le moment d'après ta raison désavoue : si les suites en sont funestes ; tu en concevras de la douleur, et non pas des remords. Tu imputes à l'homme sensé les excès auxquels il se livre ; et tu ris des emportemens de celui qui a perdu la raison.

C'est sur le sentiment de la liberté que porte la société toute entière, ses conventions, ses loix, ses promesses, ses menaces, ses châtimens, et ses récompenses. C'est d'après lui qu'on approuve et qu'on blâme, qu'on consulte, qu'on délibère, qu'on avertit, et qu'on exhorte. Sans la liberté dans l'homme, tout seroit illusion autour de nous et dans nous-mêmes. Ah ! dis donc, si tu l'oses, que, toujours contraint dans tes volontés, et te croyant toujours le maître, sans cesse occupé de mensonges inévitables, entraîné par une pente naturelle dans une erreur invincible, c'est Dieu qui t'a trompé. Nie, si tu le veux, qu'il y ait des corps; nie que tu penses, que tu existes, avant de nier que tu sois libre, puisque l'une de ces vérités n'est pas plus sensible que l'autre *.

* » Il en est des argumens contre la liberté hu-

Eh, quel si grand intérêt t'anime à te dépouiller du plus beau de tous les attributs ? C'est cette faculté de vouloir et de choisir, qui fait le moral de tes actions, qui ennoblit tes moindres sentimens et l'usage que tu fais de toutes les créatures : c'est elle qui te fait mériter d'être heureux ; qui prépare à ton ame des degrés continuels d'accroissemens et de perfection ; qui te donne l'empire sur tes pensées, sur tes désirs, sur toute la nature, et sur toi-même ; qui, te dégageant des entraves d'un monde purement matériel, crée en toi, pour la gloire du Très-Haut et pour ta propre gloire, un nouvel univers : c'est elle qui te rapproche de la Di-

maine, dit M. Holland, comme de ceux qu'on fait contre la possibilité du mouvement et contre l'existence des corps. Ces argumens sont quelquefois très-subtils, difficiles à résoudre, sur-tout pour ceux qui ne connoissent pas les charlataneries dialectiques : mais comme ils contredisent des sentimens vifs, profonds, irrésistibles, universels ; ils éblouissent l'esprit sans le convaincre. Indépendamment de toute méditation, l'homme croit qu'il y a du mouvement dans le monde, qu'il existe des corps autour de lui, et que c'est lui-même qui se détermine aux actions qu'on lui voit faire pendant le cours de sa vie. Les Philosophes qui soutiennent que c'est là un instinct trompeur, ne peuvent s'en dépouiller eux-mêmes : malgré tous les sophismes qui leur font illusion, ils ne pensent pas autrement que le vulgaire, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de sentir comme lui «.

vinité, et te rend en quelque sorte semblable à Dieu même.

» Mais si Dieu m'a fait ce que je suis, » diras-tu, et si je suis libre, je puis donc » lui imputer les crimes que je commets «. Dis mieux, mon fils, tu les lui imputerois à plus juste titre, si tu ne l'étois pas *. L'injuste oppresseur, le tyran barbare, l'adulateur perfide, le médisant et le calomniateur pourroient dire dans ton système : Ce n'est point moi qui suis coupable ; ne vous en prenez point à moi de mes prétendus excès ; Dieu seul, qui fait tout en moi, Dieu seul en est l'auteur. Eh, falloit-il que pour t'ôter la liberté de mal faire, Dieu te réduisît à l'instinct des brutes, et te privât du pouvoir et de la liberté de faire le bien ? O mon Dieu ! souverain auteur de mon être, si je suis digne de vous plaire, si je suis vertueux, je vous rends grâces de ma liberté ; et si je deviens méchant, oserai-je bien vous reprocher dans vos dons l'abus que j'en aurai fait ?

» Si Dieu, pourrois-tu dire encore, a » prévu mes actions, comment puis-je être » libre ? et comment seroit-il Dieu, s'il ne » les a pas prévues « ?

* C'est ainsi que parle M. de Voltaire dans son Discours sur la liberté.

Souffre que je te demande à mon tour ; le père, qui connoît et qui voit de loin ce que fait son fils, qui prévoit même ce qu'il fera, empêche-t-il qu'il ne le fasse librement (1) ? As-tu des idées justes de la manière dont Dieu connoît et prévoit ? Par où pourras-tu prouver que la certitude d'un évènement (toujours certain dès qu'il est arrivé; également certain à l'égard de Dieu, avant qu'il arrive ; et qui cependant, pris en lui-même et dans l'idée de possibilité pure qu'il emporte avec lui, pouvoit arriver ou n'arriver pas) en entraîne la nécessité * ?

* » La liberté une fois établie, dit M. de Voltaire, » ce n'est pas à nous à déterminer comment Dieu pré- » voit ce que nous ferons librement. Nous ne savons » pas de quelle manière Dieu voit actuellement ce qui » se passe. Nous n'avons aucune idée de sa façon de » voir ; pourquoi en aurions-nous de sa façon de pré- » voir « ? *Métaph.* c. 4.

Lorsque deux vérités, telles que celles-ci, *la science de Dieu est infinie, l'homme est libre*, sont également démontrées ; quel autre parti devons-nous prendre, que celui de les croire ? d'autant mieux que la contradiction qui paroît s'y trouver, a toujours quelque chose d'obscur et de mystérieux, qui nous annonce que ce n'est que l'ignorance où nous sommes du moyen terme par lequel elles sont liées, qui fait que notre esprit est effrayé de l'opposition qu'il croit appercevoir entre elles. » Il faut alors, dit très-sagement M. Bossuet, » tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoi- » qu'on ne voie pas le milieu par où l'enchaînement » se continue «.

Ah !

Ah ! laisse plutôt ces vaines subtilités, qui ne prouveront jamais contre des faits : laisse à de faux sages ces raisonnemens frivoles, qui ont si peu de force contre le sentiment. Reviens à ton propre cœur ; fais le bien, pratique la vertu ; et tu conviendras sans peine que tu es libre.

» Mais la vertu est-elle quelque chose de » réel ? ou n'est-elle qu'un préjugé ? Aucune » borne ne sépare-t-elle le bien du mal ? se » confondent-ils dans la nature ? et tout est- » il égal en soi « ? Mon ami, si tes passions se taisent en ce moment, j'en suis sûr, tu rougis de mes questions, et tu voudrois oublier pour toujours que c'est toi-même qui les as faites. Ne crains rien cependant : je ne tirerai pas avantage de ta foiblesse ; je ne te forcerai pas à rougir devant moi. Tu sais combien tu m'es cher : et après avoir résolu ce triste problème, je te jure de ne m'en souvenir jamais.

Est-il égal en soi, cher Valmont, que j'outrage, que je blasphème celui dont j'ai reçu l'existence ; ou que je reconnoisse ses perfections, et que je lui rende hommage des dons qu'il m'a faits ? En soi est-il égal que je fasse le bonheur de mon semblable, ou que je le rende malheureux ; que je fasse, par ma conduite, mon bonheur ou mon

malheur à moi-même ? Est-il indifférent, que je procure le plus grand bien possible pour les autres et pour moi, ou que j'arme, autant qu'il est en mon pouvoir, tous les hommes entre eux, que je m'arme contre tous, et que je les arme tous contre moi? Est-il égal, que par mes soins et par mes largesses, je rende la vie à l'infortuné qui étoit sur le point de la perdre; que par un effort de clémence et de générosité, je la conserve à mon plus cruel ennemi qui vouloit me la ravir; qu'aux dépens de ce que j'ai de plus cher, je prenne la défense du pays qui m'a vu naître; ou bien que je fasse couler un poison lent dans le sang de mes concitoyens; que je plonge un poignard dans le sein de mon bienfaiteur; et que je précipite dans les ombres de la mort celui qui m'a donné le jour? Est-il égal, que je sois vrai, pieux, juste, bon, doux, sociable, humain, bienfaisant; ou que je sois fourbe, traître, méchant, hypocrite, inhumain, barbare; que je sois un monstre dont la Nature auroit horreur? et ne mets-tu, par exemple, aucune différence entre Titus et Néron?

Je m'arrête, mon fils, pour laisser parler tout à la fois ton esprit et ton cœur. Eh quoi, des différences fondées sur la nature

des choses, sur leurs relations entre elles et leurs rapports les plus vrais, sont-elles donc des illusions et des chimères? Les effets constans et absolument opposés qui naissent de ces différences pour le bonheur ou pour le malheur des hommes, sont-ils des préjugés? et peut-on ne pas ressentir, quand on le voudroit, ces effets si contraires du vice et de la vertu? Des maximes avouées par la plus pure raison, sont-elles moins vraies, appliquées aux mœurs qu'appliquées aux opinions (2)? Est-il moins évident que je dois reconnoître ma dépendance de mon Créateur, qu'il ne l'est que l'effet dépend de sa cause? Est-il moins évident que, dans une société à laquelle je me trouve lié par le fait, par mes besoins (3), par tous les biens que j'en ai reçus, par les facultés que la Nature m'a données, et qui est toute composée d'êtres semblables à moi, l'intérêt particulier doit céder à l'intérêt général, qu'il n'est évident que le tout est plus grand que sa partie? Est-il moins évident et moins sensible que je dois faire aux autres le même bien que je voudrois qu'ils me fissent à moi-même, qu'il ne l'est qu'une unité est égale à une unité de même genre et de même espèce?

Si chaque être doit suivre sa nature, si

la mienne est d'être raisonnable, est-il indifférent que j'agisse ou que je n'agisse pas d'après ma raison *? Celui qui me l'a donnée, a-t-il prétendu que je la soumisse à des penchans aveugles? et ne m'a-t-il éclairé de ce flambeau divin, que pour que je me plongeasse dans les ténèbres? Ses perfections lui permettent-elles d'être indifférent lui-même à la conformité ou à l'opposition que je puis avoir avec lui? Est-ce en vain qu'il a mis en moi, comme une suite nécessaire du développement de la raison, cette idée, ce goût, ce sentiment de l'ordre, qui me découvrent les beautés et les loix du monde physique et du monde moral? O mon ami, lorsque tu vois briller ce bel ordre dans toutes les choses qui t'environnent; lorsque tu vois quelque objet que ce soit tendre à la fin qui lui est propre; que tu remarques une proportion exacte entre les moyens et la fin; que tu observes un juste rapport des parties entre elles et avec le tout; que tu vois les fins particulières liées l'une à l'autre, et subordonnées toutes ensemble à la fin générale; lorsque tout s'enchaîne, que tout se suit, que tout

* » Il n'y a pas de vérité plus évidente, que de dire » qu'il est digne de la créature raisonnable de se con- » former à la raison, et qu'il est indigne de la créature » raisonnable de ne se pas conformer à la raison «. Bayle, *Continuation des pensées diverses*, chap. 151.

s'accorde, et qu'il résulte de ces accords une douce et touchante harmonie : dis-moi, ame tendre et sensible! quelle admiration, quelle joie, quels transports n'éprouves-tu pas? Ah! malheur à l'ame brute et sauvage, malheur au cœur dur et féroce, qui ne connoît pas les loix de l'ordre et du sentiment! Non, il ne connoît rien, il ne jouit de rien, il ne sent rien ; enseveli dans une enveloppe matérielle et grossière, il est comme s'il n'étoit pas, et la vie est pour lui toute semblable à la mort.

Mais, Valmont, n'est-ce donc pas de cette idée de l'ordre, que découlent les idées du juste et de l'injuste, du bien et du mal? N'est-ce pas d'après elle, que nous disons et que nous avons raison de dire : Il est juste qu'un Être souverainement parfait soit révéré à proportion de ses attributs, et reçoive un souverain hommage; il est juste d'aimer davantage ce qui en effet est plus aimable; il est juste que mon semblable ait les mêmes droits à ma bienveillance, que je prétends avoir à la sienne; il est juste que la partie de moi-même la plus éclairée, la plus noble, gouverne celle qui a le plus besoin de guide, comme étant la plus aveugle; il est juste que le bien commun l'emporte sur le bien particulier; que je préfère un plus grand

bien à un moindre, une plus grande partie de ce bien à une plus petite ? Tout cela est juste, et dans l'ordre ; et cet ordre, exactement suivi, apperçu, senti au fond de mon cœur, me flatte bien plus encore que celui que je remarque dans les objets dont je suis environné. Lorsque j'observe *, ne fût-ce que d'un coup d'œil, ce qui se passe en moi, et que je vois la régularité régner dans mes sensations, l'ordre dans mes désirs, l'harmonie dans toutes mes actions ; lorsque je vois que tout est vrai dans mon ame, que tout s'y accorde avec les rapports essentiels des choses : cette contemplation me jette dans un état délicieux, qui triomphe sans peine de tous les plaisirs des sens ; et plus cette vue est réfléchie, plus l'impression qu'elle fait sur moi est sensible et durable.

Ainsi, mon ami, sous quelque face, de quelque manière que j'envisage tous les principes du beau, du juste, de l'honnête ; dans quelque ordre que je les reprenne ; ils ont tous leur fondement dans la raison, dans la nature, et dans moi-même.

Mais l'Auteur de cette nature, la Raison

* Ceci est pris du *Systême du vrai bonheur*, et a été ajouté par l'Éditeur. Voyez ce petit Ouvrage, vraiment intéressant, dans les *Mêlanges Philosophiques de M. Formey*.

éternelle, le Principe immuable de tout ordre, de toute perfection, et de toute beauté, a donc voulu que l'ordre, la raison, l'équité fussent ma règle (4); il l'a voulu, et il ne pouvoit cesser de le vouloir sans se contredire, sans se démentir lui-même, et sans cesser d'être ce qu'il est.

Aussi, mon fils, aussi a-t-il joint les remords au crime, comme il a uni le contentement à la vertu. Si tu doutes qu'il y ait une loi gravée dans tous les hommes, imprimée dans leur nature; interroge ta conscience, et elle te répondra. Vois si le Législateur suprême n'a pas établi son tribunal au milieu de toi; écoute ce jugement, qu'il te force à y porter toi-même de tes actions; entends cette voix secrète, ce cri de ta raison, qui te condamne ou t'absout. Eh, quel est l'homme, qui, éprouvant d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus vif dans les plaisirs des sens, soit vraiment à son aise, tant qu'il est inquiété, tourmenté par la vue d'un désordre intérieur (5)? Quel est l'homme, qui ne cherche à se justifier ses propres excès, et qui ne se fasse, autant qu'il le peut, une vertu, un honneur à sa mode, pour se consoler de la perte qu'il a faite de l'honneur véritable? Quel est le mortel si dépravé, qui ne choisisse de faire son propre bien avec le moindre pré-

judice du bonheur des autres? Quel est celui qui ne se reproche du moins un crime infructueux? C'étoit donc un crime en soi! car l'utilité, les passions ne changent pas la nature des choses, lors même qu'elles la défigurent à nos yeux.

Si ces passions t'aveuglent, si des habitudes vicieuses ont fait taire ta conscience, et étouffé le cri de ta raison; examine quel est le jugement que tu portes, à l'égard des autres, des actions injustes dont tu es la victime, et que tu excusois dans toi-même. Ah! c'est alors que, par le sentiment naturel du juste et de l'honnête, tu apprécies avec une secrète horreur la conduite du méchant qui t'opprime: c'est alors que l'ordre violé crie vengeance par ta voix; que la raison outragée reprend ses droits et son empire; que tu t'indignes à la seule idée du coupable qui t'enlève ton honneur ou tes biens; et que tu honores le juste, dont l'équité te les rend, ou dont la bonté t'en dédommage.

Eh, sans aucun retour sur toi-même, la Vertu n'a-t-elle pas, en dépit de toi, des droits sur ton cœur? Lequel estimes-tu davantage, d'un homme qui, dans ses vues, ses discours, ses actions, n'envisage que lui, rapporte tout à lui, se fait le centre de tout et sacrifiera, s'il le faut, l'intérêt, le salut de

tout un peuple, à son propre intérêt; ou d'un homme, qui, en toutes choses, ne cherche, n'envisage que le bien public, que le plus grand bien commun, toujours disposé à s'oublier, à se sacrifier lui-même pour l'intérêt et le bonheur de tous les autres (6)? A qui aimerois-tu mieux ressembler, de celui, qui, par de noires inventions et de lâches calomnies, a le plus contribué à me faire perdre mes dignités, mes titres, mes biens, la faveur du Prince; ou de ton père lui-même, qui, content de savoir qu'il n'est pas coupable, vit en paix; se repose sur le témoignage de sa propre conscience; quel que soit son ennemi, lui pardonne; et pour toute vengeance, se borne à désirer qu'il devienne meilleur, et qu'il soit plus heureux?

Lorsque tu ouvres les annales du genre humain, qu'est-ce qui te touche? qu'est-ce qui te remue et t'intéresse, du Vice triomphant, ou de la Vertu malheureuse et persécutée? Quels sont les grands traits qui nous frappent, et auxquels tous les hommes applaudissent? Quelles sont les maximes que tous les cœurs adoptent, et qui, d'un commun consentement, ravissent notre admiration et nos suffrages? Ne sont-ce pas les traits et les maximes de bienfaisance et de générosité? Qu'est-ce encore qui forme ces

scènes si touchantes, dont on ne peut être témoin, qu'on ne peut entendre ou lire sans en être attendri? Qu'est-ce qui fait couler ces larmes délicieuses et pures dont notre ame s'honore, si ce n'est la Vertu? Et d'où naissent ces proportions si réelles entre elle et nos ames, entre elle et le méchant lui-même, si elles ne naissent pas de la Nature? Des sentimens si soutenus, si invariables, seront-ils donc arbitraires? Le cri de la Nature est-il donc aussi un préjugé?

» Non, ce n'est point la Nature, s'il faut » en croire Valmont; c'est l'éducation; ce » sera, si l'on veut, la politique des Législateurs, qui auront déterminé, en genre » de mœurs, nos idées et nos sentimens «. L'éducation, mon fils? et sur quoi porte-t-elle? Ou sur des usages locaux, des coutumes particulières, des institutions de caprice et de fantaisie; ou bien sur des principes adoptés par une raison universelle: mais ceux-là n'ont qu'un lieu, n'ont qu'un tems; ceux-ci subsistent et se conservent en tout tems *, en tout lieu, par-tout où il y a des hommes qui font usage de leur raison (7). La politique? Mais ces sentimens et ces maximes sur le juste et l'honnête, j'en re-

* *Opinionum commenta delet dies ; Naturæ judicia confirmat.* Cic. de Nat. Deor. lib. 2, c. 2.

trouve les premiers principes chez les peuples, qui, séparés par de plus grands intervalles, se sont le moins communiqué leurs idées et leurs mœurs *; mais je ne trouve point de Législateur connu, à qui ces principes n'aient été bien antérieurs; mais ces instituteurs, si prudens et si sages, ont travaillé d'après le même modèle; et quel étoit-il, sinon la nature des choses, et la raison? Mais enfin ce qu'ils ont dicté de loix positives et arbitraires, ne subsiste plus; les loix des hommes passent; la Nature ne passe pas.

Et ces loix elles-mêmes, d'où tirent-elles leur autorité et leur pouvoir? S'il n'y a point de loi naturelle, aucune sorte de loi n'a de force; aucune espèce de devoir n'a de réalité; aucun lien n'a de consistance; on peut tout se permettre, dès qu'on n'a rien à craindre; on peut tout braver, dès qu'on est le plus fort. Faire le bien des autres, et surtout à son préjudice, sera seulement la loi du plus imbécile ou du plus foible; rien ne nous est défendu, dès qu'il nous convient; l'assemblage de tous les crimes ne doit pas

* *Omni autem in re, consensio omnium gentium lex Naturæ putanda est*, dit encore Cicéron, dont les maximes sont presque toujours de premiers principes de la plus pure raison. *Tuscul. L.* 13. *n.* 30.

nous faire plus d'horreur qu'un seul : aucun n'existe, et il faut se familiariser avec ce que nous regardons comme les plus horribles forfaits. Si vous admettez un seul crime, si vous exceptez un seul devoir, dites-moi sur quel fondement? et d'après cela je raisonnerai comme vous sur tout le reste ; je vous vaincrai par vos propres armes ; et quelle que soit la loi que vous vous croirez en droit de m'imposer, je vous forcerai de convenir que son autorité, si elle en a, prend sa source dans les saintes loix de la Nature.

» La Nature, ce sont nos penchans «. Oui, mon fils, ils en font partie, dès qu'ils sont communs à tous les hommes. Mais la raison, commune à tous, fait aussi partie de la nature humaine (8) ; et dans un être raisonnable et libre, les penchans ne sont pas un instinct brutal, qui doive agir seul et par une impulsion nécessaire *.

Tu me ramènes à l'heureux Hottentot : c'est dans les Sauvages que tu cherches la nature de l'homme. Mais d'abord, cher Valmont, l'Hottentot, si heureux à tes yeux, est-il donc si heureux en effet? Son état est

* » *Je suis la Nature*, dit le vicieux. Quoi! la con-» science n'est-elle pas une partie essentielle de la Na-» ture « ? *Pensées Angloises sur divers sujets de Religion et de Morale.*

négatif pour le bonheur, si j'ose parler ainsi. Il ne sent que foiblement; il n'existe qu'à demi; il n'a ni plaisir ni peine: il a, si tu le veux, des plaisirs grossiers; mais c'est le sentiment de l'ame qui fait le vrai plaisir; c'est lui qui donne un prix au bien qu'on possède; et ils ne sont proprement des biens, que par le prix que la raison y met. Envie, puisque tu l'oses, le bonheur de la brute, et laisse-moi le bonheur de l'homme.

Plus l'homme est sauvage, plus il est féroce et moins il respecte dans son semblable sa propre nature; son état est un état de guerre et de destruction; c'est un état violent. Est-ce bien pour cela que la Nature l'a fait? et n'est-ce qu'à ce prix que tu voudrois du bonheur? rends l'homme plus sauvage encore; tu verras croître en proportion sa férocité, sans cependant détruire tout-à-fait en lui le sentiment de la conscience (9) et l'instinct moral.

L'Hottentot vit en société, tout sauvage qu'il est. Or toute société porte sur des loix; et ces loix, en vertu desquelles il devient un être sociable, sur quoi portent-elles? Va parmi ces peuples dont tu vantes les plaisirs et la liberté, et tu verras si dans leurs Krulls * ils ne se croient pas obligés à une

* *Krulls* ou *Kraals*, espèce de Villages qu'ils appel-

assistance mutuelle, au dévouement le plus généreux pour la patrie, à des devoirs et à une fidélité réciproques; tu verras si chacun d'eux n'a pas ses droits, que les autres respectent, et si celui qui les viole n'est pas sensé coupable.

» Mais sur le reste, au moins, ils n'ont » presque plus de principes naturels dictés » par la raison ; et un instinct machinal » devient leur unique loi «. J'en conviens ; et c'est-à-dire, mon fils, qu'ils n'ont pas tiré des premiers principes toutes les conséquences qu'ils en devoient tirer ; ou que leur raison, foible et mal dirigée, en a tiré des conséquences fausses et arbitraires : c'est-à-dire aussi, que la Nature en eux est inculte ; qu'elle est brute comme eux ; que quant à l'esprit, elle y est, à proprement parler, dans un état d'enfance, et renferme seulement le germe de cette raison propre à l'homme qui a su la cultiver. Mais la nature d'un être se prend-elle de ses commencemens seulement, ou de son développement et de sa perfection? N'est-il plus de la nature d'un arbre de porter de bons fruits, parce qu'avant sa culture, ses fruits étoient amers et sauvages? Ainsi encore à l'égard

lent ainsi, et qui composent leurs quatorze provinces, dont chacune a ses chefs particuliers.

des fleurs, est-il contre la nature de la rose d'avoir l'éclat et le parfum que nous lui connoissons, parce que dans les champs elle est si différente d'elle-même ? ou plutôt n'aura-t-on pas raison de dire, qu'il est de sa nature d'être cultivée, au point de devenir, dans son état de perfection, ce qu'elle est en effet dans nos jardins ? L'homme, qui se distingue entre tous les êtres par cette perfectibilité (10), qui le caractérise, et qui le rend toujours susceptible d'un nouvel accroissement de science et de sagesse, sera-t-il le seul être qui sortira de son état naturel, en développant le germe fécond que la Nature a mis en lui ; et, né pour être raisonnable, sera-ce donc en le devenant qu'il cessera d'être homme ? Deux choses devoient contribuer à le former : la réflexion, parce qu'il n'a pas été assujetti comme les animaux à une suite d'opérations machinales, dirigées par un instinct toujours nécessaire et toujours le même ; l'instruction, parce que, fait pour la société, c'est d'elle en partie qu'il devoit tirer ses lumières.

Tu vois, mon fils, combien sont frivoles ces déclamations si rebattues contre la loi naturelle et contre la raison. Deux principes se combattent en nous, qui tous deux veulent avoir l'empire ; la raison, les passions.

Lequel des deux est fait pour nous gouverner ? » Les passions entraînent, dit un » Sage *, et la raison conduit «. Des passions naissent les vains sophismes : la raison les dissipe. Les passions nous aveuglent : la raison nous éclaire. Les passions n'envisagent que le moment ; elles n'embrassent qu'un seul objet ; elles ne voient, pour ainsi dire, qu'un point de l'espace qu'elles nous font parcourir : la raison s'instruit par l'expérience du passé ; elle perce dans l'avenir ; elle prévoit les suites ; elle compare les biens et les maux ; elle balance les avantages et les inconvéniens, et se trompe rarement sur le résultat, quand l'esprit est droit et le cœur bien préparé. Les passions ont des douceurs, mais ce sont des douceurs trompeuses, qui nous cachent l'amertume qui en est le châtiment et la suite la plus ordinaire : c'est ainsi, comme Hobbes le remarque lui-même **, que l'intempérance est naturellement punie par les maladies ; la témérité, par la honte et les désordres ; l'injustice, par les attaques des ennemis qu'elle s'est formés ; l'orgueil, par l'abaissement et la ruine ; la lâcheté, par l'oppression ; la négligence de ceux qui nous gouvernent,

* Confucius.

** Léviathan, ch. 31.

par la rebellion ; et la rebellion, par les meurtres et le carnage : car puisque les peines, ajoute-t-il, sont une suite de la violation des loix, les peines naturelles doivent être une suite de la violation des loix naturelles, et, par conséquent, y être attachées comme leur effet propre, et non comme un effet arbitraire. Ainsi, mon fils, le plaisir d'abord, et ensuite les regrets et la douleur ; voilà l'effet ordinaire du dérèglement des passions. La raison, au contraire, fait pratiquer des vertus, exige des sacrifices, qui peut-être nous coûtent pour l'instant ; mais elle nous montre à la suite la paix et le bonheur.

Cette perspective est trop intéressante, cher Valmont, pour ne pas nous y arrêter plus long-tems. Je sens que, pour répondre à tout, je te dois encore sur cet objet une autre lettre. La loi qui modère nos penchans, te semble une loi trop dure : tu ne trouves, ni dans cette vie ni dans l'autre, de dédommagement aux douceurs dont elle nous prive. Le stupide animal, conduit par son instinct, content de ses plaisirs, te paroît plus sage et plus heureux que l'homme qui pense et qui raisonne. Tous deux meurent, tous deux retombent dans l'espèce de néant dont la nature les avoit tirés ; le plus heureux, le plus sage en effet, est celui qui

a joui davantage et qui a su le moins se contraindre. Tel est en toi le langage du cœur, le langage des passions; et le cœur séduira-t-il toujours la raison !

NOTES.

PAGE 360.

(1) *Empêche-t-il qu'il ne le fasse librement ?* » La nécessité qui résulte de la prévision de Dieu n'est pas ennemie du libre arbitre, parce que, s'il est vrai, s'il est certain, s'il est infaillible que l'homme fera ce que Dieu a prévu, ce n'est pas précisément à cause que Dieu l'a prévu ainsi; mais, au contraire, Dieu ne l'a prévu qu'à cause que l'homme devoit agir ainsi; en sorte que la prescience divine, quoiqu'antérieure, dans l'ordre des tems, selon notre manière de concevoir, à l'action de l'homme, n'en détermine pas néanmoins l'existence, mais plutôt la suppose future; semblable à la présence d'un homme, qui, témoin oculaire d'une action, ne peut se tromper dans ce qu'il voit de ses propres yeux, sans que sa présence soit cause de ce qui se fait devant lui. Il n'est pas possible que ce qu'il voit, ne se fasse réellement; mais l'auteur de l'action agit avec une entière liberté; et il pouvoit faire, en agissant autrement, que le témoin qui le regarde vît une action toute différente. De même, il est impossible que Dieu se trompe dans sa prescience, et que ce qu'il a prévu n'arrive point: mais cette prévision n'influe pas sur le choix volontaire et libre de la créature; et si celle-ci, comme il dépendoit d'elle, avoit fait un autre choix, la prévision de Dieu n'auroit pas eu le même objet «. *L'incrédulité convaincue par les Prophéties*, par M. l'Archevêque de Vienne.

PAGE 363.

(2) *Des maximes avouées par la plus pure raison ; etc.* Après ces mots, que nous avons déjà cités : » Ceux qui ont dit, qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité « ; M. de Montesquieu ajoute : » Il y a donc une raison primitive ; et les loix sont les rapports qui se trouvent entre elles et les différens êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux. Dieu a du rapport avec l'univers, comme créateur et comme conservateur : les loix selon lesquelles il a créé, sont celles selon lesquelles il conserve. Il agit selon ces règles, parce qu'il les connoît ; il les connoît, parce qu'il les a faites ; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse et sa puissance..... Les êtres particuliers, intelligens, peuvent avoir des loix qu'ils ont faites : mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il y eût des êtres intelligens, ils étoient possibles ; ils avoient donc des rapports possibles, et par conséquent des loix possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les loix positives ; c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étoient pas égaux. Il faut donc avouer des rapportt d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit, etc. «. *Esprit des Loix*, l. 1, c. 1.

IBID.

(3) *Dans une société à laquelle je me trouve lié par le fait, par mes besoins, etc.* » Quel seroit le sort du genre humain, si chacun vivoit à part ? Autant d'hommes, autant de proies et de victimes pour les autres animaux ; ils auroient un sang fort aisé à répandre ; ils seroient la foiblesse même. Les autres animaux ont des forces suffisantes pour se défendre. Tous ceux qui doivent être vagabonds, et à qui leur férocité ne permet pas de vivre en troupe, naissent, pour ainsi dire, armés ; au lieu que l'homme est de toute part environné de sa foi-

blesse, n'ayant pour armes ni dents ni griffes; mais les forces qui lui manquent quand il est seul, il les trouve en s'unissant avec ses semblables. La Nature, pour le dédommager, lui a donné deux choses, qui, d'inférieur qu'il seroit autrement, le rendent supérieur et très-fort : je veux dire la raison et la sociabilité, par où celui qui seul ne pouvoit résister à personne, devient le maître de tout. La société lui donne l'empire sur les autres animaux; la société fait que, non content de l'élément où il est né, il étend son domaine jusque sur la mer : c'est cette même union qui lui fournit des remèdes dans ses maladies, des secours dans sa vieillesse, du soulagement à ses douleurs et à ses chagrins; c'est elle qui le met, pour ainsi dire, en état de braver la fortune. Ôtez la sociabilité, vous détruirez le lien qui unit le genre humain, et d'où dépend la conservation et tout le bonheur de la vie «. *Sénèque*, de Benef. l. 4, c. 18.

M. R. est celui qui me paroît avoir le plus vivement combattu, dans son trop fameux Discours, le principe essentiel de la sociabilité : mais par-tout où il met ses opinions à la place de la vérité, il ne faut que l'opposer à lui-même. Voici donc quelles sont ailleurs ses propres paroles : » Tout nous est indifférent, disent-ils : hors notre intérêt. Et tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; et même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager «. Plus loin, et dans le même Ouvrage, il dit d'une manière plus précise encore : » Si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, etc. «.

En effet, indépendamment de toutes les autres preuves, je ne voudrois opposer à tous les livres, à tous les systèmes contre la sociabilité, qu'un mot pour toute réponse : l'état des hommes dans tous les tems et dans tout l'univers. Car il est certain, comme dit très-bien M. de Voltaire, » puisque tous les hommes vivent en société, qu'il y a dans leur être un lien secret par lequel Dieu a voulu les attacher les uns aux autres «.

PAGE 367.

(4) *A donc voulu que l'ordre, la raison, l'équité fussent ma règle.* » La droite raison, dit Cicéron, dans ce beau passage que Lactance nous a conservé, est certainement une véritable loi, conforme à la Nature, commune à tous les hommes, constante, immuable, éternelle. Elle porte les hommes à leur devoir par ses commandemens; et les détourne du mal par ses défenses..... Il n'est pas permis de retrancher quelque chose de cette loi, ni d'y rien changer, et bien moins de l'abolir entièrement. Le Sénat ni le peuple ne sauroient en dispenser. Elle s'explique d'elle-même, et ne demande point d'autre interprète. Elle n'est point autre à Rome, et autre à Athènes; elle n'est point autre aujourd'hui, et autre demain. C'est la même loi éternelle et invariable, qui est donnée à toutes les nations; en tout tems et en tous lieux; parce que Dieu, qui en est l'auteur, et qui l'a lui-même publiée, sera toujours le seul Maître et le seul Souverain de tous les hommes. Quiconque violera cette loi, renoncera à sa propre nature, se dépouillera de l'humanité, et sera, par cela même, rigoureusement puni par sa désobéissance, quand d'ailleurs il éviteroit tout ce que l'on appelle ordinairement supplice «. *Cic. de Republ.* l. 3. *apud Lactant. Inst. divin.* lib. 6, cap. 8.

IBID.

(5) *Tant qu'il est inquiété, tourmenté par la vue d'un désordre intérieur.*

Jamais un Parricide, un Calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
» Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
» De déchirer le sein qui nous donna naissance !
» Dieu juste, Dieu parfait ! que le crime a d'appas « !
Voilà ce qu'on diroit, Mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.

VOLTAIRE.

PAGE 369.

(6) *Pour l'intérêt et le bonheur de tous les autres.* » Qu'on me trouve un pays, une compagnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui est utile au bien commun, et alors je conviendrai qu'il n'y a pas de règle naturelle «. *M. de Voltaire*, *Métaph.* c. 5.

» Je préfère, disoit un vrai Sage, ma famille à moi-même, ma patrie à ma famille, l'univers à ma patrie «.

D'après ce qui est dit dans cette Lettre, sur la loi naturelle, je crois qu'on pourroit ramener tout ce qui a rapport à cette loi, à un petit nombres d'idées primitives qu'il seroit aisé de se rappeler. *Nos actions* peuvent être considérées comme autant de *causes*. Le *bien* ou le *mal* qui doivent en résulter, en sont les *effets*. Le *bien commun* (qui renferme le systême de tous les agens raisonnables, et la gloire du premier Être avant toutes choses) est la *fin* à laquelle nous devons tendre, et tout-à-la-fois le *motif* qui doit nous porter à rechercher ce même objet, motif d'autant plus fort et d'autant plus précis, que, comme nous le verrons par la suite, la recherche du bien commun est nécessairement liée à notre propre bonheur : enfin la proportion de la *cause* avec l'*effet*, et de l'*effet* avec le *tout* que nous devons *envisager*, voilà à quoi se réduit tout le plan des loix naturelles.

En suivant ce plan si simple et si vrai, je voudrois qu'on se proposât pour règle, dans toute sa conduite, une espèce de formule, telle qu'un des hommes les plus sages de l'antiquité l'exigeoit ; afin qu'on pût juger, par la seule comparaison des choses avec cette règle, quelles sont celles que l'on doit faire, et celles dont on doit s'abstenir. Évidemment la formule de nos devoirs sera celle-ci : *Cet acte libre est-il, parmi tous les actes que je puis concevoir et faire dans les circonstances proposées, le plus propre à avancer le bien commun ? ou, s'il y a dans ces circonstances plusieurs actes également propres à procurer cette fin, est-il l'un de ces actes?* Au reste, c'est à cette loi du

bien commun, dérivée du grand principe de l'*ordre* *, que se rapporte tout ce qu'ont dit sur les principes de la Morale et des Loix naturelles, nos anciens Philosophes, Platon dans sa République, Épictète dans son Manuel, Cicéron dans ses Offices, Marc-Aurèle dans ses Reflexions, et les autres; et tout ce qu'ont écrit dans leurs longs Traités, Puffendorf, bien supérieur à lui-même dans son abrégé des *Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, Grotius, Cumberland, dans son *Traité* vraiment *Philosophique des Loix naturelles*, Heineccius, Wolf, Hutcheson, Wollaston, Burlamaqui, plus clair, ce me semble et plus profond qu'eux tous, Hobbes même, en partant de son dangereux Systême sur ce qu'il regarde comme l'état de nature. Tous, en suivant des routes différentes, arrivent au même but, et se rencontrent dans un centre commun. C'est par-là encore, c'est par la grande loi du bien commun, qu'on corrige leurs faux principes par-tout où ils en ont établi; parce que cette loi, qui renferme les règles de la saine Morale et de la Politique, embrasse, non pas les intérêts et les vues du moment, non pas les intérêts d'un seul peuple et d'une seule partie du monde, mais ceux de tous les peuples et de tous les tems.

Sortez de cette règle (je parle, non-seulement pour les particuliers, mais pour les nations); ce ne sera plus qu'injustice, brigandage, oppression : un peuple libre sera la proie de ses voisins, sans autre titre que celui du plus fort; jusqu'à ce que ceux-ci, plus justement peut-être, soient dépouillés à leur tour par d'autres peuples plus adroits encore et plus puissans : aucun État dans le monde entier ne sera sûr de son existence.

PAGE 370.

(7) *Ceux-ci subsistent et se conservent en tout tems et en tout lieu, etc.* » Jetez les yeux sur toutes les nations du

* Voyez la définition qui est au bas de la page 137, et son développement, pages 364 et suivantes.

monde, parcourez toutes les Histoires; parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offroient, pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, et des passions à contenter : mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son père, et mouroit sans murmure de la main du sien : les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables «. *M. Rousseau.*

PAGE 372.

(8) *La raison commune à tous fait aussi partie de la nature humaine.*

> Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
>
> Juv. Sat.

» La droite raison, dit Hobbes lui-même dans l'un de ses plus pernicieux Ouvrages, est une sorte de loi, qui, n'étant pas moins une partie de la nature humaine que toute autre faculté ou affection de l'ame, est aussi qualifiée naturelle «. *De Cive*, c. 2, §. 1.

» La raison est une faculté de notre nature «, dit-il encore dans un autre endroit, c. 1, §. 1.

PAGE

PAGE 373.

(9) *Sans cependant détruire tout-à-fait en lui le sentiment de la conscience et l'instinct moral.* » A ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus Sages : Erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'esprit humain, que ce qui s'y introduit par l'expérience, et nous ne jugeons d'aucune chose, que sur les idées acquises. Ils font plus : cet accord évident et universel de toutes les nations, ils l'osent rejeter; et contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obscur et connu d'eux seuls ; comme si tous les penchans de la nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, et que, sitôt qu'il est des monstres, l'espèce ne fût plus rien. Mais que servent, au sceptique Montagne, les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres ? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce seul point ! Ô Montagne ! toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, si un Philosophe peut l'être; dis moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux, où l'homme de bien soit méprisable et le perfide honoré «. *M. Rousseau.*

M. de Voltaire a dit à peu près les mêmes choses en parlant de la Loi naturelle.

PAGE 375.

(10) *L'homme, qui se distingue entre tous les êtres par cette perfectibilité, etc.* C'est la remarque que fait M. Rous-

seau sur la différence qui se trouve entre l'homme et l'animal. » Il y a, dit-il, une qualité très-spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous, tant dans l'espèce que dans l'individu ; au lieu que l'animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce au bout de mille ans «.

Une réflexion que je crois pouvoir ajouter ici, c'est que le vice de presque tous les raisonnemens qu'on a faits en faveur de l'état de nature, comme il a plu a quelques-uns de l'appeler par opposition à l'état de société civile, consiste, si je ne me trompe, en ce qu'on n'y envisage l'homme que dans la moindre partie de lui-même, la constitution physique, et qu'on y compte pour rien ou pour peu de chose, l'être moral, et ce développement des facultés de l'ame pour lequel l'homme a été fait. On ne voit point de Sauvages, dit-on, en vantant leur prétendue félicité, qui consentent à se policer à notre imitation. Mais outre que ceci est démenti en mille manières, ne fût-ce que par l'exemple de plusieurs de nos Colonies, que par celui du Paraguay, je demanderai de plus, comment, si cet état est si essentiel à l'homme, il a pu se faire que presque tous les hommes se soient civilisés ?

Quoi qu'il en soit, on ne sauroit approuver sous aucun rapport, la témérité de ceux qui veulent en quelque sorte nous rappeler à une vie brute et sauvage. M. Rousseau a dit quelque part, comme on l'a vu plus haut, que » les Romans, en montrant sans cesse à ceux qui les » lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas » le leur, les séduisent, leur font prendre leur état en » dédain, et en faire un échange imaginaire contre » celui qu'on leur fait aimer «. Hélas ! dans son Roman de l'origine et des fondemens de l'inégalité parmi les hommes, que fait-il autre chose, que leur faire prendre en dédain leur état actuel et nécessaire, pour leur

en faire désirer un autre qui n'est pas le leur et qui ne sauroit l'être ? Si le changement de leur état est possible, qui empêchoit M. Rousseau d'en faire l'essai, et de commencer par devenir un homme sauvage, pour nous apprendre à ne plus vivre en société ? Si, au contraire, il eût senti par lui-même que la proposition n'est pas raisonnable, accoutumés comme nous le sommes à l'état civil ; pourquoi donc nous en dégoûter ? Un homme qui paroissoit avoir le cœur si bien fait, n'a-t-il voulu écrire que pour faire briller son esprit ?

Cet homme aussi séduisant par son éloquence que par la magie de son style, aussi intéressant par la force victorieuse de ses raisonnemens lorsqu'il s'armoit pour la vérité, que singulier par ses paradoxes lorsqu'il combattoit pour l'erreur, s'est montré non seulement l'ennemi de cette vie sociale qui lie tous les hommes, mais encore un des plus redoutables adversaires de cette religion sainte qui est si propre à faire leur bonheur : et toutefois, pour ceux qui conservent un peu de justesse dans l'esprit et de droiture dans le cœur, rien ne répond mieux à tout ce qu'il a pu dire contre la Révélation, que ses Confessions, ses Rêveries, ses Dialogues, et toute la collection de ses œuvres.

Ses Confessions nous dévoilent d'une manière bien sensible, ce qu'est la sagesse humaine dans ceux mêmes qui s'en déclarent le plus hautement les partisans et les hérauts ; elles nous apprennent, quels que soient leur langage et leurs maximes, combien ils ont, dans la pratique, de fausses idées de la vertu ; et combien leur vie, pleine d'illusions, couvre d'infamies.

Ses Rêveries ou ses Promenades, particulièrement la troisième, nous retracent d'une page à l'autre, et jusque dans la même page, les incertitudes, les agitations et les doutes dans lesquels flottent éternellement ceux qui n'ont pas l'autorité de la Révélation pour guide et pour soutien.

Ses Rêveries encore et ses Dialogues, sur-tout le premier, nous font voir quel est le délire de l'orgueil dans

nos prétendus sages, et quelle est la bêtise de leur amour-propre, dans ceux mêmes qui ont le plus d'esprit.

Enfin la collection complette de ses œuvres, et spécialement le volume de ses Lettres, nous prouvent leurs contradictions perpétuelles avec eux-mêmes, et la foiblesse de leur persuasion à l'égard des principes qu'ils ont adoptés, ou qu'ils ont fait valoir avec le plus de force et d'éloquence.

Les Philosophes du parti contraire à celui de J. J., ces faux sages d'une autre espèce qu'il a ridiculisés à si juste titre, et qui le lui ont rendu en le persécutant, ont triomphé de l'entière publication de ses ouvrages : mais ce n'étoit pas à eux qu'il appartenoit de le faire. Leurs systêmes, si toutefois ils en ont, sont-ils mieux liés? leurs contradictions sont-elles moins fréquentes? leurs maximes licencieuses, leur doctrine destructive de toute vérité, de tous principes, peuvent-elles soutenir la comparaison avec tout ce qu'il a dit de vrai et d'excellent? leurs mœurs sont-elles plus pures? Eh! que seroit-ce que leur confession, s'ils la faisoient comme J. J., et avec autant de sincérité? Sans fouiller dans le secret de leur conduite, ou sans rappeler ce que leurs œuvres ont de public et de manifeste, ne se peignent-ils pas eux mêmes dans leurs écrits! Ô Philosophes, ne triomphez donc pas : laissez au chrétien fidèle, ou plutôt à la religion qui fait sa force et sa lumière, tous les honneurs de la victoire. Rousseau, tel qu'il s'est peint, valoit bien encore les plus sages d'entre vous.

LETTRE XXII.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

Il est bien juste, ma fille, que, parmi les peines qui nous sont communes, je te fasse partager toutes mes espérances. Mon fils m'a écrit depuis son retour, il m'a fait l'aveu le plus pénible et que j'osois le moins attendre de lui, celui de sa passion. Il me l'a avouée d'un ton à ne pas me laisser douter de sa vivacité. Son fol amour est en effet porté à son comble, et met sa raison dans la crise la plus violente. Mais, mon Émilie, quelle différence de cet amour à celui qu'il eut pour toi, et j'oserois presque dire à celui qu'il a encore ! Il aime Senneville, et il en a honte ; il est étonné de sa défaite. C'est une enfant contre laquelle il n'étoit pas en garde, et qui l'a vaincu, sans même prétendre à la victoire. C'est une enfant, et il n'ose me la nommer. Il sent bien de quelle nature est son attachement pour elle. Il n'est que l'effet de l'imagination et du caprice ; il n'est, à ses propres yeux, qu'un délire ; il ne tient qu'aux sens, et participe à leur déréglement ; il est aveugle, et sans

cela, dans la concurrence même d'attraits et de beauté, le choix de Valmont seroit encore pour Émilie. Peut-être ne dis-je pas assez, et s'il falloit pour toujours se décider entre l'une et l'autre, je ne sais si, dès ce moment, rendu à son premier penchant, son choix ne seroit pas tout entier pour toi. Il sent tout ce que tu vaux, et le sent vivement; ta vertu l'humilie, et cependant il seroit fâché que tu pusses en rien perdre; il croiroit y perdre lui-même. Il t'estime, il te révère; il fait plus, il te chérit. Il est vrai que ce n'est plus de cet amour ardent et passionné qu'il conçut d'abord; celui-là tenoit à un goût passager, et pouvoit périr; il a fait place à un autre, qui périra comme lui : mais le sentiment que Valmont conserve en ta faveur, quoique moins doux à une épouse si tendre, t'honore bien davantage. Il repose sur un fondement plus solide; lié essentiellement aux qualités de l'esprit et du cœur, il durera comme elles, et, dans un époux du caractère de Valmont, te le ramènera tôt ou tard plus passionné qu'il ne le fut jamais. Maintenant il souffre tout-à-la-fois et de ses propres maux, et de ceux qu'il te fait souffrir. Il te rend justice; il se la rend à lui-même; il gémit de son égarement, et de la peine qu'il te cause. Que sera-ce quand il

reviendra de sang froid sur toute sa conduite et sur la tienne ? Si dans son aveuglement il te plaint : si tu lui es chère malgré sa passion; quel sentiment ne reprendra-t-il pas, lorsque celle-ci sera usée par le tems, par les réflexions, ou se sera refroidie par l'absence ? Mais le moment n'en est pas encore venu. Valmont ne pourroit endurer pour l'instant un remède trop violent; il faut le préparer. Pour cet effet, ne néglige pas, ma fille, le conseil que je t'ai donné de te rendre la confidente de Senneville. Il faut que le désir de l'éloignement vienne d'elle, et que de notre côté nous lui rendions par nos conseils cette séparation honnête et facile. J'en sais déjà les moyens, et mes vues se portent plus loin encore.

M. d'Orval, le mentor, l'ami de Veymur, est ici : ce vieillard, le plus respectable de tous les hommes, et encore au dessus, s'il se peut, de l'idée que je m'en étois formée, est devenu aussi mon ami. Près de lui, sans tes malheurs et ceux de mon fils, je goûterois dans la paix les plus doux momens. Il conserve dans un corps sain un esprit mâle et un cœur vraiment grand. L'aimable vieillard ! Dieu semble le récompenser, par cette verte et respectable vieillesse, de la vertu de ses jeunes années. C'est sur lui que portent mes

plus chères espérances; et, d'après les ouvertures qu'il m'a faites, je crois pouvoir compter sur les voies les plus propres à assurer ton bonheur et celui de ta jeune amie. Je t'en dirai davantage lorsqu'il en sera tems; et je reviens à ton mari.

Sans cesse éclairé, malgré lui, par sa propre conscience, à chaque nouvel écart ramené par les lumières que la Vérité lui présente, se sentant pressé de plus en plus et forcé par elle dans chacun des retranchemens qu'il lui oppose, il a commencé à l'invoquer. C'est beaucoup; et sans sa malheureuse passion, ce seroit tout pour lui. Mais cette passion le transporte, au point de lui faire souhaiter qu'il n'y ait ni distinction entre le bien et le mal, ni châtiment à craindre, ni récompense à espérer. Il le désire; il fait tous ses efforts pour se le persuader, et ne peut en venir à bout. Un sentiment naturel du juste et de l'honnête, combat, au dedans de lui, tous les vains raisonnemens par lesquels il cherche à s'étourdir, et le réfute au milieu de son propre cœur. J'aide, autant qu'il est en moi, à ces touches secrètes, et j'attends tout de l'heureux fonds sur lequel je travaille. J'admire comment Valmont parle le langage d'un cœur corrompu, et n'en a pas cependant la

dépravation : comment il voudroit s'armer de force-d'esprit, et rougit devant moi de sa foiblesse ; comment il souhaiteroit braver tous les sentimens de la conscience, et en conserve le cri intérieur et tous les remords. Ma fille, un Dieu plus puissant que le crime et que toute la malice des hommes, te garde ton mari. Ne t'y trompe pas : ce n'est pas là la marche ordinaire de l'incrédulité. D'abord, il est vrai, elle est combattue dans une ame par tout ce qui peut nous armer contre elle ; elle ne s'insinue que par degrés ; elle n'attaque pas tout à coup, et la Divinité même, et les premiers principes qui fondent la moralité de nos actions. Mais quand une fois elle s'est avancée jusque là, quand elle a franchi toutes les bornes sacrées qui nous séparent des plus grossiers mensonges : ah ! c'est qu'auparavant elle a été arracher au fond d'un cœur tous les germes de vertu qui pouvoient encore faire obstacle à ses progrès, et qu'elle a dépravé tout ce qui restoit de bon dans la nature de l'homme. Il n'en est pas ainsi de ses effets dans Valmont. A en juger par ses raisonnemens, il a fait, dans le vice et dans l'erreur, tout le chemin qu'on peut faire ; il saisit au fond les plus réelles et les plus fortes difficultés ; il leur prête, au moment où il les expose, toute

l'apparence du libertinage et de l'impiété, tout le ton de la conviction: et, l'instant d'après, à en juger par ses aveux, il n'est rien moins que convaincu, et l'on peut assurer qu'avec le langage du vice il conserve encore le goût de la vertu. Que Lausane lui a fait de mal! Mais que le Ciel, sensible à nos vœux et à tes peines, nous a laissé de moyens pour le réparer! Tu vois, ma fille, que, comme je ne t'ai jamais déguisé mes craintes, je te confie tout mon espoir. Qu'il te console et te rassure. Ah! certainement un Dieu veille pour nous!

LETTRE XXIII.

Du Marquis à son fils.

J'en ai appelé à ton cœur, cher Valmont, à la nature des choses, à la nature de l'homme, à celle même de l'Être suprême, à sa sagesse éternelle et nécessaire, à son amour invariable pour l'ordre, à toutes ses perfections: et j'ai dû te forcer de convenir, qu'il y a une véritable loi naturelle qui oblige tous les hommes, que les notions du juste et de l'injuste ne sont point arbitraires, qu'il y a une distinction réelle entre le vice et la vertu, et

que la raison que le Ciel t'a donnée en partage est aussi la première règle qu'il t'ait donnée pour guide. Mais tu éprouves en toi des penchans que la raison condamne, et tu trouve dès-lors cette loi trop dure, et ces penchans trop doux. Des passions t'attirent, la vertu t'effraie; et, pressé par le désir d'être heureux, tu prends le parti du vice, lors même que tu te sens contraint d'applaudir à la vertu.

Mon fils, apprends à la connoître, et tu avoueras que la loi qui t'en fait un devoir, n'est point une loi trop sévère, et ne tend qu'à notre bonheur. Eh, quel est en effet le sacré caractère de cette vertu que tu redoutes si fort? La bienveillance universelle, l'amour de l'ordre et du bien commun. Mais qu'y a-t-il de plus doux qu'un tel sentiment? Tout amour bien ordonné est par lui-même un sentiment agréable. Il n'y a de triste et de turbulent, que ce qui tient à la haine, ou que les passions violentes et exclusives, qui, se bornant à un seul objet, nous font oublier, nous font sacrifier tous les autres. Celui qui aime bien, qui aime la gloire de son Dieu par dessus tout, qui aime le bonheur de ses semblables, et dans une juste proportion le plus grand bonheur de tous, qui s'aime lui-même comme il faut, ne conçoit que des

idées grandes, n'enfante que des projets heureux, n'éprouve que des affections nobles et touchantes, n'est épris que des charmes les plus vrais. Un vil intérêt, un faux point d'honneur, un vain désir de gloire, ne viennent pas dégrader ses vues, rétrécir ses goûts, et concentrer tous ses penchans dans la bassesse du Moi humain. Son ame sensible et tendre se fait des plaisirs que les méchans ne connoissent pas (1); elle se voit dans l'ordre, et elle est satisfaite; elle sent avec une joie vive et pure, qu'elle est ce qu'elle doit être, qu'elle fait ce qu'elle doit faire, qu'elle a droit à sa propre estime; et se rend le témoignage le plus flatteur, celui de sa conscience, qui lui tient lieu des éloges de tout l'univers *. Dans l'une et l'autre fortune, l'homme vertueux jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui-même; il jouit avec transport de toute la nature; il

* *Mea mihi conscientia pluris est, quàm omnium sermo*, disoit Cicéron, *ad Attic. XII*, 28.

» Le vrai juste, selon la pensée de Richardson, » n'envisage que son devoir, et trouve déjà sa récom- » pense dans le plaisir de l'avoir rempli «.

» Il n'est point, dit un Auteur moderne, de route plus sûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide, et plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager «.

jouit sans crainte et sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres, et s'efforce de le rendre meilleur; il supporte, sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre et qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche; il fait tout le bien qu'il peut; il ne fait point d'infortunés, et ne permet point qu'il y en ait, si ce n'est parmi ceux, qui, en nuisant aux autres, font eux-mêmes leur infortune. Si, de son propre choix, il fait couler des larmes, ce sont des larmes d'attendrissement et de reconnoissance; s'il s'élève des cris à son approche, ce sont des cris d'applaudissement et de joie. On ne voit autour de lui que des heureux, dont le bonheur est son ouvrage; et au milieu d'eux pourroit-il ne pas être heureux lui-même?

O Valmont! aux cieux et sur la terre, tout sourit à la vertu. Les faveurs toutes spéciales d'une Providence attentive à nos besoins sont pour elle : à la bienveillance qu'elle fait naître, se joignent, de la part des autres hommes, des secours réciproques, une assistance mutuelle; l'estime, la considération, le respect et l'amour lui assurent le plus doux empire sur tous les cœurs.

Il est vrai qu'en frémissant, on baisse le

front devant le riche fastueux et superbe, devant l'homme puissant, qui écrase le foible de son autorité ou de son crédit : mais on les méprise en secret : la sagesse, sans appareil et sans faste, est révérée, et, pour se faire honorer, n'a besoin que d'elle-même (2). Le vicieux ; dépouillé de cet éclat emprunté qui marquoit sa foiblesse, n'est plus rien en tombant, parce qu'il se trouve réduit à sa propre indigence : le sage, trouvant dans lui sa grandeur et sa noblesse, ne cesse point d'être grand, quand la fortune l'abaisse, et n'a rien perdu, puisque sa vertu lui reste.

» Mais dans toutes les situations de la vie,
» la vertu a des privations pénibles ; elle ne
» peut satisfaire tous nos penchans ; elle ne
» peut se permettre tous les plaisirs ; pour
» gourmander nos passions, le devoir est
» toujours à côté d'elle ; elle ne parle que de
» renoncemens et de combats : et quand elle
» triomphe, c'est presque toujours de notre
» cœur «.

Oui, mon fils ; mais quel triomphe ! Il est le premier prix de la vertu. Hé, quel est le juste qui se soit repenti d'avoir bien fait ! Les premiers efforts sont pénibles, j'en conviens ; et il falloit qu'ils le fussent, pour être méritoires : les premiers actes de vertu sont

difficiles; mais que l'habitude en est aisée * ! et que ses fruits ont de douceur pour celui qui les recueille ! Eh ! quels sont ces plaisirs dont la vertu te prive ? quelles sont ces passions qu'elle modère, et ces biens qu'elle te fait perdre ? Examine-les avec soin, et tu verras que ce sont des plaisirs qui, pour l'ordinaire, t'apporteroient plus d'ennui, de regrets et de douleurs, qu'ils ne t'auroient causé de contentement et de joie ** ; que ce sont des passions qui feroient ton malheur, en faisant celui des autres ; que ce sont de faux biens que suivroient tôt ou tard de véritables maux. Tu reconnoîtras que c'est la sagesse qui, en réglant l'usage de nos facultés, nous le rend aussi avantageux, qu'il nous devient, par la suite, agréable et facile ; que c'est elle qui, en établissant une proportion exacte entre nos désirs et nos besoins, conserve dans notre

* *L'assuefazione è un quotidiano incanto*, dit Muratori.

** » Tous ces gens ennuyés, qu'on amuse avec tant » de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, et ne » perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du de- » voir. Les soins, les travaux, la retraite, deviennent » des amusemens par l'art de les diriger. En un mot, » une ame saine peut donner du goût à des occupations » communes, comme la santé du corps fait trouver » bon les alimens les plus simples «. *M. Rousseau.*

» Il n'appartient qu'à la candeur et à la vertu de » rire, dit M. d'Arnaud ; le vice et la corruption gri- » macent «.

ame la douce paix et l'heureuse égalité : que c'est elle qui, en maintenant l'ordre dans nos pensées, nos sentimens et nos actions, nous procure le bien inestimable d'être toujours d'accord avec nous-mêmes ; et qu'ainsi, le bonheur est tout entier dans la vertu (3).

Mais, me diras-tu, elle n'a donc pas besoin d'autre récompense qu'elle-même? Non, mon fils, elle n'en auroit pas besoin ; disons mieux, une autre récompense ne lui seroit pas absolument nécessaire pour satisfaire strictement aux vues de l'Être suprême, à ses attributs essentiels de sagesse, de justice et d'amour pour le bien ; si, pour tous les hommes, les charmes de la vertu étoient plus sensibles ; s'il n'y avoit pas d'exceptions aux avantages dont elle est la source ; et si quelquefois même elle n'exigeoit pas des sacrifices dont rien ne pourroit lui tenir lieu dès qu'elle n'auroit plus rien à se promettre en les faisant. Mais, avouons-le, cher Valmont, à considérer les choses telles qu'elles sont et sous tous les rapports, ah ! que l'Être suprême auroit bien mal pourvu à la sanction de sa loi *, aux intérêts de la vertu, à ceux

* On entend par sanction de la loi, la force que lui donne le Législateur par les promesses ou les menaces qu'il y joint, par les récompenses ou les châtimens qu'il nous fait envisager. La loi, sans cette sanction pro-

de sa propre gloire, à ce qu'il doit aux penchans qu'il a mis en nous, à ce qu'il se doit à lui-même; si, dans l'état présent des choses, il n'y avoit point d'autre récompense pour la vertu, que celles qui sont renfermées dans les bornes étroites de cette vie; et si nous n'avions pas d'autre prix à en attendre, que la douceur qu'on trouve à la pratiquer!

Tu en conviendras sans peine; l'homme est en général bien moins frappé des charmes extérieurs de la vertu, que des avantages apparens du vice. Ceux-ci parlent à l'imagination et aux sens; ceux-là n'ont presque pas de prise sur eux, et ne parlent qu'à la raison. Les uns nous pressent, nous sollicitent et nous offrent les plaisirs du moment; les autres se font beaucoup plus sentir par les conséquences et par les suites : et c'est cependant le moment qui nous détermine, à moins que son attrait puissant ne soit balancé par le poids immense de l'avenir. Les charmes de la vertu les plus réels, sont ses charmes intérieurs; et il n'y a que celui qui les a goûtés qui les connoisse; il n'y a même que l'habitude de la vertu qui rende sensibles ses avantages et ses douceurs. Quelle force

prement dite, n'est pas véritablement une loi; elle n'a que la force d'un simple conseil, en nous laissant libres de la suivre ou de la violer impunément.

auroit donc, pour le commun des hommes, la loi pénible du devoir, si, à l'attrait du vice, le souverain Législateur n'avoit opposé que les charmes de la vertu?

Mais il y a plus encore; ces charmes si doux n'en sont pas une suite tellement nécessaire, qu'à parler humainement, et seulement pour cette vie, il n'y ait jamais qu'à gagner à la pratiquer. Combien de passions, mon fils, dont l'amorce flatteuse ne promet que des plaisirs, et qui, jusqu'au moment de la satiété, ne tiennent que trop bien ce qu'elles ont promis! Combien, qu'on ne peut arracher d'un cœur trop tendre, sans que le remède qu'on emploie pour le guérir, ne lui paroisse plus douloureux que le mal même! Combien de circonstances, où une vertu moins austère nous eût obtenu, d'une multitude ignorante et frivole, de plus grands éloges peut-être, et eût eu pour nous tous les charmes de l'illusion! Combien, où le vicieux triomphe de s'en être cru lui-même; où il ne rougit plus de rien, parce qu'il auroit trop à rougir; où, à force de crimes, il est parvenu à étouffer tous remords; où il est tranquille enfin, parce qu'étant au dessus des loix, il est au dessus des châtimens! Combien arrive-t-il que la vertu est elle-même l'instrument et la source de son infortune,

qu'elle traîne à sa suite la honte et l'indigence, et que l'idée d'un Dieu juste et fidèle est toute la consolation qui lui reste! Voilà de ces exceptions qui ne sont pas si rares qu'on pourroit le penser, que dis-je? qui forment en un sens le scandale de la plupart des hommes, et que tu tournes toi-même en objection contre la loi: et de ces exceptions, n'y en eût-il qu'une seule, que devient la loi en effet? que devient sa sanction et le fondement sur lequel elle s'appuie, si la vertu n'a pas d'autre récompense qu'elle-même?

Personne, mon fils, n'est plus persuadé que moi, qu'à parler en général, la vertu a déjà son prix ici-bas; et je te l'ai assez prouvé, en te développant ses avantages. Oui, sans doute, dans presque tous les cas, Dieu, jaloux du bien de ses créatures, a uni dès cette vie même la vertu et le bonheur. Mais Dieu, aussi sage que bon, a voulu que, de toutes les situations de la vie, il y en eût quelques-unes du moins, qui, opposant le mal au bien, l'infortune à la vertu, fissent voir, au milieu de l'ordre universel et de la loi commune, un désordre apparent. Il l'a voulu, pour laisser une sorte d'équilibre à la liberté, de l'exercice à la vertu, des motifs plus purs, et de plus nobles espérances au vrai juste qui la chérit. De ces situations,

tristes à bien des égards, il m'est permis, je crois, de te citer un exemple qui t'intéresse. J'ai mérité par bien des fautes, aux yeux de l'Être suprême, l'état où je me trouve : cependant, je ne l'ai pas mérité par les choses mêmes qui, aux yeux des hommes, en ont été la cause. Au contraire, j'ai servi mon Roi, ma Patrie; je me suis sacrifié à la vérité. Quelle est donc ma récompense? Elle est en vous, me diras-tu maintenant avec plus de lumières. J'en conviens, je suis assez heureux, comme je te l'ai marqué dès les premiers tems de ma disgrâce; je le suis assez, dès que sur ce point, je ne suis pas coupable. Mais cette satisfaction intérieure qu'éprouve une conscience sans reproche, je pouvois la ressentir, sans perdre tout ce que j'ai perdu au dehors. A parler exactement, l'effet propre de l'intérêt que je prenois à la gloire de mon Prince; l'effet de mon zèle pour le bien public, de mon amour pour le vrai, a été de m'enlever, selon le monde et sous ses yeux, les avantages les plus brillans. Ils ne sont pas les plus réels, je le veux; mais ils sont les plus attrayans : leur perte a excité les murmures contre la Providence; l'honnête citoyen en a gémi; mes ennemis en ont tiré avantage pour leurs complots méchans; l'homme frivole en a pris occasion

de traiter hautement ma droiture de simplicité, et mon zèle, de petitesse d'esprit et de scrupule; moi-même, sans la religion que je professe, j'aurois pu dire dans de premiers momens de foiblesse : » Seigneur, quel tems » choisissez-vous pour m'ôter ce que vous » m'aviez donné? En suis-je moins digne » aujourd'hui, pour avoir mieux appris à » vous connoître? et n'étoit-ce donc qu'au » moment où je vous étois devenu plus » fidèle, que vous deviez attendre à me » punir « ?

Ici, cher Valmont, laissons parler un autre que moi, plus vivement affecté de ses malheurs; c'est l'ennemi de César, qui, vaincu, abandonné des siens, se considérant en cet état, accompagné de la seule vertu, s'écrie : » Vertu, que j'ai suivie pendant » tout le cours de ma vie, et pour laquelle » j'ai quitté plaisirs et richesses, tu n'es qu'un » vain fantôme sans pouvoir! Le vice a tou- » jours l'avantage sur toi; et désormais, est- » il un mortel qui doive s'attacher à ton inu- » tile puissance « ?

Il avoit tort sans doute. Ce langage outré n'étoit au fond que l'expression de la lâcheté et du désespoir. Brutus, en parlant ainsi, cessoit d'être vertueux; et l'assassin de César l'a-t-il jamais été? Mais ramène ce langage

à des termes moins excessifs et moins durs; il sera vrai du moins pour le juste qui souffre, et qui n'a rien à espérer: pour celui qui ne trouve en lui, hors de lui, aucun contre-poids aux affections sensibles qu'excitent dans tous les hommes les biens extérieurs, et qu'excita dans Brutus l'amour de la liberté: pour celui qui ne reçoit aucun prix des vertus qu'il a pratiquées, et qui n'apperçoit dans l'avenir aucune compensation des sacrifices qu'il a faits.

Eh, que sera-ce donc, lorsque le sacrifice sera de tout nous-mêmes, de tout l'homme: lorsqu'il s'agira de s'immoler tout entier pour le bien commun, pour le devoir, pour l'intérêt de la vertu? Ce ne sont point là de ces suppositions gratuites, de ces cas métaphysiques et qui ne se rencontrent pas. Que fera donc cet homme vertueux? Forcé de choisir entre la gloire de son Dieu et le glaive du persécuteur, entre le salut de sa Patrie et le sien, entre l'injustice et la mort qu'on lui prépare; cessera-t-il d'être juste, parce qu'il faudra cesser de vivre? Non, généreux mortel, vrai citoyen, vrai juste; consomme ton sacrifice; obéis à la loi du premier et du plus grand de tous les maîtres; meurs, puisque c'est pour toi un devoir de mourir. L'acte le plus héroïque de la vertu,

ne sera pas à ton égard sans dédommagement et sans fruit : et le Législateur suprême, qui te l'ordonne, saura bien, par une vie meilleure, s'acquitter envers toi de ce qu'il doit à ton obéissance.

Eh, mon fils, puisqu'endurer les tourmens et la mort plutôt que d'être injuste, est vraiment une loi ; puisque cette loi est émanée de Dieu même ; ne doit-il pas à sa propre sagesse, d'y joindre les motifs et la force nécessaires pour la faire accomplir ? ne doit-il pas à son autorité, de discerner dans tous les cas entre le juste qui obéit et qui s'immole, et l'homme infidèle qui n'obéit qu'à son propre intérêt ? Ne doit-il pas à son amour pour la vertu, de la rendre heureuse ; à son horreur pour le vice, d'y joindre les châtimens et l'infortune ?

Eh quoi, suffira-t-il pour être vicieux en toute assurance de s'être fait un front sans pudeur ; de pouvoir tout et de tout oser sans inquiétude et sans alarmes ; d'avoir trouvé le secret de faire taire sa conscience, pour n'écouter que le langage des passions et du crime ? Quoi, la vertu seule sera-t-elle craintive et timide ? s'effraiera-t-elle sans fondement des plus légères transgressions de la loi ? sera-t-elle délicate, scrupuleuse, et fidèle, sans la moindre espérance ?

Quoi donc, avec un cœur si sensible et si tendre, nous fera-t-elle renouveler à chaque instant le sacrifice de nos passions les plus chères; immoler au Dieu des vertus tous les désirs que ce Dieu saint réprouve; arrêter, réprimer par une vigilance et des efforts continuels, toutes les fougues du tempérament et toutes les saillies de l'imagination; tout surmonter et tout souffrir, pour faire le bien, avec tant d'occasions et de facilité peut-être pour faire le mal; sans que jamais elle puisse rien attendre de tant d'héroïsme et de fidélité? Opprimée enfin par le vice, languira-t-elle quelquefois dans l'indigence, dans l'opprobre, et dans les larmes, sans consolation, sans appui, sans autre ressource que celle de se dire à elle-même : Ce que je souffre, je ne l'ai point mérité? Non, non : dis au juste, mon fils, que ses combats ne seront point sans honneur; que ses travaux ne seront point stériles : que les larmes qu'il répand ne sont pas sans témoin, et ne demeureront pas sans récompense : dis-lui, que Dieu a mieux pourvu à l'intérêt de sa loi; et que, si, moins puissant ou moins sage à cet égard que les maîtres de la terre, il n'avoit rien fait pour déterminer efficacement le vrai sage à la suivre et pour le récompenser de l'avoir suivie, il cesseroit d'etre Dieu.

Aussi,

Aussi, mon fils, écoute les menaces que lui-même a faites au Vice, et les promesses qu'il a faites à la Vertu : c'est par la voix de la Nature qu'il a daigné les faire. Prends garde à ce cri intérieur, qui se fait entendre à l'injuste, tant qu'il n'a pas entièrement abjuré l'empire de sa raison, et qui lui dit : » Tu as péché, tu t'es rendu coupable ; » tremble : les hommes ne savent rien de » ton crime ; mais tu le sais, et tu te le » reproches malgré toi * : un œil plus éclairé » que celui des hommes, l'œil d'un témoin, » d'un Juge que tu ne peux tromper, que » tu ne peux corrompre, cet œil l'a vu ; et » ce Juge suprême t'en demandera compte » un jour «. Admire au contraire quelle est l'heureuse sécurité du juste. Vois comme il perce sans crainte dans l'avenir ; comme il porte sur l'éternité un regard ferme et assuré ; combien, sur-tout à l'heure de la mort, c'est une ressource consolante pour lui que le souvenir d'une belle vie.

Eh, qui prouve mieux, mon fils, quel doit être le partage de la vertu ? L'espoir de vivre éternellement fut toujours son plus

* » Nous pouvons mentir aux autres : mais il est une » vérité cruelle qui vit en nous, et dont le cri nous afflige » et nous persécute, lorsque nous cédons à de coupa- » bles impressions «. *M. d'Arnaud.*

doux espoir; et le désir du néant ne fut jamais que le coupable désir des cœurs dépravés. Honteuse origine! ce désir naît avec le vice, et s'éteint avec lui.

Pour achever de te convaincre, étudie, quelques momens encore, ces penchans que l'Auteur de la Nature a gravés en toi, comme autant de témoignages non suspects de la dignité de ton être, et de gages assurés de ton immortalité. Observe dans l'homme ce désir du vrai, au sein même des illusions et du mensonge: ce désir forcé et involontaire, qui ne peut jamais lui permettre de se reposer tranquillement dans l'erreur, pour peu qu'il la soupçonne; qui la lui reproche, dès qu'elle se laisse entrevoir, et qui n'en souffre la séduction et l'imposture, qu'autant qu'elle emprunte pour le surprendre le masque de la vérité: ce désir inquiet, illimité, qui se nourrit de recherches et de découvertes; qui s'accroît par les connoissances et les lumières; qui s'irrite des bornes qu'il rencontre, et les recule autant qu'il est en lui; qui s'élance au-delà des choses connues, et nous fait imaginer celles qui ne le sont pas encore; ce désir si vaste, et tel, en un mot, que l'esprit humain s'agite dans tous les sens pour le satisfaire, s'élève aux inventions les plus sublimes, maîtrise par degrés tous les élémens,

se promène dans tous les mondes possibles, pèse toutes les forces, mesure toutes les distances, estime toutes les grandeurs, applique ses démonstrations et ses calculs à celles mêmes qu'il ne peut assigner, se joue presque dans l'infini, et avoue, avec de si grandes vues et les regrets les plus amers, que nous ne savons rien encore au prix de ce qui nous reste à savoir. Observe en toi-même ce penchant pour le bonheur, qu'aucun bien particulier ne peut rassasier; que tout amuse un instant, et que rien ne remplit; qui se dégoûte de tout ce qu'il possède, et cherche en vain un objet qui le fixe; qui interroge toutes les créatures, et n'en tire que l'aveu de leur petitesse et de leur insuffisance; qui trouve le monde entier trop étroit pour lui; et dédaigne, jusque dans l'ivresse de ses égaremens et en dépit de nos joies et de nos plaisirs, le bien qui a des bornes, le contentement qui s'épuise, et la beauté qui périt. Interroge ce désir d'être toujours, qui vit dans tous les hommes; qui n'est voilé dans le cœur de l'impie, que par la crainte d'un avenir plus redoutable pour lui que le néant; qui réunit tous les peuples dans le sentiment et la croyance de notre immortalité; qui a dicté par-tout la religion des tombeaux, la pompe des funérailles, et le faste des monu-

mens ; qui porte toutes nos vues au-delà de cette étroite carrière que nous parcourons ici-bas, et nous rend assez grands pour enfanter la noble espérance des siècles éternels * (4).

» Mais à de si nobles traits, diras-tu, je » reconnois assez les fruits de l'amour-propre «. L'amour-propre ! Eh bien, soit. Que m'importe, après tout, pourvu qu'il soit ici le même dans tous les hommes, que, constant, invariable, universel, il produise partout les mêmes effets, se développe avec la raison, s'appuie de ses lumières, et soit en moi l'expression et le cri de la nature ?

O le digne amour-propre ! ò le noble orgueil ! qui élève ainsi l'homme ; qui le rend un être si grand, dans ses idées, dans ses penchans, dans ses vues, et qui le distingue si fort de l'animal stupide, qui rumine et qui est content. Le Créateur, qui m'a fait un tel don, avoit besoin de me le faire, pour m'attacher à la vertu, dont ses perfections et toutes mes facultés me font une loi : il en avoit besoin, pour me présenter des motifs et me faire envisager une sanction, qui pussent suffire à l'accomplissement de cette loi si belle, et à mon penchant invincible pour

* » L'attente d'une autre vie, disoit Tertullien, est » le dogme du genre humain et la foi de la Nature «.

la félicité. Dieu m'auroit-il donc trompé? n'auroit-il voulu que me mettre sans cesse en contradiction avec moi-même, que m'amorcer et me séduire pour me tenir dans l'ordre, que me rendre le jouet de l'espérance et la dupe des sacrifices que j'aurai faits à la vertu? Non, non, tranquillise-toi, mon ame, et sois vertueuse en assurance. Ce n'est point par des illusions, que la divine sagesse nous conduit à son but; et la démonstration de ton immortalité est complette, dès que la vertu n'est pas une chimère, que tes penchans si nobles sont nécessaires à son triomphe, et qu'il existe un Dieu *.

Ah! mon ame ne périra donc pas! elle n'est donc pas un élément délié, un composé de principes organiques, une matière légère et subtile, à qui Dieu ait ajouté la pensée, et qui, par la dissolution de ses parties, doive la perdre au moment de la mort, avec le sentiment et la volonté! ou si, comme tu le veux, elle étoit matérielle, cette ame; celui qui l'a faite sauroit bien la conserver.

* J'ose croire en effet, avec M. de Valmont, que toutes passions mises à part, on n'eût jamais douté des preuves de l'immortalité de l'ame, si on les eût envisagées dans le plan de la législation de l'Être suprême. Ainsi; l'existence de nous-mêmes conduit à la preuve de l'existence de Dieu; la preuve de l'existence de Dieu conduit à celle de la loi naturelle; et celle de la loi naturelle, à la certitude d'une autre vie.

Le même Dieu, qui l'a unie à mon corps, qui par elle le meut, l'anime et le vivifie, auroit bien assez de pouvoir pour l'en séparer sans la détruire, sans désunir les parties dont elle seroit composée, sans lui faire perdre ce que ses penchans lui promettent, et ce que son assujettissement à la loi lui aura acquis de droits à la félicité. Ainsi, mon fils, ton opinion, si avilissante, si peu sage, si peu compatible avec la nature de la pensée et les qualités de la matière (5), ne prouve rien contre moi.

Mais je veux bien encore, par pitié pour toi-même, ôter cette foible ressource à tes passions, et je répondrai dans peu aux difficultés que tu m'opposes.

NOTES.

Page 396.

(1) *Des plaisirs que les méchans ne connoissent pas.* » Il y a dans la méditation des pensées honnêtes, dit M. Rousseau, une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime la solitude, doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu : car la jouissance de la vertu est toute intérieure, et ne s'ap-

perçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a, qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno
Se leggesse in fonte scritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà?
Si vedria che i lor nemici
Hanno in seno, e si riduce
Nel parere à noi felici
Ogni lor felicità.

PAGE 398.

(2) *Pour se faire honorer, n'a besoin que d'elle-même.* On ne sauroit trop faire attention à cet hommage intérieur de respect et d'estime qu'on rend à la seule vertu. Tandis qu'un Grand, qu'un Lord, qu'un Pair, fier de sa naissance, de ses titres, de ses prérogatives, et de son crédit, voit tout au dessous de lui ; foule ses vassaux ; se rend à charge à ses voisins ; laisse devaster les terres qu'il possède, les contrées qu'il habite, par des animaux de toute espèce, contre lesquels même il n'est pas permis de se défendre ; porte par-tout le dégât, à l'aide de ses chevaux, de ses chiens, et de ses piqueurs ; se fait rendre, par crainte, ou par considération pour le rang qu'il occupe, pour le sang dont il sort, un salut qu'il dédaigne de rendre à son tour ; il fait dire de lui : C'est un petit génie, car il est fier : c'est une ame vile que gouvernent ses intendans et ses maîtresses : c'est un homme sans mœurs, qui use sa santé, son tems, et ses biens dans la crapule et la débauche : c'est un Grand sans noblesse et sans honneur, car il fait des dettes, et ne paye pas ; il donne des paroles, et ne les remplit pas ; il se fait de mauvaises affaires, et ne s'en tire que par argent ou par faveur.

Ainsi, on le déteste, on le redoute, on le méprise ; et le fermier, qui est à sa porte et qui fait du bien, l'honnête commerçant, auquel lui-même est souvent forcé d'avoir recours, sont estimés, révérés, et portent l'amour et la joie dans tous les cœurs.

PAGE 400.

(3) *Et qu'ainsi le bonheur est tout entier dans la vertu.* Il eût été à souhaiter que le plan de M. de Valmont eût pu s'étendre jusqu'à faire envisager également les fruits qui reviennent, à un État bien policé, d'une vertu constante dans ses chefs et dans ses membres. Malheureusement pour nous, il ne parloit qu'à son fils et pour lui. Mais d'ailleurs, on peut aisément faire l'application de tout ceci à une société quelconque, à une nation toute entière. Il est moralement certain, par la raison et par l'expérience, que la vertu (l'amour du bien commun) fonde le bonheur des États, comme celui des particuliers; que, sans parler des fruits qu'elle produit au dedans, tels que sont le bon ordre, l'union, la concorde, les plaisirs innocens, la paix profonde, et l'heureuse abondance, ses récompenses au dehors, c'est-à-dire, une bienveillance réciproque, le respect, la considération, la confiance, et l'estime, sont les mêmes de nation à nation que d'homme à homme, et que, par cette confiance qu'inspire un peuple vertueux, il s'assure un empire plus réel et plus solide, que celui qui ne porte que sur la ruse, sur la force, ou sur les richesses. Ainsi bien différente des petites finesses, qui font l'avantage d'un seul aux dépens de tous, ou qui procurent le bien du moment par la perte des plus grands biens pour l'avenir, la vraie Politique, fondée sur de grandes vues et de grandes vertus, fait sortir la gloire et le bonheur d'une famille, d'une société, d'un certain ordre de citoyens, d'un peuple entier, du bonheur de tous les autres, et ne nous procure point d'avantages qui ne soient, pour la suite, le principe et le germe d'avantages plus réels et plus grands encore. Puisse donc l'illusion d'une Politique fausse et sans principes, céder à la douce clarté d'un jour plus pur et plus heureux! Écartons des prestiges qui n'ont servi jusqu'ici qu'à perpétuer nos fautes et nos erreurs; et s'il est vrai que nous soyons dans le siècle des lumières, sortons

d'un état de ténèbres et d'enfance, qui fait honte a la raison. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux *: cette fausse prudence, qu'on décore d'un nom superbe, et qui se réduit à un petit manège, toujours incertain, d'intrigues et de fourberies, n'est point la sagesse, et n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtoit moins sans doute pour être faux que pour être vertueux. Se conduisant sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, et doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle rencontre; presque toujours la dupe d'un succès passager, elle ne voit pas le mal qui en est la suite; elle ne corrige une faute que par une autre; elle n'est occupée qu'à imaginer des ressources et des expédiens; et elle ne s'apperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance et la haine.

Mais comment faire revivre les mœurs et la vertu chez une nation qui les a laissées s'altérer et se corrompre?

Pour cet effet, il faut d'abord qu'il y ait des Grands, des hommes en place, qui le veuillent efficacement; qui

* Bien penser, parler comme on pense, et agir comme on parle; ce sont-là, dit l'illustre Comte de Tessin, les troisqualités essentielles à tout Prince qui veut gouverner heureusement ses États, *Lettres du Comte de Tessin.*

Ce sont également celles de tout homme en place; et rien ne le prouve mieux que la différence de succès qui accompagna la différente conduite de deux grands Politiques envoyés à Londres comme Ambassadeurs, dans des tems difficiles. M. de.... d'un esprit souple et délié, employoit tous les petits détours, tous les manèges, et toutes les ruses d'un courtisan. Il possédoit au souverain degré le talent de diviser les esprits, d'embrouiller les affaires, de lire dans les cœurs, d'arracher les secrets les plus cachés par de fausses confidences, de prendre toutes les formes, de revêtir tous les caractères, de maîtriser la confiance par tous les dehors de la franchise, il séduisit d'abord; mais on le démêla bientôt après, et il mit tout le monde en garde contre lui. Il fut remplacé par le maréchal de B.., homme plein de sens et de droiture, qui, par une conduite aussi franche, aussi simple que sage, rassura tous les esprits, rapprocha tous ceux que la défiance avoit éloignés, concilia tous les intérêts, et fit plus en quelques mois que l'autre n'avoit pu faire en plusieurs années.

regardent l'exemple qu'ils donneront eux-mêmes, comme le premier et le plus sûr de tous les moyens qu'ils daigneront employer; qui se souviennent que, comme on l'a si bien observé, les mœurs, ainsi que les loix, sont les colonnes sur lesquelles repose la prospérité des Empires; que les loix forment la raison publique, et les mœurs, l'esprit général; qu'avec des mœurs, on se passeroit de loix, au lieu que sans mœurs on n'a presque rien à attendre des loix les plus sages. Ajoutons au reste, que ni les loix, ni les mœurs soutenues même des exemples les plus éclatans, n'auront d'empire sur la multitude, qu'autant qu'elle les verra appuyées, protégées par une justice sévère, la grande réformatrice des États. Une indulgence mal entendue pour les coupables, de quelque rang qu'ils puissent être, devient inhumanité, barbarie pour tout un peuple; et quand Sixte-Quint voulut rendre au sien la sécurité, la paix, le bonheur, en lui rendant le respect pour les loix et pour les mœurs, forcé de choisir en quelque sorte entre un excès de sévérité ou un excès de clémence, il aima mieux paroître trop sévère que de se montrer trop indulgent.

Il faut, en second lieu, que le Gouvernement veille sur l'éducation publique avec la plus grande attention, et influe, autant qu'il est possible, sur l'éducation particulière.

Il faudroit, en troisième lieu, qu'on assignât des récompenses à la vertu, comme on réserve des châtimens pour les grands crimes. Il y a des marques de distinction et d'honneur pour le service militaire, pour la valeur, pour la science et les talens : eh pourquoi n'y en auroit-il pas pour la vertu modeste, que décèlent, en dépit d'elle, de grandes actions, de ces actes signalés de grandeur d'ame, de bienfaisance et d'humanité? La vertu n'a pas besoin de ces récompenses pour elle-même; mais aujourd'hui l'État a essentiellement besoin qu'on la distingue, et qu'on la donne en spectacle aux citoyens, pour leur servir de modèle : après l'exemple des Grands, et les soins pour l'éducation, quel moyen plus efficace

que celui-ci pour réformer les mœurs ; si cependant l'usage et l'application d'un tel moyen de la part de ceux qui gouvernent, ne supposoit pas qu'il nous reste encore des mœurs ? Ah! que je baiserois avec transport la première marque distinctive de l'homme vertueux !

Il faudroit, en dernier lieu, que l'Imprimerie fût soumise à l'examen le plus scrupuleux et aux loix les plus sévères ; et sur-tout l'impression de ces ouvrages périodiques, qui sont entre les mains de tout le monde, qui, pour le goût, la religion et les mœurs, donnent le ton à la partie de la nation la plus éclairée, et par-là changent insensiblement dans tous les états la façon de voir et de penser ; qui d'ailleurs, revenant de mois en mois, de semaine en semaine, confirment de plus en plus les impressions bonnes ou mauvaises qu'ils sont capables de donner. Eh comment veut-on qu'une nation, à laquelle on ne prêchera, même dans ses Journaux, que l'indifférence pour la religion, l'amour du luxe, le goût des plaisirs, ait de la religion, des mœurs, et de la vertu ? Heureusement que cet abus n'est pas encore universel parmi nous; mais qu'il est à craindre qu'il ne le devienne !

PAGE 412.

(4) *La noble espérance des siècles éternels.* » La Nature elle-même nous rassure tacitement sur notre immortalité : je ne sais d'où cela vient, mais je trouve qu'un pressentiment d'une vie à venir, est inhérent à l'ame de l'homme. Nous nous croyons immortels, d'après le consentement de toutes les nations. Ce pressentiment, cette idée de l'immortalité existe, et paroît avec le plus d'éclat dans les plus grands génies et dans les ames les plus élevées «. *Cic. Tuscul. quæst.* l. I.

» On reconnoît, dit M. Holland, *que l'hypothèse de notre immortalité, est conforme à nos vœux, et que l'homme en est naturellement flatté.* Pourquoi donc vouloir arracher à l'humanité ses tendres espérances ? Pourquoi détruire le ressort de nos plus belles actions ? Pourquoi

ravir au malheureux l'unique consolation qui le fortifie et le remplit de joie au milieu des afflictions ? Pourquoi décourager et réduire au désespoir la vertu disgraciée, bannie, et persécutée ? Philosophe barbare ! laisse-nous donc une illusion que nous chérissons. Par quel motif présentez-vous à l'homme de bien un système destructeur de ses espérances et de ses soulagemens ; un système qu'il ne peut croire qu'avec effroi, et qu'il ne peut rejeter qu'avec indignation ? Mais vous n'écrivez point pour lui : vous voulez guérir le genre humain des craintes de l'avenir. Il n'y a que les scélérats qui en soient tourmentés. C'est donc pour les enhardir au crime, c'est pour étouffer leurs remords, c'est pour leur livrer l'homme de bien, que vous travaillez. Triste occupation ! Le scélérat mérite-t-il donc les secours de la Philosophie « ? *Eh ! quelle Philosophie ?*

» Voici, dit l'Auteur du *Système de la Nature*, comment raisonnent les partisans du dogme de l'immortalité de l'ame : *Tous les hommes désirent de vivre toujours ; donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument, en disant : *Tous les hommes désirent naturellement d'être riches ; donc tous les hommes seront riches un jour « ?* Cette manière de rétorquer est captieuse, comme tous les raisonnemens de cet Auteur, et n'est pas juste. S'il entend par le désir d'être riches, celui d'avoir de grandes sommes d'argent, ce n'est point du tout là un désir nécessaire et invincible pour nous, tel qu'est celui d'exister toujours ; et une foule de gens sont assez sages pour se contenter d'un honnête nécessaire, ainsi que d'une heureuse et simple médiocrité. Mais si ce désir d'être riches n'exprime au fond que celui d'être à son aise, il rentre alors dans le désir invincible du bonheur, qui est aussi naturel à tous les hommes que celui d'être immortels, parce qu'en effet tous les hommes sont appelés par la Nature à être heureux, et à l'être éternellement.

PAGE 414.

(5) *Si peu compatible avec la nature de la pensée et les qualités de la matière, etc.* » Notre ame n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante; cette forme est la pensée; il nous est impossible d'appercevoir notre ame autrement que par la pensée; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel : donc le sujet de cette forme, notre ame, est indivisible et immatériel. Notre corps, au contraire, et tous les autres corps ont plusieurs formes; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible.... Il en est de même des autres facultés de notre ame, comparées à celles de notre corps et aux propriétés les plus essentielles à toute matière «. *M. de Buffon, Histoire Naturelle*, t. 4.

LETTRE XXIV.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

Rentre en toi de nouveau, cher Valmont, observes-y avec plus d'attention ce combat perpétuel qu'y forment deux natures si différentes, l'esprit et le corps. Observe, d'un côté, ces penchans si terrestres, si bas, si appesantissans pour ton ame; ces affections, qui l'énervent quand elle s'y abandonne, qui la tourmentent et la dégradent quand elle s'en rend esclave; ces désirs et ces mouvemens secrets, dont elle a honte, quand, au mépris de tout sentiment et de toute règle, elle leur obéit, et qu'elle se reproche dès qu'elle leur a cédé; ces espèces de liens, qui la resserrent, qui la contraignent, qui gènent ses opérations et ses pensées, et dont elle gémit, dont elle s'indigne, dont elle sollicite quelquefois, par des vœux ardens et de généreux transports, l'heureuse dissolution, qui doit la mettre en liberté. Considère, d'autre part, ce goût du beau, de l'ordre, du vrai; ce sentiment moral du juste et de l'honnète; ces idées, ces notions de l'éternel, de l'infini; ces pensées

aussi simples que vastes, productions d'une intelligence pure, qui ont bien pu naître en toi à l'occasion des objets sensibles, mais qui ne te représentent rien qui puisse tomber sous les sens et qui soit matière (1). Observe ces élans sublimes, qui te portent vers la source féconde et le principe unique de toute lumière et de toute beauté; ces efforts de courage, qui t'élèvent au dessus des passions et des sens, et te font reconnoître avec une joie intime que tu es ton maître, que les affections déréglées de ton corps ne peuvent rien sur ton ame tant qu'elle est raisonnable et libre, et que l'univers entier armé contre toi est moins fort que ta volonté. Oppose des effets si contraires, et ose bien dire encore qu'il n'y a en toi qu'une substance (2).

Ah! reconnois bien plutôt que, si quelquefois ton ame est sujette, et si elle dépend à certains égards des affections et des besoins du corps, ce n'est que par un effet nécessaire de l'étroite correspondance que Dieu a voulu mettre entre ces deux substances, liées, enchaînées l'une à l'autre, sans que pour cela elles se confondent dans leur nature. Il falloit, à l'entière harmonie des êtres créés, et à la gloire du Créateur, un être, qui, placé entre l'esprit et la matière, et réunissant en lui l'un et l'autre, pût rendre à Dieu, par

la raison qui l'éclaire, l'hommage de ce monde visible dont il jouit par les sens, et puiser de vrais mérites dans l'usage qu'il sauroit faire des créatures : voilà, mon fils, tout le système de l'homme, et la fin de sa création ; voilà sans doute la première solution raisonnable, quoiqu'insuffisante encore, des contradictions apparentes qui se trouvent en lui, et que l'idée d'une substance unique n'y expliquera jamais.

Tu conçois maintenant comment l'ame unie à la matière, liée aux sens par le seul vouloir de l'Être suprême, se développe avec ces mêmes organes auxquels elle répond ; semble croître avec le corps ; avec lui se fortifie ou s'affoiblit ; languit lorsqu'il est malade ; et, loin de s'éteindre, ne fait que briser sa chaîne et rompre ses liens, quand il se détruit. Tel mon œil, couvert d'une taie encore légère, et forcé de ne voir qu'à travers ce foible nuage, sent sa vue s'augmenter ou s'affoiblir, à proportion que s'affoiblit ou s'augmente cette taie qui le gêne dans ses fonctions ; si l'enveloppe s'épaissit davantage, mon œil ne voit plus rien, et n'a pas perdu cependant la faculté de voir : se déchire-t-elle au contraire ? mon œil, toujours le même, reprend toute sa force, et voit en liberté.

Pour répondre à toutes les autres difficultés que tu pourrois former, veux-tu, mon fils, une démonstration complette de la spiritualité, de la simplicité de ton ame? Dis-moi comment dans un être composé, tel qu'est la matière, pourroit se former ce sentiment individuel de notre existence, qui fait évidemment de chacun de nous une seule personne; et explique, si tu le peux sans contradiction, comment ce sentiment du *Moi*, si unique et si simple, peut résulter de l'assemblage de plusieurs parties (3)? Explique dans une ame composée, la faculté de raisonner : je t'accorde qu'une partie de matière, qu'une portion de cette ame matérielle, puisse avoir une idée : l'ame, se divisant par parties, une autre partie aura une autre idée qui lui sera propre : mais où se fera la comparaison des deux, pour en tirer une conséquence et en former un raisonnement ? Le sentiment d'une seule idée dans chaque partie ne suffit pas ; il faut qu'une portion simple et indivisible puisse trouver en elle tout à la fois la perception des deux idées différentes, et celle d'une troisième idée qui les lie ou qui les sépare : mais cette portion simple, indivisible, n'est plus un être matériel, destructible par sa nature ; c'est une ame. Si, pour éluder la force

de cette démonstration, tu supposes que cette opération, nécessaire à tout raisonnement, se fait en même tems et toute entière dans chacune des parties, dans trois atômes, par exemple, dont mon ame sera composée; ce ne sera plus alors un seul raisonnement qui se fera en elle, c'en seront trois; et je n'ai évidemment la perception que d'un seul. D'ailleurs ta supposition même prouveroit contre toi : tu étends la difficulté, au lieu de la résoudre. Dans ces trois atômes, susceptibles chacun de comparaison et de raisonnement, tu supposes dès-lors trois êtres simples et raisonnables; et ce seront trois ames au lieu d'une *.

» Mais les animaux ont donc aussi une » ame? Ils donnent quelque indice de rai- » sonnement : leur ame est donc un être » indestructible, un être simple; et cette » ame que devient-elle «? A tout cela, mon fils, la réponse la plus courte est aussi la plus sage : je n'en sais rien. Je n'ai point appris à affoiblir, à éluder ce qui est certain par des notions incertaines, et à combattre les choses évidentes par celles qui sont obscures. A mes yeux, la certitude,

* » Il me semble, dit l'Auteur d'*Émile*, que la Phi- » losophie, en voulant prouver que la matière pense, » a démontré que les Philosophes ne pensent point «.

l'évidence restent toujours telles, quelque nuage qui se répande sur ce qui les environne. Les animaux raisonnent-ils? ou le raisonnement, qui dans moi m'est évidemment connu par le sentiment intime, n'est-il en eux qu'apparent? Est-il dans l'animal la production réelle d'une ame qui sent et qui pense? ou n'est-il que l'opération mécanique d'un automate ingénieux, qui, construit par l'ouvrier le plus habile, paroît à nos foibles yeux sentir et raisonner comme nous? C'est ce que je ne m'empresserai point à déterminer: et si l'espèce de charme qui me fait croire que mon chien m'aime et m'entend n'est qu'une illusion, mon cœur du moins la chérit et aime à s'en laisser flatter. Mais que deviendra l'ame de ce chien fidèle? éprouvera-t-elle dans des animaux de son espèce une sorte de métempsycose? sera-t-elle anéantie? ou la machine sera-t-elle simplement détruite, comme n'étant en effet que matière? Même réponse encore, je n'en sais rien. Mais ce que je crois savoir, c'est qu'en supposant même dans la brute, un esprit, une ame, celle-ci du moins n'est pas assujettie aux mêmes loix morales que la mienne; elle n'a pas l'idée d'un Législateur suprême; elle ne paroît formée que pour des fonctions machinales: elle est toute

employée à la conservation et au jeu de la machine ; et ne connoissant pas ce que c'est que vertu proprement dite, elle n'est susceptible ni de mérites ni de récompenses. La sanction de la loi, qui est si nécessaire à mon égard, n'existe donc pas pour elle ; cette ame n'entre donc pas dans le même plan, dans le même système que moi ; qu'elle survive au corps ou périsse avec lui, peu importe à l'ordre universel, peu m'importe à moi-même ; et dans tous ces cas, quelque supposition que l'on fasse, on ne peut en rien conclure contre moi.

O mon fils ! laisse la brute, et pense en homme ; n'avilis point ta nature par des comparaisons. Ce n'est point, je crois, te prêter, par un fol orgueil, des titres qui ne t'appartiennent pas, que de te considérer ici-bas, comme le ministre du Très-Haut et le roi de ce monde qui t'environne. L'animal, resserré dans une sphère étroite, ne voit qu'autour de lui : ton esprit, par ses connoissances et ses pensées, atteint jusqu'aux extrémités de l'univers. L'animal ne fait servir qu'un petit nombre de choses à son usage, et ne peut étendre ses facultés au delà : tu fais tout servir à tes besoins ou à tes goûts, et tout dans la Nature paroît fait pour toi (4). La brute, assujettie à une

marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir (5); dirigée par un instinct nécessaire, elle en suit les impulsions sans mérite comme sans erreur : ton ame, toujours active, invente, acquiert, change ses coutumes et ses mœurs, se réforme, s'instruit, et paroît susceptible de développement à l'infini; elle délibère, elle résout, elle se détermine, quelquefois contre ses propres lumières, et laisse appercevoir des caractères de noblesse, de grandeur et de liberté jusque dans son orgueil, dans les bouillans transports de ses passions, dans leur honteux esclavage, et dans les égaremens de sa raison. La brute n'a qu'une fin bornée; elle n'est faite que pour des biens particuliers, et s'en contente : l'homme créé pour le souverain bien, en possédant tout, en rapportant tout à lui-même, n'est pas encore satisfait, et n'est entièrement grand et vraiment heureux qu'autant qu'il rapporte tout à son Dieu. Que les animaux jouissent donc en paix de leurs plaisirs; que la génisse, sans soins, sans soucis pour l'avenir, foule aux pieds l'herbe naissante; que près d'elle le mouton bondisse dans la plaine; que l'oiseau vole et chante ses amours : qu'ils vivent sans crainte, et intérieurement sans com-

bats; qu'ils se livrent sans scrupule et sans remords à leurs appétits grossiers : c'est pour cette sorte de félicité qu'ils sont faits. Mais pour toi, mon fils, lève les yeux au Ciel; souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné (6), et que pour y parvenir, il faut le mériter. Convaincu de ton immortalité, que son souvenir dirige toutes tes vues, tous tes projets. Cette vérité une fois établie, songe que la conséquence qui en résulte pour toi-même est infinie ; et qu'elle ne te porte pas à révoquer en doute son principe. Hélas ! à quoi te serviroit un jour d'avoir fermé les yeux à la lumière ! Quand il n'eût été que probable qu'après cette vie il y en aura une autre, où tout rentrera dans l'ordre; que dis-je? quand cette autre vie n'eût été que possible ; au milieu des hasards effrayans que cette possibilité toute seule entraîne, il eût été peu sage de sacrifier des biens ou de courir des risques éternels, pour obéir à des passions qui ne peuvent te donner que des joies d'un moment. Eh, que dois-tu faire maintenant que, par l'idée d'un Législateur suprême, cette possibilité se tourne en certitude, et que de simples présomptions sur l'avenir se changent en démonstration?

O Valmont! que tel soit en toi l'heureux

fruit des grandes vérités que je viens de méditer en ta faveur. Respecte ta raison, comme l'organe de la Divinité, comme le premier guide qu'elle t'ait donné, et l'unique fondement de la véritable grandeur : respecte ton ame, comme le sanctuaire, comme l'image de Dieu même* : garde ta conscience exempte de toute illusion, libre de tout préjugé : et respecte-la alors, comme l'expression fidèle des volontés de ton maître, et l'heureux interprète de ses loix toujours saintes : sois fidèle à l'honneur; mais ne le fais pas dépendre des opinions aveugles d'un monde inconstant et frivole; que ce ne soit point cet honneur changeant et bizarre, aussi mobile que l'onde agitée, aussi frèle que les jugemens vains et trompeurs sur lesquels il est appuyé; que ce soit cet honneur réel, constant, invariable, que l'honnête homme trouve au fond de son cœur : suis la vertu, comme l'unique route qui puisse conduire au bonheur : que ton ame s'ouvre pour toujours à la bienveillance universelle; assuré que tu recevras tôt ou tard

* » Tout homme qui rentrera en lui-même y découvrira des traces de la Divinité, et se regardera comme » un temple où les Dieux ont placé son ame pour être » leur image; il ne se permettra que des sentimens, » que des actions qui répondent à la dignité de leur » présent «. *Cic. de Legib. l. 2.*

le prix de ta fidélité, et qu'il ne peut y avoir de contradiction entre les sacrifices qu'exige de toi l'obéissance à la loi, et ta félicité, entre le bien commun et ton propre intérêt : agis constamment d'après des principes si nobles, si beaux en eux-mêmes, si sûrs, si intéressans dans la pratique ; et que le plus grand bien, mesuré sur les circonstances et sur tes propres forces, serve de règle à ta conduite *. Voilà, mon fils, pour tous les hommes, la vraie loi de la raison, et celle que leur impose leur nature.

Maintenant, compare mes maximes avec les tiennes, mon plan de conduite avec celui que tu t'étois formé. Rassemble toutes les vérités que je t'ai exposées, et que tous les hommes agissent d'après elles : quels fruits précieux vont en résulter pour le bonheur de chacun d'eux et pour la félicité commune ! Au contraire, anéantis ces vérités ; suppose tous les hommes éclairés et conduits par des principes tout opposés ; c'est-à-dire, mon fils, suppose que la vraie sagesse consiste à regarder celle que je viens d'établir comme une déraison et une véritable folie ; qu'il n'y a d'autres principes que la matière, le hasard, ou la nécessité, d'autre loi que les passions, d'autre bonheur que celui de

* Voyez la Lettre XXI, Note (6), p. 381.

les

les satisfaire, d'autres titres que celui du plus fort, d'autre frein que la violence, et d'autre vie que celle-ci : quels tristes et pernicieux effets vont suivre de cet affreux système! Dans cette supposition, quel chaos que le monde! quelle anarchie va s'établir sur la ruine de toute autorité! quel anéantissement de tous les droits! quel renversement de toute justice! et quels dangers pour toi-même! Tous les liens vont être rompus; toute société va se dissoudre; et, réduit à un état pire que celui des Sauvages mêmes, qui ont du moins un commencement de loi naturelle et de premiers principes de bienveillance pour leurs semblables, tu craindras dans chaque homme un ennemi, et ton ombre te fera peur. Ah! qu'un Dieu, ami des hommes, a pourvu sagement à leur intérêt ainsi qu'à sa gloire, en mettant dans leur cœur ce sens moral, cet instinct naturel de droiture et d'équité, qui repousse avec force ces dogmes destructeurs, et qui forme en nous l'heureux germe de toutes les vertus! En le développant ce germe, j'ai rempli en ta faveur les desseins de ce Dieu bienfaisant; et si la connoissance de la vérité te devient chère, souviens-toi, mon fils, que c'est à lui que tu en dois la plus tendre et la plus vive reconnoissance.

NOTES.

Page 423.

(1) *Qui puisse tomber sous les sens, et qui soit matière.* Il n'y a, dit-on, rien dans l'esprit qui n'y ait été introduit par les sens : par occasion, soit ; mais par les sens, comme prototype, comme modèle, rien n'est plus contraire à ce que nous éprouvons : les opérations de notre ame n'ont, pour la plupart, aucun rapport avec les objets sensibles. Si l'on dit que c'est un sens intérieur qui pense en nous, qui juge, qui raisonne ; ce sens, comme il plaira de l'appeler, ce sera l'ame, et il ne nous présente en tout cela rien que d'intellectuel. Qu'on me dise, au reste, quel sens corporel, quels organes ont donné à l'homme l'idée de ces conjonctions, *mais, car, si, cependant, parce que*, toutes les idées abstraites, et tant d'autres sortes d'idées purement spirituelles. Il n'est pas inutile d'observer que Locke lui-même, ce redoutable adversaire des idées innées, n'a entendu cet axiome des Scholastiques, si mal enoncé, » Il n'y a rien dans l'es» prit qui n'ait été dans les sens «, que de cette manière : » Qu'il n'y a point d'idée dans l'esprit qui ne » soit née d'un sentiment, et que toutes les opérations » de notre entendement ne roulent que sur des idées » acquises par la faculté de sentir « ; ce qui est bien éloigné de la supposition d'une ame matérielle. La notion des objets corporels et des qualités de la matière, nous vient par les sens ; la notion des choses intellectuelles, de Dieu, des qualités de l'ame, naît en nous par le sentiment et la réflexion. Voyez l'*Essai sur l'Entendement humain*, l. 2, c. 1, §. 2, où Locke pose en principe, » Que les observations que nous faisons sur les objets » extérieurs et sensibles, ou sur les opérations inté» rieures de notre ame, que nous appercevons, et sur

» lesquelles nous réfléchissons nous-mêmes, fournissent » à notre esprit les matériaux de toutes ses pensées «. Ce qu'il développe dans les paragraphes suivans, et ce qu'il applique par la suite à l'idée même de la Divinité. Voyez aussi Hutcheson, *Recherches sur les idées de la beauté et de la vertu*, etc.

Ibid.

(2) *Oppose des effets si contraires, et ose bien dire encore qu'il n'y a en toi qu'une substance.* » Les douceurs trompeuses et les tressaillemens de la volupté, laissent dans l'ame un germe d'amertume, un engourdissement affreux : les sentimens nobles et vertueux remplissent l'ame d'une joie pure et d'une vigueur nouvelle. Le dégoût et l'ennui sont le triste partage d'une ame qui se livre au plaisir des sens : une joie pure accompagne les plaisirs de l'esprit ; l'ame n'en est jamais lassée ; plus elle s'y livre, plus elle en est altérée. Enfin l'ame de l'homme de plaisir est comme atteinte d'une fièvre dévorante ; l'ardeur de l'accès une fois passée, elle est livrée à la foiblesse la plus accablante : l'ame du sage peut s'abandonner sans réserve aux charmes de la vérité et de la vertu ; elle n'éprouve point ces tristes vicissitudes ; ses forces et sa tranquillité sont toujours égales.

» Ainsi, par leur manière différente d'affecter l'ame, les sensations et les sentimens décèlent la diversité de leur origine. Les sensations tiennent des imperfections de la matière qui influe sur leur formation ; les sentimens, par leur perfection, annoncent qu'ils ne doivent leur naissance qu'à l'esprit «. *La vraie Philosophie.*

PAGE 425.

(3) *Comment ce sentiment du* Moi, *si unique et si simple, peut résulter de l'assemblage de plusieurs parties.* En effet, un être formé de la réunion d'une infinité d'autres, si on les suppose doués chacun de la faculté de penser, ne

seroit plus dès-lors une seule personne ; mais ce seroit autant de personnes qu'il y auroit de parties pensantes, d'êtres pensans, dont il seroit composé.

Si l'on fait sortir la pensée, non pas de la nature même de chaque partie de matière, mais de l'organisation et de la totalité des parties combinées entre elles; aux preuves énoncées par M. de Valmont, se joint contre cette hypothèse une nouvelle démonstration. C'est un » principe évident, » Qu'il ne peut y avoir dans le tout » que ce que renferment toutes les parties prises en» semble «. Or, des parties purement matérielles, et dont chacune en particulier n'aura d'autres propriétés que celles de la matière, telles que le mouvement, l'étendue, la divisibilité, la figure, pourront donner différens mouvemens diversement combinés, plus ou moins d'étendue, différentes formes, un certain arrangement, de certains rapports qui naîtront de leur situation entre elles, parce que leur combinaison, leur assemblage, suppose et renferme tout cela, ou du moins peut le renfermer ou le supposer ; mais tout cela, séparément ou par assemblage, n'est pas la pensée, et ne peut par conséquent la donner.

C'est ce qu'on avoit déjà fait observer anciennement dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, août 1684, p. 110. » L'arrangement des organes se réduisant à un mouvement local, si les parties organisées n'ont pas le don de penser avant d'être organisées, elles ne l'auront pas après l'organisation, qui n'est qu'une nouvelle position de ces parties. En leur donnant une nouvelle situation, il n'est pas possible d'en tirer la pensée. Si elles ne sont pas pensantes étant à droite, elles ne seront pas pensantes étant à gauche. La nouvelle situation produit en elles un changement extérieur bien différent de la pensée «.

PAGE 428.

(4) *Et tout dans la Nature paroît fait pour toi.* » Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les astres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets,

et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune, à celui de son existence individuelle ? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ?

» Il est donc vrai que l'homme est le roi de la terre qu'il habite : car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des élémens par son industrie ; mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre, qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire ; et je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte ! c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes ; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine ; et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi «. *M. Rousseau.*

» Pourquoi, dit M. de Buffon, avilir l'homme mal à propos, et vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-différente, très-distinguée, et si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre ?.... On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux ; il le commande, le fait servir à ses usages ; et c'est moins par force et par adresse, que par supériorité de nature, et parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions, et une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir : car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts et plus adroits, commandent aux autres et les fassent servir à leur usage. Les plus forts mangent les plus foibles ; mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différentes de celle qui peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux

étoient doués de cette faculté, n'en verrions-nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres, et les obliger à leur chercher la nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés? Or, il n'y a parmi les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entre eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature sur celle des autres : par conséquent on doit penser qu'ils sont en effet tous de même nature; et en même tems on doit conclure, que celle de l'homme est non seulement fort au dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente. *Histoire Naturelle*, tome IV.

C'est encore ce que prouve en détail le même Auteur dans le tome V, *Discours sur la nature des Animaux ;* et d'une manière plus spéciale dans le tome XII, relativement à l'espèce d'animal, dont nos Philosophes se sont plu davantage à faire un objet de comparaison avec l'homme, et qui, comme le fait voir l'illustre Auteur que nous citons, pourroit être prise en effet pour une variété dans l'espèce humaine, si l'on ne devoit en juger que par la forme; mais qui d'ailleurs en diffère essentiellement par l'intérieur, et par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier. *Nomenclature des Singes*, vers la fin, et Chapitre des *Orangs-Outangs.*

PAGE 429.

(5) *La brute assujettie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir.* » D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ? Pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon? Et pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre individu ? Y a-t-il de plus forte preuve que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques et purement matériels ? Car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on

trouveroit au moins de la variété, si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ; chaque individu de la même espèce feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu : mais non, tous travaillent sur le même modèle ; l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière ; il n'appartient point à l'individu ; et si l'on vouloit attribuer une ame aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espèce, à laquelle chaque individu participeroit également ; cette ame seroit donc nécessairement divisible, par conséquent elle seroit matérielle et fort différente de la nôtre.

» Car pourquoi mettons nous, au contraire, tant de diversité et de variété dans nos productions et dans nos ouvrages? Pourquoi l'imitation servile nous coûte-t-elle plus qu'un nouveau dessein? C'est parce que notre ame est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre espèce que la matière de notre corps, et que ce n'est en effet que par les dernières de nos facultés que nous ressemblons aux animaux «. *M. de Buffon*, tome 4.

A ces témoignages éclatans, rendus ici à la dignité de la nature humaine, on me saura gré de joindre encore ce portrait admirable que M. de Buffon a fait de l'homme dans le même volume de son *Histoire Naturelle*.

» L'homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

» Tout annonce, dans tous deux, les maîtres de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans ; il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit

que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottemens réitérés, la finesse du toucher, dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévoir les rencontres et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à la portée des autres sens.

» Lorque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'extérieur ; mais lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations «.

Comme on ne sauroit enfin trop multiplier, sur-tout aujourd'hui, les images frappantes de la grandeur de l'homme, pour le tirer de l'état d'avilissement où les passions toutes seules le réduisent ; nous allons terminer ces citations par ce beau morceau d'Young, si bien traduit par M. le Tourneur. » Viens, Lorenzo, viens juger si l'homme est un être ordinaire et fait pour mourir tout entier : montons ensemble à la hauteur des nuages, et contemplons le spectacle de sa puissance. Baisse tes regards sur le globe. Il est couvert des preuves de ton immortalité. Que de merveilles semées sur sa surface ! Quelle longue étendue de plaines cultivées et cachées sous les moissons ! Quelle foule de vaisseaux, chargés des dépouilles de l'univers, volent sur le sein des mers obéissantes, et servent à son gré ses plaisirs ou ses fureurs ! Il soumet à ses vues l'Océan, les vents

et les astres. Son génie dispose en maître des élémens; et la Nature, devenue son agent, manœuvre sous ses ordres. En vain elle oppose ses rochers aussi anciens qu'elle, pour lui fermer le passage et l'arrêter : l'homme souverain commande; les montagnes s'effacent, et les abîmes sont comblés. Vois ces cités superbes et populeuses suspendues sur la cime des monts. Vois ces autres villes qui s'étendent et remplissent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, et couronner ce riche tableau ? Quel nouveau miracle ! D'autres cités s'avancent jusqu'au sein des mers : les images mobiles de leurs superbes édifices se peignent et flottent sur l'onde agitée; les vagues mugissent autour du môle immense qui les repousse, et blanchissent de leur vaine écume sa masse immobile. L'homme a conquis sur l'Océan de vastes provinces. L'homme est un Dieu qui dit une seconde fois à la mer : » Tu t'arrêteras ici ; respecte tes nouveaux » rivages «.

» . . . Rien ne résiste à l'homme. La terre ouverte dans ses profondeurs lui remet ses trésors; les cieux sont mesurés ; l'Astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'univers sont reculées ; son enceinte est élargie ; la Nature vaincue cède ses secrets : par-tout les Arts la subjuguent et l'emportent sur elle. Le monde entier est un monument éclatant de la force et du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait : c'est lui qui lui donne sa forme et ses derniers traits. Nouveau créateur, rival momentané du Créateur éternel, il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera dans ses transports : » Oui, des êtres immortels ont habité ce séjour ; c'est » leur ouvrage que j'admire « ?

PAGE 430.

(6) *Lève les yeux au Ciel, souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné.* » Même après une dégradation

palpable, l'homme porte en son cœur des sentimens si élevés et si vastes, que Dieu seul peut le fixer. Il ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu même. Tout autre objet, loin d'étancher la soif brûlante de son cœur, ne sert qu'à l'irriter. De là ces inquiétudes dans la jouissance de ce qu'il avoit le plus désiré, cette inconstance qui vole d'objets en objets, cette lassitude que l'on éprouve dans les voies du plaisir, ce ver rongeur qui flétrit l'élévation, cette amertume qui accompagne les folles joies, ce poison de la prospérité qui enivre et qui déchire l'ame. Donnons à un seul homme toutes les connoissances qu'ont eues les autres hommes; que la société entière, s'oubliant elle-même, se rapporte à lui seul; que la Nature s'anime et fasse un effort pour le combler des dons les plus rares; que ce mortel si privilégié cueille la fleur de tous les plaisirs, et ceigne son front du diadême de toute la terre. Que dis-je? qu'il commande à un million de mondes; ce n'est pas assez, que ce million de mondes l'adore; son cœur sera-t-il rempli et satisfait? Non, il y restera un germe d'inquiétude et de tristesse, un vide infini. Que lui manque-t-il donc? il lui manque tout, tant qu'il n'a pas Dieu «. *La vraie Philosophie.*

M. le Chancelier d'Aguesseau, l'un des hommes les plus illustres, soit qu'on le considère comme savant, ou comme Magistrat, a prouvé aussi, de la manière la plus frappante, cette grande destination de l'homme, et cette dernière fin à laquelle il doit tendre. » Au premier coup d'œil que je jette sur moi-même, je vois que l'Être suprême a donné à l'homme deux facultés différentes, par lesquelles il a bien voulu imprimer sur lui quelques traits de ressemblance avec son Auteur. La première est une intelligence, ou un entendement capable de connoître; la seconde est une volonté faite pour aimer. L'objet de l'une et de l'autre est infini. L'œil ne se rassasie point de voir: l'esprit a un désir de connoître qui n'a point de bornes, qui croît, qui se multiplie avec ses connoissances mêmes, parce que, tout ce qu'il dé-

couvre étant borné, il veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu. La volonté de l'homme, aussi insatiable que son intelligence, et peut-être encore plus, prouve également que tout ce qui est fini ne fait qu'irriter sa faim, bien loin de l'appaiser. Dégoûtée bientôt des objets qu'elle possède, elle en cherche toujours de nouveaux, sans en trouver jamais aucun qui remplisse le vide immense qu'elle sent au fond de son être.

» Si j'ose élever mes foibles yeux vers l'Être suprême qui a allumé en moi cette soif ardente et continuelle du vrai et du bien, je sens, d'un côté, qu'un Dieu souverainement juste ne sauroit avoir formé en moi ce désir éternel et inépuisable, qui est comme le fond de mon être imparfait, pour ne le contenter jamais; et je ne sens pas moins, de l'autre, que lui seul peut satisfaire pleinement ce désir, parce qu'il n'y a qu'un objet infini dont la possession puisse remplir la capacité d'une intelligence et d'une volonté, qui, quoique finies dans leur nature, sont cependant infinies dans leurs desirs.... Ce qui me flatte même dans les autres êtres, ne consiste que dans ce sentiment agréable qu'il plaît à Dieu de me donner à leur occasion. Malheur à moi, si j'en abuse pour m'attacher à des biens indignes de mon amour, et incapables de le satisfaire! Mais si je le fais; c'est moi seul qui deviens mauvais, et Dieu demeure toujours souverainement bon, parce qu'il ne me donne un pareil sentiment que pour me faire tendre à celui qui en est l'Auteur «. Voyez *Institut. au Droit Public.*

NOTE pour la page 195.

ELLE ne cessa de nous inculquer, soit pour nos sentimens, soit pour nos actions et pour nos discours, l'amour de la vérité. Les grands exemples en ce genre sont trop importans pour que nous ne nous empressions pas à les recueillir. M. P. . . . de Pars. . . . âgé de dix-sept ans, ne pouvant obtenir de servir en France, à cause des nouveaux réglemens de M. de Ségur, passa en Hol-

lande, de l'aveu de ses parens, et eut une Sous-Lieutenance dans la Légion de Maillebois. Un Capitaine de cette Légion, qui désiroit de quitter le service, consentit, peu de tems après, à lui céder sa compagnie moyennant la somme de 3,000 livres que M. de Maillebois voulut bien lui avancer, en attendant qu'il pût avoir des nouvelles de sa famille. Ayant été reçu dès le lendemain dans son nouveau grade, il ne lui restoit plus qu'à prêter serment à la République. Le jeune homme se présente, au jour indiqué, devant le Magistrat, se met à genoux, pose la main sur les saints Évangiles, et se dispose à faire le serment qu'on va lui dicter. Vous jurez, lui dit-on, d'être fidèle à la République : Je jure, répond dans les mêmes termes, M. de P.... Vous jurez également de défendre et de protéger de toutes vos forces la religion réformée : à ces mots le jeune homme se lève, et dit d'un ton ferme qu'il a le bonheur d'être Catholique, qu'il le sera toute sa vie, et que jamais il ne prêtera un pareil serment. On lui répond que ce serment n'est que de forme : » Ce n'est point pour la forme, » reprend le jeune homme, que je mets la main sur » l'Évangile ; et je ne me rendrai point, sous un pareil » prétexte, coupable de parjure «. On veut bien, en sa faveur; passer sur ce second serment, et on lui en dicte un troisième : Vous jurez que, ni directement ni indirectement, vous n'avez fait aucun pacte, ni donné aucun argent pour parvenir au grade de Capitaine : » C'est-là encore, repart-il, un serment que je ne puis » faire, puisque je viens de compter 3,000 livres pour » ma compagnie «; et il se retire à l'instant. Ceux qui avoient fait ces sermens avant lui se crurent en droit de lui objecter l'usage, et il leur objecta à son tour la vérité et la conscience.

Ce beau trait ne tarda pas à se répandre, et les Protestans eux-mêmes admirèrent à l'envi la mâle fermeté du jeune homme : on a su même que, depuis son retour en France, plusieurs jeunes Officiers avoient imité son exemple. Ne devroit-on pas, en Hollande, profiter de

cette leçon pour retrancher de pareilles formalités, qui privent la République des sujets sur lesquels on devroit le plus compter ?

Le fils du Marquis de S. C., dont nous avons eu occasion de parler dans ces Notes, a fait, par rapport à l'âge requis pour une place qu'il désiroit ardemment, et qu'on avoit accordée aux sollicitations de sa famille, un trait de sacrifice et de droiture à peu près semblable.

FIN DU PREMIER VOLUME.

E R R A T U M.

TOME I.

Page 155. LETTRE IV, c'est LETTRE XI.

